



roman policier

ELIZABETH HOYT

*Le lord
des ténèbres*

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE - 5

AVENTURES & PASSIONS

Elizabeth Hoyt

Née en Amérique, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'université du Wisconsin, elle embrasse quelques années plus tard la carrière d'écrivain.

Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteur de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde. Sous le pseudonyme Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

LES TROIS PRINCES

1 - Puritaine et catin

N°8761

2 - Liaison inconvenante

N°8889

3 - Le dernier duel

N°8986

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS

1 - Les vertiges de la passion

N°9162

2 - Séduire un séducteur

N° 9229

3 - Le reclus

N° 9309

4 - Le revenant

N° 9360

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

1 - Troubles intentions

N° 9735

2 - Troubles plaisirs

N° 9899

3 - Désirs enfouis

N° 10001

4 - L'homme de l'ombre

N°10165

Elizabeth
HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE - 5
Le lord des ténèbres

*Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Daniel Garcia*

AVENTURES & PASSIONS

Vous souhaitez être informé en avant-première
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant
sur www.jailu.com

Retrouvez-nous également sur Facebook
pour avoir des informations exclusives :
www.facebook/pages/aventures-et-passions
et sur le profil *J'ai lu pour elle*.

Titre original
LORD OF DARKNESS

Éditeur original
Grand Central Publishing, Hachette Book Group, Inc., New York

© Nancy M. Finney, 2013

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2013

*A ma fille aînée, Emma.
Je suis si fière de toi.*

Avez-vous déjà entendu parler de l'Hellequin ?

La légende de l'Hellequin

Londres, Angleterre, mars 1740

Godric Saint-John n'avait pas revu sa femme depuis leur mariage, deux ans plus tôt, et voilà qu'elle pointait un pistolet dans sa direction. Lady Margaret s'était retranchée derrière sa voiture, arrêtée dans les rues malfamées du quartier Saint-Giles. Des boucles de cheveux noirs, soyeux et brillants, s'échappaient de la capuche de son manteau. Elle s'était redressée, brandissait son pistolet à deux mains et une lueur meurtrière brillait dans ses yeux. Godric ne put s'empêcher de l'admirer.

Jusqu'à ce que lady Margaret appuie sur la détente.

« Boum ! »

La détonation fut assourdissante, mais heureusement sans conséquence : de toute évidence, lady Margaret ne comptait pas le tir au nombre de ses talents. Godric ne fut pas rassuré pour autant, car sa femme sortit immédiatement un autre pistolet de la voiture.

Même les pires tireurs finissent par avoir de la chance.

Godric n'eut pas le temps de méditer davantage l'ingratitude de son épouse, qui semblait résolue à le tuer, alors qu'il était occupé à la sauver des griffes d'une poignée de tire-laine. Les gredins avaient forcé la voiture à s'arrêter, dans le but évident de détrouser la jeune femme non sans violence.

Godric se pencha juste à temps pour éviter un poing et riposta par un coup de pied dans l'estomac de son adversaire. L'homme grogna de douleur mais son imposante stature n'oscilla même pas. Il revint même à l'attaque, et Godric se trouva rapidement entouré par cinq hommes.

Il brandit ses deux lames - une épée dans la main droite et une dague dans la main gauche -, prêt à en découdre et...

Enfer et damnation ! Lady Margaret tira un second coup de feu dans sa direction.

Le bruit de la détonation déchira la nuit et fit écho entre les façades des immeubles décrépits qui bordaient la rue. Godric sentit son chapeau vaciller : la balle en avait traversé l'étoffe de laine.

Lady Margaret, furieuse de l'avoir encore raté, laissa échapper un juron dont Godric n'aurait jamais pensé qu'il pût figurer à son vocabulaire.

L'un des tire-laine sourit sur des dents d'un jaune pisseux.

— Elle ne vous aime pas beaucoup, on dirait.

Il n'était pas loin de la vérité. Lady Margaret essayait de tuer le Fantôme de Saint-Giles. Malheureusement, elle ignorait que le Fantôme et son mari n'étaient qu'une seule et même personne. Le masque de cuir noir que portait Godric cachait ses traits avec une redoutable efficacité.

Le sixième gredin pointait son pistolet sur le cocher et les deux valets de lady Margaret.

Une femme implorait depuis l'intérieur du véhicule : probablement voulait-elle inciter lady Margaret à se mettre à l'abri. Mais cette dernière ne quittait pas son point d'observation, sans réaliser ce qui l'attendait si Godric échouait à la sauver de cette bande de malfrats. Au-dessus de leurs têtes, la lune semblait observer le spectacle avec indifférence. Seul le grincement d'une enseigne voisine troublait le silence de la rue.

Godric se jeta sur le bandit au sourire jauni.

Aurait-il dû laisser la scène se dérouler sans lui ? Lady Margaret s'était montrée parfaitement inconsciente, et ces hommes avaient la mainmise sur ce quartier malfamé. Mais Godric avait revêtu le masque du Fantôme de Saint-Giles. Il se devait de voler au secours des plus faibles. Sans oublier un détail : lady Margaret était sa femme.

Aussi ne fit-il preuve d'aucune pitié : il empala son adversaire qui s'affaissa dans un grognement étouffé, les lèvres toujours retroussées. Godric libéra aussitôt son épée pour affronter un autre bandit, à qui il trancha proprement le nez.

Puis il pointa la lame ensanglantée sur un troisième larron, avant de lui ouvrir la joue dans une belle diagonale. Avec des glapissements aigus, l'homme recula en titubant, une main plaquée sur le visage.

Les deux derniers attaquants marquèrent une seconde d'hésitation, erreur à ne pas commettre lors d'une bataille de rue.

Le Fantôme de Saint-Giles bondit, une arme dans chaque main. Il plongea sa dague dans la cuisse gauche d'un des assaillants, qui hurla de douleur. La bataille s'arrêta là : les deux hommes s'enfuirent sans demander leur reste.

Godric se redressa et inspecta les alentours en même temps qu'il reprenait sa respiration. Encore un adversaire - celui avec le pistolet.

Le cocher, un homme corpulent au visage rougeaud, profita de la distraction du bandit pour tirer un pistolet de sous son siège.

Aussitôt qu'il vit l'arme, le dernier malfrat prit à son tour la poudre d'escampette.

— Tirez ! ordonna lady Margaret à son domestique.

Sa voix tremblait, de colère et non de peur, réalisa Godric.

— Sur qui, milady ? gémit le cocher, interloqué, car les brigands étaient déjà tous hors de vue.

Le Fantôme, lui, savait qu'il était le seul visé par ces propos.

— Inutile de me remercier, dit-il, contournant le cadavre d'un des hommes qu'il venait de tuer pour la sauver.

Il avait parlé bas pour déguiser sa voix, mais elle l'avait clairement entendu.

— Ce n'était pas mon intention, répliqua-t-elle, cinglante.

Il haussa les sourcils, avec un sourire en coin.

— Non ? Même pas d'un baiser ?

Elle regarda avec dégoût ses lèvres sous le masque.

— Je préférerais embrasser une vipère.

Le sourire de Godric s'élargit.

— Auriez-vous peur de moi, ma chère ?

Elle ouvrait déjà la bouche, sans doute pour répliquer vertement.

— Merci ! lança une voix féminine, depuis l'intérieur de la voiture.

Lady Margaret se tourna vivement vers la portière restée ouverte.

— Ne le remerciez pas ! C'est un assassin.

— Il ne nous a pas assassinées, objecta l'inconnue. Mais assez parlé, il se fait tard. Je l'ai remercié pour nous deux. Remontez vite en voiture, Meg, et quittons cet horrible endroit avant qu'il ne change d'avis.

Lady Margaret fit la moue, comme une fillette à qui l'on aurait refusé une sucrerie.

— Elle a raison, vous savez, assura Godric. Les aristocrates se font vite détrousser dans ces rues malfamées.

— Meg ! s'impatienta l'inconnue dans la voiture.

Lady Margaret décocha à Godric un regard qui aurait pu scier un arbre.

— Je vous retrouverai, promit-elle. Et je vous tuerai.

Le plus drôle, c'est qu'elle parlait sérieusement. Godric souleva son chapeau et inclina bien bas la tête en un salut moqueur.

— Je suis impatient de mourir dans vos bras, ma belle.

Lady Margaret plissa les yeux, mais sa compagne continuait de la presser. Elle gratifia son interlocuteur d'un dernier regard de mépris, avant de se décider à remonter dans le véhicule.

Le cocher donna à ses chevaux l'ordre de repartir et l'attelage s'ébranla aussitôt sur les pavés.

Godric Saint-John comprit qu'il ferait mieux de rentrer chez lui au plus vite. Son regard tomba sur l'un des deux hommes qu'il venait de tuer. Une rigole de sang coulait déjà sur les pavés. Et l'homme fixait le ciel nocturne de ses yeux grands ouverts. Godric fouilla en lui-même à la recherche d'une quelconque émotion.

Comme d'habitude, il ne trouva rien.

Il tourna les talons et s'engagea dans une petite ruelle. Maintenant qu'il s'était remis en mouvement, il s'aperçut que son épaule droite le faisait un peu souffrir. Une ecchymose, sans doute. Rien de bien sérieux. De toute façon, Saint House n'était pas très loin. Et Godric y arriverait vite en passant par les toits.

Il grimpait déjà à l'assaut d'une gouttière quand il entendit un cri de fillette. *Bon sang.*

Le moment était vraiment mal choisi. Cependant, Godric se laissa retomber sur le pavé et il dégaina de nouveau ses lames.

Le même cri terrifié se répéta.

Godric courut vers l'extrémité de la ruelle.

En réalité, elles étaient deux fillettes. La première ne devait pas avoir beaucoup plus de cinq ans. Tremblant de tout son corps, elle hurlait tout ce qu'elle pouvait. La plus âgée avait déjà été attrapée. Elle se débattait comme un beau diable, sans succès.

— Holà ! cria Godric.

L'agresseur fit volte-face.

— Que diable...

Godric se jeta sur lui et le plaqua au sol. Puis il pointa la lame de sa dague sur sa gorge et se pencha contre son oreille :

— Les rôles sont inversés. C'est à vous d'avoir peur maintenant.

L'homme frotta son crâne endolori.

— J'ai tous les droits sur mes filles.

— Nous ne sommes pas vos filles ! protesta la plus âgée.

Et comme Godric se tournait vers elle, elle renchérit :

— Il n'est pas notre père !

Ses lèvres saignaient, ce qui mit Godric hors de lui.

— Rentrez chez vous. Je me charge de ce ruffian.

— Nous n'avons pas de chez nous, sanglota la cadette.

— Tais-toi donc ! pesta l'aînée, qui lui donna un coup de coude dans les côtes.

Godric était fatigué. Et le bavardage des deux enfants l'avait distrait. Un coup de pied l'envoya tomber à la renverse sur les pavés. Le temps qu'il se relève, l'homme avait déjà pris la fuite et tourné au coin de la ruelle.

Godric grimaça de douleur. Pas de chance : il était tombé sur son épaule déjà malmenée par les bandits de tout à l'heure.

— Venez avec moi, ordonna-t-il aux deux fillettes.

La plus jeune fit un pas, mais l'aînée la retint par le bras.

— Ne sois pas idiote, Moll. C'est un Kidnappeur comme l'autre type.

Godric haussa les sourcils à ce mot. Voilà un moment qu'il n'avait plus entendu parler de la bande des Kidnappeurs. Mais il n'avait pas le temps, dans l'immédiat, de questionner les petites. Lady Margaret serait bientôt rentrée à la maison et, s'il ne s'y trouvait pas avant elle, elle l'interrogerait sur ses évasions nocturnes jusqu'à ce qu'il craque.

— Venez, répéta-t-il. Je ne suis pas un ravisseur d'enfants et je connais un endroit confortable et accueillant où vous pourrez passer la nuit.

Et toutes celles qui suivront.

Malgré le ton rassurant de la voix, la grande gardait un visage fermé.

— Nous n'irons pas avec vous.

Godric sourit, avant de se pencher pour jucher une fillette sur son épaule et prendre l'autre sous son bras.

— Oh, que si.

Ce ne fut pas facile. L'aînée vitupéra, employant des jurons qui n'étaient guère de son âge, tandis que la cadette fondait en larmes. Et bien sûr, les deux gamines se débattirent tout le long du trajet.

Cinq minutes plus tard, Godric arrivait devant l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles. Il reposa alors les fillettes par terre, sans les lâcher.

La plus grande voulut en profiter pour lui décocher un coup de pied mal placé. Godric esquiva juste à temps.

Puis il frappa à la porte de l'orphelinat.

Elle s'ouvrit presque aussitôt sur un homme de grande taille, en manches de chemise relevées sur ses avant-bras.

Winter Makepeace, le directeur de l'établissement, haussa un sourcil à la vue du Fantôme de Saint-Giles et des deux fillettes qui pleurnichaient et continuaient à donner des coups dans le vide.

Mais Godric n'avait pas le temps de se perdre en explications.

— Voici deux nouvelles pensionnaires, annonça-t-il, en poussant les enfants à l'intérieur. Soyez ferme, elles ont tendance à se rebeller.

Là-dessus, il tourna les talons et disparut dans la nuit.

Lady Margaret Saint-John fut prise de tremblements dès l'instant où sa voiture quitta Saint-Giles. Le Fantôme lui avait paru si imposant, si menaçant. Quand il s'était avancé vers elle, son épée rougie de sang et ses yeux brillants sous son masque, elle avait dû faire appel à toute sa volonté pour ne pas défaillir.

Meg inspira profondément pour tenter de calmer ses nerfs. Deux ans qu'elle haïssait cet individu, et elle n'aurait jamais imaginé que le jour où elle le rencontrerait enfin, elle se sentirait si...

Si vivante.

Elle baissa les yeux et fixa un instant les deux pistolets posés sur ses genoux, avant de relever la tête sur la passagère assise en face d'elle, sa belle-sœur et grande amie, Sarah Saint-John.

— Je suis désolée. C'était...

— Une idée idiote ? suggéra Sarah, un sourcil délicatement arqué.

Sa chevelure marron et or était tirée en arrière pour former un chignon sur la nuque. Meg grimâça.

— Je ne dirais pas idiote...

— Alors, stupide ? Inapte ? Imbécile ? Irréfléchie ?

— Non, la plupart de ces qualificatifs ne me semblent pas davantage appropriés, répliqua Meg, avant que Sarah ne continue sa liste que son amie savait infinie. Mais vous avez raison : « irréfléchie » est sans doute celui qui convient le mieux. Je m'en veux de vous avoir exposée au danger.

— Et vous aussi, par la même occasion, répliqua Sarah.

Cette dernière se pencha vers lady Margaret et son visage fut éclairé par la lanterne de l'habitacle. D'ordinaire, Sarah affichait la réserve d'une jeune vierge - ce qu'elle était toujours, à vingt-cinq ans -, que venait égayer une certaine dose d'ironie, mais pour l'heure, elle semblait s'être métamorphosée en Amazone.

— Vous n'avez pas seulement risqué ma vie et celle des domestiques, mais aussi la vôtre, reprit-elle. Qu'y avait-il donc de si important pour que nous nous aventurions dans Saint-Giles à la tombée de la nuit ?

Meg détourna le regard. Sarah était venue habiter avec elle près d'un an après son mariage avec Godric. Aussi la jeune femme ignorait-elle les vraies raisons de ses noces précipitées.

— Je suis désolée. Je voulais simplement voir...

Comme elle laissa sa phrase en suspens, Sarah la pressa :

— Voir quoi ?

Où Roger a été assassiné.

Le simple fait d'y penser ravivait la blessure qu'elle avait au cœur. Elle avait ordonné à Tom, le cocher, de se rendre dans Saint-Giles avec l'espoir d'y retrouver la trace de Roger. Sans succès. Roger était mort depuis longtemps, à présent. Mais Meg avait une autre raison de venir dans ce quartier malfamé : elle voulait récolter des informations sur le meurtrier de Roger, le Fantôme de Saint-Giles. Et sur ce point, elle avait réussi au-delà de tout espoir. Le Fantôme s'était montré. Malheureusement, Meg avait réalisé qu'elle n'était pas vraiment préparée à la rencontre.

Il en irait différemment la prochaine fois. La prochaine fois, elle ne le laisserait pas s'échapper.

La prochaine fois, elle lui tirerait une balle en plein cœur.

— Meg ? murmura son amie, la tirant de ses noires pensées.

Meg secoua la tête et s'obligea à sourire.

— Peu importe.

— Que...

— Bonté divine, serions-nous déjà arrivées ? s'exclama Meg.

Leur attelage ralentissait en effet, ce qui lui permit de dévier la conversation.

Elle scruta l'obscurité par la fenêtre et fronça les sourcils.

— Non, peut-être pas.

Sarah croisa les bras.

— Que voyez-vous ?

— Nous sommes dans une allée, et j'aperçois une grande maison. Elle a l'air très...

— Ancienne ?

Meg se tourna vers sa compagne.

— Oui.

Sarah hocha la tête.

— Alors, c'est Saint House. La maison est aussi vieille que poussiéreuse. Ne l'avez-vous donc pas visitée quand vous avez épousé mon frère ?

— Non, répondit Meg, qui feignait d'être absorbée par ce qu'elle réussissait à voir à travers la pénombre. Le repas de noces s'était tenu chez mon frère, et j'ai quitté Londres quelques jours plus tard.

Entre-temps, elle était restée alitée chez sa mère. Mais elle préférait ne pas y penser.

— Saint House est donc si ancienne que cela ?

— Médiévale ! Et, dans mon souvenir, glaciale l'hiver.

— Oh.

— En plus, elle n'est pas située dans la partie la plus en vue de Londres, ajouta Sarah. Mais à l'époque de sa construction, les maisons nobles se bâtissaient sur le bord de la Tamise.

— Je suis sûre que son âge l'a rendue célèbre, dit Meg, s'efforçant à la loyauté.

Elle-même était une Saint-John, désormais.

— Oh pour ça, oui, ironisa Sarah. Elle est mentionnée dans les livres d'histoire. Cela devrait vous reconforter quand vos orteils gèleront la nuit.

— S'il est si éprouvant de l'habiter, pourquoi avez-vous accepté de m'accompagner à Londres ?

— Pour voir la ville et ses boutiques, évidemment ! répondit Sarah, d'une voix enjouée. Cela faisait une éternité que je n'étais pas venue dans la capitale.

La voiture s'immobilisa et Sarah commença de rassembler ses châles et son panier à ouvrage. Oliver, le plus jeune des deux valets, ouvrit la portière. Il portait une perruque blanche, comme tout domestique en livrée, ce qui contrastait drôlement avec ses sourcils roux.

— Je n'aurais pas cru que nous nous en sortirions vivants, marmonna-t-il, tandis qu'il déplaçait les marches. Ces bandits avaient des mines patibulaires.

— Toi et Johnny, vous avez été très courageux, dit Meg, qui descendait déjà. Et vous aussi, Tom, ajouta-t-elle à l'intention du cocher.

Celui-ci haussa ses épaules massives avec un grognement.

— Vous feriez bien de rentrer à l'intérieur avec Mlle Saint-John. Vous serez en sécurité.

— Nous nous dépêchons, assura Meg.

Elle se tourna vers la bâtisse et remarqua une autre voiture déjà garée dans l'allée. Sarah descendit à son tour.

— J'ai l'impression que votre grand-tante Elvina est arrivée avant nous.

— On dirait, en effet, acquiesça Meg. Mais pourquoi sa voiture est-elle restée dehors ?

La portière du véhicule en question s'ouvrit tout à coup. Et une tête apparut.

— Margaret ? cria la grand-tante Elvina, les cheveux blancs ornés de rubans roses.

A moitié sourde, la vieille dame parlait toujours très fort.

— Ce diable de majordome ne veut pas nous laisser entrer, ajouta-t-elle. Voilà des heures que nous attendons, et Sa Grâce commence à s'impatienter.

Un aboiement, provenant de l'habitable, appuya ses dires.

Meg reporta son attention sur la maison de son mari. Aucune lumière ne trahissait de présence humaine. Elle était pourtant occupée, puisqu'un majordome avait répondu à Elvina. Meg grimpa le perron et empoigna le lourd anneau de bronze qui servait de heurtoir, qu'elle laissa retomber féroce sur le battant.

Puis elle recula d'un pas et leva les yeux sur la façade. La demeure avait évolué avec le temps. Les styles architecturaux se confondaient : le rez-de-chaussée et le premier étage étaient en briques rouges ; certainement la bâtisse d'origine. Mais un autre propriétaire avait ajouté deux étages supplémentaires, en pierres de taille de couleur claire.

Cheminées et pignons se dressaient ici et là, sans paraître répondre à une quelconque symétrie. De chaque côté du bâtiment principal, une aile s'avancait jusqu'à la rue, formant une sorte de cour intérieure dans laquelle leurs voitures s'étaient arrêtées.

— Vous avez prévenu Godric de votre arrivée ? s'inquiéta Sarah.

— Je... Ah !

Une lumière venait de s'allumer à la fenêtre juste à droite de la porte, ce qui évita à Meg d'avouer qu'elle n'avait pas averti son mari de leur venue.

La porte s'ouvrit finalement avec un grincement sinistre.

Un domestique apparut. Il portait lui aussi une perruque blanche et tenait une chandelle à la main.

— M. Saint-John ne reçoit...

— Merci, le coupa Meg, qui marcha droit sur lui.

Un instant, elle craignit que le majordome ne lui barre le passage. Mais il s'écarta juste assez pour qu'elle puisse entrer.

Une fois à l'intérieur, elle se retourna et commença d'ôter ses gants.

— Je suis lady Margaret Saint-John. L'épouse de M. Saint-John.

Le majordome haussa les sourcils.

— Son épouse ?

— Oui, confirma Meg, ce qui accrut la stupéfaction du majordome. Et vous vous appelez ?

Il se redressa et Meg s'aperçut qu'il était plus jeune qu'elle ne l'avait d'abord pensé. Trente-cinq ans probablement.

— Moulder, milady. Je suis le majordome.

— Parfait !

Meg lui tendit ses gants avant d'inspecter le vestibule. Le spectacle n'avait rien de grandiose, bien au contraire. Une colonie d'araignées semblait s'être installée au plafond.

Apercevant une lampe sur un guéridon, Meg s'empara de la chandelle de Moulder pour l'allumer.

— Maintenant, Moulder, ma grand-tante - vous pouvez l'appeler Mlle Howard - attend dans l'autre voiture. Et cette personne qui m'accompagne est Mlle Saint-John, la sœur cadette de M. Saint-John.

Avec un grand sourire, Sarah déposa ses gants dans les mains du majordome éberlué.

— Je ne suis pas venue à Londres depuis longtemps, mais je ne vous connais pas. Vous devez être nouveau.

— Je... commença Moulder.

— Nous sommes venues avec nos caméristes respectives, continua Meg, avant de rendre sa chandelle au majordome. Ainsi qu'avec quatre valets et les deux cochers. Grand-tante Elvina a insisté pour prendre sa voiture. De toute façon, je ne vois pas comment nous aurions pu tous loger dans un seul véhicule.

— Non, c'était impossible, confirma Sarah. D'autant que votre grand-tante ronfle.

— C'est vrai, acquiesça Meg, avant de reporter son attention sur le majordome. Naturellement, nous avons aussi amené Higgins, le jardinier, et son neveu Charlie, le garçon cireur. Ah, et aussi Sa Grâce, qui a une santé fragile et ne mange plus, depuis quelque temps, que du poulet émincé mariné dans du vin blanc. Voilà, je crois avoir fait le tour.

— Ah... fit Moulder, les yeux ronds comme des soucoupes.

— Parfait, répéta Meg, avec un grand sourire. Où est mon mari ?

Le majordome parut se remettre de sa surprise, mais cette fois pour s'inquiéter.

— Dans la bibliothèque, milady. Mais il...

— Non, non, le coupa encore Meg, avec un geste de la main. Inutile de me montrer le chemin. Je suis sûre que Sarah et moi trouverons la bibliothèque toutes seules. Occupez-vous plutôt de ma grand-tante. Ainsi que du dîner de nos domestiques - et de Sa Grâce. Nous avons fait un long voyage, vous savez.

Elle s'empara du chandelier qu'elle avait allumé et partit vers l'escalier. Sarah se dépêcha de la rattraper.

— Vous avez eu de la chance de prendre la bonne direction, murmura-t-elle, amusée. Dans mon souvenir, la bibliothèque se trouve au premier étage, deuxième porte sur la gauche.

— Tant mieux, souffla Meg, soulagée.

Après avoir rassemblé son courage pour se lancer à l'assaut de l'escalier, elle s'imaginait mal être obligée de redescendre.

— Je suppose que vous êtes aussi impatiente de voir votre frère que moi ?

— Bien sûr, acquiesça Sarah. Mais je n'aurai pas l'impudence de gâcher vos retrouvailles avec Godric.

Meg arrivait sur le palier. Elle s'arrêta net.

— Que voulez-vous dire ?

Sarah, trois marches en dessous, lui sourit.

— Que je me ferai une joie de voir mon frère... demain matin. En attendant, je vais aider votre grand-tante Elvina.

— Mais...

Les protestations de Meg tombèrent dans le vide. Sarah redescendait déjà l'escalier.

Bon. La bibliothèque. Deuxième porte à gauche.

Meg prit une grande inspiration avant de s'engager dans le couloir. Cela faisait maintenant deux ans qu'elle n'avait pas revu son mari, cependant elle avait gardé le souvenir d'un gentleman de belle allure. En tout cas, qui n'avait rien d'un ogre. Elle n'aurait su dire s'il avait les yeux bleus. Marron peut-être ? En revanche, elle se souvenait de son regard bienveillant, lors de la cérémonie du mariage.

Il n'y avait aucune raison pour que cette bienveillance se soit altérée en deux ans.

Arrivée devant la bibliothèque, Meg agrippa la poignée et s'empressa de la tourner, avant de

changer d'avis et de s'enfuir en courant.

La pièce était à peu près aussi sombre que le couloir et le reste de la maisonnée. Une lueur provenait des braises encore rougeoyantes de l'âtre et une unique chandelle posée près d'un vieux fauteuil décati projetait une lumière fantomatique sur les murs.

Meg s'approcha sur la pointe des pieds. L'homme avachi dans le fauteuil paraissait... Aussi décati que son siège.

Il portait un peignoir couleur lie-de-vin, si élimé aux coudes que la teinture avait viré au rose clair. Ses pieds, logés dans des chaussons informes, reposaient sur un pouf placé un peu trop près de la cheminée. Sa tête, affaissée sur son épaule, se trouvait agrémentée d'un turban vert foncé orné d'un gland doré qui retombait devant son œil gauche. Des lunettes en demi-lunes étaient perchées tout au bord de son nez, prêtes à tomber. Sans un ronflement des plus bruyants, Meg aurait juré que Godric Saint-John était mort... De vieillesse.

La jeune femme cligna les yeux. Son mari ne pouvait être aussi âgé qu'il le paraissait ! Elle qui pensait qu'il était à peine plus vieux que son frère Griffin ! Ce dernier avait arrangé leur mariage et n'avait que trente-trois ans. Pourtant, elle réalisa qu'elle ignorait l'âge exact de son mari.

Et cela n'avait rien d'étonnant. Elle avait épousé Godric Saint-John alors qu'elle traversait la période la plus noire de son existence. A l'époque, pareils détails lui importaient peu.

Meg réfléchit. Beaucoup d'hommes se mariaient à un âge avancé, ce qui ne les empêchait pas de procréer. Le duc de Frye avait donné naissance à un fils l'année dernière, et il avait plus de soixante-dix ans. A priori, rien ne s'opposait donc à ce que Godric puisse en faire autant.

Quelque peu rassurée, Meg s'éclaircit la voix. Discrètement, bien sûr, car elle ne voulait surtout pas risquer de lui causer une attaque avant qu'il n'ait pu s'acquitter de sa mission.

Celle de lui faire un enfant.

Godric Saint-John mua ses ronflements en reniflements pour donner l'illusion qu'il se réveillait. Puis il ouvrit les yeux et il découvrit sa femme, qui l'observait avec un ravissant froncement de sourcils. À leur mariage, elle avait paru comme hébétée et pas une seule fois elle n'avait croisé le regard de Godric. Puis elle était tombée malade à la fin du banquet et elle s'était retirée chez sa mère pour se soigner. Quelques jours plus tard, une lettre avait appris à Godric qu'elle avait fait une fausse-couche et perdu le bébé qui l'avait contrainte à ce mariage précipité.

Le destin vous réservait parfois des ironies bien sinistres.

— Qu'y a-t-il ? demanda Godric, comme s'il était surpris de sa présence.

Elle s'obligea à sourire.

— Bonjour, dit-elle.

Bonjour ? Après deux ans d'absence, bonjour ?

— Ah, c'est vous, Margaret, fit Godric, feignant toujours la surprise.

— Oui, c'est moi ! s'exclama-t-elle avec gaieté, comme s'il était un vieillard sénile qui aurait subitement retrouvé une étincelle de raison. Je suis venue vous rendre visite.

Godric se redressa dans son fauteuil.

— Ah, bon ? Mais c'est très inattendu.

Meg crut déceler une certaine sécheresse dans le ton de sa voix. Déroutée, elle fit quelques pas dans la pièce, sans but précis.

— Oui, et j'ai amené votre sœur Sarah avec moi. Elle était ravie de cette occasion de faire les boutiques, d'aller au théâtre, pourquoi pas à l'opéra et aussi...

Elle prit dans un rayonnage un volume des *Commentaires sur Catulle* de Van Oosten, qu'elle tourna dans sa main.

— Et aussi...

— Refaire les boutiques ? suggéra Godric. Je n'ai pas vu Sarah depuis une éternité, mais je sais qu'elle adorait rester des heures devant les vitrines.

— En effet, acquiesça Meg, qui feuilletait à présent les pages de l'ouvrage, sans les lire.

— Et vous ?

— Pardon ?

— Pourquoi êtes-vous venue à Londres ?

Le volume de Van Oosten sembla exploser entre ses mains et tomba lourdement sur le plancher.

— Oh... gémit Meg, qui s'accroupit pour ramasser les feuilles détachées de la reliure. Je suis désolée.

Godric se retint de soupirer. Cet ouvrage lui avait coûté plusieurs guinées chez Warwick & Fils, et voilà qu'il était en morceaux.

— Ce n'est pas grave, assura-t-il. J'avais prévu de le faire réparer.

— Ah ? fit Meg, qui contempla les pages rassemblées dans ses mains, avant d'essayer de les remettre en ordre. Voilà qui me reconforte un peu.

Ses grands yeux marron avaient quelque chose d'implorant. Et cette façon de rester agenouillée à ses pieds ne manquait pas d'être troublante. Godric sentit son entrejambe gronder.

Bonté divin !

Il s'éclaircit la voix.

— Margaret ?

Elle leva la tête vers lui et cligna les yeux, avec beaucoup de grâce, comme si elle cherchait à le séduire.

Imbécile !

Son voyage avait dû l'épuiser, voilà tout. D'ailleurs, Godric lui trouva les paupières lourdes.

— Oui ?

— Combien de temps comptez-vous rester à Londres ?

— Oh... (Elle baissa de nouveau les yeux sur les pages malmenées, qu'elle semblait avoir du mal à rassembler dans le bon ordre.) Oh, eh bien, il y a tellement de choses à voir ici, n'est-ce pas ? Et j'ai plusieurs bonnes amies à visiter.

— Margaret...

Elle se releva, le volume de Van Oosten, ou ce qu'il en restait, dans les mains.

— Je ne voudrais froisser personne, vous comprenez.

— Margaret.

Elle bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

— Pardonnez-moi. Le voyage a eu raison de moi.

Au même instant, une soubrette passa la tête par la porte. Meg se tourna vers elle avec un soulagement manifeste.

— Ah, Danielle ! Ma chambre est-elle prête ?

La soubrette inclina poliment la tête, tout en balayant la pièce du regard avec une curiosité

évidente.

— Oui, milady. Enfin, aussi prête qu'elle peut l'être pour ce soir. Vous n'imaginez pas les toiles d'araignées que nous...

— Je suis sûre que tout sera parfait, l'interrompit lady Margaret, avant de saluer Godric d'un signe de tête. Bonne nuit... mon mari. Nous nous reverrons demain matin.

Et elle quitta la pièce, le malheureux volume de Van Oosten toujours prisonnier de ses mains.

La soubrette referma la porte derrière elle.

Godric resta un moment à contempler le battant en chêne. La bibliothèque, tout à coup, lui parut bien terne, pour ne pas dire lugubre, après ce chatoyant intermède. C'était d'autant plus étrange qu'il avait toujours considéré cette pièce comme l'une des plus confortables et des plus accueillantes de la maison.

Godric secoua la tête avec irritation.

Qu'était-elle venue faire à Londres ?

Comme beaucoup d'autres, leur mariage avait été une convenance - une nécessité pour lady Margaret. Elle se devait de donner un nom au bébé qu'elle portait. Godric, lui, avait été acculé à ce mariage en raison du chantage qu'avait exercé sur lui lord Reading, le frère de lady Margaret. Pourtant, Godric n'était pas le père de l'enfant. Peut-être avait-il adressé la parole une ou deux fois à lady Margaret avant leurs épousailles. Après quoi, lady Margaret était partie vivre dans le domaine qu'il possédait à la campagne, et Godric avait repris sa vie à Londres.

Pendant toute une année, ils n'avaient pas communiqué, ne recevant des nouvelles l'un de l'autre que par les membres de la famille. Puis, subitement, lady Margaret lui avait écrit une lettre pour lui demander s'il acceptait qu'elle coupe la vigne vierge qui devenait trop envahissante. Quelle vigne vierge ? Godric n'avait pas remis les pieds à Laurelwood Manor, sa propriété du Cheshire, depuis les débuts de son premier mariage avec sa chère Clara. Il avait répondu à Margaret qu'elle pouvait agir à sa guise pour tout ce qui concernait le jardin.

Leur correspondance aurait pu s'arrêter là, mais contre toute attente sa femme avait continué de lui écrire, une à deux fois par mois. Ses longues lettres parlaient du jardin, de la maison qu'elle s'ingéniait à réaménager, de la sœur de Godric, Sarah, qui vivait avec elle, des cancanes du village voisin... Comme Godric ne savait pas quoi répliquer à ce déluge de mots, en général il s'abstenait de répondre. Mais, bizarrement, à mesure que les mois passaient, il avait fini par s'habituer à ces missives. En trouver une à côté de son café du matin lui procurait presque un sentiment d'allégresse. Et il avait même fini par s'impatienter quand une lettre accusait un ou deux jours de retard.

Bah ! La solitude devait commencer à lui peser après toutes ces années.

Cependant, recevoir les lettres de lady Margaret était une chose, subir son intrusion dans son domaine en était une autre.

— Jamais vu un débarquement comme ça, marmonna Moulder, qui entra dans la bibliothèque. C'est une véritable invasion ! ajouta-t-il en refermant la porte derrière lui.

— De quoi parles-tu ? s'enquit Godric, qui se releva pour se débarrasser de son peignoir.

Dessous, il portait encore la tunique du Fantôme. Tout s'était joué à la seconde près. Le premier attelage s'était arrêté devant la maison à l'instant où Godric y rentrait par la porte de derrière. Il avait entendu Moulder opposer une rebuffade aux occupants de la voiture, pendant qu'il grimpait quatre à quatre l'escalier privé qui liait son bureau à la bibliothèque.

Saint House était une vieille maison qui possédait quantité de passages secrets et de portes dérobées fort utiles aux activités du Fantôme. Le deuxième attelage était arrivé peu après. Godric avait juste eu le temps de cacher son masque, son chapeau et ses lames derrière un meuble, de troquer ses bottes pour des chaussons d'intérieur, d'enfiler son peignoir et de mettre son turban avant que sa femme n'entre dans la pièce.

À une seconde près, oui, il se serait laissé surprendre.

— De Madame votre femme et de tous les gens qu'elle a amenés avec elle, s'énerva Moulder, avec un geste ample des mains, comme s'il parlait d'une multitude. Godric haussa les épaules.

— Les dames voyagent toujours avec leurs caméristes.

— La liste ne s'arrête pas là, expliqua Moulder, qui servait également de valet de chambre et aida son maître à se défaire de sa tunique. Elle est venue avec des valets. Il y a même un jardinier et un cireur. Sans parler d'un affreux petit chien qui appartient à la grand-tante de milady. Et elle est là elle aussi.

— Qui cela ? La grand-tante ?

— Oui, fit Moulder, qui examinait la tunique de Godric, à la recherche d'éventuelles taches ou déchirures. Si c'est pas malheureux !

Godric enfila la chemise de nuit que Moulder lui avait apportée.

— Qu'est-ce qui est malheureux ?

Moulder plia soigneusement la tunique en secouant la tête d'un air désolé.

— Vous n'allez plus pouvoir courir les rues de Saint-Giles la nuit, assura-t-il. Maintenant que la dame est là, vous allez devoir renoncer aux missions du Fantôme.

Godric ôta son turban ridicule et se passa une main dans les cheveux.

— Seulement si lady Margaret s'installait à demeure, et ce n'est pas le cas.

Moulder parut sceptique.

— Vu la quantité de gens et de bagages qu'elle a apportés, elle n'a certainement pas l'intention de repartir dans les quarante-huit heures.

— Peu m'importent ses intentions. Il n'est pas question que je renonce à être le Fantôme de Saint-Giles, intima Godric, en se dirigeant vers la porte. Ce qui veut dire que ma femme et tout son équipage seront repartis d'ici la semaine prochaine.

Une fois lady Margaret de retour dans sa propriété de campagne, il pourrait reprendre son action en faveur des pauvres de Saint-Giles et il oublierait très vite cette charmante intrusion dans sa vie.

Maintenant, écoutez-moi bien : l'Hellequin est la main du Diable, l'exécuteur de ses basses œuvres. Il parcourt le monde sur un grand cheval noir, à la recherche de toutes les personnes impies mortes sans confession, et il expédie leurs âmes en enfer. Ses compagnons sont tous laids et monstrueux. Ils ont pour noms Désespoir, Chagrin et Deuil. L'Hellequin lui-même est aussi noir que la nuit et son cœur - ou du moins, ce qui lui sert de cœur - n'est qu'un morceau de charbon. [...]

op. cit.

Le lendemain matin, Godric fut réveillé par des voix féminines provenant de la chambre contigüe à la sienne. Il cligna les yeux plusieurs fois, ayant depuis longtemps oublié qu'une quelconque activité humaine aurait pu se tenir là.

Godric couchait dans la chambre de maître de la demeure et la maîtresse de maison dormait en principe dans la chambre voisine. Mais Clara n'avait occupé les lieux que la première année de leur mariage. Ensuite, la maladie qui devait l'emporter s'était déclarée. Le médecin avait exigé le repos le plus complet, et Clara avait déménagé dans l'ancienne nurserie, au dernier étage. C'est là qu'elle avait souffert l'agonie pendant neuf longues années, avant de rendre l'âme.

Godric secoua la tête, sortit pieds nus de son lit et rencontra la fraîcheur du parquet. Il était inutile de s'apitoyer : cela ne ramènerait pas Clara. Depuis la mort de sa première femme, Godric avait pris le chagrin pour compagne.

Il s'habilla rapidement d'un costume marron très ordinaire et d'une perruque grise, puis il quitta sa chambre, alors que le joyeux babillage se faisait toujours entendre derrière la porte d'à-côté. L'idée que lady Margaret avait dormi si près de lui le troublait. En dehors de Moulder, il n'était plus habitué à la présence d'autres personnes dans la maison. Et encore moins à une présence féminine.

Godric descendit au rez-de-chaussée. D'ordinaire, il prenait son petit déjeuner dans un café, d'une part pour être informé des dernières nouvelles, et parce que la nourriture, chez lui, était souvent sujette à caution. Ce matin, cependant, il prit son courage à deux mains et s'aventura jusqu'à la salle à manger, qu'il n'utilisait qu'exceptionnellement.

Il eut la surprise d'y trouver une jeune femme vêtue d'une robe gris colombe.

— Sarah.

Godric avait bien failli ne pas la reconnaître. Depuis combien de temps n'avait-il pas vu sa sœur ?

Sarah leva vers lui un sourire de bienvenue. Godric fut étonné d'en ressentir une agréable sensation de chaleur. Sa sœur et lui n'avaient jamais été très proches - elle était plus jeune que lui de douze ans - et il ne se serait pas douté un seul instant qu'elle aurait pu lui manquer.

Apparemment, il s'était trompé.

— Godric !

Elle se leva de la longue table où elle était assise toute seule pour venir l'embrasser. Godric en fut ému. Sa solitude durait depuis si longtemps !

Sarah recula, avant qu'il puisse se rappeler comment répondre à un tel geste d'affection.

— Comment vas-tu ? lança-t-elle.

— Bien, répondit Godric avec un haussement d'épaules, avant de se détourner.

Au bout de trois ans de veuvage, il avait fini par s'habituer aux regards apitoyés et aux questions polies des gens - principalement des femmes -, cependant ils le mettaient toujours mal à l'aise.

— Tu as déjà mangé ? ajouta-t-il.

— Pour tout t'avouer, je n'ai encore rien aperçu qui se mange, plaisanta Sarah. Ton domestique, Moulder, m'a promis que le petit déjeuner arrivait, mais il a disparu depuis près d'une demi-heure.

— Ah, fit Godric, incapable de feindre la surprise.

Probablement n'y avait-il rien à manger dans la maison. Cela n'aurait pas été la première fois.

— Si nous allions dans une auberge ? suggéra-t-il.

À cet instant, Moulder apparut, un grand plateau dans les mains.

— Voilà, voilà, dit le domestique, qui déposa son fardeau au milieu de la table, avant de se reculer fièrement.

Godric examina le contenu du plateau. Une théière, accompagnée d'une seule tasse, une demi-douzaine de toasts à moitié carbonisés et cinq œufs. Avec un peu de chance, ils étaient durs.

Godric arqua un sourcil à l'intention de son majordome.

— La... cuisinière est... malade, je suppose ?

Moulder renifla bruyamment.

— La cuisinière est partie dans la nuit. Et avec elle, un superbe morceau de fromage et quelques pièces d'argenterie. Je crois qu'elle a été furieuse d'apprendre que nous avions tout d'un coup autant d'invités.

— Bah, ce n'est pas une grande perte. Elle n'était pas vraiment douée pour la cuisine.

— Et elle fréquentait un peu trop votre cave à vins, si je puis me permettre, monsieur, renchérit Moulder. Voulez-vous que j'aille voir si je trouve d'autres tasses ?

— Oui, merci Moulder, acquiesça Godric, avant de se tourner vers Sarah. Je m'excuse pour la pauvreté de ma table, souffla-t-il à sa sœur une fois le majordome ressorti.

— Ne t'excuse pas. C'est nous qui envahissons ta maison.

— Euh, oui, acquiesça Godric, avant de s'asseoir en face d'elle.

Sa sœur haussa les sourcils.

— Meg ne t'avait pas prévenu de notre arrivée ?

Godric secoua la tête et prit un toast.

— Je me demande bien pourquoi, reprit Sarah. Notre expédition était prévue depuis des semaines. Crois-tu qu'elle ait eu peur que tu ne lui demandes de rester à la campagne ?

Godric faillit s'étrangler.

— Pourquoi irais-je dire une chose pareille ? D'où tires-tu cette étrange idée ?

Sarah haussa les épaules avec élégance.

— Vous vivez séparément depuis votre mariage. Et tu ne répondais presque jamais à ses lettres. Tu ne m'écrivais pas non plus beaucoup, d'ailleurs. Ni à maman, ni à Charlotte, ni à

Jane. A personne.

Godric était en bons termes avec sa belle-mère et ses jeunes demi-sœurs, mais ils n'avaient jamais été très proches les uns des autres.

— Notre mariage n'était pas un mariage d'amour.

— Je sais. N'empêche que maman s'inquiète pour toi. Et moi aussi.

Godric lui versa son thé sans répondre. Qu'aurait-il pu dire ?

Je me porte à merveille. J'ai perdu l'amour de ma vie, mais la douleur est finalement supportable.

Devait-il faire comme s'il était en parfaite santé et que se lever chaque matin n'était pas un supplice ? Pourquoi s'obstinaient-ils tous à vouloir savoir comment il allait ? Ne pouvaient-ils pas voir qu'il était si brisé que rien ne pourrait jamais totalement le reconstruire ?

— Godric ? le pressa Sarah d'une voix douce.

Godric reposa la théière et s'obligea à sourire.

— Comment vont ma belle-mère et mes sœurs ?

Sarah plissa les lèvres, comme pour s'empêcher d'insister, et porta la tasse à ses lèvres.

— Maman va bien. Elle est dans les préparatifs des débuts mondains de Jane. Elles projettent de s'installer toutes deux chez lady Hartford à l'automne.

— Ah.

Godric se sentit soulagé que sa belle-mère n'ait pas envisagé de faire irruption à Saint House. Mais cette vague d'égoïsme fut presque aussitôt balayée par un sentiment de culpabilité. Il aurait dû réaliser que Jane était en âge d'être présentée à la bonne société. Comme le temps passait vite ! Il se souvenait d'elle comme d'une fillette au visage tavelé de taches de rousseur.

— Et Charlotte ?

— Elle fascine tous les jeunes hommes de Upper Hornsfield.

— Y a-t-il beaucoup de partis intéressants là-bas ?

— Pas autant qu'à Londres, bien sûr. Mais entre le nouveau vicaire et le fils du châtelain local, Charlotte peut compter sur une petite coterie d'admirateurs. Cela dit, je ne suis pas sûre qu'elle ait conscience de faire se retourner tous les hommes sur son passage.

La Charlotte qui se disputait un morceau de tarte avec Jane la dernière fois qu'il l'avait vue serait-elle en passe de devenir une femme fatale ? Cette idée fit sourire Godric.

La porte de la salle à manger s'ouvrit sur ces entrefaites, et il tourna la tête.

Son épouse se tenait sur le seuil, aussi raide et impérieuse que la reine Boadicee s'appêtant à lancer une attaque sur un camp romain.

Meg s'arrêta sur le seuil de la salle à manger, le temps de se donner du courage. Godric lui semblait différent de l'homme qu'elle avait revu la veille au soir. Peut-être était-ce simplement l'effet de la lumière du jour. Ou parce qu'il était mieux vêtu dans son complet marron, certes usé.

Ou alors, c'était le reste de sourire qui flottait sur ses lèvres. Son visage était tout à coup moins creusé, moins marqué par le chagrin. Ses yeux gris devenaient lumineux. Et son sourire attirait le regard sur ses lèvres pleines. Meg s'attarda un instant dans cette contemplation et se demanda ce qu'elle ressentirait si elles rencontraient les siennes...

— Bonjour, dit-il, se levant poliment.

Meg tenta de se ressaisir. Elle avait décidé, à son arrivée, d'attendre le lever du jour pour

amorcer son entreprise de séduction. Après deux ans de séparation, elle aurait eu très peu de chances de se faire convier dans le lit de son mari dès le premier soir. Mais le matin était là et...

Bon. Étape suivante. Séduire son mari.

Godric ne souriait plus et avait plissé les yeux, attendant une réponse à son bonjour. Meg se sentit tout à coup intimidée et gauche à rester ainsi immobile.

Le bébé. Pense au bébé.

La jeune femme carra les épaules.

— Bonjour !

Son sourire devait être un peu trop forcé car Sarah, qui avait également tourné la tête à son entrée, haussa les sourcils.

Meg se décida à pénétrer dans la pièce. Godric contourna la table pour lui avancer une chaise, à côté de Sarah.

— J'espère que vous avez bien dormi !

La chambre était humide, poussiéreuse et sentait le moisi.

— Oui, très bien.

Il parut sceptique.

Meg se dirigea vers une chaise libre, à la droite de son mari.

— Je préférerais m'asseoir là, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit-elle, la voix soudain enrouée. Comme cela, je serai plus près de vous.

Et elle baissa les cils, dans une attitude qu'elle espérait séductrice.

Son mari la regardait fixement, une expression indéchiffrable sur le visage.

— Auriez-vous attrapé froid ?

Sarah toussota, manquant avaler son thé de travers.

Zut ! Faute d'expérience récente, Meg avait oublié comment flirter. Elle avait voulu voiler sa voix pour la rendre plus suggestive, mais elle avait complètement raté son effet.

Elle jeta un regard courroucé à sa belle-sœur, se retenant à grand-peine de lui tirer la langue.

Godric la rejoignit pour lui tirer la chaise qu'elle avait choisie.

— Comme vous voudrez, dit-il.

— Merci.

Elle s'assit, de plus en plus intimidée par la présence physique de son mari.

Heureusement, il retourna à son propre siège.

Meg l'observa du coin de l'œil. Elle s'interrogeait. Devait-elle lui faire du pied sous la table ? Mais il semblait si grave, si sérieux ! Elle aurait l'impression de faire du pied à l'archevêque de Canterbury.

Puis elle avisa le petit déjeuner, et ses délicates manœuvres de séduction s'envolèrent. Un plateau posé au centre de la table présentait quelques restants de toasts carbonisés et des œufs durs. Meg eut beau inspecter la pièce du regard, elle n'aperçut rien d'autre à manger.

— Voulez-vous un toast ? lui proposa Sarah.

— Oui, volontiers, répondit Meg, la questionnant du regard.

— Il semblerait que la cuisinière se soit volatilisée, expliqua Sarah, poussant le plateau dans sa direction. Et Moulder est parti chercher une autre tasse. Mais d'ici son retour, n'hésitez pas à utiliser la mienne.

— Euh...

Meg fut dispensée d'avoir à répondre : la porte de la salle à manger s'ouvrit en grand.

— Mes enfants ! s'exclama la grand-tante Elvina, en faisant irruption dans la pièce. Vous n'imaginez pas dans quelle chambre j'ai passé la nuit ! Sa Grâce s'est trouvée asphyxiée par la poussière. La malheureuse a souffert une bonne partie de la nuit.

Godric s'était relevé. Il s'éclaircit la voix.

— Sa Grâce ?

Une petite chienne au ventre rebondi et au pelage fauve entra au même moment dans la pièce. Elle jeta un regard négligent à la grand-tante Elvina, avant de se laisser choir sur le tapis, où elle exhiba son ventre gonflé avec des soupirs pathétiques.

Le talent de Sa Grâce pour le mélodrame et l'exagération n'avait rien à envier à celui de sa maîtresse.

— Voici Sa Grâce, crut bon d'expliquer Meg.

— Je vois, fit Godric. Et... euh, Sa Grâce se porte-t-elle bien ?

— Elle ira mieux avec un bol de lait chaud relevé d'une cuiller de sherry, répondit la grand-tante Elvina.

Godric cligna les yeux.

— Ah... je m'excuse, mais j'ai peur que nous n'ayons pas de lait. Quant au sherry...

— Nous n'en avons pas davantage, intervint Moulder, qui arrivait avec plusieurs tasses dans les mains.

— En effet, acquiesça Godric. Peut-être que si j'avais été averti de votre arrivée...

— Oh, ne vous excusez pas, le coupa Meg.

Il reporta son attention sur sa femme qui se sentit de nouveau intimidée.

— Après tout, s'empressa-t-elle d'ajouter, cela fait un moment que vous n'avez plus personne pour tenir cette maison. Une fois que nous aurons engagé une nouvelle cuisinière et quelques soubrettes supplémentaires...

— Ainsi qu'une gouvernante et des femmes de chambre, compléta Sarah.

— Sans parler des valets, renchérit la grand-tante Elvina. Si possible bien bâtis.

— Nous avons déjà amené avec nous Oliver, Johnny et vos deux valets, lui fit remarquer Meg.

— Ils ne pourront pas s'acquitter à eux quatre de tout le nettoyage que requiert cette maison, assura la grand-tante Elvina. Avez-vous remarqué l'état des chambres ?

Meg n'avait pas eu le temps de faire le tour du propriétaire, mais si la chambre dans laquelle elle avait dormi reflétait l'état des lieux, la jeune femme ne pouvait qu'acquiescer aux propos d'Elvina.

— Vous avez raison, dit-elle. Nous embaucherons une demi-douzaine de valets.

— Je n'ai pas besoin d'une armée pour entretenir Saint House, répliqua son mari, sèchement. D'autant que tout ce personnel sera inutile après votre départ, qui ne devrait pas tarder, je suppose ?

— Quoi ? aboya la grand-tante Elvina en plaçant sa main en cornet devant son oreille.

Meg leva un doigt pour l'interrompre, car une interrogation venait de surgir dans son esprit. Elle se tourna vers Moulder :

— Vous n'êtes quand même pas tout seul pour vous occuper de cette demeure ?

— Il y avait d'autres domestiques, mais ils nous ont quittés, les uns après les autres, et ils n'ont pas été remplacés, expliqua Moulder, les yeux levés, comme s'il s'adressait aux araignées qui peuplaient les moulures du plafond. Il ne restait plus que Tilly, une jeune

soubrette, mais il y a un mois de cela, elle a découvert qu'elle était enceinte. Je n'y suis pour rien, cela dit en passant.

Tous les yeux se tournèrent vers Godric.

Il haussa les sourcils, d'un air vaguement exaspéré.

— Moi non plus !

Le majordome haussa les épaules et continua :

— Tilly nous a quittés à son tour. Je crois qu'elle courait après le commis boucher. C'était sans doute lui le père. Ou alors ce jeune larron qui rôdait souvent près de la porte de l'office.

Il y eut un silence, comme si tout le monde s'interrogeait sur le mystère de la paternité de cet enfant.

Puis Godric s'éclaircit la voix.

— Combien de temps, exactement, comptez-vous rester à Londres, Margaret ?

Meg réussit à sourire. Elle détestait qu'on l'appelle par son prénom et le ton presque comminatoire qu'il avait employé.

— Oh, je déteste prévoir les choses à l'avance. Ne trouvez-vous pas plus agréable de se laisser porter par les événements ?

— Pour ma part, je ne...

Bonté divine ! Il insistait ! Meg se tourna délibérément vers Moulder.

— Donc, vous gérez seul la maison ?

Moulder fronça ses épais sourcils bruns, ce qui fit apparaître plusieurs rides sur son front et au coin de ses yeux. On aurait dit un martyr.

— Oui, milady. Vous n'imaginez pas le travail que cela représente. D'autant que ma santé, hélas, n'est plus ce qu'elle était.

Godric marmonna quelques mots. Meg crut comprendre qu'il accusait Moulder « d'en rajouter », mais elle continua d'ignorer son mari.

— Dans ces conditions, Moulder, je dois vous remercier d'avoir pris soin de M. Saint-John avec une telle loyauté.

Moulder rougit.

— Oh, ce n'était rien, milady.

Godric renifla bruyamment.

— Maintenant que je suis ici, nous allons remettre de l'ordre, s'empressa d'ajouter Meg.

— Mais exactement combien de temps... essaya encore Godric.

— Sapristi, regardez l'heure ! s'exclama Meg, en désignant la pendule de la cheminée.

Il était difficile de savoir si elle fonctionnait toujours, mais cela n'avait aucune importance.

— Dépêchons-nous, ajouta-t-elle, sinon nous arriverons en retard à la réunion du comité de soutien.

— Vous voulez parler de l'orphelinat de Saint-Giles ? demanda Sarah.

Meg hocha la tête.

La grand-tante Elvina tentait d'intéresser Sa Grâce avec un morceau de toast carbonisé. Elle reporta son attention sur les autres convives.

— Pardon ?

— La réunion du comité de soutien, expliqua patiemment Meg. Elle a lieu à l'orphelinat. Il est temps de nous y rendre.

— Parfait, acquiesça la vieille dame, qui se pencha pour prendre l'animal dans ses bras. Avec un peu de chance, ils auront du thé et des scones à nous offrir.

— Alors, allons-y tout de suite.

Meg se tourna vers son mari et s'aperçut qu'il l'observait Il détourna le regard.

— Je suppose que vous serez toutes rentrées pour déjeuner ?

Son ton semblait las, comme si cette perspective le harassait.

Meg décida d'intervenir. Jusqu'ici, il avait accueilli leur invasion et le projet d'engager de nouveaux domestiques sans sourciller.

Mais elle voulait justement le voir sourciller.

— Non, mon cher. Nous allons nous revoir dans dix minutes.

— Je vous demande pardon ?

Elle écarquilla les yeux d'un air de parfaite innocence.

— Vous venez avec nous, bien sûr ?

— J'ai cru comprendre que ce comité de soutien à l'orphelinat de Saint-Giles n'était composé que de femmes.

En réalité, Godric n'en savait rien.

— Votre compagnie me ferait plaisir, assura Meg, avec un petit mouvement de langue pour humecter ses lèvres.

Et cette fois, enfin, il y eut une réaction ! Son mari s'attarda un bref instant sur sa bouche. Meg se retint de triompher.

— Si vous le souhaitez, bien sûr, ajouta-t-elle.

Assis face à lady Margaret dans la voiture, Godric regardait sa femme d'un air qu'il voulait morose. La vérité, c'est qu'il se demandait encore comment il s'était retrouvé dans ce véhicule. D'habitude, à cette heure de la journée, il se trouvait dans son café préféré, à éplucher les journaux, ou alors il s'était barricadé dans son bureau pour lire tranquillement l'un des livres de sa bibliothèque.

Enfin pas tout à fait. Cela faisait des semaines qu'il n'avait pas remis les pieds au café Basham, et encore plus longtemps qu'il n'avait pas ouvert l'un de ses précieux ouvrages.

La plupart du temps, il s'était surpris à simplement contempler les murs de son bureau.

Pourtant, ce matin, son tourbillon d'épouse avait réussi à le convaincre d'assister à une réunion de charité mondaine. S'il n'avait pas eu l'esprit cartésien, Godric aurait volontiers soupçonné quelque sorcellerie.

Pour l'heure, sa femme bavardait avec la grand-tante Elvina, assise à côté d'elle sur la banquette, et avec Sarah, installée à côté de Godric. Lady Margaret évitait soigneusement de croiser le regard de son mari, tout en racontant à ses deux compagnes la genèse du comité de soutien.

Dans le feu de la conversation, ses joues avaient rosé et ses yeux noirs semblaient plus brillants que d'ordinaire. Une mèche de cheveux s'était échappée de sa coiffure et retombait contre sa tempe, comme si elle voulait tenter une main d'homme.

Godric serra les lèvres et regarda par la fenêtre.

Sa femme avait peut-être un amant.

Cette idée n'avait rien pour le réjouir, mais elle semblait assez logique. Pourquoi une jeune femme aussi vivante que lady Margaret irait supporter la compagnie de Godric sans raison ? À moins qu'elle n'ait un amant qu'elle espérait retrouver secrètement à Londres... Godric se reprochait presque de ne pas y avoir pensé plus tôt. Après tout, lady Margaret n'était plus vierge. Et Godric n'avait pas cherché à consommer leur mariage. Mais ce n'était pas parce

qu'il s'était résigné à une vie de célibat que son épouse était obligée de se comporter comme lui. Lady Margaret était une jeune et belle femme. Elle avait de l'esprit. Et beaucoup de vivacité. Autant de qualités qui devaient lui attirer bien des soupirants.

Mais non. Le sens logique de Godric l'amena à réviser son jugement : si lady Margaret avait un amant, il devait résider dans le Cheshire, à proximité du domaine Saint-John. Lady Margaret n'avait quitté Laurelwood Manor qu'en de très rares occasions ces deux dernières années - et uniquement pour rendre visite à sa famille. Alors, pour quelle raison était-elle ici ?

— Ah, nous voilà enfin arrivés ! s'exclama sa femme.

Godric jeta un coup d'oeil par la fenêtre et put constater que l'attelage arrivait devant l'hospice de Saint-Giles. L'immeuble, de plusieurs étages, était de construction récente et occupait une place importante sur Maiden Lane. Sa façade de briques rouges jurait avec les autres bâtisses de Saint-Giles, en bien moins bon état.

Godric attendit que le valet de lady Margaret ait déplié les marches, puis il sauta hors de la voiture pour aider les dames à descendre. La grand-tante Elvina se releva précautionneusement de sa banquette. Elle devait avoir au moins soixante-dix ans et bien qu'elle dédaignât l'usage d'une canne, Godric avait remarqué qu'elle ne tenait pas toujours bien sur ses jambes. Elle serrait son petit chien dans ses bras et Godric comprit qu'il devrait s'occuper de l'animal.

— Si vous me permettez de prendre Sa Grâce... glissa-t-il dans l'oreille de la vieille femme.

La grand-tante Elvina lui retourna un regard de gratitude.

— Merci, monsieur Saint-John.

Godric prit le chien sous un bras et tendit son autre main à la vieille dame.

Une fois sur le trottoir, celle-ci inspecta les alentours avec un froncement de sourcils.

— Quel quartier ! Je suis sûre que lady Cambridge sera scandalisée, quand je lui écrirai que je suis venue ici, lança-t-elle, le visage éclairé de malice.

Godric, le petit chien toujours sous le bras, aida ensuite Sarah. Puis il prit la main de lady Margaret. La jeune femme descendit de voiture les yeux baissés. Son parfum flottait dans l'air. Quel était-il ? Puis elle déplissa ses jupes, toujours sans le regarder.

Bon sang !

Mu par une impulsion, Godric saisit la mèche de cheveux rebelle pour la replacer derrière l'oreille de son épouse.

Elle leva enfin les yeux sur lui. Elle était si près qu'il pouvait distinguer la pupille dans les prunelles sombres. Et cette fois, il identifia son parfum : fleur d'oranger.

— Merci, murmura-t-elle.

Godric serra les mâchoires.

— De rien.

Godric gravit ensuite le perron pour frapper à la porte.

Elle s'ouvrit presque aussitôt sur un majordome à l'allure suffisamment hautaine pour servir dans un palais royal plutôt que dans un orphelinat du quartier Saint-Giles. Godric le salua de la tête et entra.

— Ma femme et ses amies viennent assister à la réunion du comité de soutien. M. Makepeace est-il là ?

— Certainement, monsieur, répondit le majordome, qui prenait les chapeaux et les gants des dames, à mesure qu'elles entraient. Je vais le chercher.

— C'est inutile, Butterman.

Winter Makepeace apparut à une porte du vestibule. Il était toujours vêtu de noir, comme à son habitude, mais la coupe de ses costumes était beaucoup plus luxueuse depuis qu'il avait épousé lady Beckinhall.

— Bonjour, Saint-John. Et bonjour, mesdames.

— Oh, monsieur Makepeace ! s'exclama lady Margaret en lui prenant la main. Puis-je vous présenter ma belle-sœur et ma grand-tante ?

Sans trop savoir pourquoi et se trouvant parfaitement ridicule, Godric se sentit bouillir à la vue de ce simple contact entre sa femme et le directeur des lieux.

On procéda aux présentations. Makepeace inclina gravement la tête devant chaque dame, avant de se tourner vers Godric, le regard amusé.

— Qui vous accompagne ? demanda-t-il, désignant le petit chien que Godric n'avait pas lâché.

— Sa Grâce, répondit Godric.

— Je vous demande pardon ?

Godric allait s'expliquer, quand un petit terrier au pelage blanc surgit dans le vestibule. Dès qu'il aperçut Sa Grâce, il se mit à aboyer furieusement.

Lady Margaret et Sarah essayèrent, en vain, de faire taire les deux chiens qui avaient déclenché les hostilités. Godric surprit la grand-tante Elvina en train de donner un coup de pied au terrier.

Makepeace ouvrit la porte du salon réservé aux visiteurs. Godric, comprenant l'invitation, se déchargea du chien qu'il colla dans les bras de la grand-tante Elvina et poussa les trois femmes vers le salon, où se tenait la réunion.

Puis Makepeace referma la porte si vivement que le terrier faillit en perdre son museau.

— Suivez-moi, dit-il à Godric.

Le directeur de l'orphelinat partit vers l'escalier au bout du vestibule.

— Franchement, Dodo, tu aurais pu te montrer plus hospitalier.

Le terrier, qui trottait à ses côtés, pencha la tête de côté en le regardant, comme s'il l'écoutait avec attention.

— Tu as de la chance que je ne t'enferme pas dans le grenier.

Godric s'éclaircit la voix.

— Ce... euh, Dodo attaque-t-il toujours vos hôtes ?

Makepeace lui jeta un regard sardonique.

— Non, il ne réserve cet accueil qu'aux visiteurs canins.

— Ah.

— Deux fillettes ont rejoint notre établissement hier soir, continua Makepeace, alors qu'il gravissait le grand escalier de marbre. Amenées ici par le célèbre Fantôme de Saint-Giles.

— Ah oui ?

Makepeace le gratifia d'un regard entendu.

— J'ai pensé que vous aimeriez faire la connaissance de nos nouvelles pensionnaires ?

— Mais certainement.

Comme cela, au moins, Godric ne serait pas venu pour rien.

— Nous y voilà, annonça Makepeace, ouvrant la porte d'une des salles de classe.

Un coup d'œil dans la pièce révéla à Godric des rangées de fillettes assises sur des bancs à recopier sagement quelque chose sur leurs ardoises. Godric fut heureux de voir Moll et sa

sœur aînée chuchoter entre elles, ce qui laissait présager que les deux fillettes se sentaient déjà bien ici. Le bavardage semblait être un indice universel du bonheur féminin. L'image de lady Margaret avec ses deux compagnes, absorbées dans leur conversation pendant le trajet, lui revint en mémoire.

— Moll et Janet McNab, expliqua Makepeace, à voix basse. Moll est un peu jeune pour cette classe, mais nous avons jugé préférable de ne pas séparer les deux sœurs les premiers jours.

Il referma la porte et continua plus avant, dans le couloir désert. Tous les enfants étaient en cours, à cette heure-ci.

— Elles sont orphelines, poursuivit Makepeace. Janet m'a expliqué que son père gagnait sa vie en ramassant les immondices. Il est mort enseveli, dans l'éboulement d'une des montagnes de détritiques qui se dressent à la périphérie de Londres.

Godric grimaça.

— Quelle fin atroce.

— On peut le dire.

Makepeace s'arrêta au bout du couloir. Deux chaises étaient disposées sous une fenêtre, mais il ne fit aucun mouvement pour s'asseoir.

— Il semblerait que les sœurs McNab étaient à la rue depuis presque une quinzaine de jours, quand elles sont tombées entre les griffes des Kidnappeurs.

— Oui, les Kidnappeurs, répéta Godric. Je crois me souvenir qu'ils avaient déjà hanté les rues de Saint-Giles. Et que vous les aviez affrontés, n'est-ce pas ?

Makepeace jeta un regard derrière lui pour s'assurer que le couloir était toujours désert, et il continua à voix basse.

— Il y a deux ans de cela, ils enlevaient des fillettes dans les rues de Saint-Giles.

Godric haussa les sourcils.

— Dans quel but ?

— Pour fabriquer, dans un atelier clandestin, des bas ornés de dentelles, destinés à être vendus à des femmes de la bonne société. Les malheureuses enfants travaillaient plusieurs heures par jour sans être payées. Et c'est à peine si elles étaient nourries.

— Mais leurs ravisseurs avaient été arrêtés, il me semble ?

Makepeace hocha la tête.

— Oui. J'avais trouvé leur repère et frappé à la tête du réseau : un aristocrate du nom de Seymour. Depuis, je n'en avais plus entendu parler.

Godric plissa les yeux.

— Mais ?

— Mais ces dernières semaines, des rumeurs troublantes sont parvenues jusqu'à mes oreilles. Des fillettes disparaîtraient à nouveau dans les rues de Saint-Giles. Et pour la même raison : travailler dans un atelier clandestin. Ma femme s'est d'ailleurs aperçue que les fameux bas ornés de dentelles s'arrachaient toujours dans la bonne société.

Isabel Makepeace était restée une incontournable figure du grand monde, en dépit de son mariage avec un directeur d'orphelinat.

— Auriez-vous supprimé le mauvais coupable ? s'inquiéta Godric.

— Non. Seymour était fier de son crime. Il s'en vantait, avant que je ne lui règle son compte. Soit quelqu'un d'autre a remonté l'affaire de zéro, soit...

— Soit Seymour n'était pas tout seul à la tête du premier atelier, murmura Godric.

— Effectivement. Il faut découvrir qui se cache derrière ces rapt d'enfants et y mettre un

terme. Mais, depuis mon mariage, j'ai raccroché mon habit de Fantôme au vestiaire. Quant à vous, maintenant que votre femme est en ville...

— Elle ne restera pas longtemps à Londres, assura Godric, d'un ton sec.

Makepeace arqua un sourcil, mais il était trop poli et discret pour chercher à en savoir davantage.

— Et l'autre ? demanda Godric.

Makepeace secoua la tête.

— Vous savez bien qu'il ne traque qu'une seule chose. C'est presque de la monomanie, chez lui.

Godric acquiesça. Il existait trois Fantômes de Saint-Giles, même si chacun agissait en solitaire. Le troisième larron de leur étrange trio était quelqu'un d'obsessionnel. Il ne leur serait d'aucune utilité pour cette affaire.

— J'ai peur que cette mission ne repose sur vos épaules, dit Makepeace.

— Très bien, fit Godric. À supposer que Seymour ait eu un associé, auriez-vous une idée de qui il pourrait s'agir ? demanda-t-il, après un instant de réflexion.

— Ça peut être n'importe qui, mais à votre place je commencerais par enquêter du côté des amis de Seymour : le vicomte d'Arque et le comte de Kershaw. Ils étaient très liés. Il vous faudra aussi trouver cet atelier au plus vite. La dernière fois, j'étais arrivé juste à temps. Certaines des fillettes qui y travaillaient n'auraient pas survécu quelques jours de plus.

Par une nuit sans lune, l'Hellequin s'intéressa à l'âme d'un jeune homme renversé à un carrefour et qui agonisait dans les bras de sa bien-aimée. La jeune femme était ravissante. Son visage respirait l'innocence et la bonté. L'Hellequin se surprit à l'admirer. Certains assurent que ce dernier n'a pas toujours été au service du diable. Il aurait été autrefois un homme ordinaire. Si cela est vrai, le visage de la jeune femme avait peut-être réveillé en lui un reste d'humanité, enfoui dans les tréfonds de son être. [...]

op. cit.

Meg s'appuya à l'accoudoir d'un canapé et but sa tasse de thé en contemplant l'assistance. Les membres du comité de soutien ne semblaient pas s'être renouvelés durant son absence. La belle-sœur de Meg, lady Hero Reading, l'une des deux cofondatrices du comité, était assise sur le même canapé qu'elle. À côté de sa petite sœur, lady Phoebe Batten, une charmante jeune femme, au visage potelé, qui souriait dans le vague.

Meg s'interrogea. La vue de lady Phoebe était très défaillante la dernière fois qu'elle l'avait croisée. Était-elle devenue complètement aveugle depuis ?

Les autres dames s'étaient installées chacune dans un fauteuil. Il y avait là lady Pénélope Chadwicke, dont il se murmurait qu'elle était l'une des plus riches héritières d'Angleterre. Et à en juger par ses beaux yeux violets et sa somptueuse chevelure noire, aussi l'une des plus belles. Lady Pénélope ne sortait jamais sans sa dame de compagnie, Mlle Artemis Greaves, une femme timide et réservée, mais néanmoins très plaisante à fréquenter. À la droite de Mlle Greaves se trouvait l'autre cofondatrice du comité, l'intimidante et grisonnante lady Caire. Sa belle-fille, Tempérance Huntington, la « jeune » lady Caire, était assise à côté d'elle. Et à côté encore, Isabel Makepeace, la belle-sœur de Tempérance, connue sous le nom de lady Beckinhall avant son mariage avec le directeur de l'établissement.

Si les membres du Comité n'avaient pas changé, Meg nota quelques différences depuis la dernière fois qu'elle avait assisté à une réunion. Cette pièce pour commencer. Meg l'avait connue au moment de l'inauguration du nouveau bâtiment. Le salon réservé aux visiteurs était alors une pièce froide et peu accueillante. Ce n'était plus le cas -sans doute grâce à l'intervention de la nouvelle Mme Makepeace. Un ravissant paysage champêtre surmontait la cheminée, dont le manteau était encombré d'objets hétéroclites : des coupes en porcelaine de Chine, une petite statuette bleue en forme de salamandre et une pendule dorée soutenue par des chérubins.

— Je suis ravie que vous ayez décidé de revenir en ville, ma chère sœur, lança lady Hero.

Hero avait pris l'habitude de l'appeler sa « chère sœur » depuis qu'elle avait épousé le frère de Meg, Griffin.

— Ma présence aurait-elle manqué à vos réunions ? demanda Meg, d'une voix enjouée.

— Mais enfin, bien sûr ! répliqua Hero, d'un ton de gentille réprimande. Vous avez aussi beaucoup manqué à Griffin. Et à moi. Nous ne nous voyons pas aussi souvent que je le souhaiterais.

Meg fronça le nez. Elle se sentait coupable.

— Je suis désolée, s'excusa-t-elle, prenant un petit-four dans le plateau posé devant elle. J'avais projeté de venir pour Noël, mais le temps était si exécrationnel...

Elle s'interrompit, consciente que ses explications manquaient de conviction. La vérité, c'est que depuis que Griffin était intervenu pour sauver sa réputation en lui organisant ce mariage précipité avec Godric, Meg ne savait comment affronter son frère, ni surtout quoi lui dire.

Hero croisa ses mains dans son giron.

— L'essentiel, c'est que vous soyez parmi nous aujourd'hui. Avez-vous déjà vu Thomas et Lavinia ?

— Euh...

Hero plissa les yeux.

— Thomas sait-il que vous êtes à Londres ?

Non, bien sûr. Meg n'avait pas informé son frère aîné, le marquis de Mandeville, de son arrivée.

Hero, avec son intuition habituelle, parut deviner que Meg n'avait averti personne de sa venue. Au lieu de harceler sa belle-sœur de questions, elle se contenta de soupirer.

— Bien. Votre arrivée me fournira un prétexte pour inviter tout le monde à dîner. Mais avant cela, je compte sur vous pour venir rendre visite à mon adorable petit William. Savez-vous qu'il est déjà plus grand qu'Annalise ?

Tout en parlant, Hero désignait de la tête la fille de Tempérance et de lord Caire, qui s'agrippait au rebord d'une table basse pour s'approcher de Sa Grâce. La petite chienne était lovée sous le fauteuil de la grand-tante Elvina et elle jetait des regards circonspects en direction de la fillette. Un autre changement survenu pendant ces deux années d'absence... Annalise Huntington avait dix-huit mois. Elle portait une ravissante petite robe blanche, ourlée de dentelle, et un nœud papillon bleu était glissé dans ses cheveux noirs.

Le bébé de Meg - s'il avait survécu - aurait aujourd'hui le même âge qu'elle.

Meg déglutit pour ravalier son chagrin qui tentait de refaire surface. Quand elle avait perdu son bébé, et avec lui le dernier lien qui la rattachait à Roger, elle avait pensé mourir. Comment un être humain pourrait-il souffrir autant, faire couler tant de larmes, et continuer encore à vivre ? Et pourtant, son chagrin ne l'avait pas tuée. Elle avait survécu, elle s'était remise des douleurs physiques de sa fausse-couche et, peu à peu, elle s'était de nouveau intéressée au monde qui l'entourait. Elle avait même fini par retrouver le sourire.

Mais la plaie n'avait pas cicatrisé. Et elle était maintenant poursuivie par le désir d'avoir un enfant.

Meg inspira profondément pour reprendre contenance. La dernière fois qu'elle avait vu William, il avait une semaine. Et encore avait-elle rapidement coupé court à la visite pour mettre fin à cette torture.

— William a-t-il toujours les mêmes cheveux ?

Hero s'esclaffa. William était né avec des cheveux couleur carotte.

— Non, ils commencent à foncer. Griffin est un peu déçu. Il aurait voulu un héritier qui ait les mêmes cheveux que moi.

Meg esquissa un sourire.

— J'ai hâte de revoir mon neveu.

Elle était sincère. Elle avait déjà perdu trop de temps.

— Tant mieux, répondit Hero, avec un regard entendu.

Elle était l'une des rares personnes à avoir été mises dans la confiance de la vraie raison de son mariage précipité.

Annalise atteignit enfin Sa Grâce, mais la chienne s'enfuit ventre à terre, ce qui provoqua un éclat de rire général. Meg fut heureuse de cette distraction, qui lui permit de détourner la tête et d'éviter le regard un peu trop scrutateur de sa belle-sœur.

Sa Grâce courut tout autour de la pièce avant de venir trouver refuge, à bout de souffle, derrière les jupes de Meg.

Le visage d'Annalise s'était décomposé. Tempérance, devinant la crise de larmes imminente, se pencha vers sa fille, mais lady Caire fut plus rapide qu'elle :

— Tiens, ma chérie. Reprends un autre petit-four.

Tempérance ne dit rien, mais Meg la vit lever les yeux au ciel. S'apercevant que Meg avait remarqué sa réaction, elle se pencha vers elle, pour lui chuchoter :

— Elle la gâte beaucoup trop.

— Comme toutes les grands-mères, répliqua lady Caire, qui avait entendu. Et maintenant, j'aimerais que nous entrions dans le vif du sujet. Le nombre de pensionnaires de l'établissement a considérablement augmenté au cours de l'année écoulée. Actuellement, nous avons...

— Cinquante-quatre pensionnaires, intervint Isabel Makepeace, pour donner le chiffre exact. Deux fillettes sont encore arrivées hier soir.

Lady Caire hocha la tête.

— Merci, madame Makepeace. Nous sommes évidemment ravies que l'établissement puisse aider autant d'orphelins, mais nous rencontrons quelques difficultés à placer convenablement les enfants en apprentissage, en particulier les filles.

— Pourtant, ce ne sont pas les emplois de soubrettes qui manquent à Londres, pointa lady Pénélope.

— En fait, si, la corrigea Tempérance. Du moins, les emplois de soubrettes dans des maisons où le personnel est traité avec respect.

Isabel se pencha pour remplir sa tasse de thé.

— Pas plus tard que la semaine dernière, nous avons dû reprendre une pensionnaire, dit-elle.

Meg haussa les sourcils.

— Comment cela ?

— La maîtresse de maison battait ses employées, expliqua lady Caire.

— Oh ! gémit Meg, horrifiée, avant de se récrier. Mais j'ai justement besoin de domestiques !

Toutes les autres dames se tournèrent dans sa direction.

— C'est vrai ? demanda lady Caire.

— Mais oui, confirma Sarah, qui s'exprimait pour la première fois. Mon frère n'a plus qu'un seul homme à tout faire pour s'occuper de Saint House.

— Bonté divine ! s'exclama Tempérance. Je suis sûre que Caire ignore que M. Saint-John a des ennuis.

— Il ne s'agit pas d'ennuis financiers, s'empressa de préciser Sarah. Godric a les moyens d'engager autant de domestiques qu'il le souhaite, mais il ne prend pas la peine de le faire.

— Quoi ? tonna la grand-tante Elvina.

Sarah se tourna vers elle et articula :

— Je pense que mon frère n'a pas réalisé qu'il avait besoin de davantage de domestiques.

— Les hommes sont incompetents en la matiere, assura la vieille dame.

— C'est exact, approuva lady Caire. Mais maintenant que nous sommes informees de ses difficultes - et des vôtres, lady Margaret -, nous allons vous aider à y remedier. Nous devons avoir plusieurs pensionnaires pretes à entrer au service de lady Margaret, n'est-ce pas Mme Makepeace ?

— Au moins quatre, repondit Isabel. Mais elles n'ont que douze ans, ce qui veut dire qu'elles auront besoin d'être encadrées pour apprendre le metier.

— Pour cela, je peux vous recommander une excellente gouvernante, proposa lady Caire.

— Merci, repondit Meg.

Elle avait toujours trouve cette dame un peu austere, mais apparemment, elle pouvait se montrer chaleureuse. Meg etait ravie. En un clin d'oeil, elle avait deniche une gouvernante et des soubrettes pour Saint House.

— Je lui dirai de passer chez vous ce soir, si vous êtes d'accord, proposa encore lady Caire.

— Oui, ce serait parfait, acquiesça Meg, avant de baisser les yeux sur ses genoux.

Annalise s'agrippait d'une main à ses jupes, tandis que de l'autre elle battait l'air sous le fauteuil de Meg. Un petit glapissement s'en échappa.

Sa Grâce etait decouverte.

Annalise leva un instant les yeux vers Meg, avec un sourire de triomphe. Meg se figea. C'etait bien là ce dont elle avait le plus envie. Un enfant. Un enfant rien qu'à elle.

Hier soir, son courage l'avait abandonnee. Cela ne se reproduirait pas.

Ce soir, elle seduirait son mari.

Mais comment s'y prendre pour seduire un mari que l'on connaissait à peine ? Meg reflechit à cette epineuse question tout l'après-midi et en ce debut de soiree. Ses efforts de la matinee n'avaient guere ete couronnes de succes. Peut-être devrait-elle informer clairement Godric de ses intentions ? En lui ecrivant un mot, par exemple ?

Cher ami, je vous serais tres reconnaissante de consentir à consommer notre mariage. Votre epouse devouee.

— Êtes-vous d'accord avec moi, milady ?

Meg sursauta à la question de sa nouvelle gouvernante, Mme Crumb. Les deux femmes se trouvaient dans la salle à manger, l'une des rares pieces que Mme Crumb considerait pour l'instant comme habitables.

— Euh... je suis desolee, s'excusa Meg. Je n'ai pas bien entendu.

— Si vous êtes d'accord, milady, je vais prendre la responsabilite d'engager moi-même une nouvelle cuisiniere. L'experience m'a appris que c'etait un emploi strategique. Une maisonnee bien nourrie fonctionne toujours mieux.

Mme Crumb s'adressait à Meg sur un ton de deference, mais avec une determination sans bornes. Cette femme la surprenait. Non pas que Meg doutat un seul instant qu'elle fut une gouvernante d'exception. Moins d'une demi-heure apres son arrivee à Saint House, elle avait deja distribue les taches les plus urgentes aux filles venues de l'orphelinat. Et, outrée par l'etat de la cuisine, elle avait ordonne d'un ton si preemptoire à Moulder de jeter tout ce qui avait une apparence à peu pres comestible que le majordome s'etait execute sans broncher. Grande pour une femme, un port de general, Mme Crumb avait des cheveux noirs, sagement

dissimulés sous une coiffe blanche, et un regard tout aussi noir, qui incitait à l'obéissance. Mais - et c'était là que résidait la surprise -, Mme Crumb ne devait pas avoir beaucoup plus de vingt-cinq ans. Meg aurait aimé lui demander comment elle avait pu accéder au statut de gouvernante et se faire recommander par lady Caire à un aussi jeune âge, mais elle n'osa pas. Pour tout dire, sa nouvelle gouvernante l'intimidait un peu.

— Oui, acquiesça Meg. Bonne idée. Je vous laisse carte blanche.

— En attendant, milady, j'ai pris la liberté de commander à l'auberge la plus proche une oie rôtie, du pain frais, des tourtes et un assortiment de légumes pour le dîner. Ainsi que de quoi nourrir les domestiques.

— Merveilleux ! s'exclama Meg, ravie de tant d'efficacité.

Elle avait craint de devoir se contenter d'œufs durs pour le dîner - à supposer qu'il restât encore des œufs dans la maison. Et l'oie rôtie était l'un de ses mets préférés. Mais qu'en était-il de Godric ? Meg ignorait totalement les goûts culinaires de son mari. Il n'en avait jamais parlé dans ses lettres. Et à en juger par le piètre état de sa cuisine, bien manger ne semblait pas être l'une de ses préoccupations. Il avait tort, d'ailleurs. Un bon repas mettait tout le monde de bonne humeur. Meg devait découvrir au plus vite ce qu'il aimait avoir à dîner.

Si Mme Crumb s'aperçut de sa distraction, elle n'en montra rien.

— Avec votre permission, milady, le dîner sera servi ici, à vingt heures.

Meg jeta un regard à la pendule de la cheminée. Plus qu'une demi-heure !

— Dans ce cas, je vais tout de suite monter faire un brin de toilette.

Mme Crumb s'inclina poliment.

— Oui, milady. Je m'occupe de tout.

Et elle quitta la pièce de son allure martiale.

Meg se dépêcha de rejoindre sa chambre. D'ordinaire, elle ne se souciait pas de s'habiller spécialement pour le dîner, mais ce soir, c'était particulier.

— Ma robe de soie écarlate, s'il te plaît, Danielle, demanda-t-elle à sa camériste.

Cette robe était vieille de plus de trois ans - elle datait d'avant son exil volontaire à la campagne. Mais les quelques réceptions mondaines auxquelles Meg avait assisté à Upper Hornsfield étaient beaucoup moins formelles qu'à Londres. Meg n'avait pas jugé utile de se commander de nouvelles robes, alors que celles qu'elle possédait surpassaient déjà en éclat les toilettes de la gentry locale.

Au moment de passer sa tenue, Meg s'aperçut que le bustier comprimait sa poitrine au point que celle-ci semblait vouloir en jaillir à tout instant. Les mets de la campagne semblaient avoir donné du relief à cette partie de son anatomie. Elle allait être obligée de se rendre rapidement chez une couturière pour renouveler sa garde-robe.

En attendant, la robe écarlate mettait en valeur ses cheveux noirs et sa peau laiteuse. Devant le miroir de sa coiffeuse, Meg remit en place une mèche de cheveux qui s'était échappée de son chignon. Elle n'avait pas le temps de demander à Danielle de refaire entièrement sa coiffure. Il était déjà vingt heures.

La jeune femme quitta si rapidement sa chambre qu'elle faillit entrer en collision avec son mari.

— Oh !

Ils étaient si près l'un de l'autre que le torse de Godric frôlait la poitrine de Meg.

Il baissa furtivement les yeux sur sa poitrine, mais son expression ne changea pas d'un iota. Il aurait tout aussi bien pu contempler un morceau de viande, sa réaction aurait été la même.

Bon sang ! Meg n'était pas un morceau de viande !

— Pardonnez-moi, milady.

Elle s'obligea à lui sourire.

— Mais de rien, dit-elle, accrochant son bras au sien. Vous arrivez juste à temps pour m'escorter jusqu'au rez-de-chaussée.

Il inclina poliment la tête, cependant Meg le sentit se raidir.

Bien. Meg n'avait jamais déserté. Certes, elle s'était retirée à la campagne pour se remettre de la perte de Roger et de leur bébé. Mais à présent qu'elle avait recouvré des forces, elle n'entendait pas capituler sans combattre.

Elle voulait un enfant.

Aussi se pressa-t-elle contre Godric, ignorant l'attitude réfractaire de son mari.

— Vous nous avez manqué cet après-midi.

Godric avait abandonné Sarah et Meg aussitôt après leur retour de Saint-Giles, les laissant s'occuper de la réorganisation de Saint House. Sans doute avait-il terminé la journée à son club.

Il regardait Meg avec une sorte d'incrédulité.

La jeune femme s'éclaircit la voix.

— Sarah et moi sommes venues à Londres pour visiter la ville.

— J'avais cru comprendre que c'était pour faire les boutiques, répliqua-t-il d'un ton ironique. Ça, et miner ma maisonnée. Vous voyagez avec une véritable armée.

Meg sentit son sang bouillir.

— Ce n'est pas du luxe. Nous avons besoin de tous ces domestiques.

— Y compris le jardinier ?

— Je suis sûre que votre jardin a besoin d'entretien. Cela m'étonnerait beaucoup qu'il soit en meilleur état que le parc de Laurelwood Manor tel que je l'ai trouvé il y a deux ans.

— Hmm. Et la grand-tante Elvina ? Pourquoi l'avoir amenée ? Elle peste toujours contre tout. Vous y compris.

Ils descendaient à présent l'escalier, et Meg baissa la voix. La grand-tante Elvina avait prouvé plus d'une fois qu'elle pouvait retrouver miraculeusement l'ouïe en certaines occasions.

— Elle est un peu revêche en apparence, c'est vrai, mais elle a un grand cœur.

Son mari arqua un sourcil, sceptique. Meg soupira.

— Je ne voulais pas la laisser seule à Laurelwood. Elle se serait ennuyée.

— Elle habite avec vous ?

— Oui. Pour tout vous avouer, la grand-tante Elvina a fait le tour de la famille.

— Ah. Vous étiez son dernier ressort, si je comprends bien ?

— Euh, oui, c'est un peu cela. Le problème de grand-tante Elvina, c'est qu'elle parle souvent un peu trop franchement. Elle a dit à ma cousine Arabella que sa fille avait un nez en forme de groin, ce qui est hélas vrai, mais grand-tante Elvina aurait pu se passer de le souligner.

Godric s'esclaffa.

— Ça ne vous a pas empêchée de prendre cette mégère sous votre aile !

— Il fallait bien que quelqu'un se dévoue, répondit Meg.

Et, voyant que l'expression de son mari était plus détendue, elle en profita pour pousser son avantage :

— J'espérais profiter de ce séjour pour apprendre à mieux vous connaître, Go... Godric.

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom et elle n'avait pas pu s'empêcher de bégayer.

Il lui décocha un regard sardonique.

— Voilà un noble but, Margaret. Cependant, je crois que nous avons réussi à nous débrouiller jusqu'ici.

— Nous n'avons rien fait ensemble, objecta Meg un peu trop vivement, alors qu'ils atteignaient le rez-de-chaussée. Nous avons vécu séparément, ajouta-t-elle, radoucie, en lui caressant l'avant-bras. Et s'il vous plaît, appelez-moi Meg.

Il regardait sa main, qui dessinait des cercles sur sa manche.

— J'avais l'impression que vous étiez heureuse ainsi.

Il ne l'avait pas appelée Meg. Pourquoi s'entêtait-il à rendre les choses si difficiles ?

— J'étais heureuse. Ou du moins, satisfaite. Mais ce n'est pas une raison pour nous dissuader d'espérer mieux. Je suis convaincue que si nous essayons, nous trouverons quelque chose... d'agréable à faire ensemble.

Il fronça légèrement les sourcils, et Meg éprouva la très nette impression qu'il ne partageait pas son point de vue.

Mais ils arrivaient dans le petit salon adjacent à la salle à manger, où Sarah et la grand-tante Elvina les attendaient.

— Nous venons d'apprendre que nous aurions enfin un vrai dîner ! leur lança Sarah, enjouée.

Godric se tourna vers Meg :

— Vous avez déjà embauché une cuisinière ?

— Non, pas encore. Mais je crois que nous avons mieux. Apparemment, j'ai décroché les services de la meilleure gouvernante de Londres. Mme Crumb.

Quelqu'un renifla derrière elle. Meg se retourna et découvrit un Moulder méconnaissable. Sa perruque était poudrée de frais, ses souliers brillaient et pas un pli ne froissait son costume.

— Cette femme est un tyran domestique, grogna-t-il.

— Moulder, s'amusa Godric, tu as l'air... d'un majordome.

Moulder grommela quelque chose et leur ouvrit les portes de la salle à manger.

Meg fut ravie de constater les premiers changements : les toiles d'araignées du plafond avaient disparu. La cheminée avait été nettoyée et un feu crépitait dans l'âtre. La grande table qui occupait le centre de la pièce avait été encaustiquée jusqu'à ce qu'elle brille comme un miroir.

Godric en resta coi.

— Votre gouvernante est en effet une perle pour avoir réussi à transformer cette pièce en aussi peu de temps.

— Espérons que sa promesse d'un bon dîner sera du même acabit, marmonna la grand-tante Elvina.

La suite des événements prouva que Mme Crumb était décidément une gouvernante hors pair. Johnny et Oliver apportèrent le dîner et Meg put profiter de sa part d'oie rôtie.

La jeune femme soupira de contentement à la première bouchée. L'oie était goûteuse et juteuse à souhait. Mais devant le regard énigmatique de son mari, elle s'empressa de reprendre contenance.

— La viande est excellente, n'est-ce pas ?

Godric jeta un regard circonspect à son assiette.

— Oui, à condition d'aimer l'oie.

Meg sentit le sol se dérober sous ses pieds.

— C'est mon cas. Pas vous ?

— Je trouve l'oie un peu trop grasse.

— Grosse ? Qui est grosse ? pressa la grand-tante Elvina.

— Grasse, corrigea Godric. L'oie est grasse, répéta-t-il en haussant la voix.

— Les oies sont sensées être grasses, marmonna la grand-tante Elvina. Sinon, leur chair est trop sèche.

Elle piqua un morceau de viande avec sa fourchette pour le tendre à Sa Grâce. Meg s'obligea à sourire à son mari.

— Si vous n'aimez pas l'oie, qu'aimez-vous manger, alors ?

Il haussa les épaules.

— Je me contente de ce qu'il y a dans mon assiette.

Meg fit un gros effort pour garder le sourire.

— Mais je voudrais savoir ce que vous aimez plus particulièrement ?

— Et je vous ai répondu que cela n'avait pas d'importance.

Les joues de Meg commençaient à s'ankyloser à force de sourire.

— La viande ? Le jambon ? Le poisson ?

— Margaret...

— Les tripes ? La cervelle ?

— Non, pas la cervelle !

— Pas de cervelle. J'en prends bonne note.

Sarah toussa dans sa serviette.

La grand-tante Elvina donna un autre morceau de viande à Sa Grâce, avant de déclarer :

— J'aime beaucoup la cervelle frite dans du beurre.

Godric but une gorgée de vin, puis il reposa son verre à l'endroit exact où il l'avait pris.

— J'ai un faible pour la tourte au pigeon, avoua-t-il.

— Ah, bon ? fit Meg, enchantée. (Elle était aussi excitée que si elle avait gagné un trophée à un stand de foire.) Je demanderai à Mme Crumb d'en avertir la nouvelle cuisinière, dès qu'elle sera recrutée.

Il inclina la tête.

— Merci.

Meg surprit un sourire chez Sarah et elle se sentit rougir. Cependant, elle avait une autre question pour son mari.

— Qu'avez-vous fait, cet après-midi, pendant que nous nous occupions de la maison ?

Godric but une nouvelle gorgée de vin. Il semblait éviter son regard.

— J'étais au café Basham. J'y vais souvent.

La grand-tante Elvina fronça les sourcils et Meg s'alarma. Sa tante exprimait volontiers des opinions très tranchées.

— C'est une mauvaise habitude, dit la vieille dame. Les cafés sont des lieux de perdition enfumés, fréquentés par des femmes de mauvaise vie.

— Sans parler qu'on y boit du café, ajouta Godric, le visage fermé.

— Oui, du café, évidemment, mais... commença la grand-tante Elvina.

— Comment va Sa Grâce, ce soir ? l'interrompit Meg. Elle a l'air d'avoir bon appétit, insista-

t-elle pour oublier le sourire ironique de Godric posé sur elle.

— Sa Grâce est restée couchée tout l'après-midi, à se remettre de ses émotions. Cette fillette l'a terrorisée, à vouloir la poursuivre. Les enfants sont adorables, bien sûr, mais tellement nerveux. Il faudrait trouver un moyen de les maîtriser, surtout face à des créatures aussi fragiles que Sa Grâce.

— Vous voudriez les enfermer dans des cages ? demanda innocemment Sarah.

— Il suffirait de les attacher à des piquets solidement enfoncés dans la terre, intervint Godric.

Tous les regards se braquèrent sur lui.

Sarah était médusée.

— Mais comment ferais-tu, à l'intérieur ?

— Le mieux serait de les laisser toujours dehors, répliqua Godric, imperturbable. Comme cela, ils profiteraient du grand air. Mais pour les parents qui tiendraient absolument à les rentrer, on remplacerait les piquets par des anneaux scellés dans les murs.

La grand-tante Elvina fronça de nouveau les sourcils. Elle n'était pas réputée pour son sens de l'humour.

— Monsieur Saint-John ?

Il se tourna poliment vers elle.

— Oui, madame ?

— Je ne peux pas croire un instant que vous suggérez sérieusement d'attacher les enfants aux murs.

Godric se resservit du vin.

— Oh, non, madame. Vous m'avez mal compris.

— Ah, me voilà soulagée...

— Je ne parlais pas « d'attacher » les enfants, mais de les « pendre », précisa-t-il, avec un sourire chaleureux pour la vieille femme. Un peu comme des tableaux, voyez-vous.

Meg se couvrit la bouche d'une main pour se retenir de glousser. Qui aurait pu penser que son austère mari pourrait se révéler aussi facétieux ?

Elle s'aperçut qu'il la fixait du regard. Et elle eut l'étrange intuition qu'il avait taquinée la grand-tante Elvina uniquement pour l'amuser.

— Godric, le tança Sarah.

Godric se tourna vers sa sœur et Meg se demanda si elle n'était pas victime de son imagination. Sans doute donnait-elle trop d'interprétation à ce qui n'était qu'un jeu entre Godric et sa sœur.

Quand même...

Meg aurait bien aimé sentir que Godric s'intéressait à elle. Elle devait à tout prix s'unir à lui. C'était un acte intime qu'elle n'avait encore pratiqué qu'avec un seul homme, et qu'elle avait aimé. Mais séduire quelqu'un qui vous était pratiquement étranger était une tâche intimidante. Malheureusement, Meg ne voyait pas d'autre solution pour arriver à ses fins. La jeune femme termina son dîner avec une nervosité grandissante.

Le repas terminé, ils se retirèrent tous dans la bibliothèque et Sarah convainquit Godric de lire à haute voix une histoire des rois d'Angleterre, pendant que la grand-tante Elvina somnolait dans un fauteuil à bascule. Sarah avait apporté avec elle son panier à ouvrage et elle s'absorba dans sa broderie. Meg, elle, n'avait jamais été une fervente adepte des travaux d'aiguille. Elle traversa la pièce de long en large pendant plusieurs minutes, la voix grave de

son mari avivant encore son anxiété.

— Ma chère, sussurra Sarah. Que diriez-vous de venir vous asseoir à mes côtés ? J'ai le plus grand mal à me concentrer sur mon ouvrage.

Meg fut bien obligée d'obéir et elle n'eut pas d'autre choix que de regarder Godric pendant qu'il lisait. Le chandelier posé à côté de lui jetait des ombres mouvantes sur son profil. Il semblait plus jeune, ce soir, malgré son éternelle perruque grise et ses lunettes en demi-lunes dont il se servait pour lire.

À un moment, il releva les yeux dans sa direction et Meg tenta un sourire de séductrice. Le regard de son mari s'arrêta sur ses lèvres, mais son expression demeurait indéchiffrable. Décidément, elle ne savait rien de cet homme !

Finalement, la soirée s'acheva et Meg put monter dans sa chambre. Danielle l'y attendait pour l'aider à se déshabiller et à se préparer pour la nuit. Meg s'inspecta dans le miroir de sa coiffeuse, pendant que sa camériste lui brossait les cheveux. Elle regrettait de ne pas s'être achetée une nouvelle chemise de nuit. Ou pourquoi pas, un déshabillé en soie. Quelque chose qui aurait pu l'aider à séduire son mari. La chemise de nuit qu'elle portait n'était pas spécialement ancienne, mais elle était très ordinaire et à peine brodée.

— Merci, Danielle, dit-elle, quand sa camériste eut fini de lui brosser les cheveux.

Dès que la domestique se fut retirée, Meg alla se poster devant la porte qui communiquait avec la chambre de son mari. Cette fois, il n'était plus question de reculer ni de s'inventer une excuse pour retarder l'échéance. Elle saisit la poignée et ouvrit grand la porte.

La chambre était vide.

— Poursuivez-le !

L'ordre du capitaine des dragons se répercuta entre les façades des immeubles. Godric, furieux, marmonna un juron avant de se faufiler dans une ruelle. Son plan ne se déroulait pas comme il l'avait prévu. Il était venu à Saint-Giles afin d'interroger une vieille connaissance sur les agissements des Kidnappeurs. Malheureusement, une fois dans le quartier, il avait eu la malchance de tomber sur un détachement de dragons, commandé par le redoutable capitaine Trevillion.

La ruelle reliait deux artères plus larges, mais les dragons devaient déjà avoir encerclé le pâté de maisons. Aussi Godric, en fin connaisseur des lieux, préféra-t-il se cacher dans un recoin entre deux immeubles. Puis il se plaqua contre un mur, retint sa respiration et sembla disparaître.

Des pas résonnèrent bientôt dans la ruelle.

— Si Dieu est avec nous, nous parviendrons à le capturer ce soir, tonnait la voix du capitaine Trevillion.

Godric leva les yeux au ciel. Le capitaine et ses dragons avaient été affectés à Saint-Giles trois ans plus tôt pour mettre un terme au trafic de gin et capturer le Fantôme de Saint-Giles. À ce jour, ils n'avaient atteint aucun de leurs buts. Certes, les militaires avaient appréhendé plusieurs revendeurs d'alcool, mais il s'en trouvait toujours d'autres pour prendre leur place. C'était comme si Trevillion s'était mis en tête de vider la Tamise avec une tasse à café. Quant au Fantôme de Saint-Giles, malgré tous ses vaillants efforts, le capitaine n'avait pas encore réussi à lui mettre la main dessus.

Et Godric espérait bien que la chance continuerait de lui sourire.

Il attendit que les pas se fussent éloignés et prolongea même son attente de quelques

minutes supplémentaires.

Quand il s'aventura enfin hors de sa cachette, la ruelle était déserte.

Ou du moins, elle paraissait déserte. Car Trevillion était un chasseur opiniâtre, qui n'hésitait pas à revenir sur ses pas pour frapper précisément au moment où sa proie s'imaginait hors de danger.

La nuit s'annonçait très mauvaise pour les activités du Fantôme.

Godric atteignit l'extrémité de la ruelle juste à temps. Ainsi qu'il l'avait redouté, Trevillion avait ordonné à quelques-uns de ses hommes de fouiller à nouveau la ruelle. Ils étaient trois, et Godric fut obligé de courir à toutes jambes pour leur échapper.

Trente longues minutes plus tard, il sautait pardessus la grille de son jardin. Saint House avait été construite à une époque où l'accès direct à la Tamise était très prisé des aristocrates, d'abord comme un signe de prestige, mais aussi, d'un point de vue plus pratique, parce que le fleuve servait de moyen de transport. Le jardin s'étirait en pente douce de la maison jusqu'à la grille donnant sur le fleuve : une grande arche de pierre surmontait cette dernière, qui permettait d'accéder aux quelques marches conduisant à la berge. Ses ancêtres avaient aimé montrer leur fortune en disposant d'un embarcadère privé sur la Tamise. Godric, lui, appréciait la localisation de Saint House pour des raisons moins avouables : cela permettait plus facilement au Fantôme d'aller et venir à l'abri des témoins.

Comme à son habitude, il attendit quelques instants, à l'abri d'un fourré, pour s'assurer que la voie était libre. Rien ne bougeait dans le jardin, à part la silhouette d'un chat qui ne semblait pas s'intéresser à lui. Godric se faufila discrètement jusqu'à la maison, entra par la porte de l'office et poursuivit jusqu'à son bureau.

La pièce était déserte et la cheminée éteinte. Il ne prit même pas la peine d'allumer une chandelle : il marcha tout droit jusqu'à un panneau de boiserie, près de la cheminée, et il appuya dessus. Le panneau pivota, révélant une niche dans le mur où Godric avait caché ses habits pour la nuit. Godric se débarrassa prestement de son costume de Fantôme pour enfiler une chemise de nuit qu'il recouvrit d'un peignoir.

Puis il quitta son bureau et prit la direction de sa chambre. Il se sentait harassé. La journée avait été longue. Et pour l'instant, il ignorait toujours combien de temps Margaret avait prévu de rester à Londres. Sarah et la vieille tante Elvina semblaient se comporter comme s'il ne s'agissait que d'une brève visite de quelques jours, mais Godric avait l'intuition que Margaret lui cachait quelque chose. Pourvu qu'elle n'ait pas décidé de s'installer à demeure !

Depuis qu'il avait regagné le cocon protecteur de sa maison, Godric avait baissé la garde. Et ses pensées avaient contribué à le distraire encore un peu plus. C'est au moment d'entrer dans sa chambre qu'il fut attaqué.

Deux bras se nouèrent à son cou et un corps le poussa contre le mur.

Godric eut juste le temps de reconnaître une odeur de fleurs d'oranger.

Et Margaret l'embrassa.

Mais finalement, l'Hellequin haussa les épaules et il détourna son regard de la femme. Puis il plongea une main dans la poitrine du jeune homme pour lui arracher son âme, qu'il emballa soigneusement dans de la soie faite avec des toiles d'araignées, avant de la glisser dans sa besace en cuir de corbeau. Sa mission accomplie, il tournait déjà les talons, quand la jeune femme lui cria : « Arrêtez ! » [...]

op. cit.

Meg n'avait pas prévu que Godric se révélerait aussi peu coopératif. De l'instant où elle l'enlaça, ce fut comme si le corps tout entier de son mari s'était transformé en pierre. Et elle avait beau essayer de l'embrasser à pleine bouche, aucune réaction ne venait. Était-il vraiment fait de marbre ?

Finalement, Meg soupira de frustration et se recula d'un pas pour voir son expression.

Elle n'était guère encourageante.

— Margaret, souffla-t-il, d'une voix glaciale, à quoi jouez-vous ?

Margaret grimaça. Sa tentative de séduction courait tout droit à l'échec.

Le bébé.

Elle ne devait surtout pas perdre son objectif de vue.

Elle s'obligea à sourire.

— Je... j'ai pensé que nous pourrions profiter de cette nuit pour apprendre à mieux nous connaître.

— Mieux nous connaître ? répéta-t-il, d'une voix toujours aussi glaciale.

Meg voulut s'expliquer, mais il la saisit par la taille, la souleva et la reposa sur le côté pour avoir la voie libre et se diriger vers la cheminée.

Meg en resta bouche bée. Elle n'avait jamais été de ces jeunes filles évanescentes, qui se nourrissaient de quelques fruits grignotés par-ci, par-là. Elle était un peu plus grande que la moyenne et elle affichait la silhouette d'une jeune femme qui aimait la bonne nourriture. Ce qui n'avait pas empêché son mari - son vieux mari - de la soulever comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'un sac de plumes.

La jeune femme se concentra sur Godric, à présent agenouillé devant le feu qui s'était pratiquement éteint pendant qu'elle somnolait, dans l'attente de son retour. Pour une fois, il ne portait ni perruque ni chapeau et elle s'aperçut que ses tempes grisonnaient légèrement.

— Quel âge avez-vous ? demanda-t-elle sans réfléchir.

Il soupira.

— Trente-sept ans. Et j'ai peur d'être devenu trop vieux pour apprécier les surprises.

Les flammes dansaient à présent. Godric se releva et se tourna vers Meg. Bizarrement, ce soir, il lui parut plus grand et plus large d'épaules. Sans sa perruque grise et ses lunettes en demi-lunes il paraissait... non pas exactement plus jeune, mais plus viril.

Meg frissonna. Elle aurait pourtant dû se réjouir. Elle avait justement besoin d'un mari viril qui lui fasse un enfant. Alors, pourquoi trouvait-elle Godric de plus en plus intimidant ?

Il lui désigna l'un des fauteuils disposés devant la cheminée.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Meg se laissa choir dans le siège. Elle se croyait revenue à l'époque où sa gouvernante la morigénait parce qu'elle l'avait surprise à dérober des pralines.

Son mari s'accouda au manteau de la cheminée et arqua un sourcil.

— Eh bien ? Je vous écoute.

— Nous sommes mariés depuis deux ans, commença Meg, croisant les bras pour les décroiser aussitôt, de peur de paraître effrontée.

— Vous donniez l'impression d'être heureuse, à Laurelwood Manor.

— Je l'étais. Je...

Elle écarta les mains, dans un geste d'impuissance, et secoua la tête. L'heure n'était plus aux faux-semblants.

— Non, se reprit-elle. J'étais... bien, mais je n'étais pas heureuse.

Il fronça les sourcils.

— Je suis navré de l'apprendre.

— Je ne vous blâme en rien, s'empressa de préciser Meg. Laurelwood Manor est un endroit merveilleux. J'adore le parc, Upper Hornsfield, les gens et votre famille.

— Mais ?

— Mais il me manque quelque chose, répliqua Meg, bondissant du fauteuil pour arpenter la pièce, comme si cela pouvait l'aider à trouver la meilleure formulation.

Réalisant que ses pas la dirigeaient sans cesse vers le lit, elle s'immobilisa et fit volte-face :

— Je veux un enfant, Godric.

Il la regarda un moment sans rien dire, comme s'il était à court de mots. Puis il baissa les yeux sur le feu dont les flammes se reflétaient sur son visage. Meg se fit la réflexion, avec une certaine irrévérence, que ses lèvres avaient quelque chose de féminin.

— Je vois, dit-il.

La jeune femme reprit sa déambulation - en prenant garde de ne pas trop s'approcher du lit.

— Vous voyez ? J'étais enceinte, quand nous nous sommes mariés. J'avais conscience d'avoir fauté, mais je voulais cet enfant - l'enfant de Roger. Il me serait au moins resté quelque chose de lui. Quelque chose qui aurait été à moi.

Elle se figea de nouveau, cette fois devant la table de toilette de Godric, très simple et parfaitement rangée. La cuvette, le pichet d'eau et un petit bol étaient disposés à égale distance les uns des autres. Meg s'empara du bol.

— Un enfant, ajouta-t-elle. Mon enfant.

— Votre désir de maternité est naturel.

Sa voix n'était plus glaciale, mais elle semblait indifférente. Meg avait le sentiment de le perdre, sans savoir pourquoi.

Elle tendit les bras vers lui, le bol toujours dans la main.

— Oui, c'est très naturel, Godric. Je veux un enfant. Même si cela ne fait pas partie du contrat.

Elle rit amèrement, avant d'ajouter :

— En fait, j'ignore totalement les termes du contrat que vous avez passé avec mon frère.

Il releva les yeux.

— Ah bon ? Griffin ne vous en a pas informée ?

Meg détourna le regard, embarrassée. Elle s'était sentie si honteuse, si vulnérable et

surtout, elle avait tant de chagrin, qu'elle n'avait même pas été capable de regarder Griffin en face, quand son frère lui avait annoncé qu'elle épouserait Godric Saint-John. Poser la moindre question avait été au-dessus de ses forces. Et depuis...

Elle réalisa qu'elle avait évité de revoir son frère, qu'elle adorait.

Elle ferma les yeux.

— Non.

— La consommation - ou non - du mariage n'avait pas été mentionnée.

Meg rouvrit les yeux pour regarder cet étranger qui était devenu son mari. Pourquoi la chose n'avait-elle pas été mentionnée ? Si le bébé que portait Meg avait survécu, il serait devenu l'héritier de Godric. N'aurait-il pas été gêné d'héberger un bâtard dans le nid familial ? L'argent pouvait expliquer bien des choses. Les Reading étaient assez riches pour acheter les scrupules de n'importe qui. Cependant, Godric n'avait pas besoin d'argent. Outre Laurelwood Manor, dont les fermes rapportaient beaucoup, il possédait aussi des terres dans l'Oxfordshire et l'Essex. Et même si Saint House était en piteux état, son mari n'avait pas cillé quand elle avait dressé la liste des nouveaux domestiques à embaucher et des travaux de décoration à engager d'urgence. La conversation avait paru l'assommer, comme si les détails domestiques l'indifféraient.

Meg baissa les yeux sur le bol, qu'elle tournait et retournait dans sa main. Godric n'avait pas pu accepter de l'épouser par amitié pour son frère, car avant que Griffin n'informe Meg de cet arrangement, elle ne l'avait jamais entendu mentionner le nom de Godric Saint-John.

Si Godric ne l'avait épousée ni pour l'argent ni par amitié, alors pourquoi ?

— Margaret.

La jeune femme releva les yeux. Son mari l'observait attentivement et elle s'obligea à soutenir son regard.

— Vous êtes au courant, je suppose, que j'ai déjà été marié ? demanda-t-il.

Meg reposa le bol. Tout Londres avait entendu parler de l'histoire de Clara Saint-John, de sa grave maladie et de la loyauté de son mari.

— Oui.

Il inclina la tête et s'approcha de sa table de toilette pour remettre le bol à sa place exacte - à égale distance de la cuvette et du pichet d'eau. Puis il promena ses doigts sur le récipient, l'air songeur.

— J'aimais beaucoup Clara. Nos propriétés familiales se touchaient, dans le Cheshire. Clara était une Hamilton. Son frère vit toujours là-bas. Avec sa famille.

Meg acquiesça. Elle avait rencontré M. et Mme Hamilton à quelques reprises, lors de dîners, mais elle n'avait pas vraiment fait le rapprochement. Les Hamilton étaient des piliers de la gentry locale. Ils ne fréquentaient pour ainsi dire jamais Londres.

— J'ai toujours connu Clara, poursuivit Godric, et le chagrin qui se devinait dans sa voix était d'autant plus terrible à entendre qu'il faisait manifestement des efforts pour le contenir. Mais je ne l'ai véritablement remarquée qu'à mon retour de l'université. Nous nous sommes retrouvés à une même réception, où elle était venue avec ses amies. Elle portait une robe bleu pâle qui donnait encore plus d'éclat à ses cheveux. J'ai compris, ce soir-là, qu'elle était la femme avec laquelle j'étais destiné à partager le restant de mes jours.

Il s'interrompit quelques instants et le silence de la pièce ne fut troublé que par le crépitement du feu. En réalité, le destin l'avait empêché de partager le restant de ses jours avec Clara.

Meg savait ce qu'était le deuil et la perte de l'être aimé.

— Godric...

Il n'avait toujours pas lâché le bol et le serrait à présent entre ses doigts.

— Laissez-moi terminer.

Meg hocha la tête.

— Quand Clara est tombée malade, je me suis tourné vers Dieu. Je l'ai prié. Je l'ai imploré.

J'étais prêt à m'abaisser à n'importe quelle compromission pour qu'elle ne souffre pas. Si le diable s'était présenté devant moi, je lui aurais vendu mon âme en échange de la santé de Clara.

Meg voulut protester, mais il tourna son regard vers elle et elle y lut une telle souffrance qu'elle n'eut plus le courage de parler.

— J'ai accepté la proposition de Griffin uniquement parce qu'il me semblait évident que vous ne vous intéresseriez jamais à moi et que par conséquent notre union n'aurait de mariage que le nom.

— Mais... commença Meg, qui comprenait tout à coup comment la discussion se finirait.

— Non, la coupa-t-il, d'un ton sans appel. Je n'ai pas eu d'autre femme dans mon lit depuis que j'ai épousé Clara et il n'est pas dans mon intention de déroger à cette règle. J'ai connu le véritable amour. Après cela, tout le reste ne serait qu'un vulgaire ersatz. Alors non, Margaret, je suis désolé, mais je ne vous ferai pas d'enfant.

Godric regarda la porte se refermer derrière Margaret. Puis il alla tirer le verrou pour s'assurer qu'elle ne reviendrait pas, même s'il était conscient que son geste ne ferait qu'ajouter à la blessure de la jeune femme.

Dieu du ciel ! Comment aurait-il pu deviner la raison de sa venue à Londres ?

Godric se passa une main dans les cheveux et grimaça. Il revoyait encore le visage de Margaret, lorsqu'il lui avait opposé une fin de non-recevoir.

— Damnation, marmonna-t-il, avant de se servir un verre de brandy.

Il but une gorgée d'alcool et soupira. Pourquoi formulait-elle une telle demande ? Il aurait juré que son épouse était parfaitement heureuse à Laurelwood Manor et il avait pris les dispositions nécessaires pour qu'elle n'y manque de rien.

Son regard s'arrêta sur la penderie. Godric termina son brandy et s'y dirigea. La clé permettant d'ouvrir le tiroir du haut était accrochée à une chaîne qui ne quittait jamais son cou. Godric avait toute confiance en Moulder, mais le contenu de ce tiroir n'appartenait qu'à lui.

Godric prit la clé et l'ouvrit.

Les lettres de Clara formaient une petite liasse serrée par un ruban noir. Comme ils avaient été très rarement séparés, après leur mariage, la liasse n'était pas très épaisse. À côté, se trouvait un petit écrin renfermant deux de ses mèches de cheveux. La première, qui datait de l'époque où ils se faisaient la cour, était d'un beau brun parsemé de reflets dorés. La seconde était une relique mortuaire. Les cheveux de Clara, devenus fins et cassants, avaient presque viré au gris.

Godric porta une main à sa tempe. Ses cheveux aussi, grisonnaient, à présent. Pas ceux de sa seconde épouse. Avec Clara, ils avaient exactement le même âge et ils auraient dû logiquement avancer tous les âges de la vie ensemble.

Mais le destin en avait décidé autrement et Clara dormait à présent sous terre.

Le tiroir contenait également d'autres lettres, empilées en désordre. Godric hésita, avant d'en prendre une au hasard et de la déplier pour la lire. L'écriture remplissait la page et semblait courir, comme si la plume de Margaret n'allait pas assez vite pour transcrire le flot de mots qui se bouscuaient dans l'esprit de sa femme.

18 septembre 1739

Cher Godric,

Vous allez être surpris, mais le nombre de chats qui peuplent les écuries de Laurelwood Manor a explosé ! La chatte grise et la chatte noir et orangé ont toutes deux mis bas au printemps, et la blanche est de nouveau grosse. Maintenant, chaque fois que je rends visite à Minerve (vous savez : la jument baie que j'ai achetée à M. Thompson et dont je vous ai déjà parlé dans une précédente lettre), je suis escortée par une multitude de chatons. Des gris, des noirs et des écaille de tortue - toutes des femelles, m'a assuré Toby, le valet d'écurie. Il y en a même une au pelage presque orange, qui me suit partout en agitant la queue. Toby me dit que je ne devrais pas leur donner à manger les restes du dîner de la veille, mais après tout, ils ont bien le droit d'espérer une petite gâterie, n'est-ce pas ?

Godric tourna la page pour continuer sa lecture.

Si je ne leur donnais plus à manger, ils finiraient par me détester et ils viendraient me pourchasser jusque dans la maison !

Sarah s'est remise de son angine et elle a cessé de parler de cette voix affreuse qui la faisait passer pour une vieille sorcière.

Vous souvenez-vous du plafond qui fuyait, dans les toilettes ? La semaine dernière, il a plu des trombes d'eau et figurez-vous que le plafond s'est écroulé avec un fracas d'enfer ! L'incident s'est produit dans la nuit, et la cuisinière, très crédule, s'est imaginé que les démons faisaient sortir les morts des entrailles de la terre. Elle a passé le restant de sa nuit en prières, si bien que le lendemain matin, nous n'avons eu que des biscuits rassis au petit déjeuner.

Zut ! J'arrive à court de papier. Il me faut arrêter là pour aujourd'hui.

Votre affectionnée,

Meg.

Cette lettre était tout à fait typique de celles que Margaret avait pu lui envoyer en deux ans : alerte, enjouée, pleine de vie.

À l'image de celle qui les écrivait.

Godric replia soigneusement la lettre et la remplaça avec les autres. Il se refusait à trahir Clara et le souvenir de leur amour, mais il avait menti par omission à Margaret. La vérité, c'est qu'il n'était pas resté insensible à son étreinte. Son baiser avait été lui aussi à l'image de la jeune femme : spontané et innocent - d'autant plus érotique.

Margaret semblait réveiller quelque chose en lui. Comme si la vie, l'espoir surtout, grondait en lui.

Godric referma le tiroir à clé, puis il se débarrassa de son peignoir et de sa chemise de nuit.

Après quoi, il souffla les chandelles et se glissa, nu, dans son lit froid, le regard tourné vers le feu qui se mourait une deuxième fois.

Même si la proposition de Margaret avait quelque chose d'alléchant, ce n'était qu'une illusion.

Godric était mort le soir où Clara avait rendu son dernier souffle.

— Cet arbre est mort, milady, annonça avec certitude Higgins, le jardinier, le lendemain matin.

Et pour appuyer son propos, il cracha par terre.

Meg contempla l'arbre en question. Il n'était pas beau ; l'âge et le manque d'entretien avaient tordu ses branches. Cependant, des rejets apparaissaient à la base de son tronc.

— Il n'est peut-être pas mort, suggéra Meg, sans grande conviction. L'hiver a été très froid.

Higgins grommela.

Le pommier en question se dressait au centre du jardin. S'il était arraché, le jardin perdrait son ornement vertical.

Meg attrapa une petite branche, qui se cassa avec un bruit sec. Puis elle examina l'intérieur de la branche. Marron foncé. Cet arbre semblait en effet mort.

La jeune femme jeta la branche cassée avec une grimace. Elle ne supportait plus d'être entourée par la mort. Et elle était exaspérée qu'une « certaine personne » refuse de l'aider à créer de la vie. Si elle ne pouvait pas convaincre son mari d'adhérer à son projet, elle entendait s'occuper autrement pour passer le temps. En attendant de revenir à la charge. Et de réussir.

— Coupez tous les rejets, ordonna-t-elle à Higgins, ignorant la mine stupéfaite du jardinier.

— Mais, milady...

— Je sais que mon attitude peut paraître idiote, mais même s'il est mort, nous pourrions toujours faire pousser un rosier grimant sur son tronc, ou une autre plante du même genre. Je ne veux pas déjà renoncer.

Higgins soupira bruyamment. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, aux jambes arquées et au torse massif, toujours un peu penché, comme si la moitié inférieure de son corps avait du mal à porter la plus haute. Higgins avait des idées très arrêtées sur l'entretien des jardins - tellement arrêtées qu'il s'était souvent fait congédier par ses patrons, quand ce n'était pas lui qui démissionnait. Il était d'ailleurs sans emploi, quand le vicaire d'Upper Hornsfield avait donné, presque à contrecœur, son nom à Meg. Elle cherchait un jardinier expérimenté pour remettre en état le parc de Laurelwood Manor et bien qu'elle n'ait pas vu une seule fois Higgins sourire en bientôt deux ans, elle ne regrettait pas de l'avoir embauché. Il était têtu et direct, mais il connaissait les plantes.

— Votre idée est idiote, mais je l'appliquerai, milady, marmonna-t-il.

— Merci, Higgins, répondit-elle, avec un sourire presque affectueux.

Higgins était un homme bougon mais, depuis bientôt deux ans qu'il était au service de Meg, il ne l'avait pas menacée une seule fois de démissionner, ce qui signifiait qu'il devait l'apprécier.

— Et ce massif ? demanda-t-elle.

Higgins se gratta la tête et lui donna son avis tranché sur les plantes en question.

La visite du jardin se poursuivit. Meg écoutait à présent d'une oreille distraite les commentaires d'Higgins. L'air était un peu frais, mais il y avait du soleil, et la jeune femme

trouvait très agréable de commencer la matinée par cette promenade au milieu de la verdure. Elle avait certes essuyé un grave échec hier soir, mais il n'était pas question qu'elle capitule. D'une manière ou d'une autre, elle trouverait un moyen de venir à bout des réticences de Godric.

Ou alors... ou alors, elle se prendrait un amant. C'est ce que feraient sans doute beaucoup de femmes dans sa position - à supposer, bien sûr, qu'il existât d'autres femmes dans une position semblable à la sienne.

Cependant, à peine l'idée avait-elle germé dans son esprit, que Meg la rejeta. Malgré son désir pressant d'avoir un enfant, elle ne pouvait pas faire une chose pareille à Godric. L'épouser à la hâte parce qu'elle était enceinte, oui, le cocufier, alors qu'il lui avait sauvé la mise, hors de question ! Même s'il était têtu comme une mule.

Meg soupira. Elle était injuste envers son mari. La vérité, c'est qu'elle comprenait très bien la réaction de Godric. Elle avait été, elle aussi, très amoureuse, et elle avait bien cru mourir quand elle avait perdu Roger. Une pensée lui traversa soudain l'esprit : ne trahissait-elle pas Roger en souhaitant avoir un enfant sans lui ? En voulant s'unir à un autre homme ?

Sauf qu'elle ne cherchait pas délibérément à partager la couche d'un autre homme. Ce qu'elle désirait, c'était un enfant. Si elle avait pu obtenir l'un sans l'autre, elle n'aurait pas hésité une seconde. Du reste, elle n'espérait pas éprouver le moindre plaisir avec Godric. Ce mari vieillissant ne pourrait jamais remplacer Roger dans son cœur. Cependant, le désir d'enfant était plus important que toute autre considération.

Puisqu'il était question de Roger, Meg se rappela qu'elle avait déjà trop différé ce qu'elle lui devait. Elle n'était pas venue à Londres uniquement pour consommer son mariage, mais aussi pour trouver le Fantôme de Saint-Giles et lui faire payer son crime. Et comme son premier objectif se trouvait compromis, elle devait en profiter pour s'attaquer au deuxième avec plus de vigueur. Aussi, pendant qu'Higgins se penchait sur les premiers crocus de la saison, elle échauffa un plan. Sa première confrontation avec le Fantôme n'ayant pas été couronnée de succès, elle aurait tout intérêt à s'informer davantage sur son adversaire avant une nouvelle tentative d'approche.

Dans cette intention, Meg abandonna le jardinier à ses plantes et partit à la recherche de Sarah.

— Ah, vous êtes là ! s'exclama-t-elle, sans grande originalité, quand elle trouva enfin sa belle-sœur dans une pièce du dernier étage de la maison.

— Je suis là, confirma Sarah, avant d'éternuer violemment.

Avec l'aide de deux des fillettes de l'orphelinat, elle s'employait à décrocher les rideaux des fenêtres.

Mary Evening, onze ans, le visage tavelé de taches de rousseur, gloussa. L'autre, Mary Little, était aussi blonde que Mary Evening était brune. Elle était aussi d'un caractère plus réservé.

— À vos souhaits, mademoiselle.

— Merci, Mary Little, répondit Sarah. Finissez d'enlever les autres rideaux, pendant que je bavarde avec lady Margaret.

— Bien, mademoiselle.

Les deux fillettes se remirent à la tâche, sans paraître le moins du monde importunées par la poussière qu'elles soulevaient.

— Qu'est-ce que c'est que cette pièce ? demanda Meg, en regardant autour d'elle.

L'endroit ressemblait à une chambre, mais certainement pas pour des domestiques.

— Je n'en sais rien, avoua Sarah, mais ce qui est sûr, c'est qu'elle a besoin d'un grand coup de balai.

— En effet, acquiesça Meg, alors qu'un autre rideau tombait à terre dans un nuage de poussière.

— Vous sembliez vouloir me parler quand vous êtes entrée, lui rappela Sarah.

— Ah, oui ! N'avez-vous pas dit, hier soir à dîner, que nous avons reçu quantité d'invitations ?

— En fait, la plupart étaient destinées à Godric. Vous n'allez pas le croire, mais j'ai trouvé sur son bureau une pile de cartons d'invitation dont les plus anciens remontaient à plus d'un an ! Je crois que mon frère aurait tout intérêt à embaucher un secrétaire.

— Sans aucun doute.

— Mais quelques invitations étaient aussi pour vous, moi et votre tante, reprit Sarah. Nous ne sommes pourtant là que depuis deux jours ! C'est incroyable ce que les nouvelles circulent vite, à Londres.

— Hmm. Y avait-il un bristol du comte de Kershaw ?

Sarah fronça les sourcils en même temps qu'elle époussetait le tablier qu'elle avait enfilé sur sa robe.

— Je crois. Mais il faisait partie de ceux destinés à Godric. C'était au sujet d'un bal que le comte et la comtesse donnent ce soir.

— Parfait ! s'exclama Meg.

Kershaw avait été un ami de Roger, et Meg savait qu'il avait traqué le Fantôme de Saint-Giles durant plusieurs semaines après la mort de Roger. Elle se rendrait à ce bal et interrogerait le comte sur le Fantôme. Sans doute savait-il quelque chose à son sujet.

— Nous ne prendrons qu'une voiture, continua Meg. Mais je vais demander à la grand-tante Elvina si elle souhaite se joindre à nous. Elle adore les bals, et même si Sa Grâce est proche de mettre bas, je...

— Mais... voulut objecter Sarah, stupéfaite.

— Que diable faites-vous ici ?

Les deux femmes sursautèrent, avant de se tourner d'un même élan en direction de la voix menaçante qui venait de les interrompre.

Godric se tenait sur le seuil, le visage fermé - si fermé, que Meg mit une seconde à réaliser qu'il était blanc de rage.

— Je ne vous ai pas donné la permission d'entrer dans cette pièce.

Oh, mon Dieu.

L'une des fillettes lâcha le rideau qu'elle tenait. Sarah s'éclaircit la voix.

— Les filles, descendez les rideaux à Mme Crumb, s'il vous plaît. Elle s'occupera de les faire nettoyer.

Godric se poussa de côté pour laisser passer les deux enfants, mais son regard restait rivé sur Meg.

— Votre place n'est pas ici. Je ne veux pas vous voir dans cette pièce.

Meg sentit ses joues s'empourprer de colère. Elle redressa le menton.

— Godric...

Il s'approcha d'elle, la dominant à dessein de toute sa stature.

— N'oubliez pas que je suis un petit chien à vos basques, madame. Jusqu'ici, j'ai supporté

avec beaucoup de patience votre intrusion chez moi, mais cette fois, vous passez les bornes.

Meg écarquilla les yeux de stupeur. Elle ouvrit la bouche, sans savoir quoi répondre. C'est Sarah qui s'en chargea.

— Je suis désolée. C'est entièrement de ma faute. Meg vient juste d'arriver. Je voulais simplement nettoyer la chambre. Nous n'avons touché à rien. Et je t'avoue que je ne sais pas à quoi servait cette pièce.

— C'était la chambre de Clara. Et je n'ai pas besoin que tu la nettoies.

— Godric, je...

Mais il tournait déjà les talons. Meg jeta un regard au visage défait de Sarah et courut après son mari.

Il marchait en direction de l'escalier, manifestement inconscient de la peine qu'il venait de causer à sa sœur.

— Godric !

Il ne daigna même pas ralentir.

Meg le dépassa pour lui couper la route et l'obliger à s'arrêter juste en haut des marches. Cependant, elle ne s'attendait pas à un tel spectacle : le visage de Godric était littéralement ravagé par le chagrin.

— Sarah ne savait pas, plaida-t-elle.

Elle se sentait elle-même très embarrassée. Son mari détourna le regard.

— Je suis désolée, s'excusa Meg, agrippant d'une main le revers de son veston.

Elle s'attendait à ce qu'il la repousse, au lieu de quoi il se contenta de baisser les yeux sur sa main.

— Sarah aurait dû me demander.

— Bien sûr, acquiesça Meg. Nous aurions dû tous vous demander l'autorisation de mettre votre maison sens dessus dessous.

Elle riva son regard au sien.

— Mais auriez-vous donné votre accord, si nous vous avons posé la question ?

Il ne répondit rien.

— Vous donnez l'impression de n'avoir besoin de personne, Godric, reprit Meg. Mais nous ne sommes pas comme vous. Vos sœurs et votre mère sont...

— Ma belle-mère, la corrigea-t-il.

Le ton était cassant, mais au moins, il l'écoutait.

— Votre belle-mère, d'accord. Mais je connais Mme Saint-John et je sais qu'elle vous aime beaucoup. Toute votre famille vous aime. Et ils se désolent de ne pas avoir de vos nouvelles. Vos lettres sont rares et toujours très succinctes. Ils s'inquiètent pour vous.

Il grimaça d'irritation.

— Il n'y a pas de quoi.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Margaret...

Meg lâcha son veston.

— Vous devriez présenter vos excuses à votre sœur.

Il la regarda avec un mélange d'incrédulité et d'exaspération.

— Elle ignorait qu'il s'agissait de la chambre de Clara, reprit Meg. Et quand bien même elle l'aurait su, où était son crime ? Avez-vous décidé de faire de cette pièce une sorte de mausolée ?

Il se pencha vers elle. Ses lèvres étaient très proches de celles de Meg et il lui parut plus intimidant que jamais.

— Vous devriez apprendre à ne pas franchir certaines limites, murmura-t-il.

Meg fut incapable de répondre. Il était trop près d'elle. Et trop tendu, comme s'il s'apprêtait à faire quelque chose, mais qu'il se retenait.

Finalement, il se recula.

— Je m'excuserai auprès de ma sœur.

Et là-dessus, il descendit l'escalier.

Meg inspira profondément et repartit vers la chambre de Clara.

Sarah ne s'était toujours pas remise de ses émotions, aussi Meg s'empressa-t-elle de la serrer dans ses bras.

— Les hommes sont parfois de vraies brutes, dit-elle.

Sarah renifla et se tapota les yeux avec son mouchoir.

— Non. Godric avait raison. J'aurais dû lui demander sa permission avant de faire le ménage de cette chambre.

Meg relâcha son étreinte.

— Mais vous ignoriez que c'était la chambre de Clara.

— Je m'en doutais un peu, avoua Sarah, repliant son mouchoir et désignant le grand lit à baldaquin au centre de la pièce. Qui d'autre aurait pu coucher là?

— Alors, pourquoi...

— Je trouvais ridicule que Godric fasse de cette chambre un mausolée.

— C'est exactement ce que je lui ai dit.

Sarah écarquilla les yeux.

— Et que vous a-t-il répondu ? Meg grimâça.

— Je crois que cela ne lui a pas fait très plaisir.

— Oh, Meg, je suis désolée de vous avoir entraînée dans cette histoire. Mais venez, je veux vous montrer quelque chose.

Elle se dirigea vers l'une des fenêtres, à présent dénudées. Meg la suivit, intriguée.

— Regardez, lui dit Sarah, pointant du doigt les barreaux de fer scellés à l'extérieur. Cette chambre était autrefois la nurserie ; les barreaux empêchent les petits enfants de tomber quand la fenêtre est ouverte. Je sais que vous n'avez pas épousé mon frère dans cette optique, mais je me suis dit qu'avec ce séjour à Londres, peut-être que... Nous nous inquiétons tellement pour lui, ajouta-t-elle dans un murmure.

Meg hocha la tête.

— Je sais. Et pour ne rien vous cacher, j'espère moi aussi devenir... plus proche de Godric. Mais ce ne sera pas facile. J'ai déjà essayé, sans succès. Il aimait beaucoup Clara. Il l'aime encore.

— Oui. Mais Clara est morte, et vous êtes là. Ne renoncez pas, Meg, s'il vous plaît !

Meg hocha de nouveau la tête. Cependant, malgré le sourire rassurant qu'elle offrit à Sarah, elle se demanda comment elle pourrait l'emporter, face à un homme qui n'était plus que l'ombre de lui-même.

Il est très rare pour un mortel d'apercevoir l'Hellequin. Ce dernier appartient au monde des ténèbres et reste d'ordinaire invisible. Mais la jeune femme aimée n'était pas une mortelle comme les autres. Elle s'appelait Foi, et elle était capable d'affronter l'Hellequin de face. « Mon amoureux était quelqu'un de bon ! lui cria-t-elle. Vous ne pouvez pas emporter son âme en enfer et la laisser brûler pour l'éternité ! » [...]

op. cit.

— Elle va où ? s'étrangla Godric, qui se figea, sa tunique d'Arlequin à la main.

— À un bal, répéta Moulder. Elles y vont toutes. Vous auriez dû voir les soubrettes monter et descendre les escaliers à toute allure. Ces dames ont apparemment besoin d'interminables préparatifs pour se rendre à un bal.

Pourquoi Meg ne l'avait-elle pas informé ? Godric grimaça au souvenir de leur dernière entrevue. De leur dispute plutôt. Il était parti de la maison juste après et n'était rentré que tard, dans l'intention de se changer pour retourner dans Saint-Giles.

— Quel bal ? voulut-il savoir.

— Celui de lord Kershaw, répondit Moulder. Depuis qu'il a épousé cette héritière étrangère il y a deux ans, le bal qu'ils donnent en mars est devenu l'un des événements les plus importants de la saison mondaine..

Godric regarda son domestique avec stupéfaction. Depuis quand Moulder s'intéressait-il à tout cela ? Passait-il son temps à écouter aux portes ? Godric réfléchit. « Kershaw »... C'était l'un des noms mentionnés par Winter Makepeace. Ses investigations sur les Kidnappeurs auraient peut-être plus de chances d'aboutir à ce bal qu'une énième déambulation dans les rues de Saint-Giles. En outre, cela lui permettrait de passer la soirée avec sa ravissante épouse, point que Godric ignore délibérément.

— Sors mon habit de soirée et fais en sorte que la voiture m'attende.

— Sage décision, si vous me permettez de donner mon avis, commenta Moulder, qui fouillait déjà dans la penderie.

Godric lui rendit sa tenue d'Arlequin.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, on ne sait jamais qui elle aurait pu rencontrer là-bas.

— Peux-tu préciser ? répliqua Godric, en détachant chaque mot.

Moulder comprit qu'il était sans doute allé trop loin.

— Ah... euh, non, rien. Je m'occupe de la voiture.

— Tu ferais bien.

Moulder se rua hors de la chambre. Godric marmonna un juron et s'habilla. Tout cela n'était pas raisonnable ! Il avait expliqué à Margaret qu'il n'y aurait rien entre eux. Alors, pourquoi irait-il jouer les trouble-fête en essayant de savoir si elle se cherchait un amant ?

Une fois habillé, il jura de nouveau et quitta sa chambre.

La vérité, c'est que la chose lui importait. Et pas seulement en raison de l'humiliation que

lui infligerait Margaret si elle portait l'enfant d'un autre. Qu'elle fût enceinte d'un autre homme avant de l'épouser ne l'avait pas dérangé. Mais tout avait changé. Cela faisait plus d'un an qu'il lisait régulièrement les lettres de Margaret, quelques jours qu'il dînait tous les soirs en face d'elle et qu'il pouvait admirer ses lèvres qui...

Godric s'arrêta net sur le palier.

Damnation !

Il ne voulait pas que Margaret offre ses faveurs à un autre. C'était aussi simple que cela.

Cette constatation lui mit les nerfs à vif.

Il inspira profondément et descendit l'escalier en veillant à ne pas presser l'allure. Il ne devait pas perdre de vue la principale raison qui le poussait à se rendre au bal : tenter de découvrir si Kershaw n'avait pas été le complice de Seymour. C'était là une mission pour le Fantôme.

Les dames étaient déjà montées en voiture, mais Moulder avait veillé à ce que l'attelage ne démarre pas sans lui. Godric ouvrit la portière et grimpa à l'intérieur, sous le regard curieux des trois autres passagères.

C'est bien sûr Margaret qui parla la première.

— J'ignorais que vous aimiez les bals, sinon je n'aurais pas manqué de vous proposer de nous accompagner.

Godric lui retourna un sourire qu'il voulait plaisant.

— Il me semble tout naturel de vous escorter à de telles réceptions.

— C'est tout naturel, en effet, ironisa Sarah. Quoi qu'il en soit, je suis bien contente que tu viennes avec nous, ajouta-t-elle avec chaleur.

Godric éprouva quelques remords. Sarah était sa sœur. Et leur père étant mort, il aurait dû reprendre le rôle de patriarche et veiller sur elle et sa famille.

— Je suis désolé pour ce qui s'est passé cet après-midi. Je n'aurais pas dû m'emporter contre toi.

A en juger par l'expression de son épouse et de sa sœur, ses excuses les surprisent toutes les deux. Quant à la grand-tante Elvina, elle renifla bruyamment, mais il préféra ignorer cette vieille mégère. Sarah secoua la tête.

— Non, c'est à moi de m'excuser. Je n'aurais pas dû.

— Fais comme bon te semblera. Je suppose qu'il est temps... d'aérer un peu cette pièce.

Sarah écarquilla les yeux.

— Tu es sûr ?

Godric essaya de sourire et s'aperçut que ce n'était pas si difficile.

— Oui.

Il garda le silence le restant du trajet et se laissa bercer par le babillage des trois femmes. À deux reprises et malgré la pénombre de l'habitable, il crut surprendre Margaret en train de l'examiner avec curiosité. Décidément, il aurait aimé trouver un moyen de satisfaire la requête de la jeune femme sans trahir Clara.

Kershaw habitait une antique demeure familiale, récemment rénovée à grands frais. Godric se souvint des paroles de Moulder... Était-ce la dot de son épouse qui avait payé les travaux ?

Dans le vestibule, Godric aida la grand-tante Elvina à retirer son manteau, qu'il tendit ensuite à un valet en livrée. Il se retourna juste à temps pour voir Margaret ôter elle aussi son manteau et dévoiler du même coup ce qu'elle portait en dessous.

Godric en resta un instant bouche bée.

La robe de Margaret était d'un rose saumon qui s'accordait parfaitement avec ses cheveux noirs. Sa coiffure était plus sophistiquée que d'habitude et les brillants disséminés dans ses mèches miroitaient sous la lumière des chandeliers. Le décolleté plongeant de la robe ne cachait pas grand-chose de sa superbe poitrine. Une déesse de la gaieté qui se serait invitée parmi les mortels et qui riait à quelque chose que lui soufflait Sarah.

C'était cette femme-là qu'il avait épousée ! La situation ne manquait pas d'ironie.

Godric lui tendit le bras.

— Vous êtes ravissante.

Elle cligna les yeux, surprise.

— Merci, répondit-elle en prenant son bras.

Godric, soucieux de se montrer poli, gratifia Sarah et la grand-tante Elvina de compliments analogues. La vieille dame parut s'en amuser, témoignant ainsi d'un certain sens de l'humour que Godric ne lui aurait jamais soupçonné. La salle de bal était bondée.

— Bonté divine ! s'exclama la vieille dame. Je n'avais pas vu une foule aussi dense depuis ma jeunesse.

— Regardez, Meg, il y a votre amie, lady Pénélope, dit Sarah.

— Oui, acquiesça Meg, d'une voix distraite. Je me demande où est lord Kershaw ?

Godric plissa les yeux et se tourna vers sa femme.

Mais Sarah poussait déjà Margaret et la grand-tante Elvina en direction de lady Pénélope. Godric les suivit des yeux. Lady Pénélope était considérée comme une beauté, mais Godric trouvait ses charmes gâchés par un caractère enfantin et capricieux.

— Je vais chercher des rafraîchissements, lança-t-il aux trois femmes qui lui tournaient le dos.

Margaret lui lança un regard souriant par-dessus son épaule, avant d'être avalée par la foule.

Godric eut la désagréable sensation de la perdre. Sa réaction était si stupide qu'il s'empressa de rejoindre le salon où était dressé le buffet.

Il était difficile de se frayer un chemin dans toute cette foule et Godric progressait d'autant plus lentement qu'il cherchait Kershaw du regard. Il l'avait déjà rencontré et en avait gardé le souvenir d'un homme jovial et généreux. Des traits de caractère qui ne correspondaient guère à l'image qu'on pouvait se faire d'un ravisseur d'enfants. Mais Seymour n'avait pas non plus été un homme d'aspect sinistre.

Quinze minutes plus tard, Godric se retrouvait face à un grand saladier rempli de punch et se demandait comment il réussirait à porter trois coupes.

— Bonsoir, Saint-John, lança une voix, sur sa droite.

C'était celle de son grand ami, Lazare Huntington, baron Caire.

Godric se tourna vers lui.

— Bonsoir, Caire.

— Je n'aurais pas pensé vous voir ici, commença Caire, indiquant à un valet qu'il souhaitait un verre de punch.

— Votre présence m'étonne tout autant.

Caire eut un sourire sardonique.

— C'est curieux de voir à quel point le mariage peut réformer certaines habitudes.

— Assurément, répliqua Godric, avec ironie. Pouvez-vous prendre cela pour moi ?

Caire fixa, un peu surpris, la coupe de punch que Godric lui avait mis d'autorité dans les

mains.

— Vous n'êtes pas venu qu'avec votre femme ?

Godric avait lui aussi une coupe dans chaque main.

— Non, également avec ma sœur et une tante de mon épouse.

— Je suis ravi de savoir que votre maison accueille du monde.

Godric détourna le regard, embarrassé.

— Euh, oui...

— Venez, le pressa Caire. Vous allez pouvoir me présenter à votre épouse. Tempérance a été bouleversée de la voir à la réunion du comité de soutien, l'autre jour.

Godric hocha la tête et entreprit de fendre la foule en sens inverse, sans un mot. Il sentait le regard de son ami peser dans son dos.

Ils arrivaient dans la salle de bal quand Caire remarqua :

— J'aperçois Tempérance avec plusieurs autres femmes. Votre épouse est-elle du nombre ?

Godric regarda dans la direction que lui indiquait Caire. Mais sa femme n'était pas avec lady Caire. Elle se trouvait un peu plus loin, riant avec Adam Rutledge, vicomte d'Arque, l'un des séducteurs les plus notoires de Londres.

Le vicomte d'Arque était très bel homme. Et il le savait. Ses yeux clairs semblaient sans cesse proclamer : « Ne suis-je pas le plus bel homme que vous ayez jamais vu ? N'hésitez pas à m'admirer ! »

Ce dont Meg ne se privait pas. Mais ce n'était pas la raison pour laquelle elle l'avait rejoint. Elle riait de bon cœur à ses plaisanteries sans perdre son objectif de vue. Lord d'Arque avait été un ami proche de Roger. Du temps où Roger vivait encore, Meg n'avait pas osé trop fréquenter le vicomte, dont la beauté affichée l'intimidait. Sans compter qu'il traînait une solide réputation de séducteur. Une jeune fille à marier ne pouvait pas se montrer en société avec un tel homme.

Mais il en allait tout différemment pour une femme mariée.

Meg découvrait, non sans ironie, que le mariage présentait certains avantages. Désormais, elle pouvait flirter discrètement avec des débauchés. Alors qu'elle aurait préféré se trouver avec son mari, pour tenter d'apaiser leur différend...

Comme si le simple fait de penser à lui l'avait convoqué, Godric se matérialisa soudain dans la foule. Il venait à leur rencontre, le visage fermé.

Meg se tourna délibérément vers le vicomte.

— Voilà une éternité que je ne vous avais pas vu, milord.

— Tout laps de temps qui m'éloigne d'une femme aussi ravissante que vous est une éternité, la flatta lord d'Arque, avec une galanterie appuyée.

Il n'échappa pas à Meg qu'il avait furtivement baissé le regard pour le plonger dans son décolleté. Cet homme était délicieusement incroyable.

Elle sourit.

— Nous avons un ami commun.

— Oui ?

Roger et Meg avaient tenu leur liaison secrète, ce qui n'avait fait que pimenter leurs rendez-vous. Cependant, ils s'apprêtaient à révéler publiquement leurs fiançailles quand Roger...

Meg inspira profondément pour contenir son émotion.

— Roger Fraser-Burnsby.

Le regard de lord d'Arque s'aiguïsa.

— Voilà votre punch, annonça soudain Godric.

Son mari, d'ordinaire si placide, semblait avoir des poignards dans les yeux, pointés sur lord d'Arque. Si un regard pouvait tuer, le vicomte baignerait déjà dans une mare de sang, sur le beau dallage de marbre de la salle de bal de lord Kershaw.

Voilà qui était intéressant, songea Meg. Elle aurait dû faire preuve de contrition. Après tout, lord d'Arque ne s'était pas mal comporté, c'était elle qui l'avait encouragé à flirter. Mais elle éprouvait une certaine satisfaction de savoir que son mari était prêt à étrangler le vicomte.

Elle sourit à Godric et accepta la coupe de punch qu'il lui tendait.

Godric la fusilla du regard, avant de reporter son attention sur le vicomte.

— Bonsoir, d'Arque.

Le vicomte esquissa une amorce de sourire.

— Bonsoir, Saint-John. Je bavardais avec votre charmante épouse. Je dois reconnaître que vous avez plus de courage que moi.

— Comment cela ?

Lord d'Arque eut un regard innocent.

— Eh bien, je n'aurais jamais été capable de bannir une femme aussi ravissante à la campagne. J'aurais voulu la garder à mes côtés, de jour comme de nuit - et plus particulièrement la nuit.

S'entraînait-il devant une glace pour répéter ses tirades de séducteur ? En tout cas, la réaction de Godric était plaisante à voir. Toutefois, Meg comprit qu'elle devait mettre un terme à cette petite comédie qui risquait de mal tourner.

Mais au moment où elle ouvrait la bouche, son mari la devança :

— Je suis étonné. Je pensais qu'il n'y avait déjà plus de place libre à vos côtés, de jour comme de nuit - et plus particulièrement la nuit.

Quelqu'un s'esclaffa derrière eux. Meg se retourna et découvrit un gentleman très élégant, aux cheveux argentés.

Il s'inclina pour la saluer, tandis que lord d'Arque répondait quelque chose à propos du célibat.

— Bonsoir, lady Margaret. J'espère que vous ne verrez pas d'impolitesse à ce que je me présente moi-même ? Je suis Caire.

Lord Caire, bien sûr. A une époque, sa réputation de séducteur valait largement celle du vicomte d'Arque.

Meg lui rendit son salut.

— Vous me voyez très honorée, lord Caire. J'ai le bonheur de compter votre épouse au nombre de mes amies.

Un sourire s'esquissa sur les lèvres de lord Caire, pendant que Godric et lord d'Arque continuaient leur échange sardonique.

— Ma femme et moi, nous avons beaucoup regretté de n'avoir pas pu assister à votre mariage, dit lord Caire, mais nous avons compris que la cérémonie était intime et strictement réservée à la famille. Je suis un ami de longue date de Saint-John.

— Ah oui ? fit Meg, qui observait Godric et le vicomte du coin de l'œil.

Pour l'instant, heureusement, ils n'en étaient pas encore venus aux mains. D'un autre côté, s'ils se battaient à cause de Meg, leur bagarre ne manquerait pas de donner du piment au bal

de lord Kershaw.

— Vous devez me trouver maladroite, ajouta-t-elle.

— Pas du tout, assura lord Caire. Cela faisait une éternité que je n'avais pas vu Saint-John dans un tel état. De temps en temps, une bonne colère ne fait pas de mal à un homme. J'espère que vous prévoyez de rester un moment à Londres ?

Meg se mordit la lèvre, car elle ne comptait restera Londres que le temps de tomber enceinte. Elle aimait Laurelwood Manor. La campagne lui convenait. Et elle ne pouvait pas rêver plus bel endroit que le domaine de son mari pour y élever son enfant.

Lord Caire comprit apparemment son dilemme.

— C'est dommage. Quoi qu'il en soit, vous avez bien fait de venir passer un moment avec Saint-John.

— Je passerais volontiers plus de temps avec lui s'il n'y avait pas un fantôme entre nous, objecta Meg.

— Ah, fit lord Caire avec un hochement de tête entendu. Clara.

Meg grimacha.

— Je ne voudrais pas vous donner l'impression que je suis jalouse. Je sais qu'ils se sont beaucoup aimés et qu'ils ont été heureux ensemble.

— Ils se sont aimés, en effet, acquiesça lord Caire, mais si quelqu'un vous a dit qu'ils ont été heureux ensemble, j'ai peur que cette personne ne vous ait menti.

Meg se rapprocha de lui.

— Que voulez-vous dire ?

— Clara est tombée malade très peu de temps après leur mariage, expliqua lord Caire. Godric a fait appel à plusieurs médecins, y compris sur le continent, mais il a vite compris qu'il n'y avait rien à espérer.

Caire coula un regard en direction de Tempérance qui conversait, un peu plus loin, avec Sarah, avant d'ajouter :

— Ce doit être terrible pour un homme de voir la femme qu'il aime se consumer lentement dans d'atroces souffrances.

Meg sentit une boule se former dans sa gorge car, même si lord Caire n'avait pas changé d'expression, elle réalisa qu'il aimait lui aussi sa femme d'un amour sans réserves. Elle avait connu cela -ou du moins, les prémices d'un tel amour. Sa liaison avec Roger n'avait duré que trois mois. Trois mois merveilleux, mais Meg était bien consciente que leur passion n'en était qu'à son balbutiement quand Roger avait été tué.

Elle avait rêvé d'un amour qui grandirait avec les années. Le destin en avait décidé autrement.

Meg n'avait pas pu vivre son rêve avec Roger, et elle ne le vivrait pas avec Godric. S'il se disputait avec d'Arque, c'était par pur orgueil. Son mari ne tenait pas à elle.

Cette conviction attristait Meg plus que de raison.

— Je suis désolé, assura lord Caire, se méprenant sur sa réaction. Je ne voulais pas vous causer de la peine.

— Non, ne vous excusez pas, répondit Meg, qui s'efforça de sourire, sans y parvenir. Je... j'espérais simplement...

Il attendit mais, comme elle était incapable de terminer sa phrase, il vola à son secours :

— Ce n'est pas parce qu'il a aimé Clara qu'il ne peut pas vous aimer. Courage, milady. Godric est une noix difficile à briser. Mais l'intérieur de sa coquille vaut le détour. Et je ne

vois pas d'autre femme que vous, mieux à même de venir à bout de sa carapace.

Meg regarda Godric, qui tourna la tête au même instant dans sa direction. Son regard était à la fois empli de colère et de tristesse.

Elle voulait croire que lord Caire disait vrai. Si seulement...

Artemis Greaves observait avec une certaine anxiété lord d'Arque sourire d'une manière douce à M. Saint-John pendant que celui-ci lui débitait probablement des atrocités. Le mari de lady Margaret lui avait toujours paru un homme réservé. Mais même le plus réservé des hommes ne résistait pas toujours à une provocation...

— Un duel ! s'exclama soudain lady Penelope, avec ravissement. J'espère bien que cela va se terminer par un duel !

Artemis la regarda avec horreur. Elle éprouvait de l'affection pour Penelope, mais parfois sa cousine se montrait puérile et insupportable.

— Je croyais que vous aimiez bien lord d'Arque ? répliqua-t-elle, sans cacher complètement son exaspération.

Pénélope eut un mouvement de tête qu'elle avait dû répéter devant son miroir, car il eut pour effet de faire briller les peignes en joaillerie qui ornaient sa coiffure. Il y en avait trois, en perles et rubis, qui miroitaient sous les chandeliers. Ces peignes devaient coûter plus cher, à eux trois, que toute la garde-robe d'Artemis, mais ils lui allaient à ravir.

— J'aime bien lord d'Arque, oui. Mais enfin, il n'est pas duc.

Artemis avait souvent du mal à suivre les raisonnements de Pénélope.

— Que...

Au même instant, un homme de haute stature, le visage sévère, fendit la foule comme un sabre le ferait d'une pomme. Il se dirigea droit sur d'Arque, pendant que lord Caire s'approchait de M. Saint-John pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille.

— Voilà justement un duc ! s'émerveilla lady Pénélope, d'une voix si aiguë qu'Artemis s'alarma.

— Auriez-vous pris froid ?

— Ne soyez pas idiote, lui répliqua Pénélope. J'ai décidé qu'il était grand temps que je me marie. Et naturellement, j'épouserai un duc. Comme celui-ci, par exemple.

Le gentleman qui s'était précipité sur lord d'Arque n'était autre que Maxime Batten, duc de Wakefield.

Artemis eut du mal à revenir de sa surprise. Pénélope était fille de comte et une riche héritière. Et même s'il n'était pas rare que des ducs épousent des femmes fortunées, même peu titrées, le duc de Wakefield voudrait-il d'une épouse assez futile pour exiger qu'on verse des perles de terre ^[1] dans son chocolat du matin ? Pénélope prétendait que ces œufs donnaient plus d'éclat à son teint. Artemis trouvait surtout que cela donnait un goût terreux au chocolat.

Mais Artemis était habituée à ce que son opinion n'entre pas en ligne de compte. Si Pénélope s'était mis en tête d'épouser un duc, il y avait fort à parier qu'elle serait duchesse avant la fin de l'année.

Mais quand même ! Wakefield !

Artemis l'examina plus en détail. Il était de taille moyenne pour un homme. Ses épaules étaient larges, mais il avait les hanches fines. Et la sévérité de ses traits empêchait qu'on pût

le trouver bel homme. Si Artemis avait dû choisir un mot pour le qualifier, elle aurait dit du duc qu'il était froid.

Artemis frissonna. D'après ce qu'elle avait pu observer de lui dans maintes réceptions comme celle-ci, il n'avait ni compassion ni humour. Or, il fallait posséder les deux pour supporter de vivre avec Pénélope.

— Il n'est pas le seul duc célibataire, fit valoir Artemis à sa cousine. Le duc de Scarborough, par exemple. Il est veuf depuis un an, et il n'a eu que des filles. Je suis sûre qu'il cherchera bientôt à se remarier.

Pénélope s'esclaffa sans quitter Wakefield des yeux.

— Il doit avoir soixante ans.

— Certes. Mais j'ai entendu dire que c'était un brave homme, objecta Artemis.

Elle soupira, avant de tenter une autre piste :

— Et le duc de Montgomery ?

Pénélope la regarda avec horreur.

— Il passe la plupart de son temps à la campagne. L'avez-vous déjà vu ?

Artemis pinça le nez.

— Euh, non...

— C'est bien le problème, rétorqua Pénélope, qui reprit son observation. Personne ne l'a vu depuis une éternité. À mon avis, il est bossu ou il a un bec de lièvre. Ou pire encore, il est fou ! Je ne voudrais pas d'une famille dont le sang est mauvais.

Artemis baissa les yeux. Non, bien sûr. Personne ne voulait de fous dans sa famille. Elle pensait s'être forgée une carapace assez solide, mais parfois, comme maintenant, le chagrin lui serrait le cœur à l'étouffer.

Heureusement, Pénélope ne s'était pas aperçue de son trouble.

— Ou alors, il est fauché, ajouta-t-elle.

— Mais vous êtes riche.

— Oui, mais je veux pouvoir dépenser mon argent pour moi, pas pour renflouer les dettes de mon mari ou réparer son vieux château.

Artemis fronça les sourcils.

— J'en conclus que cela exclut le duc de Dyemore.

— Évidemment, acquiesça Pénélope.

Le duc de Dyemore possédait trois châteaux en piteux état.

— Non, il n'y a qu'un seul duc qui me convienne, s'entêta Pénélope.

Wakefield s'éloignait déjà. Il avait réussi à persuader le vicomte d'Arque de le suivre, probablement en l'intimidant. Le duc avait beau être un homme orgueilleux et austère, Artemis ne put s'empêcher de le plaindre.

Car Pénélope obtenait toujours ce qu'elle convoitait.

— Je vous serais reconnaissant à l'avenir de vous tenir à distance du vicomte d'Arque, murmura Godric, tandis qu'il entraînait son épouse vers la piste de danse.

Il se reprochait son ton cassant, mais c'était plus fort que lui.

Margaret était sa femme, et il entendait le lui rappeler.

Elle lui décocha un regard plus curieux qu'outragé.

— Est-ce un ordre ?

Godric comprit qu'il s'était montré idiot.

— Non, bien sûr que non.

Une nouvelle danse débutait, les forçant à se séparer pour se saluer et Godric n'eut pas le loisir de s'expliquer davantage. Il en profita pour tenter de juguler la rage qui l'avait saisi lorsqu'il avait aperçu sa femme en compagnie d'un autre que lui. Quand les pas de danse leur permirent de se rejoindre, il murmura à Margaret, assez bas pour que les autres couples de danseurs ne puissent pas entendre :

— Je sais que vous désirez ardemment un enfant, mais s'il vous plaît, pas de cette manière.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec innocence.

— En prenant d'Arque comme amant.

Elle en fut si blessée qu'elle ne put pas complètement le dissimuler. Godric comprit qu'il s'était mis dans de sales draps.

— Vous me prenez pour une fille légère. De vraiment sales draps.

— Non, je vous ass...

Mais la danse les obligea de nouveau à se séparer. Cette fois, Godric suivit son épouse du regard avec une certaine anxiété. Il réalisa qu'il la connaissait bien mal. Si Clara s'était sentie insultée comme elle en ce moment, elle aurait fondu en larmes. Ou elle aurait tapé du pied. En fait, il n'en savait rien, car il n'avait jamais eu une telle discussion avec Clara. Et la simple idée que cela aurait pu se produire un jour lui paraissait ridicule.

Margaret, elle, gardait la tête haute. On aurait dit une déesse offensée. Une déesse capable, s'ils avaient été seuls, de se jeter sur lui - et cette perspective, bizarrement, l'excitait au plus haut point.

Quand la danse les réunit de nouveau, ils ouvrirent la bouche en même temps.

— Je ne voulais pas... commença Godric.

— Vous m'avez jugée sans procès. Et sans la moindre preuve.

— Là, je ne suis pas d'accord. Vous flirtiez, madame.

— Et alors ? Où est le mal ? Si toutes les femmes qui flirtaient dans une salle de bal étaient des catins, il ne resterait plus que les bonnes sœurs pour garder un semblant de vertu. Pensez-vous réellement que j'avais l'intention d'avoir une liaison avec le vicomte ?

Godric hésita une fraction de seconde de trop. Elle fronça les sourcils.

— Vous êtes un homme impossible.

Ils commençaient d'attirer les regards sur eux, mais Godric ne pouvait pas en rester là.

— Moi ? C'est vous qui êtes impossible, madame. Je n'avais encore jamais causé de scandale en public avant...

— Mais pour ce soir, vous en êtes déjà au deuxième, le coupa-t-elle.

Une réplique un peu trop facile. Et, comme ils étaient encore obligés de se séparer, sa femme s'était ainsi octroyé le dernier mot.

Pour le moment.

Aussitôt qu'ils se rejoignirent, elle attaqua :

— Vous ai-je déjà donné des raisons de douter de ma loyauté ?

— Non, mais...

— Et cependant, vous m'accusez du pire crime qu'un homme puisse reprocher à une femme.

— Margaret, plaida Godric, sur le ton de l'impuissance, comme si son éloquence l'avait déserté.

— Et pourquoi vous préoccuper de moi ? Vous m'avez fait clairement comprendre que je ne

vous intéressais pas. Alors, pourquoi vous mêler de mes faits et gestes ? Et d'abord, pourquoi avez-vous accepté de m'épouser ?

Godric s'aperçut que beaucoup de gens autour d'eux essayaient d'entendre leur conversation, tout en restant discrets.

— Parce que votre frère me l'avait demandé.

— Griffin vous connaissait à peine.

— Margaret, l'endroit est mal choisi pour...

— Pourquoi ?

— Je n'avais pas le choix ! lâcha Godric, avant de regretter immédiatement ses paroles.

Damnation ! Elle paraissait effondrée.

— Margaret... voulut-il s'expliquer, mais elle s'était encore éloignée.

Elle n'avait pas tort. Logiquement, il aurait dû se désintéresser d'elle, puisqu'il l'avait épousée par pure convenance. Qu'elle accorde ses faveurs à un autre homme ne le regardait pas.

Cependant, tout semblait avoir changé en l'espace de quelques jours. Depuis, en fait, qu'il avait aperçu sa femme dans les rues de Saint-Giles.

Margaret était-elle en train de lui jeter un sort ?

Le moment n'était guère propice pour réfléchir à la question. Ils se trouvaient sur une piste de danse, au milieu de la haute société londonienne. Le plus urgent était d'apaiser Margaret.

Godric s'y employa dès qu'ils furent de nouveau réunis par la musique.

— Malgré votre comportement de ce soir, je ne vous ai jamais tenue en basse estime, Margaret, quoi que vous puissiez penser. J'aimerais simplement que vous ne laissiez pas votre nature passionnée vous égarer.

— Je suis peut-être passionnée, mais au moins, je ne me comporte pas comme si j'étais déjà morte ! Et je déteste qu'on m'appelle Margaret !

Là-dessus, elle s'éloigna fièrement dans une traînée parfumée à la fleur d'oranger.

Godric ne put s'empêcher d'admirer son aplomb, même si du coup il se retrouvait seul au milieu de la piste de danse, alors que la musique n'était pas terminée.

Caire le rejoignit.

— Le mariage semble vous avoir métamorphosé, mon ami. Je ne vous avais encore jamais vu si prêt de vous battre en duel. Et comme si ça ne suffisait pas, vous vous disputez avec votre femme sur la piste de danse. Les mots me manquent.

Godric ferma les yeux.

— Je suis désolé.

— Vous m'avez mal compris, Saint-John.

Godric rouvrit les yeux et il s'aperçut que Caire lui souriait.

Caire, sourire !

— Franchement, Saint-John, reprit-il, je vous pensais mort.

Qu'ont-ils tous à croire ça !

— Je ne suis pas mort, marmonna Godric.

— Tout Londres le sait, désormais, ironisa Caire. Venez. Je sais où notre hôte cache son brandy.

Godric suivit son ami. La situation semblait lui échapper, et il était reconnaissant à Caire de l'épauler en cet instant. Si c'était ça, la vie, elle se révélait plus compliquée que dans son souvenir.

L'Hellequin ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Depuis combien de temps n'avait-il plus parlé ? Des années ? Des siècles ? Quand il retrouva enfin la voix, elle était à peine audible. « Peu m'importe de savoir comment il a vécu, il est mort sans confession. » Le cœur de l'Hellequin avait-il été ému par le chagrin de la belle jeune femme ? Quoi qu'il en soit, il ne pouvait rien faire, les règles étaient claires. Aussi tourna-t-il les rênes de son cheval pour repartir. Mais Foi monta en croupe derrière lui, sans que les compagnons de l'Hellequin puissent l'en empêcher. [...]

op. cit.

Meg quitta la salle de bal comme une furie. Elle était consciente de se donner en spectacle, mais elle n'en avait cure.

Comment osait-il ?

Comment osait-il la considérer comme une femme perdue, alors qu'elle n'avait fait que rire aux galanteries de lord d'Arque ? Alors qu'elle essayait simplement de savoir si le vicomte savait quelque chose au sujet de la mort de Roger ?

La jeune femme essuya avec rage une larme qui coulait sur sa joue. Dire qu'elle n'avait même pas eu le temps de questionner lord d'Arque sur le Fantôme, avant que Godric ne surgisse pour insulter le vicomte. Et elle !

— Meg !

La jeune femme se retourna. Sarah courait après elle.

— Tout va bien ? s'inquiéta Sarah, essoufflée, quand elle l'eut rejointe.

— Je... commença Meg. Oh, Sarah, j'ai parfois envie de le gifler ! lâcha-t-elle, avant de s'obliger à une sérénité plus digne d'une lady.

— Je ne pourrais pas vous en blâmer, confessa Sarah.

Meg était soulagée de pouvoir compter sur son soutien.

— Je ne peux pas retourner là-bas, dit-elle, désignant la salle de bal. En tout cas, pas maintenant.

Sarah fronça les sourcils.

— Où voulez-vous aller ?

— J'ai besoin...

Elle avait besoin de parler à Griffin. L'idée venait de surgir dans sa tête, et elle sut immédiatement que c'était une bonne initiative. Elle avait plusieurs questions importantes à poser à son frère.

— Je vais partir, reprit-elle. Je voudrais m'entretenir avec Griffin. Pouvez-vous m'excuser auprès du comte et de la comtesse ?

— Bien sûr, acquiesça Sarah, dont le regard trahissait un mélange de sympathie et de curiosité. Seulement, nous ne sommes venus qu'avec une seule voiture.

— Oh, zut ! soupira Meg, la mine défaite.

— Votre grand-tante Elvina a passé sa soirée à bavarder avec lady Bingham. Je suis sûre que

cette dernière sera toute disposée à nous reconduire à la maison.

— Vous êtes un ange, la remercia Meg, qui doubla ses paroles d'un baiser sur la joue de sa belle-sœur.

Un quart d'heure plus tard, elle se retrouvait seule en voiture pour se rendre chez Griffin et Hero. C'est alors qu'elle réalisa que son frère ne serait peut-être pas chez lui à cette heure-ci.

Elle devait savoir ! Si elle en croyait les lettres de Hero, son frère, autrefois un séducteur impénitent, passait désormais la plupart de ses soirées à la maison, en compagnie de son épouse et de leur petit garçon.

Meg se jura de ne pas être jalouse de son frère.

Vingt minutes plus tard, l'attelage s'arrêtait devant une belle maison de ville. Après son mariage, Griffin avait renoncé à la maison où il avait vécu durant tout son célibat pour s'installer à une adresse plus cossue.

Meg gravit le perron le cœur battant. Les lampes d'extérieur étaient allumées, mais la demeure semblait plongée dans le noir. Elle hésita un instant, mais l'affaire ne pouvait décidément pas attendre. Elle ne se sentait pas le cœur de revoir son mari avant d'avoir éclairci le mystère.

Elle frappa deux fois le heurtoir.

Il y eut un long silence, avant que le majordome ne réponde. Meg eut quelque difficulté à le convaincre qu'elle était bien la sœur de lord Griffin et qu'elle voulait absolument le voir, malgré l'heure indue. Finalement, le majordome l'introduisit dans un petit salon. Une soubrette, à moitié somnolente, venait juste de ranimer le feu quand Griffin fit irruption dans la pièce.

Son frère se précipita sur Meg pour la saisir aux épaules.

— Que se passe-t-il, Meg ? T'est-il arrivé quelque chose ?

Oh, mon Dieu ! Elle n'avait pas voulu l'affoler.

— Non, non, tout va bien. Je... euh, je voulais juste te parler.

Griffin se recula, interloqué.

— Me parler ? À... à minuit et demi ? demanda-t-il, interloqué, après avoir coulé un regard vers la pendule de la cheminée. Meg, cela fait deux ans que tu m'évites.

Meg déglutit péniblement.

— Tu avais remarqué ?

Il leva les yeux au ciel.

— Quoi ? Que ma petite sœur préférée correspondait plus souvent avec ma femme qu'avec moi ? Quelle avait décliné une demi-douzaine d'invitations à venir nous rendre visite ici ? Qu'elle avait à peine échangé quelques mots avec moi quand elle était finalement venue pour la naissance de William ? Je ne suis pas idiot, Meg.

— Oh...

Meg ne savait pas quoi répondre à cela, aussi baissa-t-elle les yeux. Griffin s'éclaircit la voix.

— Hero me disait que je devais te laisser du temps. Se serait-elle trompée ?

Meg n'avait jamais été lâche. Elle releva la tête.

— Non. Hero est quelqu'un de sage.

Il sourit.

— C'est vrai.

— Je suis désolée de m'être conduite comme une idiote.

— C'est maintenant que tu te conduis comme une idiote. Tu n'as pas besoin de t'excuser.

Meg sentit les larmes monter. Mais c'était la faute de Griffin. Il était trop bon. Pourquoi l'avait-elle tenu à distance ?

Elle s'assit sur un sofa.

— Il faut que nous parlions, dit-elle.

Il haussa un sourcil, soudain intrigué.

— Meg ?

La jeune femme tapota la place vide à côté d'elle.

Griffin préféra prendre un fauteuil, qu'il plaça juste en face d'elle, avant de s'y laisser choir. Il sortait manifestement du lit et il n'était vêtu que d'un peignoir bleu foncé, ourlé d'une fronce dorée. Contrairement à Godric, il n'avait pas jugé utile de se coiffer d'un turban. Comme tous les hommes portant la perruque, Griffin avait les cheveux coupés très court.

— Alors, qu'y a-t-il de si urgent pour que tu me tires du lit ? De mon lit bien chaud ?

Meg rougit. La plupart des couples de la bonne société faisaient chambre à part, mais elle eut la soudaine intuition que ce n'était pas le cas de Griffin et de Hero.

— Je voudrais savoir pourquoi Godric m'a épousée.

Griffin en resta d'abord coi. Et, avant qu'il ait pu répondre, Hero apparut à la porte, vêtue d'un peignoir vert clair, ses beaux cheveux roux en cascade sur ses épaules.

— Meg ? Que se passe-t-il ?

Griffin se releva pour aller chuchoter quelque chose à sa femme. Puis il lui caressa la joue, d'un geste dont la tendresse était plus éloquente que bien des mots.

Meg ne put s'empêcher de les envier. Bien sûr, elle était contente pour Griffin qu'il soit heureux en mariage, mais... mais elle ne connaîtrait sans doute jamais une telle félicité avec Godric.

Elle avait des amis. Une famille qui l'aimait. De l'argent et des privilèges. Et si elle réussissait à faire changer d'avis Godric, peut-être même aurait-elle un enfant.

Ne pourrait-elle pas se contenter de tout cela ?

Hero acquiesça à ce que lui avait dit Godric, puis elle salua Meg de la main.

— Je suis désolée de vous avoir dérangés, risqua Meg, la bouche sèche.

Hero lui sourit et se retira, refermant la porte derrière elle. Griffin revint s'asseoir dans le fauteuil.

— Maintenant, dit-il, explique-moi ce que t'a fait Godric pour que tu me poses cette question ?

Meg réalisa que Griffin avait tiré profit de cette interruption pour peaufiner sa riposte.

Elle n'avait pas l'intention d'avouer à son frère que son mari refusait de consommer leur mariage. Et elle pressentait que Griffin lui répondait par une autre question uniquement dans l'espoir qu'elle renonce à cette conversation.

— Godric ne m'a rien fait. Il se comporte en parfait gentleman, soupira-t-elle devant les sourcils froncés de son frère. Ce n'est pas pour cela que je suis ici. Je veux simplement savoir pourquoi tu l'as obligé à m'épouser ?

Il haussa les sourcils.

— « Obligé » ?

— Il m'a dit qu'il n'avait pas eu le choix. Pourquoi, Griffin ?

Griffin renversa la tête en arrière et ferma les yeux. Meg commençait à croire qu'il ne répondrait pas.

Mais il rouvrit les yeux et regarda sa sœur avec affection.

— Tu étais brisée, Meg. Ton chagrin t'égarait. Et puis, tu étais enceinte.

Meg détourna le regard. Elle se sentait si honteuse qu'elle redoutait d'entendre la suite.

— Si ton amant n'avait pas péri, je l'aurais tué moi-même.

Elle en resta bouche bée.

— Griffin ! Roger était quelqu'un de bien. Je l'aimais. Et il m'aimait. Nous...

— Il t'a séduite et mise enceinte. Je veux bien croire que tu l'aimais, Meg, mais cela ne l'excuse pas. Il n'aurait pas dû te déflorer.

— Si Roger avait vécu, nous nous serions mariés, répliqua Meg avec dignité. Et puis, tu es mal placé pour me jeter la pierre !

Griffin rougit. Son mariage avait provoqué un scandale, car Hero avait été d'abord fiancée à Thomas.

— Revenons à notre sujet, dit-il. Tu étais en plein désarroi et il te fallait un mari. Saint-John venait d'une famille honorable, connue, il avait suffisamment d'argent pour te mettre à l'abri du besoin pour le restant de tes jours et, enfin, sa réputation était au-dessus de tout soupçon. Je n'avais pas beaucoup de temps, mais j'estime t'avoir choisi le meilleur parti possible, compte tenu des circonstances.

— Et je t'en remercie, acquiesça Meg, sincère.

Sans l'intervention de Griffin, elle aurait été bannie de la bonne société et sa faute aurait rejilli sur toute la famille.

— Mais, reprit-elle, cela ne répond toujours pas à ma question. Pourquoi Godric m'a-t-il épousée ? Il aimait sa première femme. De lui-même, il ne m'aurait pas épousée.

Un frisson parcourut la jeune femme. Elle crut entrevoir l'horrible vérité.

— Tu l'as fait chanter ? Griffin grimaça.

— S'il te plaît, Meg...

Meg se leva. Elle était trop ébranlée pour rester en place.

— Oh, mon Dieu, Griffin ! Je ne m'étonne plus, maintenant...

Qu'il ne veuille pas coucher avec moi.

Elle s'interrompit au milieu de sa phrase, comprenant qu'elle risquait d'en révéler plus à Griffin qu'elle ne l'aurait souhaité.

— Comment l'as-tu fait chanter ? Ça a dû être terrible pour lui d'épouser une femme dont il ne voulait pas.

Griffin secoua la tête.

— Ce n'était pas aussi terrible que tu sembles le penser.

— Alors, de quoi s'agit-il ?

Il se releva à son tour.

— Non, Meg. Cela fait partie du marché que nous avons conclu. J'emporterai mon secret dans la tombe. Si tu tiens vraiment à le savoir, il faudra que tu le demandes à Saint-John lui-même.

Godric ne s'arrêta pour reprendre sa respiration que lorsqu'il arriva en face de la demeure de lord Griffin Reading. Sarah avait attendu un bon quart d'heure après le départ de Margaret pour l'informer que son épouse avait l'intention de poser une question importante à son frère. Godric avait encore perdu dix minutes supplémentaires pour s'assurer que Sarah et la grand-tante Elvina seraient convenablement escortées pour rentrer. Puis il était lui-même

rentré chez lui en fiacre, où il s'était changé en Fantôme, au cas où. Dieu seul savait où Meg pourrait l'entraîner.

Il était conscient d'avoir quitté le bal de manière trop abrupte, mais il n'avait pas eu le choix.

Godric ne devinait que trop bien pourquoi Margaret avait subitement voulu s'entretenir avec son frère. Elle cherchait à connaître les tractations qui avaient provoqué leur mariage.

Bon sang !

Godric s'était douté dès le début que cette histoire lui reviendrait en pleine figure. Dès ce fameux soir où, rentrant chez lui, il avait trouvé Reading l'attendant dans son bureau... Mais là non plus, il n'avait pas eu le choix. Reading savait. Reading savait que Godric était le Fantôme de Saint-Giles. Et il l'avait menacé de le révéler au grand public. Sur le coup, Godric avait eu envie de l'envoyer au diable. Qu'il dévoile son identité, s'il y tenait tant que cela ! Mais il s'était ravisé.

Godric s'était attaché à la population de ce quartier, et l'aide qu'il pouvait lui apporter était importante à ses yeux. Cette part de lui-même n'était pas morte avec Clara.

Alors, il s'était soumis au chantage de lord Reading et il avait épousé Margaret. Et maintenant, bien sûr, Margaret voulait savoir pourquoi.

Godric désirait-il qu'elle le découvre ?

Non, évidemment. Comment pouvait-il se poser une question aussi idiote ?

Il n'eut pas le temps de s'appesantir sur le sujet : la porte de lord Griffin s'ouvrit et Margaret sortit sur le perron, qu'éclairaient deux lanternes. La jeune femme se tourna vers son frère pour lui dire quelque chose, avant de descendre les marches, plus belle que jamais dans sa robe de bal saumon sur laquelle elle avait passé une capeline blanche nouée au cou.

Godric n'aurait su dire, à son expression, si elle avait appris son secret.

La jeune femme remonta en voiture et le cocher donna à ses chevaux le signal du départ. Godric était à pied. Heureusement, les rues de Londres étaient si tortueuses et leurs pavés si mal entretenus, qu'il n'eut aucune peine à suivre l'attelage en courant le long des immeubles pour rester le plus possible dans la pénombre.

Il ne croisa qu'un ramasseur d'ordures, lequel, voyant le Fantôme, laissa tomber ses seaux avec un cri étranglé.

Mais Godric était déjà loin.

Il soupira de soulagement quand la voiture s'arrêta finalement devant Saint House. Par mesure de sécurité, il aurait dû s'empresser de rentrer par la porte de derrière pour gagner son bureau, au cas où sa femme le chercherait. Mais ce fut plus fort que lui : il resta tapi dans l'ombre pour le seul plaisir de voir Margaret descendre de voiture.

Le valet ouvrit la portière et déplia les marches. Cependant, Margaret ne sortit pas. Le valet se pencha en direction de l'habitacle, comme si sa maîtresse lui disait quelque chose. Puis il referma la portière, replia les marches, lança un ordre au cocher et reprit sa place à l'arrière de la voiture.

Bon sang ! Que trafiquait-elle ?

Godric regarda, impuissant, l'attelage redémarrer. Il fut encore obligé de le suivre, soulagé de porter sa tenue de Fantôme. Car si jamais Margaret allait retrouver un amant...

Sa poitrine se serra à cette idée. Il était peut-être « impossible », comme l'en avait accusé Margaret, mais il refusait qu'elle accorde ses faveurs à un autre homme.

L'attelage prit la direction du nord de la ville, puis obliqua légèrement vers l'ouest. Vers

Saint-Giles.

Incrédule, Godric continuait de suivre l'attelage. Elle n'allait tout de même pas retourner là-bas, après ce qui s'était passé l'autre soir ?

Dieu du ciel ! Si. L'attelage s'engagea dans Saint-Giles comme un agneau se dirigeant, sans le savoir, vers l'abattoir.

Godric tira ses deux lames et continua de courir.

Meg regardait par la vitre de la portière. Les rues de Saint-Giles semblaient calmes pour ne pas dire paisibles. Mais elle savait qu'il ne fallait pas se fier aux apparences. Ce quartier était l'un des plus dangereux de Londres.

C'était là que Roger avait trouvé la mort, deux ans plus tôt. Il avait été retrouvé gisant sur le pavé par une fraîche nuit de printemps, son sang s'écoulant dans le caniveau.

La voiture s'était immobilisée. Meg ravala ses larmes, inspira profondément et ouvrit la portière, avant même qu'Oliver, son valet, ait pu descendre de son perchoir.

— Restez là-haut, lui dit-elle.

— Vous feriez mieux de le prendre avec vous, milady, protesta Tom, le cocher.

— Je... j'ai besoin d'être seule un moment.

Avant de descendre de voiture, Meg tira l'un des pistolets cachés sous la banquette. Puis, après un bref instant d'hésitation, elle prit également une dague, qu'elle glissa dans sa manche. La dague était surtout décorative, mais elle pourrait tenir en respect un tire-laine le temps que Tom et Oliver arrivent à sa rescousse.

Non pas que Meg cherchât les ennuis. Elle ne comptait pas s'éloigner beaucoup de la voiture. Mais elle avait dit vrai à Tom : elle désirait être un moment seule, comme si elle se recueillait sur la tombe de Roger.

Peut-être le besoin aussi d'échapper à l'obstination masculine qu'elle avait dû endurer toute la soirée. Avec Griffin et Godric, mais aussi avec lord d'Arque. Il n'avait cherché qu'à flirter avec elle, sans se soucier de savoir pourquoi elle souhaitait lui parler. En fait, Meg se sentait prise au piège de tous les côtés. Depuis qu'elle était arrivée à Londres, rien ne se passait comme elle l'avait espéré.

Pas même ce petit pèlerinage.

Elle sentait bien qu'elle s'éloignait de plus en plus de Roger, alors même qu'elle foulait les pavés sur lesquels il avait rendu son dernier soupir.

La jeune femme s'arrêta au milieu de la rue déserte et sombre, à l'image de toutes les autres rues du quartier. Les commerçants de Saint-Giles n'avaient pas les moyens de se payer des lanternes pour éclairer leurs devantures. Ou alors, ils n'en avaient cure. Quoi qu'il en soit, la nuit s'infiltrait partout, rendant le moindre bruit suspect.

Meg frissonna et resserra les pans de sa cape, bien qu'il ne fît pas très froid. L'endroit semblait hanté, et pas seulement par le souvenir de Roger.

Sa voiture n'était qu'à quelques mètres de distance, pourtant la jeune femme se sentait perdue, au milieu de nulle part.

Pourquoi Roger était-il venu ici ?

Il n'habitait pas à proximité et pour autant que Meg pût le savoir, il ne connaissait personne dans Saint-Giles. Meg avait aimé Roger de tout son cœur et elle était convaincue que son amour avait été payé de retour, cependant elle n'arrivait pas à s'expliquer ses dernières heures.

Tout ce qu'elle savait, en fait, c'était qu'il était venu dans ce quartier, et que le Fantôme de Saint-Giles l'avait tué.

Mais pourquoi ? Pourquoi Roger, plutôt qu'un autre ?

Quand elle avait appris son assassinat, Meg n'avait pas cru un seul instant que Roger ait pu avoir l'inconscience de provoquer quelque bandit. Maintenant, elle n'était plus sûre de rien. Elle n'était même pas certaine d'avoir vraiment su qui était Roger, et cette idée accentuait encore son désarroi.

Quelque chose bougea dans la pénombre.

Meg brandit son pistolet avant même que le Fantôme de Saint-Giles ne se matérialise devant elle. Elle était folle de rage. Comment osait-il souiller un sol sacré pour elle ?

— Vous ne devriez pas être là, milad...

Meg appuya sur la détente. Mais aucun coup de feu ne partit. Le pistolet n'émit qu'un petit bruit étouffé.

Le Fantôme en profita pour se jeter sur elle, lui arracher le pistolet des mains et le lancer au loin sur les pavés, hors de portée.

Elle voulut crier sa colère, mais il plaqua une main sur sa bouche, tandis que de son autre bras il l'attirait violemment contre lui.

Meg tenta de se défendre en lui donnant des coups de coude et des coups de pied, mais le Fantôme était d'une force étonnante et il n'eut aucun mal à l'entraîner dans un recoin obscur. En désespoir de cause, la jeune femme essaya de lui donner un coup de tête, mais elle manqua sa mâchoire et heurta son torse.

— Bon sang... grogna-t-il, de rage plus que de douleur.

Cet assassin ne semblait même pas sentir les coups que lui donnait Meg. Elle leva les yeux vers lui et le fusilla du regard, le mettant au défi de lui faire subir le sort qu'il lui réservait.

Le Fantôme accrocha un instant son regard, puis il ôta la main qui bâillonnait la bouche de Meg. Mais avant que la jeune femme ait pu reprendre sa respiration, il...

... l'embrassa !

Meg eut la sensation que le sol se déroba sous ses pieds. Le Fantôme était en colère - comme elle. Et son baiser n'avait rien de tendre. Cependant, Meg ne put s'empêcher d'en éprouver un agréable frisson.

Non ! C'était mal. S'il y avait au monde un seul homme qu'elle ne pouvait laisser l'embrasser, c'était bien lui.

Meg voulut reculer, mais il lui tenait fermement la nuque tandis que sa langue essayait de forcer le barrage de ses lèvres. Meg ouvrit légèrement la bouche, mais ce fut pour lui mordre la lèvre. Elle sentit le goût du sang sur sa langue, mais cela ne suffit pas à arrêter le Fantôme. Il la pressa plus fort contre lui, et elle put sentir son membre érigé palpiter contre son ventre.

Elle aurait dû être révoltée. N'éprouver que du dégoût. Au lieu de quoi...

Elle mouillait !

Elle ouvrit de nouveau la bouche, sous l'effet de la surprise et il en profita pour introduire sa langue en elle.

Non. Non, non, non et non !

Pas avec cet homme. C'était impossible.

S'il ne s'arrêtait pas, Meg serait obligée de se trahir et de trahir Roger. Elle s'y refusait.

Le Fantôme l'embrassait toujours, mais Meg avait les mains libres. Elle sortit sa dague de sa manche et elle le frappa dans le dos de toutes ses forces, décuplées par la colère et le

chagrin.

La lame traversa la laine du costume. Puis elle s'enfonça dans ses chairs avant de buter sur quelque chose de dur.

Le Fantôme la regarda avec incrédulité.

— Oh, Meg !

L'Hellequin ne se retourna même pas vers la jeune femme montée en croupe derrière lui et il poursuivit sa chevauchée.

« Quelles sont vos intentions ? » lui demanda-t-il.

« Je m'accrocherai à vous jusqu'à ce que vous libériez l'âme de mon bien-aimé », répondit courageusement Foi.

*L'Hellequin hocha la tête. « Dans ce cas, préparez-vous à traverser la rivière du Chagrin. »
[...]*

op. cit.

Seul un imbécile irait baisser sa garde dans Saint-Giles.

Les paroles du mentor de Godric, sir Stanley Gilpin, résonnaient sous son crâne. Sir Stanley n'aurait pas manqué de le traiter d'idiot, s'il avait pu voir Godric, avec la petite dague de sa femme plantée dans son dos.

— Godric !

Celui-ci cligna les yeux et s'aperçut que Meg était devenue pâle. Elle avait écarquillé les yeux, lorsqu'il avait murmuré son nom. Mais sa stupeur redeviendrait vite de la colère, dès qu'elle se souviendrait qu'elle le considérait comme l'assassin de son amant.

Un bruit de sabots se fit entendre.

Godric passa une main dans son dos et il réussit à saisir le manche de la dague.

— Mon Dieu, je vous ai tué ! gémissait Margaret, les larmes aux yeux.

Godric n'avait pas le temps de se réjouir de son émotion.

— Pas tout à fait.

Il retira la dague, d'un geste vif mais douloureux, ce qui fit de nouveau saigner sa blessure. Puis il glissa la dague dans l'une de ses bottes et il prit Margaret par le coude.

— Venez.

Personne n'avait les moyens de se payer un cheval à Saint-Giles. Ce bruit de sabots ne pouvait avoir qu'une seule explication.

— Mais votre dos ! protesta Meg. Vous devriez vous allonger. Je vais demander à Oliver et à Tom de...

— Vite, s'il vous plaît, la pressa Godric.

Avant de rallier la voiture de sa femme, il ôta son masque et son chapeau, afin que les domestiques puissent le reconnaître.

Ce qui ne les empêcherait sans doute pas de se demander pourquoi il portait une tunique d'Arlequin, des bottes montantes et une grande cape.

Mais tant pis. Il avait d'autres inquiétudes plus urgentes à cet instant que de voir les domestiques de sa femme découvrir son secret.

Par chance, Meg n'essaya pas de protester au moment de monter en voiture. Godric la poussa sur une banquette et l'attelage démarra aussitôt. Puis il fourra son masque, son chapeau, sa cape et ses lames dans le compartiment aménagé sous l'autre banquette. Quand

ce fut terminé, il rabattit le siège et s'assit à son tour. Meg se précipita à ses côtés.

— Vous saignez. Je vois une tache brillante maculer votre tunique.

Des cris se firent entendre, au-dehors.

Pour toute réponse, Godric fit passer le haut de sa tunique par-dessus sa tête. Il ne portait en dessous qu'une simple chemise de peau blanche.

— Venez dans mes bras.

— Pardon ?

— Nous allons nous faire arrêter par les dragons, expliqua Godric, l'attirant sur ses genoux et lui écartant les cuisses pour qu'elle puisse le chevaucher. S'ils découvrent que je suis le Fantôme, nous sommes tous les deux perdus, comprenez-vous ?

Elle écarquilla les yeux. Mais elle hocha la tête. Sa femme ne manquait ni de courage ni d'intelligence.

L'attelage, encadré par les soldats qui ordonnaient au cocher de s'arrêter, ralentissait déjà.

— Parfait, dit Godric. Maintenant, laissez-moi faire.

Il tira la dague de sa botte et il s'en servit pour trancher le bustier de Meg en son milieu, ainsi que la camisole qu'elle portait dessous. N'importe quelle autre femme aurait protesté avec véhémence - la robe était en soie et coûtait une petite fortune. Mais Meg se contenta de le regarder faire avec étonnement.

Ensuite, Godric écarta les pans de la robe et de la camisole qu'il venait de trancher pour révéler deux seins magnifiques, parmi les plus beaux qu'il ait jamais vus. Si sa vie n'avait pas été en jeu, il aurait pris le temps de les admirer plus à loisir. Mais la vie de Meg était également menacée - ou du moins, sa réputation. S'il était pendu comme criminel, la jeune femme serait bannie par la bonne société et même par sa famille.

Il la serra contre lui, à l'instant même où une main agrippait la portière de la voiture. Puis il referma ses lèvres sur un téton et le suçait goulûment, enivré par l'odeur de femme et de parfum à la fleur d'oranger.

Elle se cambra contre lui. Contre le membre de Godric, dur comme du bois.

La portière de la voiture s'ouvrit à la volée.

Godric sentit sa femme tressaillir, mais elle enfouit ses mains dans ses cheveux.

— Que... commença une voix autoritaire.

Une voix de capitaine des dragons.

Godric redressa la tête, feignant la colère, et il pressa Meg contre son torse pour couvrir sa nudité. La jeune femme cacha son visage au creux de son épaule avec un gémissement embarrassé.

Et alors, la colère de Godric devint réelle.

— Que signifie cette intrusion ? gronda-t-il.

Le capitaine Trevillion ne devait pas souvent rougir, mais c'est pourtant ce qui lui arriva.

— Je... euh... je suis le capitaine James Trevillion, du 4^e dragons, et je suis chargé de capturer le Fantôme de Saint-Giles. L'un de mes hommes pensait avoir vu le Fantôme pénétrer dans cette voiture. Si vous...

— Je me moque de savoir qui vous êtes chargé de capturer, répliqua Godric. Sortez immédiatement de ma voiture, avant que je ne vous...

Mais Trevillion bredouillait déjà une excuse, en même temps qu'il refermait la portière. Meg se redressa.

— Attendez, lui murmura Godric, une main toujours plaquée dans le dos de la jeune

femme.

Il savait, d'expérience, que Trevillion n'était pas facile à berner.

Ce n'est que lorsque l'attelage redémarra qu'il laissa Meg glisser de ses genoux.

— Votre ruse a fonctionné, murmura-t-elle. Mais comment va votre dos ?

— Ce n'est rien, la blessure n'est pas profonde, chuchota Godric.

Plus personne ne pouvait les entendre, avec le bruit des roues sur les pavés, mais il semblait logique de parler bas. Godric s'attarda sur le bustier qu'il avait déchiré. Un téton était encore tout rouge et humide. Il détourna le regard. Son membre, toujours érigé, n'avait apparemment pas compris que la comédie était terminée.

— Je suis navré pour votre robe.

— Ne soyez pas idiot, répliqua-t-elle, mais Godric crut la voir rougir.

Avait-elle cambré les reins d'excitation... ou pour rendre leur comédie plus vraisemblable ?

— Laissez-moi voir votre dos, ajouta-t-elle.

Godric soupira et se pencha en avant avec une grimace de douleur. Le temps qu'il avait passé le dos plaqué contre la banquette avait permis au sang de coaguler, mais son mouvement avait rouvert sa blessure et il sentait de nouveau le sang couler. Elle sursauta.

— Tout votre dos est rouge de sang !

— La blessure n'est pas profonde, insista Godric. Croyez-moi, le sang ne prouve rien.

Sa remarque lui valut un regard en coin de la jeune femme, moitié inquiet, moitié intrigué.

Puis elle appuya quelque chose contre son dos, et il grimaça encore de douleur. Mais, dans son geste, Meg pressa ses seins contre lui et il se laissa aller à fermer les yeux.

— Godric, murmura-t-elle, d'une voix anxieuse. Godric !

Il rouvrit les yeux. Elle le regardait, et il éprouva une irrésistible envie de la reprendre dans ses bras pour la sentir encore se cambrer sous ses caresses.

Godric cligna plusieurs fois les yeux. L'habitacle de la voiture semblait danser devant lui.

— Je suis désolée, dit-elle, d'une voix désemparée, alors qu'elle pressait toujours une main dans son dos pour stopper l'hémorragie, sans succès. Il vous faut un docteur. J'en ferai chercher un dès que nous serons arrivés à la maison.

— Non, pas de docteur.

Il aurait voulu secouer la tête pour appuyer sa dénégation, mais une nausée l'en empêcha.

— Moulder s'occupera de moi, ajouta-t-il.

— Si j'avais su que vous étiez le Fantôme, je ne vous aurais pas poignardé.

— Pas toujours, murmura Godric, mais il vit, à son expression, qu'elle ne le comprenait pas.

Il éprouvait des difficultés à parler, cependant il tenait absolument à lui faire comprendre quelque chose.

— Je n'ai pas tué Roger Fraser-Burnsby, ajouta-t-il.

Elle hocha distraitement la tête, avant d'examiner de nouveau son dos.

— Je ne pense pas que...

Godric lui saisit le bras pour l'obliger à le regarder en face.

— J'étais au bal de d'Arque, ce soir-là. Je...

Elle s'était évanouie devant lui en apprenant la mort de son amant - mais à ce moment-là, bien sûr, Godric ignorait que Fraser-Burnsby était son amant. Il avait juste eu le temps de la rattraper dans ses bras avant que sa tête ne heurte le dallage de marbre. Puis il l'avait portée dans un petit salon discret, où il l'avait abandonnée aux bons soins d'Isabel Beckinshall.

— Je n'étais pas à Saint-Giles.

Elle lui caressa doucement la joue. Elle ne semblait pas se soucier que ses doigts fussent couverts de sang.

— Je sais, dit-elle. Je sais.

Godric battit des paupières, et Meg crut qu'il perdait connaissance.

— Godric ! s'exclama la jeune femme, alors que la tête de son mari s'affaissait sur le côté.

Il réussit à se redresser, par un suprême effort de volonté, mais son visage était devenu blanc comme un linge.

— Avez-vous confiance en votre cocher ? Et en votre valet ?

— Oui, bien sûr, répondit Meg sans hésiter, avant de réaliser que la vie de Godric dépendrait maintenant de la discrétion d'Oliver et de Tom. Ils ont toujours été d'une parfaite loyauté. Comme tous mes autres domestiques.

— Parfait. Aussitôt que la voiture s'arrêtera, demandez à Oliver de trouver Moulder. Il saura quoi faire.

À la façon dont il serrait les mâchoires, Meg devina qu'il devait beaucoup souffrir.

— Combien de fois avez-vous déjà traversé des moments comme celui-ci ? murmura Meg.

— Suffisamment pour savoir que cette blessure ne me sera pas fatale.

Meg était stupéfaite. Quelques jours auparavant, elle l'avait pris pour un vieillard décrépi. Et maintenant, alors qu'il était blessé et qu'il perdait beaucoup de sang, il respirait la force et la vitalité.

Comment avait-elle pu se laisser abuser par sa prétendue sénilité ?

Meg frissonna. Elle était encore dénudée jusqu'à la taille. Son geste, aussi choquant qu'excitant, lui avait presque fait oublier le danger. Au point que lorsque le capitaine des dragons avait ouvert la portière de la voiture, Meg avait sursauté sous l'effet de la surprise.

L'heure, cependant, n'était pas à l'introspection. Meg examinerait plus tard sa réaction aux caresses de son mari. Dans l'immédiat, ils approchaient de Saint House et elle devait remettre un semblant d'ordre dans sa toilette.

Elle remonta les pans de sa robe et boutonna sa cape au col. A condition que personne ne la regarde de trop près, elle pourrait gagner sa chambre sans risquer de se faire remarquer.

Dès que l'attelage s'arrêta, elle entrouvrit la portière pour ordonner à Oliver d'aller chercher Moulder. Dieu seul savait ce que son valet et son cocher pouvaient bien penser des événements de la soirée. Ils devaient avoir reconnu le costume de Godric lorsqu'il était monté en voiture. Et comme si cela ne suffisait pas, le capitaine des dragons avait voulu fouiller le véhicule.

Heureusement, Godric n'avait pas été arrêté.

Meg se promit de parler aux deux domestiques et de les remercier pour leur discrétion.

La portière se rouvrit bientôt sur Moulder.

— Je parie que vous vous êtes encore mis dans de beaux draps ? lança-t-il, avant d'écarquiller les yeux en découvrant Meg. Mi... milady ?

— J'ai une blessure à l'arme blanche dans le dos, expliqua calmement Godric, bien qu'il frissonnât.

Moulder reporta son attention sur son maître.

— Le mieux est de vous rentrer à l'intérieur.

— Oui, mais discrètement, précisa Godric.

— Bien sûr, acquiesça Moulder à voix basse.

Il déploya une vieille cape qu'il drapa sur les épaules de Godric, cachant ainsi son costume

de Fantôme. Puis, haussant le ton, il ajouta :

— Auriez-vous encore bu quelques verres de trop, monsieur ?

Godric leva les yeux au ciel, tandis que Moulder passait un bras sous son épaule pour l'aider à descendre de voiture.

— Je déteste ce subterfuge, maugréa-t-il. Ça me fait passer pour un imbécile.

— Seul un imbécile se laisserait poignarder dans le dos par un tire-laine, objecta Moulder, à voix basse.

— Ce n'était pas un tire-laine, grimaça Godric.

— Ah ? Alors, qui était-ce ?

Les deux hommes titubaient, comme si Godric était réellement soûl. Meg s'empressa de descendre à son tour de voiture pour soutenir Godric de l'autre côté.

— C'était moi, dit-elle.

Moulder écarquilla les yeux pour la deuxième fois.

— Si c'est vrai, j'aurais voulu être là pour voir ça.

— Ordure, marmonna Godric, alors qu'ils gravissaient le perron.

— Je ne suis pas fière de mon geste, précisa Meg, penaude.

Godric tourna la tête vers elle.

— Ce n'était pas de votre faute.

Ils marquèrent un arrêt devant la porte d'entrée. Le bras de Godric pesait lourdement sur l'épaule de Meg et elle aurait sans doute l'épaule ankylosée demain, mais ce n'était pas cela qui l'inquiétait. Godric frissonnait de plus en plus fort.

— Entrons, le pressa-t-elle. Vous vous reposerez une fois dans votre chambre.

L'espace d'un instant, le regard de Meg accrocha celui de Moulder, et elle comprit qu'ils partageaient la même crainte. Si Godric perdait connaissance maintenant, ils seraient obligés de demander à des valets de le monter jusqu'à l'étage. Moins de domestiques seraient au courant de son état réel et mieux cela vaudrait.

Hélas, ils jouaient de malchance, car la gouvernante, Mme Crumb, apparut alors qu'ils arrivaient au bas de l'escalier.

— Puis-je vous aider ?

Mme Crumb était toujours tirée à quatre épingles, de nuit comme de jour, et elle les regardait d'un air serein, comme si elle venait de leur suggérer de prendre le thé dans le petit salon.

— Apportez-nous de l'eau chaude, répondit Moulder, avant que Meg ait pu rassembler ses esprits. Et aussi des linges propres, ainsi que le brandy qui se trouve dans le bureau de M. Saint-John, s'il vous plaît, madame Crumb.

Meg réalisa que Moulder était habitué à ce genre d'urgences. Elle retint son souffle dans l'attente de la réaction de la gouvernante. Celle-ci aurait très bien pu prendre offense de recevoir un ordre d'un autre domestique devant leurs maîtres.

Mais Mme Crumb n'hésita qu'un bref instant, avant de répondre :

— Tout de suite, monsieur Moulder.

Et elle tourna les talons, l'air aussi parfaitement calme que d'habitude. Meg jeta un regard à Moulder. Il semblait aussi surpris qu'elle.

— Je crois que je commence à apprécier cette femme, dit-il.

Ils montèrent très lentement l'escalier. Meg n'en revenait toujours pas d'avoir haï pendant si longtemps le Fantôme pour, aujourd'hui, prier le ciel qu'il arrive encore conscient jusqu'à

son lit. Demain matin, Meg devrait reconsidérer cette histoire depuis le début et chercher qui était l'assassin de Roger mais, pour ce soir, elle n'avait qu'un souci : que Godric soit sauf !

Quand ils gagnèrent enfin sa chambre, il était essoufflé et de la sueur perlait à son front. Moulder l'aida à s'asseoir sur une chaise. Puis il disparut quelques instants dans la penderie. Godric voulut se débarrasser de sa chemise ensanglantée, mais ses mouvements étaient gauches et Meg se précipita pour l'aider.

— Laissez-moi faire.

La chemise s'était collée à sa blessure et elle devinait qu'il souffrirait terriblement lorsqu'elle la retirerait.

— Meg, murmura-t-il.

Enfin, il l'appelait par son diminutif ! Des larmes lui brouillèrent la vue.

— Je suis tellement désolée.

Il leva une main, comme s'il voulait lui caresser la joue.

— Me revoilà ! lança Moulder, d'un ton un peu trop jovial, alors qu'il revenait avec un coffret en bois dans les mains.

Au même instant, quelqu'un frappa à la porte.

Meg alla entrouvrir le battant.

La toujours efficace Mme Crumb arrivait avec une pile de linges propres soigneusement pliés, une bouteille de brandy et une bouilloire fumante.

— Merci beaucoup, lui dit Meg, prenant le tout.

— Avez-vous besoin d'autre chose, milady ? s'enquit la gouvernante.

— Non, ce sera tout, répondit Meg. J'apprécierais que vous ne racontiez pas aux autres domestiques ce que vous avez vu ce soir, ajouta-t-elle, en se mordillant la lèvre.

Mme Crumb arqua imperceptiblement un sourcil.

— Naturellement, milady, répliqua-t-elle, avant de tourner les talons.

Zut ! Meg comprit qu'elle avait offensé sa gouvernante. La jeune femme referma la porte avec un soupir. Demain matin, elle s'excuserait auprès de Mme Crumb.

Elle revint vers la chaise. Entre-temps, Moulder avait débarrassé Godric de sa chemise. Ce dernier s'était assis à califourchon sur la chaise, de façon à présenter son dos à Moulder, qui entreprenait déjà de nettoyer la blessure.

Meg s'immobilisa en découvrant le tableau qui s'offrait à ses yeux. Le dos de Godric n'était certainement pas celui d'un vieillard sénile ! Ses muscles puissants témoignaient de son habitude de manier l'épée ; sa colonne vertébrale affleurait sous la peau comme chez un jeune homme en possession de toute sa virilité ; ses hanches étroites et ses fesses musclées se trouvaient parfaitement moulées dans sa tunique de Fantôme.

Dieu du ciel ! La jeune femme s'obligea à détourner le regard et elle posa son chargement sur une table. Elle avait bien du mal à faire le rapprochement entre le Godric qu'elle croyait connaître et celui auquel elle était confrontée ce soir.

Son mari tourna la tête dans sa direction, comme s'il avait deviné sa confusion.

— Moulder va s'occuper de tout. Je suis sûr que vous êtes fatiguée.

— Mais... protesta Meg avec un geste d'impuissance. Je voudrais vous aider.

— Ce ne sera pas nécessaire, milady, assura Moulder, qui ouvrit le coffret en bois, révélant un assortiment de scalpels, ciseaux, aiguilles et fils. Vous pourriez même trouver cela pénible, ajouta-t-il, avant de choisir une aiguille avec soin.

Meg n'avait en effet pas très envie de voir Moulder recoudre Godric. Cependant, elle voulait

rester pour le réconforter.

— Meg, intervint Godric d'un ton sec. Allez vous coucher.

De toute évidence, il n'avait pas besoin de son réconfort.

— Bon, très bien, dit-elle, s'obligeant à masquer sa déception. Bonne nuit.

Et elle gagna sa propre chambre.

Le lendemain matin, Godric fut lentement tiré du sommeil par une douleur lancinante dans le dos. Il garda un moment les yeux fermés pour tenter de retenir les lambeaux d'un rêve qui s'effiloçait. Dans son rêve, Meg était assise sur une grosse branche d'un arbre en fleur. Elle se penchait vers Godric et ses seins jaillissaient presque du bustier de sa robe saumon.

Godric réalisa qu'il ne rêvait plus et qu'il s'était réveillé avec une puissante érection.

Et que quelqu'un se trouvait dans sa chambre.

Non. Pas quelqu'un. Meg !

Il essaya de comprendre comment il avait pu deviner qu'il s'agissait de Meg. Mais finalement, il dut renoncer à son effort de réflexion. De toute évidence, le sixième sens qui lui permettait de reconnaître la présence de sa femme échappait aux ressources de son intellect.

Il ouvrit les yeux et roula sur le dos.

Ou plutôt, il essaya de rouler sur le dos. Mais la douleur qui lui cisaila l'omoplate lui remémora immédiatement les événements de la soirée. Meg l'avait frappé et elle savait désormais qu'il était le Fantôme de Saint-Giles. L'existence de Godric se compliquait.

La jeune femme portait ce matin un ravissant ensemble rose et vert pomme. Godric la regarda arranger le pichet et la cuvette de sa table de toilette.

Sans doute fit-il du bruit, car elle se tourna vers lui, le visage lumineux.

— Vous êtes réveillé.

Godric se redressa pour s'asseoir dans le lit, avec une grimace de douleur.

— Il semblerait.

— Vous sentez-vous mieux ? En tout cas, vous avez meilleure mine. Hier soir, vous étiez aussi pâle... qu'un fantôme.

— Meg...

— Griffin m'a avoué qu'il vous avait obligé à m'épouser.

Godric ne s'attendait pas du tout à ce que la conversation prenne cette direction.

— C'est exact, répondit-il prudemment.

Elle se mit à faire les cent pas devant la cheminée.

— Je suis désolée. Il n'aurait pas dû faire cela.

— Mettez-vous à sa place, Meg. Reading est votre frère. Et vous étiez en grand désarroi. Je ne peux pas dire que j'aie apprécié son chantage, mais du moins, je comprenais ses raisons.

— Ce qui n'a pas dû vous empêcher de me détester.

— Ne soyez pas ridicule. Vous savez très bien que je ne vous reprocherai jamais de...

— Qu'est-ce que je sais très bien ? le coupa-t-elle. Jusqu'à hier soir, je croyais vous connaître. Je vous prenais pour un vieux loup solitaire, qui vivait presque reclus dans sa grande maison poussiéreuse dont il ne sortait que pour se rendre dans des cafés. Mais j'ai découvert que la nuit, vous couriez les rues de Saint-Giles, vêtu d'une ridicule tenue d'Arlequin et le visage dissimulé derrière un masque grotesque. J'en suis donc arrivée à la conclusion que je ne « savais » rien de vous, Godric.

Sa poitrine se soulevait rapidement, au rythme de sa respiration. Ses yeux lançaient des éclairs. Dieu du ciel ! Elle était magnifique lorsqu'elle était en colère.

Godric s'éclaircit la voix.

— Un vieux loup solitaire ?

— Un vieux loup solitaire ? répéta-t-elle, l'imitant avec une horrible voix haut perchée. C'est tout ce que vous trouvez à dire ? Le soir de mon arrivée à Londres, je vous ai vu tuer au moins un homme.

— Oui.

— Combien en avez-vous tués, en tout ?

— Comment cela ?

— Combien d'hommes avez-vous tués, depuis que vous êtes le Fantôme, Godric ?

Il détourna le regard.

— Je n'ai pas compté.

Elle faillit s'étrangler.

— Vous ne « savez » même pas combien d'hommes vous avez tués ?

Godric n'était pas un lâche. Aussi redressa-t-il la tête pour accrocher son regard et lui laisser lire la réponse dans ses yeux.

Elle déglutit.

— Ils étaient tous mauvais, c'est cela ? dit-elle, mais sa voix manquait d'assurance, comme si elle voulait surtout se convaincre elle-même, sans grand succès. Tous... tous ces gens que vous avez tués étaient comme ces bandits de l'autre soir. Et vous les avez tués pour sauver d'autres gens.

Godric devinait à son regard qu'elle cherchait désespérément à se persuader qu'il n'était pas un monstre. Il décida de l'encourager dans cette voie, même s'il était conscient qu'à Saint-Giles, rien n'était jamais tout à fait blanc ni tout à fait noir. Certes, le quartier était écume par les voleurs et les assassins, mais la plupart du temps, ils ne volaient ou ne tuaient que pour se nourrir et nourrir leur famille.

Toutefois, cela ne l'avait jamais empêché d'agir.

— Oui. Je ne tue que ceux qui s'en prennent aux plus faibles et aux plus vulnérables.

Le soulagement se lut dans les yeux de sa femme. Godric s'en réjouit. Meg était une créature de lumière et de félicité. Elle n'avait pas à supporter la noirceur qu'il affrontait nuit après nuit dans les rues de Saint-Giles.

— J'en suis bien aise... C'est pour cela que Griffin vous a fait chanter, n'est-ce pas ? Il savait que vous étiez le Fantôme, hasarda-t-elle, les sourcils froncés.

— Oui.

— Je vois.

Elle hocha la tête pour elle-même, l'air songeuse, avant de se laisser choir dans l'un des fauteuils disposés face à la cheminée.

— Eh bien, dit-elle, je suis contente d'avoir découvert la vérité. J'estime qu'une femme, même mariée dans des circonstances particulières, a le droit de connaître le passé de son mari. Maintenant que cette histoire est derrière vous, enfin derrière nous, je pense que...

— Meg, murmura Godric, soudain inquiet.

Mais elle ne parut pas l'entendre.

— Nous saurons mieux comment nous entendre à l'avenir, poursuivit-elle. Je...

Elle s'interrompit, comme si elle venait de réaliser que quelque chose clochait.

— Qu'y a-t-il ? pressa-t-elle.

— Je n'ai pas l'intention de renoncer à être le Fantôme de Saint-Giles.

Elle écarquilla les yeux.

— Mais... il le faut pourtant.

— Pourquoi donc ?

— Parce que... (Elle ouvrit grand les mains.) Parce que c'est dangereux. Et que vous avez tué des gens. Vous devez arrêter.

Godric soupira. Il aurait pu lui parler de la femme qu'il avait sauvée d'un viol le mois dernier, ou de la pauvre vendeuse de fleurs qu'il avait protégée contre des voleurs la semaine d'après, ou encore des deux fillettes qu'il avait menées à l'orphelinat de M. Makepeace la nuit où il était venu à la rescousse de Meg. Il aurait pu lui raconter bien d'autres histoires horribles... Mais même s'il ne devait plus sauver une seule vie à l'avenir, il ne changerait pas sa réponse.

— Non. Je n'arrêterai pas.

Elle médita un moment son refus, avant de redresser le menton.

— Très bien, dit-elle. Si c'est votre choix.

Godric comprit qu'elle n'en avait pas terminé et qu'il n'aimerait pas ce qu'elle ajouterait.

— Moi, mon choix, c'est de retrouver l'assassin de Roger. Et de le tuer, claironna Meg.

Foi regarda droit devant eux et elle aperçut une rivière aux eaux noires qui semblait couler à perte de vue. L'Hellequin n'hésita pas une seconde : il engagea son cheval dans la rivière. Foi s'agrippa plus fermement à ses épaules, tandis que le cheval commençait à nager. Baissant les yeux vers l'eau d'un noir de jais, elle crut remarquer des formes vaporeuses qui flottaient sous sa surface. Et plus elle regardait, plus elle leur trouvait une apparence humaine. [...]

op. cit.

La seconde fois que Godric se réveilla ce jour-là, ce fut à cause de gloussements étouffés. Il jeta un regard à la fenêtre de sa chambre et il estima, d'après l'inclinaison du soleil, que l'après-midi devait toucher à sa fin. Apparemment, après sa conversation avec Meg, il avait passé toute la journée à dormir. Le vœu de la jeune femme lui donnait la migraine.

Meg était sa femme.

Le devoir de Godric était de la protéger, y compris de ses propres folies. Et il s'y serait de toute façon employé, même s'il ne... ressentait pas quelque chose pour elle depuis ces derniers jours.

Cette idée aussi lui donnait la migraine.

Godric soupira et se leva avec précaution. Cette nuit, après avoir pansé son épaule, Moulder lui avait assuré que sa blessure était sans gravité. Mais à présent, Godric partageait difficilement son optimisme. Il éprouva des difficultés à lever son bras gauche pour passer sa chemise et il lui fallut une éternité pour enfiler chaussettes, pantalon et chaussures. Toutefois, Godric était conscient qu'il avait déjà souffert par le passé de blessures beaucoup plus sérieuses.

Il lui était même arrivé, en de rares occasions, de ne pas quitter le lit pendant plusieurs jours.

Il enfila son gilet et le boutonna, puis il se dirigea vers la porte qui communiquait avec la chambre de sa femme. Un autre gloussement, presque un éclat de rire, titilla sa curiosité et il cogna au battant avant de l'ouvrir.

Meg était assise sur un tapis rond au pied de son lit, ses jupes formant une corolle vert et rose autour d'elle. Les quatre fillettes de l'orphelinat embauchées comme soubrettes faisaient cercle autour d'elle. L'objet de leur amusement se trouvait sur les genoux de Meg. C'était une créature minuscule, dépourvue de poils et qui ressemblait à un rat.

Meg leva les yeux dans sa direction. Elle rayonnait. Godric fut soulagé de constater qu'elle ne semblait pas lui tenir rigueur de leur conversation.

— Venez voir, Godric ! Sa Grâce a eu ses petits.

Elle lui tendit la créature en forme de rat comme une offrande en gage de paix. Godric se laissa choir dans un fauteuil.

— C'est... très mignon.

La jeune femme baissa les bras.

— Pauvre chéri, murmura-t-elle au chiot, le serrant contre sa poitrine. N'écoute pas M. Saint-John. Tu es le petit chien le plus adorable que j'aie jamais vu.

Les quatre fillettes gloussèrent de plus belle. Godric haussa les sourcils.

— J'ai pourtant dit qu'il était mignon.

Sa femme s'esclaffa.

— Oui. Mais votre ton criait le contraire.

Godric voulut hausser les épaules, mais un élancement dans son dos lui fit regretter son geste.

Il avait essayé de ne pas grimacer de douleur, cependant Meg s'aperçut de sa gêne.

— Merci, les filles, dit-elle. Mary Compassion, conduis tes camarades en bas, s'il te plaît. Je suis sûre que Mme Crumb a besoin de vous, maintenant.

Les fillettes parurent déçues, mais elles se levèrent bien sagement et quittèrent la pièce dans le sillage de l'aînée.

Meg attendit que la porte se fût refermée derrière la dernière pour demander à Godric :

— Comment vous sentez-vous ?

Elle tenait le chiot devant son nez, comme un bouclier, et Godric aurait voulu le lui retirer des mains, pour déchiffrer l'expression de son visage.

— Mieux.

Elle hocha la tête.

— Je suis vraiment désolée de vous avoir fait du mal.

Apparemment, elle ne souhaitait pas reparler de leur conversation, et Godric ne songeait pas à s'en plaindre.

— Vous vous êtes déjà excusée, et je vous ai déjà répondu que ce n'était pas nécessaire. Ce n'était pas de votre faute. J'imagine que vous avez cru que je voulais vous agresser.

Elle détourna le regard et Godric sentit son cœur se serrer. Avait-elle trouvé son baiser répugnant ?

Il y eut un silence, un court silence qui parut à Godric durer une éternité.

Finalement, il désigna le chiot qu'elle tenait toujours dans ses bras :

— Ne pensez-vous pas que sa mère aimerait le récupérer ?

— Si, bien sûr.

À la grande surprise de Godric, elle s'allongea sur le ventre pour glisser le chiot sous le lit. Un petit glapissement répondit à son geste. Meg se redressa. Godric haussa les sourcils.

— Sa Grâce est dessous avec sa portée, expliqua Meg, pour répondre à son interrogation silencieuse. Elle a eu trois petits. Je ne me suis aperçue de sa présence que ce matin, quand les chiots ont commencé à se faire entendre.

— C'est étrange qu'elle ait choisi de mettre bas dans votre chambre.

Meg se releva et défroissa ses jupes avec un haussement d'épaules.

— Je suis bien contente que nous l'ayons trouvée. La grand-tante Elvina s'affolait de ne pas la voir dans sa chambre ce matin.

Godric hocha distraitement la tête. Comment pourrait-il la protéger ? Comment pourrait-il la préserver des débordements de sa générosité ?

Elle inspira profondément, comme pour se donner du courage.

— Godric ?

— Oui ?

— J'aimerais que vous me racontiez comment tout cela... Comment tout cela est arrivé ?

Pourquoi êtes-vous devenu le Fantôme de Saint-Giles ?

Godric hocha la tête.

— Oui, je peux vous le raconter.

Meg n'avait pas capitulé. Elle souhaitait toujours que Godric renonce à ses activités de Fantôme. Mais si elle voulait trouver les bons arguments pour le dissuader de continuer, elle devait d'abord comprendre comment il en était arrivé là.

Son mari était encore très pâle. Cependant, il était assis bien droit dans son fauteuil, le regard affûté. La jeune femme s'amusa une fois de plus de sa méprise. Dire qu'elle l'avait cru sénile ! Elle réalisait à présent que s'il n'avait pas la carrure imposante de certains hommes, il était fort, comme s'il avait été forgé dans quelque matériau indestructible. Du granit, par exemple. Ou un fer qui ne rouillerait pas. Quelque chose de puissant et de très... masculin.

Meg baissa les yeux sur ses mains. Ses pensées s'égarèrent.

— Avez-vous déjà entendu parler de sir Stanley Gilpin ? demanda-t-il.

Elle releva les yeux.

— Non, je n'en ai pas souvenir.

Il hocha la tête, comme s'il s'attendait à cette réponse.

— C'était un parent éloigné de mon père. Un cousin au troisième degré, ou quelque chose comme cela. Il est mort il y a déjà plusieurs années. Il avait fait fortune dans les affaires, mais il avait beaucoup d'autres centres d'intérêt.

— Lesquels ?

— Le théâtre, notamment. A une époque, il a possédé un théâtre et il a même écrit quelques pièces.

— Vraiment ? fit Meg, qui ne voyait pas le rapport avec le Fantôme de Saint-Giles. Quels étaient leurs titres ? J'en ai peut-être vu une, demanda-t-elle, en s'asseyant à droite de son mari, les mains sagement croisées sur ses genoux.

— C'est peu probable. J'aimais sir Stanley comme un père, mais il n'était pas vraiment doué pour écrire. Sa première pièce s'appelait *La romance du marsouin et du hérisson*. Elle fut jouée à Londres. Mais je doute fort qu'aucune autre de ses pièces n'ait pu être interprétée après cette première tentative.

Meg haussa les sourcils. Sa curiosité, finalement, était piquée.

— La romance du marsouin...

Il acquiesça.

— Et du hérisson. C'était épouvantable, pour être honnête. Mais je m'éloigne du sujet.

Il se pencha en avant, avec une légère grimace et posa les coudes sur ses genoux pour contempler ses mains croisées devant lui.

— Peut-être l'ignorez-vous, reprit-il, mais ma mère est morte quand j'avais dix ans.

Meg se doutait que sa mère était morte, puisque la mère de Sarah était sa belle-mère, mais n'avait jamais su qu'il avait perdu sa mère à un aussi jeune âge.

— Je suis désolée.

Il garda le visage baissé sur ses mains.

— J'étais très proche d'elle et sa mort m'a beaucoup affecté. Quand mon père s'est remarié, trois ans plus tard, j'ai assez mal réagi.

Sa voix ne trahissait pas d'émotion particulière, mais Meg devinait que le jeune garçon qu'il avait été autrefois ne s'était pas montré aussi détaché. Il avait probablement beaucoup

souffert de ce remariage.

— Que s'est-il passé ?

— Mon père m'a envoyé au collège et sir Stanley Gilpin m'a proposé de m'installer chez lui pendant les vacances scolaires.

Meg fronça les sourcils.

— Vous ne retourniez pas voir votre famille ?

— Non.

Il avait légèrement plissé les lèvres, attirant le regard de Meg sur sa bouche. Ces mêmes lèvres qui s'étaient refermées sur son téton...

La jeune femme déglutit et s'obligea à chasser cette image de son esprit. Que lui arrivait-il donc ?

— Ce... Cela devait être très dur d'être séparé de votre père ?

— Non, c'était mieux ainsi. Nous nous querellions trop souvent. Par ma faute. Je n'étais pas très raisonnable à l'époque. Je lui reprochais la mort de ma mère et je lui en voulais de s'être remarié. J'étais atroce avec ma belle-mère.

— Vous n'aviez que treize ans, fit valoir Meg, qui sentait son cœur se serrer. Je suis sûre qu'elle comprenait votre chagrin.

Il secoua la tête, comme s'il se refusait à la croire.

— Quoi qu'il en soit, c'est cette organisation qui prévalut pour les sept années suivantes. Quand je n'étais pas à l'école, j'habitais chez sir Stanley. Et c'est lui qui m'a appris.

Meg haussa les sourcils.

— Appris quoi ?

— À devenir le Fantôme de Saint-Giles. Sauf qu'au début, je considérais mon entraînement comme un simple exercice physique. Sir Stanley avait aménagé une pièce spécialement à cet effet, avec des mannequins en paille, des cibles, et toutes sortes de choses. C'est là qu'il m'a enseigné à pirouetter, à manier l'épée, à me battre à poings nus.

— Pirouetter ? répéta Meg, intriguée. Comme un acrobate de foire ?

Il tourna les yeux vers elle.

— Oui, ou comme un acteur comique. Cela peut vous paraître absurde, mais c'est un art très physique. Et parfaitement adapté à un gamin comme moi, qui avais beaucoup de rage à évacuer.

Meg était émue à l'idée de ce jeune garçon coupé de sa famille, seul avec sa colère. Elle éprouvait une soudaine gratitude pour sir Stanley Gilpin. Probablement avait-il été un excentrique, mais de toute évidence il savait comment prendre en main les jeunes hommes.

Godric fixa un instant les lèvres de Meg, avant de baisser de nouveau les yeux sur ses mains croisées.

— Les premières années, je ne me suis douté de rien. Mais l'année de mes dix-huit ans, nous avons fini par comprendre, à force d'indices concordants, que sir Stanley était le Fantôme de Saint-Giles et...

— Attendez ! le coupa Meg. Sir Stanley était-il le tout premier Fantôme ?

— Oui... enfin, pour autant que je sache. La légende du Fantôme de Saint-Giles est très ancienne. Il n'est pas impossible que quelqu'un d'autre, avant sir Gilpin, ait revêtu le costume du Fantôme.

Meg, amusée, se représenta une cohorte d'hommes prétendant, époque après époque, avoir été le Fantôme de Saint-Giles. Elle se demandait quelle pouvait bien être leur motivation.

Mais une autre question, plus pressante, lui brûlait les lèvres.

— Vous avez dit « nous ». Qui est ce « nous » ?

— Ah, fit Godric, se redressant sur son siège. C'est une bonne question.

Cherchait-il à esquiver ?

— Oui ? le pressa Meg.

Il la regarda droit dans les yeux.

— Je ne suis pas le seul.

— Comment cela ? s'exclama Meg, incrédule. Il y a donc plusieurs Fantômes ? En même temps ?

Godric hocha la tête.

— L'année de mes dix-huit ans, un autre garçon est venu partager mon entraînement. Il était plus jeune que moi, mais il avait autant la rage que moi à quatorze ans. Peut-être même davantage.

— Qui était-ce ?

— Je suis désolé, mais je ne peux pas vous le dire.

Meg se redressa elle aussi, indignée.

— Pourquoi non ?

— Ce n'est pas à moi de vous révéler son secret.

Pareille discrétion était tout à son honneur. Mais

Meg sentit sa frustration gagner des sommets.

— Donc, vous étiez deux.

Il s'éclaircit la voix.

— Trois, en fait. Un autre garçon m'a remplacé chez sir Stanley quand je l'ai quitté au sortir d'Oxford.

Meg était stupéfaite. Et les questions se bouscullaient dans son esprit.

— Trois ? Mais...

Il leva une main pour l'arrêter.

— Je sais qu'on vous a raconté que le Fantôme avait tué Roger Fraser-Burnsby, mais c'est impossible. Aucun de nous trois n'aurait été s'en prendre à un homme aussi bon.

Meg hocha la tête. Elle devinait que quelque chose clochait dans la version de l'assassinat de Roger. Soit le témoin du crime s'était trompé...

Soit il avait menti.

Cette hypothèse soulevait à son tour bien d'autres interrogations.

— Meg.

Meg revint à l'instant présent. Elle se repencherait plus tard sur le meurtre de Roger. Pour l'instant, Godric souhaitait terminer son récit.

— Comment se fait-il qu'il y ait désormais trois Fantômes ?

Godric soupira.

— Je pense qu'au début, sir Stanley voyait tout cela comme une farce. Il a toujours eu un sens de l'humour étrange. Mais il a fini par se piquer au jeu, car il s'est pris d'affection pour les habitants de Saint-Giles. Il aura voulu s'assurer qu'ils continueraient d'être protégés par le Fantôme même après sa mort. En formant trois successeurs au lieu d'un seul, il avait davantage de chances de voir sa volonté exaucée.

Meg se mordit la joue pour ne pas interrompre Godric d'une foule de questions. Elle hocha la tête, afin de l'inciter à continuer.

— Donc, comme j'avais commencé de l'expliquer, à ma sortie d'Oxford j'ai également cessé d'habiter chez sir Stanley, puisque j'avais terminé ma scolarité. Entre-temps, je m'étais réconcilié avec mon père, conscient de m'être conduit envers lui comme un idiot immature. Je n'ai plus eu alors qu'une envie : redevenir un bon fils, et gagner le respect de mon père. Sir Stanley fut bien sûr déçu de ma décision, mais il pouvait la comprendre. Et son deuxième apprenti était presque près.

Meg brûlait de savoir qui était ce deuxième apprenti. Mais elle se demandait également si le père de Godric avait été au courant pour sir Stanley, l'entraînement de son fils, le Fantôme de Saint-Giles...

— Bref, reprit Godric, mes études terminées, je suis venu passer l'été à Laurelwood Manor. C'est là que j'ai revu Clara, lors d'un bal.

Il ferma les yeux, avant de poursuivre :

— Je vous l'ai déjà plus ou moins raconté. Nous avons été heureux, très heureux, pendant près d'un an. Puis Clara est tombée malade. Nous nous sommes installés à Londres pour nous rapprocher des meilleurs médecins. J'espérais que nous pourrions trouver un traitement. J'ai prié des nuits entières. J'ai gardé cet espoir pendant un an et demi, avant de comprendre que Clara ne guérirait jamais. Et qu'elle finirait par mourir, sans que je ne puisse rien faire, sinon assister à son agonie. C'est ce qui s'est passé. Je l'ai vue s'affaiblir. Maigrir. La maladie a refermé très lentement ses griffes sur elle.

Comme il rouvrait les yeux, Meg put y lire un chagrin incommensurable. Elle s'imaginait ce qu'il avait dû souffrir, spectateur impuissant de la déchéance de sa bien-aimée.

N'y tenant plus, Meg lui saisit une main et l'étreignit.

Godric baissa les yeux sur leurs deux mains jointes. Il ne fit pas de mouvement pour se dégager ni pour mêler ses doigts aux siens.

Meg s'en contenta.

— J'ai cru devenir fou, murmura-t-il tête baissée, comme s'il s'adressait à leurs mains jointes. Et c'est sans doute ce qui serait arrivé, si un beau jour sir Stanley n'était pas venu me rendre visite. Il avait appris par mon père la maladie de Clara et il me proposa de reprendre l'entraînement avec lui. Entre-temps, il avait commencé de prendre en main le troisième de la bande, qui était encore un tout jeune homme. Quant à son second disciple, il avait déjà pris son envol et était devenu le Fantôme de Saint-Giles. Sir Stanley me présenta la chose en m'expliquant que son nouvel élève avait besoin d'un partenaire pour s'entraîner, car lui-même se faisait vieux. Mais je n'étais pas dupe. Je savais qu'il me tendait une perche afin que je puisse échapper à l'agonie de Clara. Et c'est ainsi que je devins à mon tour le Fantôme de Saint-Giles.

— Je ne comprends pas, avoua Meg. Puisqu'il y avait déjà un Fantôme en exercice, pourquoi avez-vous endossé le rôle ?

— Comme je vous l'ai dit, nous étions trois. Et le troisième a revêtu la tunique du Fantôme quelque temps après moi. Jusqu'à il y a deux ans, nous opérons tous les trois en même temps.

Meg était perplexe.

— Ne vous est-il jamais arrivé de vous marcher sur les pieds ?

Un sourire éclaira les yeux cristallins de Godric.

— Très rarement. Il faut que vous compreniez que je n'endosse pas le rôle du Fantôme toutes les nuits. Et les deux autres non plus. Il peut bien sûr arriver que nous soyons au

moins deux à intervenir la même nuit, mais alors les gens rapportent que le Fantôme peut se trouver à deux endroits en même temps, et cela, bien sûr, sert la légende du Fantôme de Saint-Giles.

Meg, incrédule, secouait la tête.

— Quand même, trois Fantômes... Personne n'a donc jamais remarqué qu'il ne s'agissait pas toujours du même homme ?

Godric haussa les épaules.

— Non. Nous avons des physiques assez semblables. Et puis, notre costume empêche de nous identifier. Entre la tunique, la cape, le chapeau et le masque, il n'y a guère que notre bouche et notre menton qui soient visibles.

Meg hocha la tête d'un air songeur.

— J'ai l'impression que votre sir Stanley était quelqu'un de redoutablement intelligent.

— Oh, pour ça, oui, acquiesça Godric.

Il pencha la tête, comme perdu dans ses souvenirs, et il caressait maintenant la main de Meg avec son pouce, décrivant des cercles sur sa peau.

La sensation était très agréable.

— Godric... murmura la jeune femme.

Il releva la tête.

— Hmm ?

Meg s'en voulait de briser ce moment d'intimité, mais sa curiosité avait toujours été son point faible.

— Clara est morte il y a trois ans, n'est-ce pas ?

Il tressaillit imperceptiblement.

— Oui.

— Alors, pourquoi êtes-vous toujours le Fantôme de Saint-Giles ?

Pourquoi était-il toujours le Fantôme de Saint-Giles ?

Godric se faufila jusqu'au coin d'un immeuble en briques qui menaçait de tomber en ruine. Puis il ouvrit l'œil, afin de s'assurer que la ruelle qui longeait le bâtiment était déserte. Le Fantôme de Saint-Giles préférait d'ordinaire passer par les toits - plus rapide et plus sûr -, mais sa blessure à l'omoplate l'en avait empêché ce soir. Il était donc obligé de se déplacer à pied, en prenant garde de ne pas croiser le chemin du capitaine Trevillion ou de ses hommes.

Godric remonta la ruelle et s'arrêta. Il revoyait le regard de Meg lorsqu'elle lui avait posé cette fameuse question : elle était à la fois intriguée et inquiète. Inquiète pour lui.

Depuis quand quelqu'un ne s'était pas inquiété pour lui ? Pas depuis la mort de Clara, en tout cas. Et pas non plus de son vivant, d'ailleurs : c'était Godric qui s'inquiétait pour elle et pas l'inverse. Clara avait toujours ignoré qu'il était le Fantôme. Quand bien même elle l'aurait su, elle aurait considéré qu'il était assez fort et assez viril pour qu'il ne lui arrive rien. Il aurait peut-être dû se sentir insulté que Meg pense différemment. Cependant, il ne réussissait pas à en vouloir à la jeune femme.

Au contraire, même. La prévenance de son épouse avait quelque chose de réconfortant. Meg avait un grand cœur - mais aussi un solide caractère. Elle avait été choquée qu'il ne renonce pas à ses activités de Fantôme. Sans doute l'avait-il déçue, et il s'en attristait. Godric aurait aimé lui donner satisfaction.

De même qu'il aurait aimé lui donner satisfaction pour son autre requête.

Un bruit de pas l'alerta. Godric se plaqua contre un mur pour se fondre dans l'obscurité. Deux hommes avançaient en titubant, se soutenant mutuellement tant bien que mal. Le plus grand des deux heurta un pavé disjoint et tomba à genoux, entraînant son compagnon dans sa chute. Les deux hommes étaient tellement ivres qu'ils éclatèrent de rire. Mais leur rire se figea quand Godric sortit de sa cachette pour continuer sa route.

Au bout de quelques pas, Godric jeta un regard derrière lui et vit que les deux ivrognes le suivaient des yeux, bouche bée.

Ces deux ivrognes formaient un duo clownesque, mais Godric ne put s'empêcher de frissonner à l'idée de ce qui serait arrivé à Meg si elle avait croisé leur chemin. Peu d'hommes dans Saint-Giles se révélaient inoffensifs face à la tentation qu'incarnait une riche et belle lady.

N'importe quelle femme sensée se tiendrait à l'écart d'un tel quartier, surtout après avoir failli se faire dépouiller la première fois où elle s'y était aventurée. Pas Meg. Et Godric était malheureusement persuadé que les événements d'hier soir ne l'avaient pas davantage intimidée. Elle avait déclaré qu'elle reviendrait dans Saint-Giles jusqu'à ce qu'elle démasque l'assassin de Roger Fraser-Burnsby. Et Godric la croyait.

En d'autres termes, sa femme courait au suicide.

Damnation !

Godric ne laisserait pas son entêtement la conduire à la mort. Il devait à tout prix trouver un moyen de la renvoyer à la campagne. Et le plus tôt serait le mieux.

Le clocher de Saint-Giles-in-the-Fields se dressait devant lui, sa flèche coupant en deux le disque de la pleine lune. Godric longea le mur du petit cimetière accolé à l'église jusqu'à sa grille d'entrée.

Les gonds en avaient été récemment huilés, et il put pousser la grille sans faire le moindre bruit.

Le vent s'était levé et gémissait entre les tombes en agitant les branches du seul arbre qui se dressait, l'air pathétique, au milieu du cimetière. Le spectacle avait quelque chose de lugubre, mais Godric savait que les rues de Saint-Giles étaient bien plus dangereuses que ce cimetière où dormaient les morts.

Un grognement très humain - et bien vivant - lui parvint aux oreilles. Godric sourit. Il n'était pas venu en vain.

Il se faufila discrètement pour approcher de sa proie.

— Bonsoir, Digger.

Digger Jack, un homme trapu et voûté, connu pour être l'un des plus fameux déterreurs de cadavres de Londres, se redressa d'un bond.

Son comparse, un jeune garçon râblé et musculeux, était beaucoup plus impressionnable.

— C'est le diable ! s'exclama-t-il.

Et il jeta sa pelle pour courir à toutes jambes vers la grille du cimetière.

Digger Jack voulut le rattraper, mais Godric posa une main sur son épaule avant qu'il n'ait pu bouger.

— Je voudrais te parler.

— Oh non ! gémit Digger. Pourquoi vous l'avez fait fuir ? Vous n'imaginez pas ce que c'est compliqué de trouver un gars avec le dos solide dans Saint-Giles ! Je commence à me faire vieux. Mon lumbago ne me permet plus de creuser avec autant de force qu'avant. Que vais-je devenir si je n'ai plus personne pour m'aider ?

— Épargne-moi tes jérémiades, Digger, répliqua Godric. Je ne vais pas m'apitoyer sur toi, alors que tu creuses pour déterrer des cadavres et les détrousser.

Digger se redressa de toute sa taille, qui n'était pas bien haute.

— Il faut bien vivre, Fantôme, maugréa Digger. Moi, au moins, je ne suis pas un assassin, ajouta-t-il avec un regard entendu.

— Ne commence pas ce petit jeu avec moi, Digger. Je ne suis pas venu te voir pour connaître ton opinion à mon sujet.

Le détrousseur de cadavres s'humecta les lèvres. Il paraissait nerveux.

— Qu'est-ce que vous voulez, alors ?

— Que sais-tu de la bande des Kidnappeurs ?

Digger haussa les épaules.

— J'en ai entendu parler, comme tout le monde.

— Raconte-moi ce que tu as pu apprendre.

Digger se gratta la nuque.

— La rumeur dit qu'ils sont de retour.

— Oui, je suis déjà au courant.

— Euh... murmura Digger, qui tapait distraitement, du pied le rebord de la tombe qu'il avait commencé à creuser. Certains prétendent qu'ils auraient déjà enlevé plus d'une vingtaine de gamines.

Vingt ! Dans n'importe quel autre quartier de Londres, un tel crime aurait provoqué un énorme scandale. Les journaux se seraient emparés de l'affaire et les membres du Parlement auraient manifesté leur colère en séance publique. Mais, ici, personne ne semblait se formaliser de la disparition des fillettes.

— Où sont-elles emmenées ?

— Ça, je n'en sais rien, avoua Digger. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elles ne réapparaissent pas dans un bordel ou quelque chose du genre. Une fois qu'elles ont disparu, plus personne n'entend parler d'elles.

Godric plissa les yeux. Digger semblait ignorer que les fillettes étaient destinées à travailler dans un atelier de confection clandestin. Le secret était manifestement bien gardé, et l'endroit soigneusement caché.

— On raconte qu'une gueuse aide à leur capture, ajouta Digger.

— Sais-tu à quoi elle ressemble ?

— Je sais mieux que ça, répliqua Digger, avec une pointe de fierté. Je peux vous dire son nom.

Godric attendit patiemment.

— Elle se fait appeler Mme Cook.

Ce n'était pas beaucoup, mais c'était mieux que rien. Godric tira une pièce d'argent de ses poches et la donna à Digger.

— Merci.

Digger contempla la pièce avec des yeux ronds.

— À votre service, Fantôme.

Godric s'apprêtait à tourner les talons, mais il se ravisa.

— Encore une chose, Digger.

Le détrousseur de cadavres soupira.

— Oui, quoi ?

— Il y a deux ans de cela, un aristocrate a été tué à Saint-Giles. Il s'appelait Roger Fraser-Burnsby. Sais-tu quelque chose à propos de cette affaire ?

Si Godric n'était pas habitué, depuis des années, à questionner des informateurs à la réputation douteuse, il n'aurait sans doute pas remarqué le léger tressaillement de Digger.

— Non, jamais entendu parler de ce type. Maintenant, si ça ne vous ennuie pas, j'ai un travail à terminer avant l'aube.

Godric se pencha vers lui jusqu'à ce que le nez de son masque touche le visage de Digger.

— Si, ça m'ennuie.

Digger avala sa salive.

— Je... je ne sais rien, je vous jure !

— Tu mens, Jack.

Digger leva les mains, comme s'il voulait se défendre d'une agression physique.

— Bon, d'accord. L'affaire a fait parler d'elle dans le quartier, à l'époque. Il semblerait que le Fantôme n'était pour rien dans l'histoire.

— Et le véritable meurtrier ?

Digger jeta un regard derrière lui, comme s'il craignait d'être entendu.

— La rumeur a circulé qu'il s'agissait d'un autre aristocrate.

— Rien d'autre ?

— Ça ne vous suffit pas ? protesta Digger. Je n'ai pas envie de me faire étripper pour avoir parlé. Ces histoires de nobles ne me regardent pas.

— Ne t'inquiète pas, le rassura Godric. Personne n'aura vent de notre petite conversation. Je n'en parlerai pas, et je me doute que toi non plus.

Digger répondit d'un hochement de tête.

Godric souleva son chapeau, en un salut ironique, puis il quitta le cimetière et longea ensuite la Tamise, en direction de Saint House. L'idée que son épouse cherche à venger le meurtre de Roger le troublait de plus en plus. Meg était une femme vouée à la lumière et au bonheur. Elle n'était pas faite pour le monde des ténèbres et du crime.

C'était le travail du Fantôme.

Godric ne pouvait pas la laisser risquer sa vie dans les rues de Saint-Giles.

Et il ne voyait qu'un moyen de la distraire de la mission qu'elle s'était assignée et de la renvoyer à la campagne.

Vingt minutes plus tard, Godric approchait de Saint House et, comme à son habitude, il ralentit l'allure avant de s'arrêter sous une porte cochère voisine pour s'assurer que la voie était libre. Depuis qu'il était le Fantôme de Saint-Giles il aurait pu compter sur les doigts d'une main les fois où il avait aperçu quelqu'un rôdant aux alentours de sa maison la nuit. Mais sa prudence avait toujours payé : il ne s'était jamais fait surprendre.

Or, cette nuit-là, il y avait justement quelqu'un.

Godric mit moins d'une minute à repérer la silhouette qui se tenait en embuscade près de sa maison. Une silhouette - plutôt une ombre - immobile et silencieuse... Quelqu'un de moins observateur que Godric ne l'aurait certainement pas repérée.

Godric réfléchit. Il pouvait rebrousser chemin et s'enfuir. Ou attendre, afin de voir qui espionnait Saint House. Il opta pour la seconde solution. Son omoplate le faisait encore souffrir, mais il s'arma de courage, car il avait l'intuition que sa vigie pourrait s'éterniser.

De fait, elle dura trois heures. Trois longues heures à rester parfaitement immobile, le dos plaqué contre la porte cochère. Trois heures que Godric aurait préféré passer au chaud, dans

son lit. Mais au bout de ces trois heures, il sut qui épiait sa maison.

Quand les premières lueurs de l'aube teintèrent le ciel de gris-rose à l'est, le capitaine James Trevillion sortit de sa cachette. Et il s'éloigna, sans un regard en arrière pour la maison qu'il avait surveillée toute la nuit.

Godric attendit jusqu'à ce qu'il n'entende plus le bruit des pas du capitaine des dragons. Puis il attendit encore cinq minutes supplémentaires.

Alors, seulement, il s'autorisa à rentrer chez lui par la porte de derrière. Une fois dans son bureau, Godric se débarrassa de son costume, avec des gestes ralentis par la fatigue et la douleur que lui causait encore sa blessure. Son épée lui échappa même des mains et tomba à terre avec un fracas métallique. Son subterfuge imaginé à la hâte le soir où Meg lui avait donné un coup de dague semblait ne pas avoir convaincu Trevillion. Le capitaine de dragons devait le soupçonner d'être le Fantôme. Pourquoi irait-il se poster en embuscade devant chez lui, si ce n'était pas dans l'espoir de le surprendre au moment où il rentrerait de ses pérégrinations nocturnes ? Godric avait l'intuition que Trevillion se moquerait bien de son statut d'aristocrate, dès lors qu'il aurait la preuve qu'il était le Fantôme. Le capitaine semblait n'avoir aucune vie privée en dehors de son métier et de la traque qu'il s'était imposée. Peut-être avait-il besoin de cette chasse pour se sentir exister ?

Dans ce cas, Godric se trouvait au moins un point commun avec le militaire.

Mais cette découverte n'était pas pour le réjouir, car il héritait d'un souci supplémentaire. Démasquer la bande des Kidnappeurs ; empêcher Meg de se nuire à elle-même ; se méfier plus que jamais de Trevillion.

Dans l'immédiat, il n'avait qu'un désir : se mettre au lit et dormir.

Godric rangea son accoutrement de Fantôme et enfila sa chemise de nuit et son peignoir avant de quitter le bureau. Tandis qu'il montait jusqu'à sa chambre, il se remémora la question de Meg :

Pourquoi était-il toujours le Fantôme de Saint-Giles ?

Parce que c'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour rester en vie.

Désespoir sourit à Foi, révélant des dents atrocement aiguës. « Les âmes de ceux qui n'ont pas encore pu gagner le Paradis ou l'Enfer dérivent dans ces eaux jusqu'à ce que vienne enfin le temps de leur libération. Réjouissez-vous que l'âme de votre bien-aimé ne soit pas condamnée à les rejoindre, car les prisonniers de cette rivière sont des suicidés. »

Foi frissonna à ces paroles, et lorsqu'une des âmes flottant dans la rivière ouvrit la bouche comme si elle voulait crier. Mais bien sûr, aucun son ne sortit de sa gorge fantomatique. [...]
op. cit.

Le lendemain matin, Meg alla rendre une petite visite à l'arbre fruitier qui se dressait au milieu du jardin. Il ne paraissait pas en meilleur état que l'autre jour.

Pour tout dire, il semblait bel et bien mort.

Higgins réclamait l'autorisation de le couper, mais Meg n'avait pas le cœur à s'y résoudre. Même si l'arbre manquait de grâce et d'élégance, il donnait l'impression d'être un solitaire égaré dans ce jardin. C'était idiot, bien sûr, d'attribuer des sentiments humains à un arbre et cependant, Meg s'apitoyait pour le vieux pommier déformé par les ans.

— Cet arbre est mort, affirma une voix dans son dos.

Meg s'obligea à réprimer le petit frisson d'allégresse qu'elle sentait monter dans sa poitrine avant de se retourner.

Godric portait l'un de ses éternels costumes sombres - gris, ce matin. Il la regardait avec curiosité.

Meg lui sourit.

— C'est aussi ce que dit Higgins, mon jardinier.

— Je peux vous le couper, si vous voulez.

— C'est également ce qu'il m'a proposé.

— Mais bien sûr, vous avez refusé.

— En effet.

— Je m'en doutais, murmura-t-il.

Meg décida de changer de sujet.

— Je suis ravie de voir que vous êtes levé. Quand j'ai appris au petit déjeuner que vous étiez encore couché, j'ai craint que vous ne souffriez du dos.

Il détourna un instant le regard et Meg eut le sentiment qu'il préparait un mensonge. Mais il se contenta de rester évasif :

— J'étais fatigué. J'ai pensé que ça ne pourrait pas me faire de mal de paresser un peu au lit.

Meg hocha distraitement la tête. Elle cherchait quelque chose à dire, mais ne trouvait rien. Avait-elle vraiment devant elle, ce matin, le même homme qui, hier soir, lui avait déchiré son bustier pour lui sucer les seins avec voracité ?

— Nous sommes invités ce soir à une fête champêtre, dit-elle finalement. Ma belle-sœur, lady Hero, adore les Folies Harte et elle a organisé une petite expédition au théâtre de plein air. Vous joindrez-vous à nous ?

Il pinça les lèvres.

— Votre frère Griffin y sera ?

— Oui.

Meg s'attendit à une rebuffade, mais contre toute attente Godric esquissa un sourire.

— Je devrais peut-être le voir de temps en temps. Après tout, j'ai épousé sa sœur.

Meg se surprit à être impatiente à l'idée de se rendre au théâtre avec son mari.

— Alors, vous viendrez ? demanda-t-elle encore pour s'en assurer.

Il inclina gravement la tête.

— Oui.

Meg reporta son attention sur le tronc du pommier, qu'elle caressait distraitement.

— Godric ?

— Oui ?

Il s'était approché d'elle au point que si elle se tournait, elle se retrouverait dans ses bras.

— Comment mon frère a-t-il su que vous étiez le Fantôme de Saint-Giles ?

Il garda quelques instants le silence et Meg devina qu'il réfléchissait à sa réponse.

— Je me suis montré imprudent. Il a réussi à me suivre une nuit où je rentrais de Saint-Giles.

Meg fronça les sourcils.

— Mais qu'aurait été faire Griffin dans les rues de Saint-Giles ?

— Vous n'êtes donc pas au courant ?

Meg ne pouvait pas continuer à lui tourner le dos. Elle se retourna et se retrouva presque dans ses bras.

— Au courant de quoi ?

Sa question était bien sûr idiote. Il ne lui répondrait pas, ou alors il aurait recours à l'une de ces excuses qu'employaient d'ordinaire les gentlemen quand ils ne souhaitaient pas répondre à certaines questions embarrassantes des dames. Mais Godric la surprit.

— Votre frère possédait une affaire dans Saint-Giles.

Meg cligna les yeux. Elle était autant stupéfaite par sa franchise que par cette information.

— Mais Griffin n'a jamais été dans les affaires ! Il n'a même jamais travaillé de...

Elle s'interrompit devant l'expression de Godric. Tout à coup, elle n'était plus certaine de rien. Godric, mal à l'aise, haussa les épaules.

— J'ignore l'état des finances de votre frère. Je sais simplement qu'avant d'épouser lady Hero, il possédait une affaire dans Saint-Giles.

— Quel genre d'affaire ?

Il observa un autre silence, et Meg se demanda si cette fois il lui répondrait. Mais finalement, il soupira.

— Une distillerie de gin. Une distillerie clandestine.

— Quoi ?

Meg en resta bouche bée. Son frère, fils de marquis, diriger une distillerie clandestine ? Jamais Meg n'aurait pu le soupçonner d'une activité aussi immorale. Avant son mariage, Griffin avait traîné une solide réputation de débauché, mais quand même ! Meg pensait bien le connaître. Griffin n'était certainement pas un mauvais bougre. Il n'irait jamais se lancer dans une aventure pareille, à moins de se trouver cruellement à court d'argent. Or, ce cas de figure était impossible. Leur famille était riche, possédait des terres...

En vérité, Meg réalisait soudain qu'elle ignorait tout de l'état réel des finances familiales.

Elle était une femme et les femmes ne se préoccupaient pas de ces questions bassement matérielles pour ne pas dire vulgaires. Quand elle voulait une nouvelle robe, elle se l'achetait et elle ne se demandait jamais si sa famille pouvait la lui payer, car elle était persuadée que oui.

Mais était-ce le cas ?

Il lui revenait tout à coup certains détails. La fois où sa mère lui avait suggéré une soie rayée, moins coûteuse que celle qui était brodée. Meg avait beaucoup aimé la couleur de la soie rayée, dans des tons de rose, aussi ne s'était-elle pas posé de question sur le coup. Il y avait eu aussi cette autre fois où la modiste s'était montrée désagréable, parce qu'elle se plaignait de ne pas avoir encore été payée. Maman avait répondu que c'était une erreur, mais était-ce bien une erreur ?

Et si sa famille s'était trouvée dans l'embarras financier ? Et que Meg n'en ait tellement rien su qu'elle n'ait même pas songé un seul instant à s'interroger ?

— Détient-il toujours cette distillerie ? demanda-t-elle à Godric, d'une toute petite voix.

— Non. Il l'a fermée. En fait, elle a brûlé, juste avant qu'il n'épouse lady Hero.

— Je suis ravie de l'apprendre. Mais s'il avait besoin d'argent, comment fait-il à présent pour en gagner ?

— Je n'en sais rien, avoua Godric. N'oubliez pas que nous n'avons pas été en très bons termes, tous les deux, ces deux dernières années. Cela dit, je suis convaincu que la dot de lady Hero était largement suffisante pour subvenir aux besoins du couple.

Une pensée terrible traversa l'esprit de Meg.

— Et ma dot ? Était-elle suffisante ?

— Votre frère ne m'a pas proposé de dot.

Elle écarquilla les yeux.

— Mais...

Il leva la main pour arrêter toute autre protestation.

— Peu importe. Je possède assez d'argent pour me passer de votre dot, Meg.

Meg était consciente qu'elle aurait dû se satisfaire de sa réponse. Cependant, elle jeta un regard irrité au pommier, avant de soupirer.

— Je suis désolée d'avoir ignoré tout cela. Vous avez dû être très furieux que mon frère vous oblige à m'épouser.

Elle coula un regard discret vers lui. Il haussa les épaules.

— Je vous l'ai déjà dit. J'étais furieux contre votre frère, oui, pas contre vous. Après tout, vous épouser n'était pas une épreuve si terrible.

Un compliment forcé valait mieux que pas de compliment du tout, voulut se reconforter Meg.

— Je ne comprends pas qu'il ne m'ait pas avertie des difficultés que nous traversons.

— Je suppose qu'il cherchait à vous protéger ?

Meg se retint de répliquer vertement à propos des gentlemen qui pensaient « protéger » les femmes en les laissant dans l'ignorance. Au moins, Godric lui avait dit la vérité sur son frère et cette histoire de distillerie clandestine. Elle soupira encore, avant de s'écarter de l'arbre.

— Il faut que j'aille voir si Danielle a préparé ma robe pour le théâtre.

Mais alors qu'elle voulait s'éloigner, Godric l'arrêta en lui prenant la main.

Meg se figea. Il lâcha sa main, comme s'il s'était brûlé avec. Et il s'humecta les lèvres.

Si Meg ne l'avait pas mieux connu, elle aurait dit que son mari était intimidé.

— J'étais venu vous dire quelque chose.

Elle haussa un sourcil.

— Oui ?

— J'ai décidé... commença-t-il, en plongeant son regard dans celui de sa femme. Enfin, voilà : j'aimerais consommer notre mariage ce soir.

Elle avait obtenu ce qu'elle désirait : que Godric l'accepte dans son lit. Alors, pourquoi cette perspective la rendait-elle si nerveuse ?

Un éclat de rire monta du public et Meg reporta son attention sur la scène, où une ravissante actrice, déguisée en jeune homme, se livrait à des mimiques désopilantes. Hero, assise à côté de Meg, riait de bon cœur. Même Griffin semblait beaucoup s'amuser. En revanche, Godric ne souriait pas.

Était-il aussi nerveux que Meg à propos de ce qui se passerait ensuite ?

Ils avaient tous les quatre pris place dans une loge élégante en surplomb de la scène du théâtre de verdure des Folies Harte. L'intérieur de la loge était tendu de velours rouge et une balustrade dorée bordait le côté donnant sur la scène. Une petite table était garnie de provisions : du vin, des fruits, des petits-fours... Meg était convaincue que la location d'une telle loge devait coûter une fortune. Si Griffin avait connu des difficultés financières par le passé, cela ne semblait plus être le cas aujourd'hui.

D'un autre côté, même avant d'épouser Hero, il n'avait jamais donné l'impression d'être à court d'argent.

Meg soupira. Elle aurait voulu s'entretenir en privé avec son frère. De cette façon, elle ne penserait plus à cette histoire d'argent au moment de rentrer à la maison, quand Godric voudrait d'elle.

La jeune femme risqua un regard en direction de son mari. Il portait, ce soir, un ensemble couleur café. L'ourlet de ses manches de veste et les rabats de ses poches étaient gansés d'or. Dessous, un gilet bleu argenté épousait son torse, mettant en valeur son ventre plat. Meg avait pu l'entrevoir torse nu et elle avait été troublée par ce spectacle. Comment était-il nu ?

Il parut s'apercevoir qu'elle l'observait, car il tourna un bref instant le regard vers elle. Une onde de chaleur emporta la jeune femme. Il semblait méditer la façon dont il allait la dévorer tout cru. Meg, sans réfléchir, entrouvrit les lèvres. Il regarda de nouveau dans sa direction, s'intéressa brièvement à ses lèvres, avant de la fixer droit dans les yeux.

Et cette fois, Meg en oublia de respirer. Le public applaudit soudain. Meg sursauta.

— Voulez-vous que j'aille vous chercher des glaces, avant le début de la deuxième partie ? demanda Griffin à la cantonade.

Hero sourit à son mari.

— Oui, s'il te plaît.

Griffin hocha la tête et se tourna vers Godric :

— Vous m'accompagnez ?

Godric haussa les sourcils mais il se leva sans broncher. Hero tendit la main à Meg :

— J'aperçois mon frère, en face. Voulez-vous vous joindre à moi pour aller le saluer ?

— Oui, bien sûr.

Meg se leva à son tour. Elle regarda avec anxiété Godric quitter leur loge.

— Ne vous inquiétez pas, la rassura Hero, lui prenant le bras pour gagner avec elle l'autre extrémité du théâtre. Griffin et Godric finiront par faire la paix.

Le couloir desservant les loges s'était déjà rempli de monde ; les spectateurs profitaient de l'entracte pour s'échanger des politesses entre connaissances ou parader dans leurs beaux atours de soirée.

— J'aimerais partager votre assurance.

Hero lui étreignit la main en signe de réconfort.

— Griffin nous aime beaucoup toutes les deux. Et Godric est très épris de vous. Ils ont l'un et l'autre d'excellentes raisons de mettre un terme à leur querelle.

Meg écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que Godric est « épris » de moi ?

Hero la regarda d'un air amusé.

— Cela saute aux yeux, enfin ! À votre arrivée, il a pris soin que vous ayez le meilleur siège, juste à côté de moi, pour que nous puissions bavarder à notre aise. Il vous a offert une assiette de petits-fours et de raisin, parce qu'il sait que vous aimez le raisin. Le simple fait qu'il vienne ici ce soir est un signe. Je dois vous avouer que je m'attendais plutôt à ce qu'il décline mon invitation. Ces dernières années, il s'est comporté en véritable ermite. Il était très rare qu'il se montre en société. Tout ce qu'il a fait ce soir était pour vous.

Meg n'en croyait pas ses oreilles. Hero disait-elle vrai ? Godric éprouvait-il des sentiments pour elle ? Après tout, il avait accédé à sa requête de lui faire un enfant. D'ailleurs, y repenser la faisait rougir immanquablement. Quand elle avait échafaudé, à Laurelwood Manor, son projet de venir à Londres pour séduire son mari, celui-ci n'était guère qu'une figure abstraite. Meg n'avait aucun rapport avec lui, sinon par le truchement de ses rares, et toujours très courtes lettres. S'unir à une figure abstraite ne lui avait pas semblé une épreuve insurmontable.

En revanche, partager la couche de Godric était une tout autre histoire.

Désormais, son mari était bien réel. Un homme de chair et de sang. Un homme capable de sentiments, même s'il s'ingéniait à les cacher. Et tout à coup, Meg réalisa que ses sentiments à elle aussi pouvaient changer, se révéler lors de cette nuit avec Godric.

La jeune femme se sentait de plus en plus embarrassée. Elle n'avait pas pensé à cela. Roger avait été l'amour de sa vie. Meg souffrait encore quotidiennement de sa disparition. Pour avoir un enfant, elle n'avait pas d'autre moyen que de se donner à Godric, mais elle ne voulait rien éprouver pour lui. Le moindre début d'attachement lui paraîtrait une trahison insupportable envers Roger.

Hero lui étreignit de nouveau la main.

— Oh, la voilà !

Meg haussa les sourcils.

— Qui cela ?

— Hippolyta Royle, murmura Hero. La dame avec la robe rose et marron.

Meg suivit des yeux le discret signe de tête d'Hero et repéra une femme, seule, qui scrutait la foule du couloir. Elle n'avait pas, à proprement parler, un beau physique, mais son teint hâlé, ses magnifiques cheveux noirs et son port de reine attirèrent indiscutablement le regard.

— Qui est-ce ? voulut savoir Meg. Hero s'esclaffa.

— Vous ne me poseriez pas la question si vous n'étiez pas restée terrée aussi longtemps à la campagne. Mlle Royle est une héritière pour le moins mystérieuse. Elle a surgi de nulle part il y a environ deux mois. Certains prétendent qu'elle a grandi en Italie, d'autres qu'elle est originaire des Indes orientales. Quoi qu'il en soit, elle me donne l'impression d'être une

femme fort intéressante, mais nous n'avons pas encore été présentées.

Au même instant, Mlle Royle abandonna son poste d'observation pour s'éloigner dans le couloir.

— Et il semblerait que ce ne soit encore pas pour ce soir, poursuivit Hero. Je ne vois pas qui pourrait nous présenter dans les formes. Ah, voici la loge de Maxime.

Hero poussa la porte de la loge et Meg la suivit à l'intérieur. Elle était disposée face à celle de Griffin, et elle permettait donc de voir l'autre extrémité de la scène.

La loge était aussi richement décorée que celle de Griffin - peut-être même avec encore plus de luxe. Deux femmes s'y trouvaient assises côte à côte et la plus âgée des deux tendit le bras en direction d'Hero.

— Vous voilà, ma chère ! lui lança Mlle Bathilda Picklewood.

Mlle Bathilda Picklewood avait élevé seule Hero et sa petite sœur, Phoebe, après la mort de leurs parents. C'était aujourd'hui une femme d'un certain âge, au physique replet. Ses cheveux grisonnaient, mais elle continuait de les porter en anglaises sur le front. Et elle serrait sur ses genoux un petit épagneul King Charles.

Hero embrassa Mlle Picklewood sur les deux joues.

— Comment vous portez-vous, cousine Bathilda ?

— Plutôt bien, ma foi, répondit Mlle Picklewood. Mais cela fait une éternité que vous ne m'avez pas amené le petit William en visite.

L'épagneul poussa un aboiement, comme pour appuyer ses propos.

— Je vais corriger mon erreur sans tarder, répondit Hero avec un sourire. Que diriez-vous de demain après-midi ?

— Ce serait magnifique !

— Qui est avec vous, Hero ? demanda l'autre femme.

Meg sentit son cœur se serrer en reconnaissant lady Phoebe Batten.

Meg s'approcha, dans l'espoir que les quelques chandelles de la loge l'aideraient à mieux voir.

— C'est moi, Phoebe, Meg.

— Oh, oui, bien sûr, s'excusa presque Phoebe. Aimez-vous la pièce ?

Elle regardait le visage de Meg, mais celle-ci avait la douloureuse impression qu'elle ne distinguait pas vraiment ses traits.

— Beaucoup, assura Meg, alors qu'elle avait à peine prêté attention au premier acte. Cela faisait si longtemps que je n'étais pas sortie au théâtre que cette soirée est une fête.

— Robin Goodfellow est tellement formidable, dit Mlle Picklewood, parlant de l'actrice déguisée en homme. J'aime toutes les pièces dans lesquelles elle joue.

— Harte a été bien avisé de débaucher Mlle Goodfellow du Théâtre Royal, dit une voix dans leur dos.

Meg et Hero se retournèrent d'un même mouvement pour découvrir Maxime Batten, le duc de Wakefield, à la porte de la loge, une glace dans chaque main.

— Si j'avais su que vous étiez là, j'aurais apporté d'autres glaces.

— Griffin et M. Saint-John sont partis nous en chercher, répondit Hero. Maxime, tu te souviens de lady Margaret, j'imagine ?

— Naturellement, fit le duc, s'inclinant avec beaucoup d'élégance, malgré les glaces qu'il tenait à la main.

— Votre Grâce, le salua Meg avec une révérence.

Elle entendait parler du duc de Wakefield depuis des années, car il était l'allié politique de son frère Thomas, mais elle le connaissait très peu. Suffisamment, cependant, pour l'avoir toujours trouvé très intimidant.

— Tu connais Harte ? demanda Hero, intriguée, à son frère, avant de lui prendre une glace des mains pour la donner à lady Phoebe.

— Pas personnellement, répondit le duc, qui offrit l'autre glace à Mlle Picklewood. Du reste, je ne suis pas sûr que le « Harte » des Folies Harte existe en chair et en os. Je ne serais pas surpris d'apprendre que cette appellation désigne en réalité un regroupement d'hommes d'affaires. Quoi qu'il en soit, c'était une excellente idée de débaucher Mlle Goodfellow - à prix d'or, prétend la rumeur. Ce théâtre de verdure avait besoin d'une actrice de renom pour attirer le public.

— Et Mlle Goodfellow est l'actrice la plus célèbre du moment, renchérit le vicomte d'Arque, en faisant irruption dans la loge. Bonsoir, Votre Grâce.

— Bonsoir, d'Arque, répondit le duc, sans prêter vraiment attention au visiteur.

Le vicomte salua ensuite les dames. Et termina par Meg.

— Lady Margaret, vous êtes particulièrement en beauté, ce soir, lui dit-il, avec un regard appréciateur.

Et il lui prit la main pour la baiser. Meg écarquilla les yeux. Car, derrière d'Arque, venait d'entrer Griffin... suivi de Godric.

— L'entracte touche à sa fin, murmura Artemis Greaves. Nous devrions retourner dans notre loge.

— Mais non ! protesta lady Pénélope, avec un mouvement agacé de sa tête qui fit miroiter les bijoux épingles dans sa chevelure. Je n'ai pas encore salué le duc de Wakefield.

Artemis soupira en silence et, Bonbon dans ses bras, elle suivit lady Pénélope dans le couloir qui desservait les loges. La petite chienne au pelage blanc avait fini par s'endormir. Artemis aurait bien aimé, une fois de plus, que lady Pénélope fasse preuve d'un peu de bon sens. Bonbon devenait trop vieille pour être traînée partout. La malheureuse avait glapi quand Artemis l'avait sortie de la voiture. Probablement souffrait-elle de rhumatismes.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi tout le monde la trouve fascinante, marmonna lady Pénélope, tirant Artemis de ses pensées.

— Qui cela ?

— Mais elle ! s'irrita lady Pénélope, désignant une femme qui venait de s'engouffrer dans une loge. Cette Hippolyta Royle. Quel nom ridicule, entre nous soit dit ! Elle a la peau aussi foncée que les sauvages africains, elle est grande comme un homme et elle n'est même pas titrée !

— En revanche, il se murmure qu'elle est fabuleusement riche, répondit Artemis, sans réfléchir.

Pénélope se tourna vivement. Ses yeux lançaient des éclairs.

Oh, mon Dieu !

— Je suis l'héritière la plus riche d'Angleterre, siffla Pénélope. Tout le monde le sait.

— Bien sûr, acquiesça Artemis, qui caressait Bonbon.

Pénélope soupira d'exaspération, avant de se radoucir subitement, en apercevant la porte de la loge du duc.

— Ah, nous voici arrivées.

Pénélope poussa la porte pour entrer - ou du moins, essayer d'entrer, car la loge était déjà fort encombrée. Dans son dos, Artemis aperçut, par la porte ouverte, lady Hero, lady Margaret, lady Phoebe, Mlle Picklewood, lord Griffin et le duc lui-même. Sans oublier M. Saint-John et le vicomte d'Arque, qui semblaient se défier du regard.

Voilà qui promettait une fin de soirée animée.

Pénélope disait quelque chose pour attirer l'attention des messieurs. Artemis en profita pour se glisser jusqu'à lady Phoebe et s'asseoir à côté d'elle.

Phoebe se tourna vers elle et renifla discrètement.

— C'est vous, Artemis ?

— Oui.

Artemis n'était pas peu fière d'elle : quand elle s'était aperçue que lady Phoebe se servait parfois de son odorat pour identifier les gens, elle avait décidé de toujours porter le même parfum - à base d'essence de citron et de laurier. Elle se doutait que lady Phoebe ne voyait pratiquement rien quand la lumière était tamisée, comme ce soir au théâtre.

— J'ai apporté Bonbon, précisa Artémis. Mais elle n'est pas en grande forme. Je crois qu'elle a des rhumatismes.

— Oh, la pauvre, fit lady Phoebe, caressant la petite chienne. Que se passe-t-il entre ces messieurs ? Je les sens tendus, depuis l'arrivée de lord d'Arque.

Artemis se pencha vers lady Phoebe pour lui chuchoter à l'oreille :

— L'autre soir, au bal des Kershaw, lord d'Arque a flirté avec lady Margaret, et son mari, M. Saint-John, en a pris ombrage. Ça a bien failli faire un scandale.

— Vraiment ? s'amusa lady Phoebe.

Elle avait beau être la sœur de lady Hero, les deux femmes étaient très différentes l'une de l'autre. Autant Hero était grande et mince, autant Phoebe était trapue et bien en chair.

— J'aurais voulu assister à la scène, ajouta-t-elle, et cette fois son sourire devint un peu triste. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de l'avouer aussi franchement ?

À l'exception de quelques rares soirées où sa famille l'accompagnait, lady Phoebe ne sortait jamais dans le monde.

Artemis lui tapota affectueusement le genou.

— Mais pas du tout, ma chère. Si ces messieurs ne nous offraient pas la distraction de se quereller dans les bals, je serais depuis longtemps morte d'ennui.

Phoebe s'esclaffa discrètement.

— Que font-ils, à présent ?

— Rien de particulier. Lady Pénélope s'est emparée de la conversation. J'ai bien peur qu'elle n'ait jeté son dévolu sur votre frère.

— Ah bon ?

— Oui. Mais je doute qu'elle ait la moindre chance.

Phoebe haussa les épaules.

— Ni plus ni moins qu'une autre, j'imagine. Mon frère finira bien par se marier. Et lady Pénélope est une riche héritière. Il pourrait prendre cet aspect en ligne de compte.

— Vous croyez ? murmura Artemis, qui regardait le duc écouter lady Pénélope d'un air distrait pour ne pas dire ennuyé. Pourtant, il ne me donne pas l'impression d'être captivé par elle.

— Maxime n'est captivé que par la politique et sa guerre contre le commerce du gin, répliqua Phoebe, qui paraissait tout à coup plus mûre que son âge. Il ne lui reste plus

beaucoup de temps ni d'énergie à consacrer aux femmes.

— Je me demande si lady Pénélope a conscience de tout cela ?

— Elle s'en moque. Elle ne s'intéresse qu'à son titre de duc, pas à l'homme qui le porte.

— Vous avez probablement raison, acquiesça Artemis, non sans une certaine tristesse.

Lady Pénélope offrit au duc un sourire séducteur, frôla sa manche et se tourna vers la porte de la loge.

Artemis comprit qu'il était temps de repartir. Elle serra Bonbon contre elle.

— Je dois déjà vous quitter, dit-elle à lady Phoebe. Mais ce fut un plaisir de bavarder quelques minutes avec vous.

Lady Phoebe lui sourit.

— Profitez bien de la fin de la pièce.

Artemis se dépêcha de rejoindre lady Pénélope dans le couloir.

— Avez-vous vu comment le duc était suspendu à mes lèvres ? lui demanda celle-ci.

— Oh oui, mentit Artemis.

— C'est un début prometteur, déclara lady Pénélope, avec une satisfaction manifeste.

— J'en suis très heureuse pour vous, répondit Artemis, qui savait que lorsque lady Pénélope était de bonne humeur, elle était plus disposée à lui accorder certaines faveurs. Pensez-vous que je pourrais avoir ma matinée de vendredi ? risqua-t-elle sur un ton léger.

Pénélope fronça les sourcils.

— Pour quoi faire ? Artemis avala sa salive.

— C'est le jour des visites.

— Je vous ai déjà expliqué que vous devriez l'oublier.

Artemis garda le silence, car rien de ce qu'elle aurait pu dire n'aurait servi sa cause. Elle avait déjà essayé par le passé, sans succès. Sa cousine finit par soupirer.

— Bon, c'est accordé.

— Merci. Je...

Mais Pénélope n'était déjà plus préoccupée que de ses propres affaires.

— J'ai vu que le duc avait fixé au moins une fois mon décolleté. Voilà certainement un point avec lequel Mlle Royle ne peut pas lutter avec moi. Elle est aussi plate qu'un garçon.

Artemis haussa les sourcils.

192

— J'ignorais que Mlle Royle était en compétition avec vous ?

— Ne soyez pas naïve, cousine, répliqua Pénélope, alors qu'elles réintégraient leur loge. Toute candidate au mariage susceptible d'avoir un certain succès en société vise l'attention du duc de Wakefield. Heureusement, nous ne sommes pas trop nombreuses dans ce cas.

Pénélope se laissa choir dans son fauteuil juste quand le rideau se relevait. Artemis prit place à côté d'elle. Le premier acte de la pièce s'était révélé amusant - pour ne pas dire osé - et elle était impatiente de savoir comment Mlle Goodfellow se tirerait de sa situation.

Pénélope s'agita dans son fauteuil et regarda par terre, puis sur la table qui séparait leurs deux sièges.

— Zut.

— Qu'y a-t-il ? murmura Artemis, alors que l'orchestre attaquait un air enjoué pour marquer la reprise de la pièce.

— Je ne retrouve plus mon éventail. J'ai dû l'égarer dans la loge du duc. C'est dommage que la pièce recommence déjà. Sinon, je serais retournée le chercher, ce qui m'aurait permis de

passer un peu plus de temps avec le duc. Tant pis. Vous irez à ma place.

Artemis soupira en silence.

— Bien sûr.

Elle se releva et coucha Bonbon sur son siège avant de quitter la loge.

A présent, le couloir était désert et Artemis gagna rapidement la loge du duc. Elle s'arrêta devant la porte pour reprendre sa respiration et vérifier, à tâtons, sa coiffure. Comme la porte n'était pas complètement refermée, elle surprit ce qui se disait à l'intérieur.

— ... doit appartenir à lady Pénélope, disait la voix de Mlle Picklewood. C'est trop luxueux pour Artemis.

— Qui ça ? interrogea le duc.

— Artemis Greaves, expliqua Mlle Picklewood. Enfin, Maxime, vous avez bien dû remarquer que lady Pénélope avait une dame de compagnie ?

Artemis saisit la poignée dans l'intention d'ouvrir la porte en grand.

— Vous voulez parler de cette petite femme qui la suit partout comme un fantôme ?

Artemis se figea. La voix grave et masculine du duc résonna dans sa tête. Elle s'aperçut que ses doigts tremblaient et elle lâcha la poignée de la porte.

— Maxime ! se récria Mlle Picklewood, choquée.

— Ne niez pas que ma description soit injuste, répliqua le duc. Et ne me reprochez pas non plus de ne pas connaître le nom de cette femme, alors qu'elle semble s'ingénier à se confondre avec les boiseries des murs.

— Artemis est mon amie, intervint lady Phoebe, d'une voix étrangement ferme pour quelqu'un de si jeune.

Artemis inspira profondément et s'écarta, sans un bruit, de la porte. Elle redoutait tout à coup que celle-ci ne s'ouvre toute seule et qu'on la découvre en train d'espionner leur conversation.

Puis elle rebroussa chemin vers leur loge. Les paroles aimables de lady Phoebe auraient dû la consoler. Après tout, il était logique qu'un homme tel que le duc ne s'intéresse pas à une femme comme elle.

Mais elle avait beau se répéter cela, Artemis se sentait blessée au plus profond de son âme.

*

**

Pour un homme qui se glorifiait volontiers de son intelligence, Godric se reprochait d'avoir mis si longtemps à comprendre pourquoi Meg tenait tant à parler à lord d'Arque. Ce n'est que lorsqu'ils se retrouvèrent tous dans la loge du duc de Wakefield que la lumière se fit dans son esprit : « Roger Fraser-Burnsby doit vous manquer », chuchotait sa femme à l'oreille du vicomte.

D'Arque avait été le meilleur ami de Fraser-Burnsby. C'était d'ailleurs lors d'un bal chez le vicomte que la nouvelle du meurtre de Fraser-Burnsby avait éclaté. Meg ne s'intéressait à lui que comme à un informateur potentiel. Elle n'avait jamais eu l'idée d'en faire son amant.

Une fois que Godric eut enfin compris cela et que sa jalousie de mâle se fut calmée, il put de nouveau réfléchir. D'Arque n'avait pas seulement été l'ami de Fraser-Burnsby, il figurait également dans la petite liste de suspects évoquée par Winter Makepeace.

Il n'était donc pas impossible que le vicomte se trouvât derrière la bande des Kidnappeurs.

Aussi, dès qu'ils quittèrent la loge du duc, Godric, ignorant la réaction inquiète de Meg et celle, presque furieuse, de Reading, se rapprocha du vicomte pour l'inviter dans leur loge.

D'Arque ne put se retenir de manifester un bref instant sa surprise, avant d'accepter son offre.

Et voilà comment Godric se retrouvait maintenant assis entre les deux hommes qu'il appréciait le moins au monde.

La pièce reprenait déjà et Meg et lady Hero, assises côte à côte devant les messieurs, concentrèrent leur attention sur la scène.

D'Arque attendit quelques instants, avant de murmurer :

— Votre courtoisie m'étonne, Saint-John. Dois-je m'attendre à un coup de poignard dans le dos pendant que je regarderai jouer les acteurs ?

Godric se tourna vers lui, le visage impassible. Il pouvait comprendre que Meg cherche à obtenir des informations de ce bellâtre, mais cela n'excusait pas l'attitude du vicomte envers sa femme.

— Peut-être pensez-vous le mériter ?

Griffin, assis de l'autre côté du vicomte, soupira lourdement.

— Probablement le mérite-t-il, Saint-John. Mais cela fâcherait ces dames que la loge soit inondée de sang.

Un éclat de rire monta du public. Les acteurs avaient dû se livrer à une nouvelle facétie. Godric s'éclaircit la voix.

— En fait, je voulais simplement savoir ce que vous aviez dit à ma femme à propos de Roger Fraser-Burnsby.

D'Arque se raidit.

— Je lui ai dit la vérité : que Roger avait été l'un de mes meilleurs amis.

Godric hocha la tête.

— Que savez-vous de sa mort ?

Le vicomte plissa les yeux. C'était un débauché notoire, un homme qui semblait passer ses jours -et ses nuits - à séduire les femmes, mais Godric savait qu'il n'était pas idiot. Il s'attendait plus ou moins à ce que d'Arque lui réponde par une autre question - pourquoi l'interrogeait-il sur la mort de Fraser-Burnsby ? Mais d'Arque se contenta de hausser les épaules.

— Tout le monde sait que c'est le Fantôme de Saint-Giles qui l'a tué.

Godric sentit le regard aiguisé de Griffin peser sur lui.

— Mais c'est faux, dit-il.

— Qu'en savez-vous ? répliqua le vicomte.

Son ton était ironique, mais sa curiosité semblait piquée.

— Je le sais, c'est tout, répondit Godric. Quelqu'un a tué Roger Fraser-Burnsby et a trouvé commode d'en faire porter la responsabilité au Fantôme de Saint-Giles.

— Même à supposer que cela soit vrai, quel rapport avec votre épouse ?

Reading parut vouloir dire quelque chose, mais Godric fut plus rapide :

— Elle appréciait beaucoup Fraser-Burnsby. Et elle est déterminée à retrouver son assassin.

— Quoi ? s'exclama Reading, à haute voix.

Les deux femmes, devant eux, esquissèrent un mouvement, comme si elles voulaient se retourner pour voir ce qui se passait. Heureusement, au même instant il se produisit un événement, sur la scène, qui captiva le public.

Godric attendit d'être certain que les deux femmes fussent concentrées sur la pièce, avant de rétorquer à Reading :

— Vous l'auriez appris par vous-même si vous aviez demandé à votre sœur la raison de son retour à Londres.

Reading s'empourpra.

— Mes relations avec ma sœur ne vous regardent pas.

— Au contraire, lui renvoya Godric. Je vous rappelle que c'est vous qui avez signé le contrat de mariage.

— Cette conversation est passionnante, messieurs, ironisa lord d'Arque. Mais pardonnez-moi de m'intéresser à mon ami. Qui a tué Roger, si ce n'est pas le Fantôme ?

— Je l'ignore, avoua Godric.

Le vicomte s'adossa à son fauteuil et se caressa un moment le menton, avant de reporter son attention sur Godric :

— Si votre assertion est fondée - ce dont je me permets de douter -, cela voudrait dire qu'il ne s'agissait pas d'une agression crapuleuse. Quelqu'un aurait délibérément assassiné Roger pour ensuite déguiser son crime en faisant accuser le Fantôme.

Godric hocha la tête.

— Mais c'est impossible, murmura d'Arque, comme s'il se parlait à lui-même. Roger n'avait pas d'ennemis. Tout le monde l'aimait. Son sourire avait raison des pires misanthropes. Je ne vois vraiment pas qui aurait pu vouloir le tuer.

— Il n'y a pas eu de témoins ? demanda Reading.

D'Arque se tourna vers lui.

— Si. Un valet de Roger. C'est lui qui nous apprit la nouvelle, le soir où je donnais un bal chez moi.

— L'avez-vous interrogé ? demanda Godric.

— Assez brièvement, concéda le vicomte. Il s'appelait Harris. Il a disparu quelques semaines plus tard. Un mot nous est ensuite parvenu pour demander que ses affaires soient expédiées dans une taverne de Saint-Giles. La taverne de la Chèvre.

— Ce valet avait peut-être été stipendié, suggéra Reading.

— Travaillait-il depuis longtemps au service de Fraser-Burnsby ? voulut savoir Godric.

D'Arque secoua la tête.

— Non. Roger ne l'avait embauché que depuis un mois.

Les trois hommes observèrent une minute de silence pour méditer la conclusion qui s'imposait.

— Bon sang ! pesta d'Arque. J'ai passé des mois à traquer l'assassin de Roger, mais il ne m'est pas venu un seul instant à l'esprit que ce n'était peut-être pas le Fantôme de Saint-Giles !

L'éclat du vicomte semblait sincère. Mais Godric avait déjà vu de faux mendiants verser de vraies larmes pour attendrir leurs victimes, avant de les soulager de leur bourse et de s'enfuir.

— Et votre autre ami, Seymour ? demanda-t-il au vicomte. N'a-t-il pas été, lui aussi, tué dans Saint-Giles ?

D'Arque haussa les sourcils.

— Quel est le rapport avec la mort de Roger ?

Godric haussa les épaules, car il ne pouvait pas révéler ce qu'il savait de la fin de Seymour.

Le vicomte soupira et parut s'intéresser à ce qui se passait sur la scène. Mais Godric était

convaincu qu'il ne voyait rien du spectacle.

— Nous étions quatre amis, dit-il finalement. Kershaw, Seymour, Roger et moi. Kershaw et Seymour m'ont aidé à traquer le Fantôme de Saint-Giles, jusqu'à... jusqu'à ce que Seymour soit tué.

Godric prit note de sa discrétion. Il savait, par Winter Makepeace, que d'Arque avait été informé des circonstances de la mort de Seymour et de son implication dans l'enlèvement des fillettes. Mais le vicomte avait contribué à masquer la réalité des événements afin de protéger la veuve de Seymour.

Makepeace semblait penser que d'Arque n'avait pas été impliqué dans la première affaire d'atelier clandestin. Mais Godric préférait réserver son jugement pour l'instant. Si d'Arque avait été l'associé de Seymour, il aurait été logique qu'il fasse un moment le mort pour convaincre Makepeace que le réseau était bel et bien démantelé.

Puis, une fois l'horizon éclairai, il aurait repris -seul - ses activités crapuleuses.

— Il est quand même étrange, observa Godric, que deux amis d'une bande de quatre meurent assassinés dans Saint-Giles.

D'Arque fronça les sourcils, comme s'il méditait l'argument, avant de regarder Godric.

— Croyez bien que je me suis déjà posé la question. Pourtant, aussi étonnant que cela paraisse, il n'y a aucun lien entre ces deux assassinats. Aucun.

Un tonnerre d'applaudissements éclata soudain. Puis le public se leva. La pièce était terminée. Le vicomte étreignit furtivement le bras de Godric.

— J'aimerais continuer cette discussion.

Godric se leva à son tour, alors que Meg se tournait vers lui, tout sourire.

— Ne vous inquiétez pas, murmura-t-il à d'Arque. Nous aurons l'occasion de la reprendre.

« Accrochez-vous bien », dit l'Hellequin, alors qu'il guidait son étalon noir vers l'autre berge. « Vous inquiéteriez-vous pour ma sécurité ? » lui demanda Foi. L'Hellequin lui jeta un regard sardonique. « Vous n'auriez pas intérêt à tomber dans cette eau. » « Pourquoi ? » Il haussa les épaules. « La rivière vous prendrait pour une suicidée et vous passeriez l'éternité à flotter dedans. »

Le grand cheval noir finit par émerger des flots. Foi en profita alors pour pousser Désespoir dans la rivière. [...]

op. cit.

Meg triturait nerveusement les pans de son peignoir. La jeune femme se trouvait seule dans sa chambre, si on excluait Sa Grâce et ses petits qui dormaient sous le lit.

Godric et Meg n'avaient pas échangé un seul mot durant le trajet qui les avaient ramenés des Folies Haite. Pour un peu, Meg aurait juré que son mari était aussi nerveux qu'elle à l'idée de la nuit qui les attendait.

C'était idiot. Godric était un homme. Même s'il avait refusé jusqu'ici de coucher avec elle pour ne pas trahir le souvenir de sa première épouse, il avait forcément, en tant qu'homme, une vision du mariage beaucoup plus cavalière que Meg. D'ailleurs, la meilleure preuve en était qu'il avait brutalement changé d'avis.

Cependant, Meg se demandait si elle ne se mentait pas à elle-même. Depuis son arrivée à Londres, elle n'avait pas vu une seule fois Godric se conduire de manière cavalière. C'est donc qu'il devait avoir une raison - une raison bien précise - pour accéder à sa requête. Zut ! Elle se reprochait, à présent, de ne pas l'avoir questionné davantage lorsqu'ils se trouvaient dans le jardin, au lieu de se laisser submerger par la joie. Elle avait soudainement l'intuition qu'il était important qu'elle devine cette raison, ne serait-ce que pour mieux comprendre Godric. Après ce qui allait se passer cette nuit, Godric deviendrait réellement son mari, dans toute l'acception du terme. Ce serait la conséquence logique et naturelle de leur union.

Sauf que Godric avait été forcé à ce mariage...

La jeune femme soupira et consulta pour la centième fois la petite pendule de sa coiffeuse. Il était plus de minuit et il s'était écoulé une bonne heure depuis leur retour. Aurait-il oublié sa promesse ?

S'était-il endormi ?

Meg s'approcha sur la pointe des pieds de la porte qui communiquait entre leurs deux chambres. S'il s'était endormi, elle n'aurait pas d'autre choix que de le réveiller.

Mais la porte s'ouvrit soudain.

Meg se figea.

Sur le coup, Godric parut tout aussi surpris de la découvrir derrière le battant. Il portait également un peignoir, sous lequel Meg pouvait apercevoir sa chemise de nuit. Et il avait aux pieds les ridicules chaussons informes qu'elle lui avait vus le premier soir.

La jeune femme se retint à grand-peine de s'esclaffer. Godric referma la porte derrière lui.

— J'ai pensé... commença-t-il. Je crois qu'il serait préférable que nous parlions, avant de...

Comme il hésitait encore, Aleg s'alarma. Avait-il de nouveau changé d'avis ? Il tendit son bras.

— Venez, dit-il.

Et il entraîna Meg vers deux fauteuils. La jeune femme s'assit et croisa ses mains dans son giron.

— Si nous partageons le même lit...

Meg fronça les sourcils.

— Si nous partageons le même lit, répéta-t-il, je veux que vous me promettiez quelque chose.

— Quoi donc ?

— Dès que vous serez enceinte, j'aimerais que vous quittiez Londres. Et que vous retourniez vivre à Laurelwood Manor.

Meg en resta bouche bée. C'était d'autant plus idiot qu'elle n'était venue à Londres que dans le seul objectif d'avoir un enfant de son mari. Cependant, elle se sentait blessée par sa requête.

— Vous voulez vous débarrasser de moi ?

— Je voudrais surtout vous savoir en sécurité.

— Pourquoi serais-je plus en sécurité à Laurelwood qu'ici ? répliqua-t-elle, avant de comprendre tout d'un coup. Vous ne voulez pas que je cherche l'assassin de Roger !

— Non, en effet.

Meg se redressa sur son siège. Elle était furieuse.

— Vous ne pouvez pas me l'interdire !

Il plissa les lèvres.

— Non, sans doute. En revanche, je peux refuser de coucher avec vous, si vous n'acceptez pas mon marché.

Un enfant ou la justice pour Roger. Meg ne voulait pas avoir à choisir entre l'un et l'autre. Elle désirait les deux. Les deux lui étaient nécessaires pour vivre.

La jeune femme se releva d'un bond et regarda autour d'elle, cherchant un moyen de faire entendre raison à son mari. Godric était un homme logique, mais Meg savait qu'il était aussi capable de sentiments très violents. Son amour pour sa première épouse en témoignait.

Elle se retourna vers lui.

— S'il s'était agi de Clara, auriez-vous renoncé tant que vous n'auriez pas démasqué son assassin ?

Les commissures de ses lèvres retombèrent.

— Bien sûr que non. Mais ce n'est pas pareil. Je suis un homme...

— Et je suis une femme, le coupa Meg, avec un mouvement exaspéré des bras. Ne minimisez pas mon amour en raison de mon sexe. J'aimais Roger de tout mon cœur. Quand il est mort, j'ai cru ne pas lui survivre. J'estime avoir le droit de chercher son assassin. Et de m'assurer que Roger sera vengé. Je ne m'arrêterai pas tant que ma mission ne sera pas accomplie. Arrêtez d'essayer de m'en dissuader !

Il la regarda un long moment, sans rien dire et Meg se demanda s'il n'allait pas la planter là et retourner dans sa chambre. Mais finalement, il soupira.

— Très bien. Tant que vous resterez à Londres et que nous essaierons de faire un enfant, vous pourrez continuer à traquer l'assassin de Fraser-Burnsby.

Meg lui décocha un regard soupçonneux.

— Mais ? Car je parie qu'il y a un « mais ».

— Mais à la minute où vous saurez avec certitude que vous êtes enceinte de « mon » enfant, vous repartirez à Laurelwood Manor, que vous ayez ou non trouvé le meurtrier.

Meg réfléchit. Ce n'était pas vraiment ce qu'elle avait espéré, cependant elle était bien consciente que son mari aurait pu se montrer plus intransigeant. En d'autres termes, il lui proposait un compromis.

Mais cela voulait dire qu'elle devrait redoubler d'efforts pour trouver l'assassin, car le temps lui serait compté.

Meg redressa le menton et tendit sa main.

— Marché conclu.

Godric esquissa un sourire, avant de lui serrer solennellement la main.

— Me permettez-vous, au moins, de vous seconder dans votre quête ? Et de vous accompagner dans Saint-Giles ?

— Oui, bien sûr.

Il hocha la tête.

— Très bien. Dans ce cas, je vous aiderai à démasquer l'assassin de Roger Fraser-Burnsby aussi longtemps que vous resterez à Londres. Et je vous prendrai toutes les nuits. Mais aussitôt que vous tomberez enceinte, vous retournerez vous abriter à Laurelwood Manor. Nous sommes bien d'accord ?

— Nous sommes d'accord.

— Toutefois...

— Hmm ? murmura Meg, quelque peu distraite depuis qu'il avait dit « je vous prendrai toutes les nuits ».

— Je me réserve le droit de reprendre cette discussion au sujet de l'assassin de Fraser-Burnsby, dit-il d'une voix ferme. Nous pourrions trouver, entre-temps, un autre moyen de parvenir à nos fins, qui nous conviendrait à tous les deux.

Meg aurait voulu argumenter. Elle était furieuse qu'il cherche déjà à réviser un accord qu'ils venaient tout juste de conclure. Mais sa main était chaude et puissante. Et le lit où il promettait de coucher avec elle se dressait juste à côté...

Meg attendait ce moment depuis qu'elle était arrivée à Londres.

Aussi hocha-t-elle la tête.

— C'est d'accord, puisque vous insistez.

— J'insiste, en effet.

Il tenait toujours la main de Meg dans la sienne. Il se releva et il attira la jeune femme contre lui.

Elle n'eut pas le temps de réagir qu'il s'empara de ses lèvres. Mais son baiser n'avait plus rien à voir avec celui qu'il lui avait donné dans Saint-Giles. Ce premier baiser avait été violent, passionné. Cette fois, il y mettait de la douceur pour ne pas dire de la chasteté. Comme s'il voulait lui demander, avec ses lèvres :

Est-ce bien cela que vous voulez ? Est-ce bien moi que vous désirez ?

Meg avait l'esprit embrumé. Elle désirait Roger. L'amour de sa vie. L'homme à qui elle avait donné sa virginité en toute connaissance de cause. Et l'homme pour qui elle avait failli mourir de chagrin.

Mais les lèvres de Godric étaient terriblement persuasives. Étourdie, Meg entrouvrit la

bouche. Cependant, quand leurs langues se mêlèrent, elle eut un mouvement de recul. C'en était trop.

— Qu'y a-t-il ? demanda Godric.

Meg déglutit.

— Rien. C'est juste que... (Elle se mordit la lèvre.) Sommes-nous obligés de nous embrasser ?

— Non, si vous n'aimez pas cela.

— Ce n'est pas que...

Elle secoua la tête, incapable de trouver une réponse convenable. Elle ne pouvait quand même pas lui dire qu'elle ne voulait pas penser à lui pendant qu'ils s'uniraient. Qu'elle avait simplement besoin de sa semence, mais pas de lui, Godric.

Le visage de son époux s'était brusquement fermé.

— Rien ne nous oblige à le faire ce soir, dit-il.

— Non. Je veux dire...

Meg inspira profondément pour tenter de recouvrer ses esprits. Elle sentait bien qu'elle venait de briser quelque chose. Mais si elle le laissait repartir maintenant dans sa chambre, il ne se passerait probablement jamais rien entre eux.

— S'il vous plaît, dit-elle, le regard implorant. J'en ai envie ce soir.

Il garda un moment le silence, le visage indéchiffrable, avant d'incliner la tête.

— Très bien.

Il lui désigna le lit. Meg se débarrassa consciencieusement de son peignoir avant de se glisser sous les draps. Elle ne put retenir un frisson quand ses jambes dénudées entrèrent en contact avec le tissu froid.

Godric ôta son peignoir et ses chaussons. Puis il s'approcha du lit en chemise de nuit.

— Préférez-vous que je souffle les chandelles ?

— Oui, s'il vous plaît, acquiesça-t-elle, avec gratitude.

Il ne répondit rien et moucha les chandelles les unes après les autres. Le feu dans la cheminée se mourait lentement et les braises rougeoyantes ne prodiguaient qu'une faible lueur.

Godric souleva les couvertures pour se glisser dans le lit à côté de Meg.

La jeune femme se raidit instinctivement. Son mari commença de la caresser à travers l'étoffe de sa chemise de nuit d'une main à la fois tendre et sûre. Il était trop tard, à présent, pour changer d'avis.

Meg essaya de penser à Roger. Mais elle eut beau convoquer son souvenir, les caresses de Godric l'empêchaient de se concentrer.

Pour être sincère, elle y prenait même du plaisir.

Était-elle à ce point pervertie, se demanda-t-elle, horrifiée, pour réagir ainsi à la première caresse d'un homme ?

Son mari, en revanche, ne semblait guère affecté par ce qu'il faisait. Sa respiration restait parfaitement calme.

Il se redressa sur un coude pour faire glisser lentement sa chemise de nuit, dévoilant ses genoux, puis ses cuisses, puis le triangle de sa féminité. Quand il eut remonté le tissu jusqu'à son ventre, il entreprit de la caresser entre les cuisses.

Sa main était chaude et puissante. Meg se retint de gémir.

À présent, la respiration de Godric n'était plus aussi calme. Il caressait lentement les

cuisses de Meg, s'approchant petit à petit de sa féminité. Elle écarta les jambes pour l'inviter à se concentrer sur cette partie de son anatomie, mais il déclina l'offre et fit remonter sa main sur le ventre de Meg.

Puis il se pencha vers elle et Meg comprit qu'il voulait l'embrasser. Mais probablement se souvint-il de sa première tentative de baiser et il se ravisa. Meg fut déçue. Elle aurait voulu lui expliquer qu'elle s'était trompée, tout à l'heure. Qu'elle avait envie, maintenant, qu'il l'embrasse.

Mais un tel aveu serait la preuve qu'elle éprouvait des émotions qu'elle s'interdisait de ressentir. Leur étreinte n'était destinée qu'à engendrer un enfant. Rien de plus.

Les doigts de Godric lui caressaient à présent le pubis. Meg tourna la tête vers la cheminée pour s'obliger à prendre du recul. Elle avait décidé que ces caresses devaient rester impersonnelles.

Quand ses doigts s'aventurèrent au plus intime de son anatomie, Meg oublia toutes ses bonnes résolutions. Godric la caressa là où Roger avait été le seul à pénétrer, et elle aurait dû se révolter.

Mais - que Dieu lui vienne en aide -, ce ne fut pas du tout sa réaction.

Elle... elle en voulait déjà plus. Elle aurait voulu lui prendre la main pour la guider et lui montrer qu'elle désirait qu'il la caresse avec plus de fermeté. Bien sûr, elle ne fit rien de tout cela, car elle était une lady, et parce qu'il était un gentleman.

Elle devait subir sans protester.

S'empêcher de gémir et de crier.

Godric continuait ses caresses avec une lenteur étudiée et Meg s'aperçut qu'elle commençait à mouiller.

Elle reconnaissait aussi le plaisir qu'elle sentait monter en elle, pour l'avoir déjà expérimenté avec Roger. Elle...

Elle agrippa le poignet de Godric pour éloigner sa main.

— Chuut, murmura-t-il. Tout va bien se passer. Laissez-moi...

— Non, gémit-elle. Prenez-moi. Maintenant.

Il soupira.

— Bon, très bien.

Et il s'allongea sur Meg.

La jeune femme sentit quelque chose de froid, de métallique, se balancer entre ses seins. Sans doute un pendentif qu'il portait au bout d'une chaîne. Elle se demanda ce que pouvait bien représenter ce bijou, avant de renoncer tout à coup à réfléchir.

Son mari venait de relever sa chemise de nuit et Meg pouvait sentir son membre palpiter entre ses cuisses.

Elle serra les dents et tout son corps se tendit instinctivement.

Mais son mari prenait son temps et continuait de la caresser. Meg aurait voulu lui crier de la posséder et d'en finir. Lui ne l'entendait pas de cette oreille. Il la pénétra lentement, se retira, puis recommença, pour s'enfoncer chaque fois un peu plus loin. En fait, il lui témoignait la même sollicitude que si elle avait été encore vierge.

Meg allait devenir folle s'il continuait ainsi.

De toute façon, ce n'était pas ce qu'elle attendait. Elle ne lui avait pas demandé de lui faire l'amour.

Elle avait juste besoin de sa semence.

Au moment où elle croyait ne pas pouvoir en supporter davantage, il s'enfonça enfin complètement en elle. Puis il s'immobilisa quelques instants, son torse pressé contre la poitrine de Meg, pour reprendre sa respiration. Après quoi, il commença un va-et-vient étourdissant, sans dire un mot. Dans l'obscurité, Meg se demanda quelle expression il pouvait bien avoir. Extase ? Concentration ? S'il cherchait son regard dans le noir.

S'il la haïssait pour l'obliger à faire cela.

Elle ne le touchait pas, s'interdisait ce luxe. Aussi crispait-elle les poings près de sa tête, torturant son oreiller de ses ongles, tandis que le membre gonflé de son époux entraît et sortait en elle. Comme s'il lui réclamait quelque chose. Quelque chose qu'elle refusait de lui accorder.

Soudain, le corps de Godric fut agité de spasmes violents. Meg aurait voulu...

Mais elle ne reçut que ce qu'elle attendait.

Sa semence.

Godric se retira et roula de côté, alors que son membre commençait déjà de ramollir.

Il aurait préféré rester encore un moment en elle et pourquoi pas, embrasser sa femme.

Mais Meg lui avait fait clairement comprendre qu'elle ne souhaitait aucune marque d'affection et il n'avait pas l'intention de la forcer.

Aussi se dépêcha-t-il de se relever et de remonter les couvertures sur le corps de la jeune femme.

— Bonne nuit, dit-il.

Il récupéra son peignoir et ses chaussons en tâtonnant, et il quitta la pièce.

De retour dans sa chambre, il retrouva la chandelle qu'il y avait laissée allumée avant de partir. Cette bienheureuse clarté l'extirpa d'une obscurité un peu trop intime et lui rappela qui il était.

Et qui elle était.

Godric se dirigea vers sa penderie, ouvrit le tiroir du haut avec la clé pendue à son cou et il s'empara du petit écrin qui renfermait les mèches de cheveux de sa femme. Godric voulut les toucher, mais il s'aperçut que c'était impossible : ses doigts étaient encore humides de la peau de Meg.

— Pardonne-moi, Clara.

Cependant, il ne parvenait pas à se remémorer son visage, ni même le son cristallin de son rire. Il avait parlé dans le vide.

Godric agrippa le rebord du tiroir à deux mains. Clara lui échappait. Il la perdait. Ou il l'avait déjà perdue. Il se retrouvait seul.

Il inspira profondément et fouilla dans la pile de lettres en vrac, jusqu'à ce qu'il trouve celle qu'il cherchait.

2 novembre 1739

Cher Godric,

Merci pour l'argent que vous avez mis à ma disposition. J'ai fait réparer le toit et il ne pleut plus dans l'aile est ! Il reste juste une fuite persistante dans la chambre au-dessus de la

bibliothèque. D'après Battlefield, cette chambre a une histoire. Une ancienne maîtresse de la maison y avait été enfermée, après que son mari se fut énamouré du régisseur du domaine. Mais bon, vous savez combien Battlefield a un sens de l'humour très particulier !

Nous avons mangé les dernières mûres de la saison la semaine dernière. Depuis, tout a gelé dans le jardin, sauf les choux frisés - mais je n'ai jamais beaucoup aimé les choux. Et vous ? J'avoue que cette période de l'année m'inspire toujours une étrange mélancolie. La végétation s'enfonce dans l'hiver et il ne reste plus aux branches des arbres que quelques rares feuilles mortes, qui s'accrochent encore, mais pour combien de temps ?

Mais assez parlé de l'hiver qui s'en vient ! Sinon, vous allez penser que je suis une correspondante déprimante et vous aurez raison.

Hier, j'ai pris le thé au presbytère avec le vicaire et quelques membres de la paroisse. Figurez-vous que l'on nous a servi une tarte aux kakis. C'était assez joli à voir, quoique un peu amer à déguster. Mais comme il paraît que c'est la spécialité de la femme du vicaire, j'ai mangé ma part avec le sourire. Le vicaire et son épouse viennent d'avoir un autre enfant, un garçon qui n'a guère plus d'un mois. Quand on me l'a présenté, mes yeux se sont embués et je me suis forcée à rire, en prétendant que j'avais une poussière dans l'œil.

Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela.

Me revoilà partie dans mes idées noires ! Je vais surveiller mon humeur et je vous promets que ma prochaine lettre sera plus réjouissante.

Votre affectionnée,

Meg.

P.S. : Avez-vous essayé la tisane à l'anis et au gingembre que je vous ai envoyée ? Je sais que le mélange peut paraître révoltant, mais vous verrez, cela fera un bien fou à votre mal de gorge !

Le post-scriptum se brouillait devant ses yeux et Godric dut inspirer profondément une nouvelle fois. S'il avait trahi Clara, c'était pour cette femme. Meg qui gratifiait un vieux majordome grincheux d'un sens de l'humour étrange. Meg qui mangeait avec le sourire un dessert amer pour faire plaisir à la femme du vicaire. Meg qui pleurait à la vue d'un bébé mais refusait d'avouer pourquoi.

Elle méritait d'avoir un enfant. Elle serait une merveilleuse mère, aimante, tendre et attentive.

Godric replaça la lettre dans la pile et referma le tiroir.

Il avait promis à Meg de lui faire un enfant et il tiendrait parole. Quoi que cela pût lui coûter.

Meg fut réveillée par les bruits de Danielle farfouillant dans sa penderie. La jeune femme dirigea son regard vers la fenêtre et elle constata que la matinée était déjà bien entamée. Puis elle s'étira dans ses draps et elle fit une autre constatation : elle ressentait une légère crampe entre les cuisses.

Godric lui avait fait l'amour hier soir.

Meg ne put s'empêcher de rougir. Elle aurait préféré se réveiller seule pour mieux assimiler

ce changement dans sa vie.

Heureusement, Danielle avait d'autres préoccupations en tête.

— Nous avons de la visite, milady.

Meg cligna les yeux. Il était donc si tard que cela ?

— De la visite, tu es sûre ?

Danielle avait sorti une robe de brocart jaune de la penderie, mais elle secoua la tête et la remit à sa place.

— Oui, milady. Trois dames.

Meg s'assit dans son lit.

— Qui donc ?

— Des parentes de M. Saint-John, je pense.

— Bonté divine !

Meg sauta hors du lit, furieuse après Godric. Pourquoi ne l'avait-il pas informée qu'il attendait une visite de sa famille ? Mais elle se rappela soudain de l'état de Saint House à son arrivée... Godric s'attendait-il à une quelconque visite ?

Bonté divine !

Meg fit une toilette rapide avec l'eau chaude que Danielle lui avait apportée. Puis elle laissa sa camériste lui enfiler une robe rose et noir. La robe datait de plusieurs années et Meg se répéta, une fois de plus, qu'elle devrait profiter de son séjour à Londres pour rajeunir sa garde-robe.

Pour finir, Danielle la coiffa. D'ordinaire, sa camériste mettait facilement trois quarts d'heure pour discipliner les mèches rebelles de Meg. Mais ce matin, elle dut se contenter de dix minutes.

— Ça suffira, pressa Meg, qui s'obligeait à rester calme.

Elle mourait d'envie de dévaler l'escalier avant que les parentes de Godric ne poussent les hauts cris en découvrant l'état de la maison.

— Merci, Danielle.

Danielle se recula, à contrecœur, et Meg quitta aussitôt sa chambre.

La maison était parfaitement silencieuse. Meg s'interrogea. Les trois visiteuses étaient-elles déjà reparties ?

Mais dès qu'elle arriva au rez-de-chaussée, Mme Crumb, toujours tirée à quatre épingles, l'accapara.

— Bonjour, milady. Des invitées vous attendent dans le salon primevère.

Meg en resta bouche bée. Saint House possédait un salon primevère ?

— Où... où est-ce ?

— Troisième porte à gauche dans le couloir, milady, répondit tranquillement Mme Crumb.

Meg écarquilla les yeux.

— Vous voulez parler de la pièce avec toutes ces toiles d'araignées au plafond ?

— Oui, celle-là même.

Meg se mordit la lèvre. Sa gouvernante l'intimidait décidément.

— Mais, euh... elle n'a pas été...

Mme Crumb arqua délicatement un sourcil.

— Si, bien sûr, elle a été nettoyée, devina Meg, soulagée.

La gouvernante hochait la tête.

— J'ai pris la liberté de demander à la cuisinière de préparer du thé et des scones.

Meg sursauta.

— Nous avons une cuisinière ?

— Oui, milady. Depuis six heures du matin.

— Vous êtes une perle, madame Crumb.

La gouvernante esquissa une amorce de sourire.

— Merci, milady.

Meg s'engagea dans le couloir, s'arma de courage pour affronter quelque vieille tante de Godric. Mais à peine eut-elle poussé la porte du salon primevère qu'elle se détendit en découvrant les visiteuses.

— Madame Saint-John ! s'exclama-t-elle. Pourquoi ne pas nous avoir informés de votre arrivée à Londres ?

Meg se précipita pour l'embrasser. La belle-mère de Godric approchait des cinquante-cinq ans. C'était une femme bien en chair, qui avait la même chevelure blonde que ses filles, quelques cheveux gris en plus. Elle avait un physique plutôt ordinaire, mais une expression sur le visage qui faisait vite oublier le reste : elle rayonnait ! Meg savait, par les racontars des villageois d'Upper Hornsfield, que le père de Godric était tombé fou amoureux de sa seconde épouse.

— Nous avons décidé de prendre exemple sur vous, Meg, et de sonner directement chez Godric, répondit Mme Saint-John, avant de se rasseoir sur le canapé.

— Un peu comme ce colporteur qui s'est présenté l'autre jour à notre porte et qui refusait de partir tant que quelqu'un ne lui aurait pas acheté un morceau de ruban miteux, précisa Jane, la plus jeune des sœurs de Godric, âgée de dix-huit ans.

— Ses rubans n'étaient pas miteux, protesta Charlotte, de deux ans son aînée. Tu es jalouse parce que le colporteur est arrivé pendant que tu te promenais dans les champs avec les chiens.

— Pat et Harriet avaient besoin de se dégourdir les jambes, fit valoir Jane. Et ses rubans « étaient » miteux.

— Allons, les filles ! les gourmanda Mme Saint-John. Je suis sûre que Meg ne s'intéresse pas à vos histoires.

En réalité, Meg trouvait la conversation plutôt réjouissante. Elle enviait l'affection que se portaient les sœurs Saint-John, même si elles se querellaient souvent. Elle-même n'avait jamais été proche de sa sœur, Caro. Comme Mme Saint-John et ses deux filles habitaient Upper Hornsfield, Meg avait souvent l'occasion d'assister aux relations pour le moins dynamiques de Jane et Charlotte.

— J'ignore où est Sarah, avoua-t-elle. Et aussi Godric.

— On nous a répondu que Godric était déjà sorti, l'informa Jane. Et Sarah est introuvable.

— J'étais partie me promener, lança Sarah, depuis le seuil de la pièce. Je viens juste de rentrer.

Deux jeunes soubrettes de l'orphelinat la suivaient, chacune portant avec précaution un plateau.

Charlotte et Jane bondirent aussitôt de leurs sièges pour embrasser leur sœur, comme si elles ne l'avaient pas vue depuis des mois. Alors que Sarah et Meg n'étaient à Londres que depuis une semaine.

Mme Crumb dirigea les deux soubrettes et les aida à décharger les plateaux, avant d'interroger Meg du regard. Comme celle-ci hochait la tête, satisfaite, la gouvernante repartit

avec les deux fillettes et referma la porte derrière elle.

— Bonjour, mère, dit Sarah, en se penchant pour embrasser Mme Saint-John sur la joue.

Quelle surprise !

— C'était l'idée, répondit Mme Saint-John.

— Comment cela ?

— Eh bien, puisque Godric ne faisait pas un pas dans notre direction, j'ai décidé que c'était à nous de nous manifester. Merci, ma chère.

Mme Saint-John prit la tasse de thé que lui tendait Meg, qui avait pris soin d'y déposer trois morceaux de sucre, car elle savait que la belle-mère de Godric buvait son thé très sucré.

— En outre, reprit Mme Saint-John, après avoir goûté à son thé, les filles ont besoin de nouvelles robes. Surtout Jane, puisqu'elle fera ses débuts mondains à l'automne.

— Parfait, dit Meg. Je prévoyais justement de me rendre chez une couturière. Nous irons ensemble.

— Ça va être merveilleux ! s'extasia Jane, sautillant sur son siège. En tout cas, ce sera plus amusant que de rendre visite à ce vieux ronchon de Godric, continua-t-elle sur sa lancée, sans remarquer que la porte du salon venait de se rouvrir.

— Jane ! murmura Meg, d'un ton comminatoire. Trop tard !

— J'ignorais que nous attendions de la visite, lança Godric, depuis la porte.

Meg se mordit la lèvre. Son mari semblait furieux.

« Est-ce là l'Enfer ? » demanda Foi, qui regardait la berge rocailleuse qu'ils abordaient. « Non », répondit l'Hellequin. S'était-il aperçu qu'elle avait poussé Désespoir à l'eau ? En tout cas, il n'en dit rien. « Nous avons encore un long voyage à faire, ajouta-t-il. Devant nous, se dresse le pic des Murmures. » Il pointa du doigt une ligne de montagnes qui se profilait à l'horizon. « Êtes-vous sûre de vouloir continuer ? » « Oui », répondit Foi. Il hocha la tête et éperonna son cheval. [...]

op. cit.

Ce vieux ronchon de Godric.

Jane n'avait rien inventé. Godric avait conscience d'être ronchon. Et vieux, il l'était sans doute aux yeux de sa jeune demi-sœur. Tout était relatif, bien sûr, mais il avait trente-sept ans, soit dix-neuf ans de plus que Jane, qui n'en avait que dix-huit.

Il aurait pu être son père.

Le fossé qui les séparait ne pourrait jamais totalement se combler.

— Bonjour, Godric, s'exclama sa belle-mère, avant de se lever. Cela fait plaisir de te voir, ajouta-t-elle, en le rejoignant pour lui prendre la main.

Comme chaque fois qu'ils se croisaient, Godric éprouva à son égard des sentiments mêlés. De la culpabilité, mais aussi un certain ressentiment. Sa belle-mère lui donnait toujours un peu l'impression d'être redevenu un gamin, et il détestait cela.

— Bonjour madame, dit-il, conscient que son ton était trop raide. À quoi dois-je le plaisir de votre visite ?

Elle leva les yeux vers lui et elle le dévisagea un long moment.

— Nous voulions te voir, dit-elle finalement.

— Et nous avons besoin de nouvelles robes, ajouta Jane, une note de défi dans la voix.

Cependant, elle était restée prudemment derrière sa mère. Godric hocha la tête.

— Combien de temps comptez-vous rester ?

— Une quinzaine de jours, répondit sa belle-mère.

— Ah, fit Godric.

Et sentant le regard de Meg posé sur lui, il risqua un coup d'oeil en direction de sa femme.

Sa femme, dont il avait partagé le lit cette nuit.

Elle portait une robe rose très élégante et imprimée de motifs bleus. Elle se tenait bien droite dans un fauteuil et elle le regardait avec une anxiété perceptible. Godric la trouva absolument ravissante. Si sa belle-mère et ses demi-sœurs ne s'étaient pas trouvées là, il aurait pris Meg dans ses bras pour la conduire à l'étage et il lui...

Mais, non.

Elle lui avait clairement fait comprendre que ce n'était pas ce qu'elle cherchait.

À ses yeux, il ne serait jamais qu'un étalon, chargé de la saillie.

Godric s'obligea à reporter son attention sur la conversation.

— Aimeriez-vous que je vous accompagne dans les boutiques ?

Du coin de l'œil, il vit Meg entrouvrir la bouche sous le coup de la surprise.

Jane, comme c'était prévisible, voulut répondre mais, d'un regard, sa mère lui intima de se taire.

Puis elle sourit à Godric.

— Oui, ce serait très agréable.

Godric hocha la tête. Meg le gratifia d'un sourire reconnaissant, avant de lui tendre une tasse de thé - une boisson à laquelle il n'avait jamais témoigné un grand intérêt. Mais il but volontiers une gorgée et il profita de ce que les femmes avaient repris leur bavardage pour les observer.

Meg semblait s'être très liée à sa belle-famille depuis qu'elle vivait à Laurelwood Manor. Au fond, ce n'était pas très surprenant, puisque sa belle-mère et ses filles habitaient le village d'à côté, où se trouvait la maison douairière. Jane, Charlotte, Sarah et Meg réunies formaient un très joli tableau, les cheveux noirs de Meg mis en lumière par les trois chevelures blondes.

Godric baissa les yeux sur sa tasse.

La présence de sa famille dans la maison ne lui faciliterait pas le travail. Cependant, le Fantôme ne pouvait pas se permettre de prendre des vacances. Il devait démasquer la bande des Kidnappeurs, et maintenant l'assassin de Roger Fraser-Burnsby. Sans oublier le capitaine James Trevillion, qui surveillait étroitement la maison.

Mais ces obstacles n'arrêteraient pas Godric.

— ... cela vous convient-il, Godric ? s'enquit sa belle-mère.

Godric releva la tête et vit cinq paires d'yeux féminins rivés sur lui. Il s'éclaircit la voix.

— Je vous demande pardon ?

Meg soupira. Elle voyait bien qu'il n'avait pas écouté leur conversation.

— Nous avons décidé de partir chez la couturière aussitôt après le déjeuner, expliqua-t-elle. Et ce soir, nous devons dîner chez Griffin et Hero. Mais... je suis sûre que Hero vous invitera également, dès qu'elle apprendra que vous êtes en ville, ajouta-t-elle à l'intention de la famille Saint-John.

Jane écarquilla des yeux ronds comme des soucoupes.

— Elle est fille de duc, n'est-ce pas ?

Meg sourit.

— Oui, et également sœur de duc. Je pense d'ailleurs que son frère assistera au dîner.

Jane en resta un instant bouche bée, avant de discuter fiévreusement avec ses sœurs : qu'allaient-elles bien pouvoir se mettre ?

Godric soupira. La journée promettait d'être longue. Mais, accrochant le regard de Meg, il se dit que cela en vaudrait peut-être la peine.

Ce soir-là, chez les Reading, le duc de Wakefield se pencha, intrigué, vers son neveu.

— Je ne comprends pas pourquoi ce garçon éclate en sanglots chaque fois qu'il me voit ?

— C'est parce qu'il apprend le discernement. Je sens que cet enfant aura bon goût, ironisa Griffin.

Il souleva William dans ses bras. Le garçonnet se calma aussitôt et se mit à sucer son pouce.

Hero leva discrètement les yeux au ciel.

Ils étaient tous réunis dans le grand salon familial, où la nourrice venait d'amener William, avant de le mettre au lit. La grand-tante Elvina était assise à côté de Hero et mettait sa main

en cornet devant son oreille pour entendre ce qui se disait. Jane, raide dans son fauteuil, épiait tous les gestes du duc de Wakefield. Ses sœurs et sa mère étaient plus détendues et profitaient manifestement de leur soirée. Sachant combien les cancans avaient du succès à Upper Hornsfield, Meg devinait que ce dîner leur servirait pendant des semaines. Godric se tenait debout près de la cheminée, l'air distant. Meg se demanda pourquoi il semblait toujours en retrait, même au sein de sa propre famille.

William eut soudain le hoquet et bava sur le gilet de Griffin. Meg se tourna vers son frère.

— Je peux ? dit-elle, en désignant le bébé.

— Bien sûr.

Griffin lui confia son fils et le bébé l'examina avec ses grands yeux verts, comme ceux de son père. Il était plus lourd qu'elle ne l'aurait imaginé. C'était déjà un solide garçon, avec des cheveux cuivrés qui frisaient et de belles joues rondes. Meg ne put s'empêcher de l'embrasser sur le front.

Mon Dieu, faites que cela m'arrive bientôt !

William retira son pouce de sa bouche et lui tapota la joue de sa main humide.

— Les bébés sont toujours salissants, commenta la grand-tante Elvina, qui se contredit aussitôt en faisant des risettes à William.

— Il fait ses dents, expliqua Hero, assise à côté de Meg. Voulez-vous que je le prenne ? Je ne voudrais pas qu'il gâte votre robe.

— Non, laissez-le-moi encore un peu, murmura Meg. Il est si mignon.

— Oui, n'est-ce pas ? acquiesça Hero, avec un sourire maternel.

Le cœur de Meg se serra. Son instinct maternel devenait plus fort de jour en jour.

Godric la contemplait. Il inclina la tête en silence, comme s'il avait lu dans ses pensées et qu'il voulait la rassurer. Meg tressaillit. Quel autre homme lui manifesterait autant de prévenance ? Il se montrait si attentif, si protecteur. Il avait passé la journée à l'accompagner, avec la famille Saint-John, dans les boutiques de mode, sans jamais se plaindre ni paraître s'ennuyer, malgré la frivolité de leur expédition. Toute cette journée s'était passée de façon si agréable que Meg avait tout oublié le temps d'une journée. Ce n'est qu'au moment de s'habiller pour le dîner que Meg s'était souvenue de la promesse de son mari : il allait rechercher l'assassin de Roger. Elle voulait s'assurer qu'il n'avait pas changé d'avis, et elle aurait aimé l'interroger sur son plan d'action. Oui. Mais après ce joyeux répit.

Un peu de bonheur chassait son chagrin coutumier. Si seulement...

— Ah, voilà Mandeville ! s'exclama le duc.

L'autre frère de Meg, Thomas Reading, marquis de Mandeville, venait en effet d'arriver. Lavinia, sa femme, dont la chevelure était toujours aussi flamboyante, l'accompagnait.

— Tu as une tache sur ton gilet, dit Thomas à Griffin.

— Je sais, répliqua son frère, les dents serrées.

Meg soupira. Ces deux-là ne seraient jamais les meilleurs amis du monde, mais au moins se parlaient-ils. Ce qui n'avait pas été le cas pendant des années.

Les hommes se regroupèrent pour parler politique, avant d'être interrompus par le majordome, qui annonça l'heure du dîner.

Hero reprit William dans ses bras, l'embrassa sur les joues et le rendit à sa nourrice, visiblement à contrecœur.

— D'habitude, je le couche moi-même, confiât-elle à Meg. Je sais que c'est idiot, mais je déteste que quelqu'un d'autre s'en charge à ma place.

— Tu monteras le voir tout à l'heure, la rassura Griffin, avec beaucoup de tendresse. Hero prit le bras qu'il lui tendait et ils donnèrent le signal du départ vers la salle à manger. Godric offrit son bras à Meg.

La jeune femme s'en saisit. Son bras était puissant et chaud. Sa chaleur se transmet à Meg et elle réalisa avec horreur qu'elle « désirait » cet homme, pas seulement parce qu'elle voulait qu'il lui fasse un enfant.

Reprends-toi, Meg, c'est mal !

Elle se répéta ces mots plusieurs fois, alors qu'ils arrivaient dans la salle à manger et que Godric lui tirait sa chaise. Meg se laissa choir sur son siège, l'esprit en ébullition. Son corps n'était pas supposé réagir ainsi. Elle avait aimé Roger et, même si elle éprouvait de la gratitude, voire une certaine affection, pour Godric, cela n'avait rien à voir avec l'amour.

Elle s'aperçut que Charlotte était placée à sa gauche, puisque les femmes étaient plus nombreuses que ces messieurs, et le duc à sa droite. Meg soupira intérieurement. Le duc était un homme très intimidant et elle se voyait mal faire la conversation avec lui. Tandis que les valets commençaient le service, elle chercha désespérément quoi lui dire. Mais c'est lui qui se tourna vers elle.

— J'espère que vous avez aimé la pièce d'hier soir, aux Folies Harte ?

— Oh oui, Votre Grâce. Beaucoup. Et vous ?

— J'avoue ne pas être grand amateur de théâtre. Mais Phoebe et cousine Bathilda en raffolent, ajouta-t-il, le visage illuminé.

Meg le trouva tout à coup moins intimidant.

— Vous les y emmenez souvent ? Il haussa les épaules.

— Oui, là, ou dans d'autres théâtres londoniens. Elles aiment également l'opéra, surtout Phoebe. Je suppose que la musique la console de ne pas très bien voir ce qui se passe sur scène.

Meg eut un pincement au cœur.

— Est-ce donc si grave que cela ?

Il hocha la tête avec sévérité et parut soulagé quand la voix de Thomas couvrit soudain le murmure des conversations :

— La nouvelle loi n'a pas encore eu le temps de faire complètement effet. Mais une fois que tous les revendeurs de gin auront été arrêtés, cette boisson diabolique finira par disparaître des rues de Londres.

— Ta fameuse loi existe depuis deux ans, lui rappela Griffin. Et pour l'instant, je peux toujours acheter du gin à tous les coins de rue du quartier Saint-Giles.

Thomas plissa les yeux, prêt à répliquer, mais le duc s'en mêla :

— Griffin a raison.

Les deux frères le regardèrent avec étonnement. Le duc n'avait jamais été considéré comme un partisan de Griffin ; il n'avait pas vu d'un bon œil son mariage avec sa sœur. En revanche, Meg savait que Thomas le considérait comme un ami et un allié.

Mais le duc reposa sa fourchette et poursuivit :

— Voilà deux ans que cette loi aurait dû inverser la situation, mais son échec est patent. Londres ne peut pas continuer à subir les ravages que le gin cause au sein de la population.

— Que proposez-vous, alors ? demanda Thomas.

— Il faut une nouvelle loi.

Griffin, Thomas et le duc se lancèrent dans une conversation politique animée. Godric

gardait le silence et faisait tourner son verre de vin dans ses doigts, mais il écoutait avec attention. N'étant pas titré, il ne pouvait pas siéger au Parlement et discuter des lois, mais ces derniers temps la question du gin revenait dans toutes les conversations masculines.

Et bien sûr, les méfaits du gin se faisaient particulièrement sentir dans Saint-Giles.

Meg soupira et se tourna vers Charlotte.

— Êtes-vous contente des nouvelles robes que vous avez choisies ?

— Oui, même si j'aurais préféré avoir la moirée bleu ciel.

Charlotte jeta un regard mécontent à Jane, assise de l'autre côté de la table. Les deux sœurs avaient failli en venir aux mains pour cette robe, avant que Mme Saint-John n'intervienne pour décréter que personne ne remporterait la moirée bleu ciel si un accord n'était pas trouvé dans la seconde. Charlotte et Jane s'étaient échangé un regard, puis Charlotte avait capitulé et concédé la superbe étoffe à sa sœur. Dix minutes plus tard, elles dégustaient chacune une glace, bras dessus bras dessous, et personne n'aurait pu deviner qu'elles s'étaient violemment querellées un peu plus tôt.

Ce qui ne voulait pas dire, bien sûr, que Charlotte avait complètement pardonné à sa sœur.

— Vous avez eu celle en brocart turquoise, lui rappela Meg, diplomate. Elle est magnifique.

— C'est vrai, acquiesça Charlotte, déjà rassérénée. La robe en soie rose pêche s'accordera très bien avec vos cheveux. Je suis sûre que Godric sera sous le charme, ajouta-t-elle, en souriant à Meg.

Meg lui rendit son sourire, tout en s'interrogeant : désirait-elle que Godric tombe sous le charme ? Elle coula discrètement un regard dans sa direction et s'aperçut qu'il l'observait.

Bizarrement, Meg se sentit rougir. Elle baissa vite les yeux et but une gorgée de vin pour se donner bonne contenance.

— Meg ? interrogea Charlotte, avec hésitation.

Meg reporta son attention sur sa belle-sœur.

— Oui ?

Charlotte joua un moment avec sa fourchette et les légumes qui restaient dans son assiette, avant de se pencher vers elle, pour lui chuchoter :

— Pensez-vous que Godric... Pensez-vous qu'il sera un jour « proche » de nous ?

— Je n'en sais rien, avoua Meg.

Après ce que lui avait confié Godric de son enfance, elle savait que le fossé qui le séparait du reste de sa famille avait commencé de se creuser bien avant la mort de Clara. Le temps et l'éloignement n'avaient rien arrangé. Serait-il jamais possible de retisser de vrais liens ?

Meg se redressa pour laisser les valets enlever leurs assiettes et servir les coupes de sabayon.

— C'est juste... murmura Charlotte.

Elle contempla son dessert, planta sa cuiller dedans, puis reposa son couvert sur la table avec un soupir.

— Quand j'étais petite, il me semblait très grand et très fort. Maman disait que je le suivais partout chaque fois qu'il nous rendait visite, ce qui hélas n'arrivait pas souvent. Il devait trouver assommant qu'une fillette s'entiche ainsi de lui.

À cet instant précis, Meg aurait volontiers lancé sa cuiller sur Godric.

— Non, il n'avait rien à vous reprocher, répondit Meg. Simplement, votre mère a épousé votre père quand Godric se trouvait à un âge difficile. Vous comprenez, il avait perdu sa propre mère...

Meg ne termina pas sa phrase, car elle n'était pas certaine que ses tentatives de justification fussent suffisantes. Certes, Godric avait dû beaucoup souffrir, durant son adolescence. Mais il était un homme, à présent. Et il n'avait plus aucune raison valable de tenir ses sœurs à distance.

— C'est mon frère, murmura Charlotte, si bas que Meg l'entendit à peine. Mon unique frère.

Même le délicieux sabayon ne suffit pas à consoler Meg d'avoir été la confidente de cet aveu douloureux. Elle devait trouver un moyen de faire comprendre à Godric l'importance de renouer avec ses sœurs et sa belle-mère. C'était le moment ou jamais. Une fois que ses sœurs seraient toutes mariées et qu'elles auraient fondé leurs propres familles, les occasions de rapprochement seraient rares.

Godric vieillirait seul, coupé de sa famille. Meg reposa sa cuiller dans sa coupe vide. Elle avait promis à Godric de quitter Londres, de le quitter lui, aussitôt qu'elle serait enceinte. Elle retrouverait tous ses amis à la campagne. Et elle aurait son enfant. Mais Godric...

Sur qui pourrait-il compter ?

Il avait son ami, lord Caire. Mais lord Caire devait songer à sa famille, qui ne manquerait sans doute pas de s'élargir encore et allait l'accaparer. Meg se représenta Godric les cheveux grisonnants, entouré de ses seuls livres. Un jour ou l'autre, il faudrait bien qu'il renonce à être le Fantôme de Saint-Giles. À supposer que la chance continue de lui sourire et qu'il réchappe de ses exploits nocturnes. Mais alors, il ne lui resterait plus rien.

Cette perspective était déprimante. Meg regarda en direction de Godric, qui s'était penché pour écouter Lavinia. Meg avait beau ne pas être amoureuse de lui, Godric était son mari. Elle estimait avoir une part de responsabilité envers lui. Et elle réalisait, tout à coup, qu'elle ne pourrait pas l'abandonner à sa solitude.

Le dîner terminé, Hero invita les dames à prendre le thé dans le salon. Les hommes se levèrent de table. Le duc tira la chaise de Mme Saint-John, puis celle de Meg, faisant ainsi passer l'âge avant le rang, ce que Meg trouva parfaitement approprié.

Mme Saint-John prit Meg par un bras et Charlotte par l'autre.

— Que murmuriez-vous de si sérieux toutes les deux, pendant le dessert ?

— Nous parlions de Godric, soupira Charlotte.

Mme Saint-John se contenta de hocher la tête. Elle avait compris. Qu'aurait-elle pu ajouter d'autre ?

Dans le salon, Hero servait déjà le thé, pendant que Sarah accordait la harpe.

— Oh, chantez-nous quelque chose, les filles ! suggéra Mme Saint-John, en prenant la tasse que lui tendait Hero. La vieille balade que vous avez apprise l'autre jour, par exemple.

Jane et Charlotte rejoignirent Sarah et se mirent à chanter, pendant que Sarah, qui connaissait la mélodie, les accompagnait à la harpe.

— C'est ravissant, absolument ravissant, murmurait la grand-tante Elvina, qui battait la mesure avec ses doigts sur l'accoudoir de son fauteuil.

Meg écoutait elle aussi avec ravissement. Sa propre voix était épouvantable, mais elle aimait beaucoup entendre les autres chanter et les sœurs Saint-John avaient un certain talent.

Au bout d'une heure, les hommes les rejoignirent et Meg vit les sœurs Saint-John se raidir. Elle pouvait les comprendre. Il était difficile de se sentir à l'aise en compagnie de Thomas ou du duc. Mais maintenant que Griffin était là, Meg était résolue à lui parler.

Aussi se glissa-t-elle jusqu'à son frère pour lui proposer, à voix basse, de lui faire faire le

tour du propriétaire. Sa requête n'avait rien d'étonnant : après tout, elle n'avait pas encore eu l'occasion de visiter les lieux en détail.

Griffin lui jeta un regard suspicieux, mais il lui offrit son bras et l'entraîna hors du salon, après avoir échangé quelques mots avec Hero. Meg sentit Godric les suivre des yeux avec curiosité, même une fois que la porte se fut refermée derrière eux.

Hors du salon, la maison était parfaitement calme - jusqu'à ce que la musique ne recommence et ne pénètre jusque dans le couloir. Mais cette fois, une voix de baryton se mêla au chœur des filles. Étrange... Thomas chantait aussi faux que Meg et elle ignorait que Godric s'intéressât à la musique.

Mais Griffin la conduisait déjà vers le grand escalier, lui désignant les colonnes et les plafonds moulurés et parlant « d'influence italienne ». Meg fronça les sourcils. Se moquait-il d'elle ?

— S'il te plaît, Griffin, cesse cette comédie.

Il lui décocha un sourire taquin.

— Je me doutais bien que tu n'avais pas vraiment envie de visiter la maison. De quoi veux-tu me parler, Meg ?

— De ta distillerie de gin, avoua Meg, ne sachant pas comment aborder la question de manière plus diplomatique.

— Ma distillerie de gin ? répéta Griffin, le visage parfaitement indéchiffrable.

Meg inspira profondément.

— Je me suis laissé dire que tu avais soutenu financièrement la famille, y compris Thomas, grâce aux revenus d'une distillerie clandestine dans Saint-Giles.

— Diable de Saint-John ! explosa Griffin. Il n'avait aucun droit de t'en parler.

Meg arquait un sourcil.

— Je crois, au contraire, qu'il avait tous les droits. Je suis sa femme. Et plus important encore, je suis ta sœur, Griffin. Pourquoi ne m'as-tu jamais dit que nous avons des soucis d'argent ?

— Cela ne te regardait pas.

— Je ne suis pas de cet avis, répliqua Meg, avec l'envie folle de taper sur le crâne de son frère aîné pour lui faire entendre raison. Caro et moi, nous dépensions l'argent avec insouciance. Et je me souviens de Thomas s'achetant son beau phaéton, juste après la mort de papa. Il ne se le serait pas permis s'il avait été au courant. Bien sûr que si, cela « nous » regardait. Nous aurions tous pu nous montrer plus économes.

— Je ne voulais pas que tu te montres plus économe, Meg. C'était ma responsabilité de veiller à votre bien-être, à toi, à mère et à Caro.

— Même Thomas ? demanda Meg, incrédule.

— Il n'a jamais eu le sens de l'argent. Pour ça, il est bien comme papa. J'étais le seul à pouvoir m'occuper des affaires de la famille.

— Griffin, murmura Meg, une main sur son bras. J'étais là, moi. Peut-être pas quand j'étais plus jeune. Mais j'ai plus de vingt-cinq ans, à présent. J'avais au moins le droit de savoir.

Griffin grimaça et détourna un instant le regard. Puis il soupira.

— Oh, Meg, tu sais bien que je ne peux rien te refuser. Oui, oui, j'aurais dû t'en parler. Et abandonner sur tes épaules une partie de mon fardeau.

— Merci, répondit Meg, se gardant bien de toute satisfaction. J'ai une autre question à te poser.

Il parut embarrassé, mais hocha courageusement la tête.

— As-tu toujours des problèmes financiers ? La famille a-t-elle des ennuis de ce côté ?

— Non, répondit-il sans hésiter, et avec un soulagement manifeste. Je suis toujours dans les affaires, en revanche, mais elles sont tout ce qu'il y a de plus respectable, désormais. J'élève des moutons sur les terres familiales, et je transforme leur laine dans une petite filature installée ici, à Londres. Pour l'instant, l'entreprise est encore modeste, mais elle génère des bénéfices substantiels et j'ai des projets d'extension. Je compte évidemment sur ta discrétion. Je n'en ai parlé à personne dans le monde.

Avoir de l'argent était considéré comme tout naturel dans le grand monde. Mais « gagner » de l'argent s'apparentait à une tâche avilissante aux yeux de l'aristocratie. Un gentleman digne de ce nom était supposé préférer mourir de faim, plutôt que de se salir les mains dans le commerce pour récolter de quoi vivre.

Meg était reconnaissante à Griffin de ne pas souscrire à ces principes.

— Je suis ravie de l'apprendre... Mais, Griffin ?

— Hmm ?

Il la ramenait déjà vers le salon, où le baryton chantait toujours.

— Promets-moi que si jamais tu devais rencontrer de nouveaux soucis, financiers ou autres, tu ne manquerais pas, cette fois, de me prévenir.

— D'accord, Meg, concéda-t-il, en levant les yeux au ciel.

Meg sourit en son for intérieur. Griffin avait beau paraître réticent, elle jugeait très important qu'il se montre honnête avec elle. C'était un devoir, dans une famille. Il fallait s'épauler et partager les bons moments, comme les mauvais.

La jeune femme méditait encore la question et se demandait comment inciter Godric à faire de même avec sa famille, quand ils pénétrèrent dans le salon. Et là. Meg se figea de surprise.

Le duc de Wakefield avait caché à tous qu'il possédait une voix magnifique.

Cette nuit-là, couchée dans son lit, Meg s'efforçait de ne pas penser à l'arrivée de Godric.

Plus exactement, elle s'efforçait de ne pas trop « désirer » son arrivée.

Elle se concentrait sur les souvenirs du dîner, sur le visage poupin du petit William, sa surprise d'avoir découvert que le duc de Wakefield savait divinement chanter, mais toutes les images qu'elle convoquait se dérobaient les unes après les autres. Elle essaya même de se remémorer le goût du sabayon, dont elle s'était régalée au dessert, mais tout ce qu'elle put sentir sur sa langue fut le goût des lèvres de Godric.

Il arriva enfin, furtif comme le fantôme qu'il était. Meg ne s'aperçut vraiment de sa présence que lorsqu'il se glissa sous les couvertures pour s'allonger à ses côtés.

Elle frissonna avant même qu'il ne la touche.

Puis les mains de son mari s'insinuèrent sous sa chemise de nuit, tandis que sa silhouette se dressait au-dessus de la jeune femme, à la manière d'un faucon guettant sa proie.

Meg retint son souffle. Cet homme dégageait quelque chose de dangereux. Ce n'était que leur deuxième nuit dans le même lit et elle paniquait déjà. Il y aurait pourtant beaucoup d'autres nuits semblables à celle-ci. Des nuits où elle l'attendrait dans le noir. Des nuits où elle s'efforcerait de ne rien ressentir.

Comme elle s'y essayait maintenant.

Mais c'était impossible.

Ses mains se déplaçaient avec une grande habileté sous sa chemise de nuit pour venir lui caresser les seins et...

Roger.

La solution, c'était de penser à Roger.

Son mari inclina lentement la tête, et soudain ses lèvres se refermèrent sur un téton, qu'il suçota à travers la fine étoffe de sa chemise de nuit. Meg en perdit la raison. Elle se cambra pour mieux s'offrir à ses caresses démoniaques.

Il finit par abandonner son téton pour s'attaquer aussitôt à l'autre, si bien que Meg n'eut pas le temps de reprendre ses esprits.

Puis il fit courir ses lèvres sur le ventre de la jeune femme. Au début, Meg n'eut aucune idée de ses intentions, mais quand il retroussa sa chemise de nuit sur son ventre, elle eut une soudaine prémonition.

— Non !

C'était le premier mot prononcé entre eux depuis que son mari l'avait rejointe sous les draps et il résonna sévèrement aux oreilles de la jeune femme.

Meg s'humecta les lèvres. Son pouls battait beaucoup trop vite.

Godric s'était figé, mais ce n'était ni de peur ni d'appréhension. Au contraire, il semblait goûter sa dénégation. Comme s'il voulait se jouer d'elle et lui montrer qu'il entendait poser ses lèvres là où il l'avait décidé.

C'est-à-dire sur son intimité.

Meg ne pouvait pas le laisser faire.

Car si ses lèvres se posaient là, elle n'aurait d'autre choix que de succomber à leurs caresses expertes.

Les derniers vestiges de Roger disparaîtraient de sa mémoire.

Alors, elle agrippa Godric aux épaules pour tenter de le repousser. Mais il était si fort, si solide, qu'elle comprit qu'elle ne réussirait pas à le faire bouger s'il n'en avait pas envie.

— S'il vous plaît, murmura-t-elle.

Il se figea de nouveau. Puis il ôta les mains de Meg de ses épaules, lui souleva complètement sa chemise de nuit et se positionna entre ses cuisses. Elle mouillait déjà. Il la pénétra sans autre forme de procès.

Meg se cambra et essaya de se détendre. Les animaux s'accouplaient sans même y penser. Alors pourquoi les humains ne seraient-ils pas capables de les imiter ? Du reste, Meg savait que certains ne s'en privaient pas. Apparemment, elle ne faisait pas partie de ceux-là.

Elle pensait beaucoup trop. Elle ressentait aussi beaucoup trop.

Malgré l'obscurité, elle leva les yeux sur le visage de son mari, dans l'espoir d'apercevoir son expression.

Mais elle ne vit rien, sinon une tête qui se devinait dans la nuit.

Et pourtant, elle savait, avec certitude, que c'était bien Godric. Elle l'aurait deviné les yeux fermés. Peut-être parce qu'elle reconnaissait son odeur. Peut-être d'instinct. Peut-être en raison de quelque étrange alchimie.

Quoi qu'il en soit, Meg savait jusque dans le tréfonds de son âme que c'était lui.

Godric, qui la martelait sans relâche.

Godric, qui la possédait tout entière.

Meg ferma les yeux. Elle aurait voulu ne plus rien sentir.

Mais c'était impossible. Godric lui faisait l'amour.

Elle fit de son mieux pour résister. Et finalement, elle remporta la victoire. Quand son mari accentua ses coups de reins et que Meg sentit son membre s'agiter de spasmes violents, elle resta parfaitement immobile. Et il jouit ainsi, seul.

Mais elle n'eut pas le temps de se féliciter.

Il roula de côté et lui murmura à l'oreille :

— Avec qui faisiez-vous l'amour, milady ? Car je sais que ce n'était pas avec moi.

Foi s'agrippait toujours aux larges épaules de l'Hellequin, mais la faim commençait à la tarauder. Elle fouilla dans ses poches et sortit une pomme dans laquelle elle mordit aussitôt. L'odeur du fruit se répandit dans l'air à la première bouchée et les narines de l'Hellequin frémissent. Foi se reprocha sa discourtoisie. « En voulez-vous un morceau ? » « Je n'ai plus goûté à la nourriture des hommes depuis mille ans », répondit l'Hellequin. « Eh bien, voilà une occasion d'y remédier. » Foi mordit de nouveau dans la pomme et en arracha un morceau qu'elle retira ensuite de sa bouche pour le tendre à l'Hellequin. [...]

op. cit.

Meg s'était figée à ces mots. Mais ce n'était pas encore assez pour Godric.

Une colère sourde courait dans ses veines et elle menaçait d'exploser s'il ne s'éloignait pas rapidement de son épouse.

Il n'aurait jamais pensé qu'une femme pourrait un jour le mettre dans cet état. Comment osait-elle le renier ainsi ?

— Je ne...

— Taisez-vous, la coupa Godric, qui sortait déjà du lit.

Il fallait qu'il s'en aille au plus vite, s'il ne voulait pas risquer de dire ou de faire quelque chose qu'il pourrait ensuite regretter.

— Où allez-vous ? murmura-t-elle.

— Dehors.

— Où cela ?

Il s'esclaffa méchamment.

— À votre avis ? Dans Saint-Giles. Chercher l'assassin de votre cher amoureux. Le Fantôme a du travail qui l'attend.

— Mais... mais cela pourrait être dangereux, Godric.

— Il fallait y penser avant de conclure un marché avec moi, milady. Vous m'avez demandé d'enquêter, eh bien, je vais enquêter. Auriez-vous brusquement changé d'avis ? Ne désirez-vous plus savoir qui a tué Fraser-Burnsby ?

Elle hésita quelques instants et Godric crut que son cœur s'arrêtait de battre. Il attendit, plein d'espoir... En fait, il n'aurait pas su dire ce qu'il espérait.

— Non, répondit-elle finalement.

— Dans ce cas, je dois m'acquitter de ma part du marché.

Il n'attendit pas de savoir si elle répondrait quelque chose à cela : il quitta la chambre, comme s'il fuyait.

Il redescendit au rez-de-chaussée, gagna son bureau et il enfila rapidement sa tenue de Fantôme, s'obligeant à ne penser à rien, avant de se glisser dans la nuit.

Vingt minutes plus tard, Godric arpentait les rues de Saint-Giles.

La taverne de la Chèvre était l'un des établissements les plus malfamés du quartier. Le simple fait que le valet de Fraser-Burnsby ait fréquenté un tel lieu de perdition aurait dû

éveiller les soupçons du vicomte d'Arque sur la moralité d'Harris.

Cependant, d'Arque avait une excuse : il ne connaissait pas Saint-Giles aussi bien que Godric.

La taverne occupait le rez-de-chaussée d'un vieil immeuble branlant. Elle abritait tous les commerces illicites qui avaient cours à Saint-Giles : revente du gin, prostitution, recel d'objets volés. Nombre de tire-laine y avaient établi leur base.

Godric attendit, dans l'ombre d'une porte, jusqu'à ce que le commis de cuisine sorte vider un seau d'eau croupie dans le caniveau.

— Hé, gamin !

Le garçon était un pur produit de Saint-Giles. Il écarquilla les yeux en voyant Godric sortir de sa cachette, mais il ne songea pas à fuir.

Godric lui lança une pièce de monnaie.

— Dis à Archer que j'aimerais lui parler. Et précise-lui que j'irai le chercher s'il n'est pas là dans deux minutes.

Le gamin empocha la pièce et retourna dans l'auberge sans avoir dit un mot.

Godric n'eut pas longtemps à attendre. Un homme efflanqué sortit de la taverne, en se penchant pour passer sous le linteau de la porte.

Il se redressa puis regarda autour de lui avant d'apercevoir Godric et de soupirer d'un air résigné.

— Que voulez-vous, Fantôme ?

— Des renseignements sur un type nommé Harris.

— Je ne connais pas de Harris, répliqua Archer, en détournant le regard.

Ce qui n'aida en rien Godric. Archer était toujours fuyant. Il avait le teint bilieux, des cheveux collés par la graisse et des yeux globuleux.

Godric s'adossa à la façade de la taverne et croisa les bras sur sa poitrine.

— Le valet qui a assisté à l'assassinat de Roger Fraser-Burnsby, ça ne te dit vraiment rien ?

— Y a souvent des meurtres dans le quartier, marmonna Archer, en haussant les épaules.

— Tu me mens, Archer. Fraser-Burnsby était un aristocrate. Son assassinat a déclenché une chasse à l'homme dans Saint-Giles. Tu dois bien t'en souvenir, non ?

— Et mettons que je m'en souviennne ? répliqua le patron de la taverne. Qu'est-ce que ça change ?

— Les effets du valet ont été envoyés chez toi, quelques semaines après le crime.

— Et ?

— Je voudrais savoir qui les a récupérés.

Archer s'esclaffa.

— Comment voulez-vous que je m'en souviennne, Fantôme ? Ça remonte à plus de deux ans.

Godric décroisa les bras. Archer tressaillit.

— C'est vrai, Fantôme ! Je vous jure sur la tombe de ma mère que je ne sais plus qui a récupéré les affaires de cet Harris.

Godric fit un pas vers lui.

Archer recula d'autant et leva les mains en l'air.

— Attendez ! Je sais quelque chose qui pourrait vous intéresser.

Godric arqua un sourcil.

— Oui ?

Archer s'humecta les lèvres.

— Harris est mort.

— Quand ?

Le tavernier secoua la tête.

— Je ne saurais pas vous dire exactement, mais ça fait un bon bout de temps. Peut-être même avant que ses affaires arrivent ici.

Godric dévisagea le tavernier un instant. Archer était un menteur invétéré, mais Godric avait l'intuition que, pour une fois, il disait vrai. Il pouvait bien sûr l'effrayer un peu plus, mais il n'en tirerait probablement pas davantage.

La porte de la taverne se rouvrit et trois soldats, visiblement éméchés, en surgirent.

— Si tu apprends autre chose, ne manque pas de me prévenir, dit Godric, avant de lancer une pièce à Archer et de tourner les talons pour disparaître dans une ruelle adjacente.

Le disque de la lune, haut dans le ciel, jetait sur les pavés une lueur blafarde. Au bout de quelques pas, Godric sentit qu'il était suivi. Pour un peu, il en aurait bondi de joie. La rage qu'il avait éprouvée tout à l'heure ressurgissait intacte et, cette fois, elle allait trouver un exutoire.

Comment a-t-elle osé se comporter avec autant de dédain ?

Il lui avait prêté sa maison, renoncé à sa solitude et à sa tranquillité d'esprit, il lui avait même offert son corps, et c'était ainsi qu'elle le récompensait ? En s'imaginant qu'il était quelqu'un d'autre quand il la possédait ? Godric avait déjà eu des soupçons la première fois, mais il avait préféré les faire taire. Ce soir, en revanche, l'attitude de sa femme lui avait ôté ses doutes. De toute évidence, elle s'était retenue de participer à leur étreinte. Il ignorait si elle avait préféré se concentrer sur l'image de Fraser-Burnsby, de d'Arque ou d'un troisième, qu'il ne connaissait pas, mais cela n'avait aucune importance.

Il n'était pas question qu'il serve d'ersatz à qui que ce soit. Godric était si distrait par ses pensées qu'il n'entendit arriver les dragons que lorsqu'ils tournèrent le coin de la rue et qu'ils se retrouvèrent subitement face à lui.

Mais il n'aurait su dire qui, de lui ou des deux soldats, fut le plus surpris.

Le dragon de droite recouvra le premier ses esprits. Tirant son sabre, il chargea. Godric ne songea même pas à faire demi-tour : il ne courrait jamais assez vite pour distancer un cheval lancé au galop. Et la ruelle, trop étroite, ne lui offrait aucune possibilité de se terrer dans un recoin. Il ne restait qu'une issue : la fuite par les hauteurs.

Levant les yeux au ciel, Godric repéra un balcon ceinturant l'une des fenêtres de l'immeuble contre lequel il s'était plaqué. Le balcon semblait ancien et il ne supporterait peut-être pas son poids, mais Godric n'avait pas le choix.

Il sauta en l'air et ses mains réussirent à agripper l'une des corniches en fer forgé qui supportaient le balcon. Une cuisante douleur lui transperça le dos, signe que sa blessure s'était probablement rouverte. Puis il replia les jambes. Ses pieds étaient à présent à la hauteur de la tête du cheval qui fonçait sur lui. L'animal, surpris par son geste, faillit regimber et le dragon dût concentrer toute son énergie pour contrôler l'animal qui poursuivait sa course dans la ruelle.

Godric se laissa retomber sur le pavé aussitôt après le passage de la bête et de son cavalier et il roula de côté pour se tapir contre un mur. Mais un deuxième dragon le chargeait déjà.

— Rendez-vous ! lui cria le soldat, qui tâtonnait d'une main pour dégainer le pistolet accroché à sa ceinture.

Godric parvint à lui saisir le bras avant qu'il ait pu faire usage de son arme et tira de toutes

ses forces. Le dragon, déséquilibré, tangua sur sa selle. Le cheval, déstabilisé, fit un bon de côté, ce qui acheva d'emporter le soldat dans sa chute. Il tomba lourdement à terre.

Cependant, le premier dragon revenait déjà à la charge, sabre au clair. Godric esquiva de justesse un premier coup de lame. A pied contre un cavalier, il était en position d'infériorité. Cependant, il n'était pas d'humeur à capituler. Il essaya d'agripper le dragon pour le faire tomber lui aussi, sans succès. Il méditait une autre tentative quand, du coin de l'œil, il vit le deuxième dragon se relever et bondir sur lui.

Bon sang !

Le dragon avait réussi à lui décocher un coup de pied dans l'entrejambe. Un tel coup bas méritait une vengeance exemplaire.

Godric se plia de douleur, mais sa colère lui donna assez d'énergie pour résister. Se redressant, il abattit à plusieurs reprises son poing sur la figure du soldat, prenant plaisir à cette bagarre qui le vidait de sa frustration.

Le premier dragon, après avoir fait demi-tour dans l'étroite ruelle, revenait sur lui, mais Godric n'en avait cure. Il s'abandonnait au plaisir de boxer.

Il ne s'arrêta que lorsque le cheval du premier dragon arriva à sa hauteur. Godric contempla alors son adversaire à terre. Il avait le visage tuméfié et ses lèvres saignaient, mais il était encore vivant Tant mieux.

Rassuré, Godric se redressa et s'enfuit à toutes jambes, le cheval lancé à sa poursuite. Sautant sur un tonneau accolé contre un mur, Godric s'en servit comme d'un tremplin pour escalader la façade de l'immeuble à mains nues.

Parvenu sur le toit, il continua sa course sans même se retourner, sautant de toit en toit, le sang cognant à ses tempes. Il ne s'arrêta pour reprendre son souffle qu'après une bonne dizaine de minutes.

C'est alors, appuyé, pantelant, contre une cheminée, qu'il réalisa qu'il était toujours suivi.

Godric dégaina sa dague et suivit des yeux la silhouette qui se profilait sur le toit et s'approchait tranquillement de lui. Quand son poursuivant, un jeune homme, fut devant lui, Godric le saisit au collet.

— Pourquoi me suis-tu ?

Le jeune homme ne chercha même pas à se libérer. Ses yeux pétillaient de malice.

— Digger Jack m'a dit que vous cherchiez des informations sur les Kidnappeurs.

— Et alors ?

— J'appartiens à leur bande.

Vingt minutes plus tard, Godric regardait le garçon se régaler d'une tasse de thé et de tartines de pain beurré. Tout à l'heure, sur le toit, Godric l'avait pris pour un jeune homme, mais c'était parce qu'il affichait déjà la carrure d'un adulte. Maintenant qu'il le voyait en pleine lumière, assis dans la cuisine de l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles, Godric comprenait qu'il avait affaire à un gamin qui n'avait sans doute pas beaucoup plus de quinze ans.

Ses cheveux bruns étaient coiffés en une queue-de-cheval retenue par un bout de ruban usé jusqu'à la trame, et quelques mèches s'en échappaient pour encadrer un visage ovale. Il portait une vareuse trop grande pour lui, sur un gilet maculé de taches de graisse. Un chapeau informe, qu'il n'avait même pas pris la peine d'ôter une fois à l'intérieur, retombait sur ses yeux.

Le gamin s'aperçut que Godric l'observait et redressa le menton d'un air de défi.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comment t'appelles-tu ? commença Winter Makepeace, assis à côté de Godric.

Le gamin haussa les épaules puis, comme s'il estimait ne devoir affronter aucune menace immédiate, il reporta son attention sur le plat qui contenait les tartines.

— Alf.

Il s'empara d'une tartine, puisa, avec une cuiller, dans un pot de confiture de framboises et en recouvrit la tartine d'une épaisse couche avant de l'enfourner à moitié dans sa bouche.

Godric échangea un regard avec Winter. Il lui avait fallu une certaine dose de persuasion, pimentée de quelques intimidations, pour convaincre Alf de le suivre à l'orphelinat. Godric n'avait pas voulu rester dehors alors que les dragons patrouillaient dans le quartier. Et il n'était évidemment pas question qu'il emmène le gamin chez lui.

Surtout après qu'il eut avoué être l'un des Kidnappeurs.

— Depuis quand travaillais-tu pour les Kidnappeurs ? demanda Winter, de sa voie posée.

Alf fit passer son pain avec une rasade de thé.

— Environ un mois. Mais je ne travaille plus pour ces ordures.

Winter se resservit du thé sans faire de commentaire, mais Godric se montra moins patient.

— Quand tu m'as abordé, j'ai pourtant compris que tu faisais « toujours partie » de leur bande ?

Alf s'arrêta de mâcher pour le regarder.

— Ouais, et vous avez pas intérêt à vous plaindre. Parce que je ne connais personne d'autre dans la bande qui serait disposé à vous parler.

Godric soupira. Mais il savait que Winter avait plus d'expérience avec les garnements de sa trempe.

Winter prit la miche de pain pour découper d'autres tranches.

— Comment es-tu devenu Kidnappeur ? continua-t-il patiemment.

Godric, qui avait suivi ses gestes, écarquilla les yeux. Alf avait déjà dévoré la moitié de la miche.

— La rumeur circulait qu'ils recrutaient, répondit Alf. Ils voulaient des équipes de deux. Un adulte et un jeune. Et la paie était bonne.

— Alors, pourquoi ne travailles-tu plus pour eux ? demanda encore Winter, d'une voix neutre.

Alf contemplant le reste de sa tartine, dont la confiture dégoulinait.

— A cause d'une des gamines. Hannah. Elle devait avoir cinq ans, ou à peine plus, et elle avait des beaux cheveux roux. Elle bavardait tout le temps et elle semblait n'avoir peur de rien ni de personne. C'est sa tante qui nous l'avait vendue. Avec Sam, on l'avait donc conduite à l'atelier. Au début, tout paraissait bien se passer...

— « Bien se passer » ? explosa Godric. Mais ces fillettes sont forcées à travailler ! Leurs geôliers les battent et les nourrissent à peine !

— Il y a pire dans Saint-Giles, répliqua Alf, nullement intimidé, même s'il n'osait pas regarder Godric dans les yeux. Certains enfants finissent dans des bordels. D'autres se font crever les yeux par des mendiants qui les exploitent ensuite.

Winter échangea un regard avec Godric pour l'inciter à plus de mesure.

— Qu'est-il arrivé à Hannah, Alf ?

Alf essuya avec son doigt la confiture qui manquait tomber sur la table.

— La dernière fois que je suis allé à l'atelier, elle n'était plus là. Ils n'ont pas voulu me dire ce qui s'était passé. Elle avait juste... disparu.

Il tourna vers Godric et Winter des yeux pleins de larmes contenues, avant d'ajouter :

— Je ne voulais plus être complice d'une bande qui martyrisait des fillettes. Alors, je suis parti.

— C'est très courageux de ta part, commenta Winter. Je parie que les Kidnappeurs ont dû être furieux de ta défection.

Alf s'esclaffa.

— Je ne sais pas ce que veut dire « défection », mais ce qui est sûr, c'est qu'ils aimeraient bien me mettre au lit avec une pelle.

Voyant que Godric et Winter n'étaient pas familiers de l'expression, il précisa :

— Me faire manger les pissenlits par la racine, si vous préférez.

— Dis-nous où ils se cachent et qui ils sont, et nous pourrions peut-être résoudre le mystère de la disparition d'Hannah, proposa Godric.

— Il n'y a pas qu'un endroit, répondit Alf. Je connais au moins trois ateliers. Et il y en a peut-être davantage.

— Trois ? répéta Winter, stupéfait. Comment avons-nous pu rester dans l'ignorance ?

— Ah, c'est des sacrés malins ! fit Alf.

Puis il enfourna le reste de sa tartine et garda un moment le silence, le temps de mâcher, avant d'ajouter :

— Si vous voulez un conseil, agissez de nuit. Les gardes sont moins sur le qui-vive. Je vous montrerai le chemin.

— Nous allons devoir agir vite, assura Godric. Que dirais-tu de demain soir, Alf ?

— C'est d'accord.

— En attendant, tu pourras rester ici, suggéra Winter.

Alf secoua la tête.

— C'est gentil à vous, mais la maison est trop grande pour moi.

Godric fronça les sourcils.

— Seras-tu en sécurité ?

Alf lui décocha un sourire cynique.

— Vous avez peur de pas me revoir demain soir ? Vous inquiétez pas : personne ne m'attrapera si je n'en ai pas envie. Merci pour le thé.

Et là-dessus, il fila par la porte de la cuisine qui ouvrait sur la ruelle de derrière.

— Je ferais peut-être bien de le suivre, marmonna Godric.

Mais Winter secoua la tête.

— Inutile de l'effrayer. Et les dragons patrouillent dans la ruelle.

Godric poussa un juron. Son trajet de retour serait périlleux.

— Ils me cherchent... Croyez-vous que ce gamin sera en sécurité jusqu'à demain soir ?

Winter haussa les épaules.

— Ce n'est plus de notre ressort, à présent.

Godric en conclut qu'il devrait se contenter de cette réponse.

Des voix masculines, dehors, réveillèrent Meg d'un sommeil chaotique. La jeune femme cligna les yeux et inspecta sa chambre du regard. Il faisait à peine jour et Danielle n'était pas

encore venue pour la réveiller et l'aider à s'habiller.

Meg se leva de son lit et alla à sa fenêtre écarter les rideaux pour regarder dans la cour. Godric, enveloppé dans un manteau, conversait avec un homme coiffé d'un tricorne. Meg s'alarma. L'homme lui paraissait vaguement familier, mais la raideur de Godric ne lui disait rien de bon.

Puis l'étranger leva les yeux vers la façade de la maison et Meg tressaillit.

Le capitaine Trevillion.

Meg n'était pas revenue de sa surprise que le capitaine, tendant soudain le bras, écarta les pans du manteau de Godric.

Meg courut enfilier son peignoir, puis elle sortit de sa chambre en trombe et dévala l'escalier, son cœur battant. Le costume de Godric suffirait-il au capitaine pour l'arrêter ?

Mais alors qu'elle arrivait dans le vestibule, elle vit son mari qui refermait tranquillement la porte d'entrée derrière lui, aussi calme que s'il revenait d'une entrevue avec le roi.

— Godric !

Il se tourna vers elle.

Meg réalisa qu'il n'était pas aussi serein qu'il le paraissait. Ses traits accusaient la fatigue. Et il semblait furieux.

Il la rejoignit en deux enjambées et Meg comprit, à son regard, qu'il ne lui avait pas pardonné depuis hier soir.

— S'est-il passé quelque chose à Saint-Giles ? demanda-t-elle, dans un souffle. (Elle aurait voulu le toucher, mais elle n'osait pas.) Pourquoi le capitaine Trevillion était-il ici ?

— Godric ! s'exclama Mme Saint-John, depuis le haut des marches.

Meg, surprise, se retourna. Les trois sœurs de Godric se tenaient derrière sa belle-mère. Et Moulder surgit soudain dans le vestibule.

— Monsieur ?

— Pourquoi tout le monde est-il déjà debout ? marmonna Godric.

— Tu étais sorti ? s'inquiéta Sarah.

— Ça ne te regarde pas, lui répliqua sèchement Godric, avant de prendre la direction de son bureau.

— Mais... voulut protester sa belle-mère.

— Ne m'interrogez pas, grommela-t-il, avant de disparaître dans le couloir.

Mme Saint-John, les larmes aux yeux, jeta un regard impuissant à Meg.

— Je vais lui parler, claironna celle-ci, avec toute l'assurance dont elle pouvait faire preuve, avant de suivre Godric.

Si elle n'avait pas vu pleurer sa belle-mère, Meg n'aurait sans doute jamais osé affronter Godric aussi peu de temps après le désastre de la veille au soir. Elle était consciente de l'avoir gravement blessé et il semblait ne pas souhaiter sa présence.

Mais tant pis. Il faudrait bien qu'il s'y résolve.

Meg poussa la porte du bureau sans se donner la peine de frapper.

Godric se versait un verre de brandy et parlait à Moulder :

— À l'endroit habituel, disait-il. Et assure-toi de ne pas être suivi.

— Bien, monsieur.

Moulder parut soulagé de pouvoir s'éclipser. Meg referma la porte derrière lui et s'éclaircit la voix.

— Allez-vous-en ! tonna Godric, avec un geste de la main, qui lui fit renverser la moitié de

son verre.

Meg grimâça. Il était vraiment très en colère après elle. Mais elle inspira profondément et s'arma de courage.

— Non. Je suis votre femme.

Il arqua un sourcil.

— Ma femme ? Tiens donc ?

Meg se sentit rougir.

— Oui.

Godric détourna le regard, comme s'il ne s'intéressait plus à elle. Et il ôta son manteau.

Meg cligna les yeux. Sous son manteau, Godric portait un costume marron tout ce qu'il y avait de plus banal. Nulle trace de la tenue d'Arlequin !

Puis son mari s'approcha d'un panneau lambrissé, près de la cheminée, et il le pressa en un point précis. Le panneau pivota, révélant une niche dans le mur. Meg le regarda tirer sa dague de la poche intérieure de son manteau et la placer dans la niche.

Elle s'approcha prudemment.

— Le capitaine Trevillion vous a suivi ?

— Oui.

Il s'était débarrassé de sa veste et il défaisait sa chemise. Meg grimâça. Sa blessure s'était rouverte et du sang avait coulé dans son dos.

— Depuis Saint-Giles jusqu'ici, ajouta-t-il. Il est vraiment très fort. Plusieurs fois, j'ai même eu l'impression qu'il n'était plus derrière moi.

Meg ramassa la chemise et commença de la déchirer pour en faire des bandes de tissu. De toute façon, le vêtement n'était plus récupérable, à cause du sang qui l'avait souillée.

— Heureusement que vous ne portiez pas votre tenue de Fantôme, cette nuit.

— Si, je la portais.

Meg sursauta.

— Comment cela ?

Son mari haussa les épaules.

— Je savais qu'il me suivait, je ne voulais donc pas prendre de risques. Et j'étais paré à ce genre d'éventualité : j'avais caché, voilà déjà longtemps, des vêtements de rechange dans un endroit sûr. Il ne m'a fallu que quelques minutes pour troquer ma tenue d'Arlequin contre ce costume inoffensif.

Il reprit son verre et le contempla quelques instants, avant d'ajouter :

— C'est presque un miracle que Trevillion n'ait pas perdu ma trace. Mais comme je l'ai dit, il est très fort.

— Je vois que vous l'admirez, dit Meg.

Et, sans plus de cérémonie, elle trempa une des bandes de tissu qu'elle venait de déchirer dans son verre de brandy.

— C'est de l'excellent brandy français - du cognac, comme ils l'appellent, fit-il remarquer.

— Et votre dos est de la bonne chair anglaise, rétorqua Meg, avant d'appliquer le linge humecté d'alcool sur sa blessure.

Il lâcha un grognement.

— Que s'est-il passé, cette nuit ? voulut savoir Meg.

Il lui jeta un regard par-dessus son épaule, et Meg crut un instant qu'il s'apprêtait à répliquer quelque chose qu'ils regretteraient tous les deux. Mais il parut se raviser.

— J'ai questionné un patron de taverne à propos de Fraser-Burnsby.

— Et ?

— J'ai peur de ne pas avoir appris grand-chose. Le valet qui avait assisté au meurtre de Fraser-Burnsby est mort, lui aussi.

La main de Meg se figea.

— Assassiné ?

— Peut-être. Je n'en sais rien pour l'instant. Mais il est évidemment très suspect que le seul témoin d'un meurtre disparaisse peu de temps après le crime.

Sa blessure ne saignait plus et Meg avait nettoyé tout le sang qui avait coagulé dans son dos, cependant elle continuait d'appliquer le linge sur sa peau, comme si elle ne pouvait se résoudre à ne plus le toucher.

— Ce valet devait avoir de la famille, ou des amis, reprit Godric. Je demanderai à d'Arque s'il sait quelque chose à ce sujet.

— Je pourrais l'interro...

— Non.

Et il s'écarta brusquement d'elle. Meg, surprise, resta un moment la main en l'air.

Godric attrapa un peignoir posé sur le dossier d'un fauteuil.

— Si ce valet a été assassiné, cela signifie que l'assassin de Fraser-Burnsby est prêt à tout pour enterrer son crime. Je ne veux pas que vous vous en mêliez, Meg.

— Godric...

— Nous avons conclu un marché, lui rappela-t-il, enfilant le peignoir. Je tiens ma parole, tenez la vôtre.

Meg reposa le linge ensanglanté. Elle le brûlerait plus tard pour que les domestiques ne puissent pas le découvrir.

— Très bien.

Il parut se détendre.

— À part interroger ce patron de taverne, qu'avez-vous fait d'autre, à Saint-Giles ?

Il garda un moment le silence et Meg crut qu'il ne répondrait pas.

— Je suis sur la piste d'une bande qui enlève des fillettes pour les obliger à travailler dans des ateliers de confection clandestins. On les appelle les Kidnappeurs.

Meg grimaça d'horreur. Elle songea aux pensionnaires de l'établissement ; aux fillettes qu'elle avait prises en apprentissage. L'idée qu'on pût maltraiter des enfants la révoltait.

— Oh... murmura-t-elle.

Il hocha sèchement la tête.

— Maintenant, si votre curiosité est satisfaite...

C'était une façon de la congédier, mais la curiosité de Meg « n'était pas » satisfaite.

— Et votre dos ? Votre blessure s'est rouverte. Il faut...

— Ne vous en occupez pas. C'est le travail de Moulder. De toute façon...

Il ne termina pas sa phrase, mais Meg eut un mauvais pressentiment.

— De toute façon ?

— Je retourne dans Saint-Giles dès ce soir.

L'air devenait plus froid à mesure que l'étalon noir montait à l'assaut du pic des Murmures. Foi frissonnait et se serra contre l'Hellequin, jusqu'à ce qu'il fouille dans l'une de ses sacoches de selle pour en tirer un manteau. « Enfilez ça », grommela-t-il. Foi prit le vêtement et le remercia.

Des grands pins menaçants bordaient la route et le vent gémissait dans les branches. Foi avait l'impression d'entendre des murmures étouffés. Regardant plus attentivement, elle remarqua d'étranges volutes qui flottaient au vent. [...]

op. cit.

Ce matin-là, Artemis Greaves marchait dans les rues de Londres d'un pas déterminé. Elle n'avait que deux heures devant elle avant que Pénélope ne se réveille et réclame sa compagnie pour bavarder et analyser avec elle le moindre détail de la soirée d'hier. Artemis lâcha un soupir où se mêlaient tendresse et agacement. Depuis que Pénélope s'était mise en tête d'épouser un duc, sa frivolité ne connaissait plus de limites. Elle choisissait mûrement les invitations auxquelles elle répondait, complotait d'éventuelles rencontres et surtout, elle jalousait constamment Mlle Royle. Cette pauvre femme - Artemis en était à peu près sûre - ne se doutait pas un seul instant qu'elle était engagée dans une compétition féroce avec Pénélope !

Tout cela aurait été source d'amusement si Pénélope n'avait pas jeté son dévolu sur le duc de Wakefield. Artemis ne l'appréciait guère et elle doutait fort qu'il saurait rendre sa cousine heureuse. À supposer, bien sûr, qu'ils se marient...

Elle s'immobilisa juste à temps pour éviter d'entrer en collision avec un coursier qui portait deux oies sur son dos et traversait devant elle.

— Regarde devant toi, ma belle ! lui lança le coursier, d'un air narquois.

Artemis déglutit et reprit son chemin. Les trottoirs de Londres étaient comme un grand fleuve charriant sans cesse un flot de gens qui formaient des courants complexes.

Ceux qui ne savaient pas nager couraient le risque de s'y noyer.

Si Pénélope épousait le duc de Wakefield, dans le meilleur des cas Artemis resterait sa dame de compagnie et elle la suivrait dans sa nouvelle demeure, où elle ne serait qu'un « fantôme », pour reprendre l'expression du duc. Mais, avec un peu de chance, Artemis pourrait devenir une sorte de « tata gâteaux » pour les futurs enfants du couple. Dans le pire des cas, Pénélope pourrait décréter qu'elle n'avait plus besoin de dame de compagnie.

Artemis inspira profondément. Il était inutile de s'inquiéter. Elle avait des préoccupations plus urgentes.

Vingt minutes plus tard, elle atteignait enfin sa destination : une échoppe de bijoutier, dans une rue modeste de la ville. Artemis avait mis des mois avant d'obtenir l'adresse auprès des dames de sa connaissance : elle avait craint que des questions trop directes n'attirent la curiosité sur ses intentions.

Artemis jeta prudemment un regard autour d'elle avant de pousser la porte de l'échoppe.

L'intérieur était mal éclairé et presque nu. Un homme déjà âgé était assis derrière un haut comptoir sur lequel étaient disposés quelques colliers, bracelets et bagues. Artemis était la seule cliente dans la boutique.

Le bijoutier leva les yeux vers elle. C'était un homme trapu, affublé d'un grand nez. Il portait une perruque grise, une veste et un gilet rouges. Son regard semblait jauger Artemis : de toute évidence, elle n'était pas fortunée.

Artemis contint son envie de baisser la tête.

— Bonjour, dit le bijoutier.

— Bonjour, répondit-elle, rassemblant son courage. (Si elle était venue jusqu'ici, c'était par nécessité. Et elle expliqua.) Je me suis laissé dire que vous achetiez parfois certains bijoux.

— Oui ? répondit-il évasivement.

Artemis s'approcha du comptoir et sortit une bourse en soie de sa poche. C'est presque les larmes aux yeux qu'elle en dénoua les cordons. Elle contenait son trésor le plus précieux.

Mais la nécessité l'emportait souvent sur la sentimentalité, hélas.

La bourse enfin ouverte, Artemis en tira un pendentif qui miroita dès qu'il se trouva à l'air libre, malgré le peu de clarté de la boutique. Mais Artemis savait à quoi s'en tenir. La pierre, en forme de larme verte, était fausse et la chaîne en alliage.

Pourtant, elle contempla le pendentif avec le même émerveillement que la première fois où elle l'avait tenu dans les mains, treize ans plus tôt, le jour de son quinzième anniversaire. Ses yeux brillaient tellement quand il lui avait offert la bourse en soie, qu'elle n'avait pas osé lui demander comment il s'était procuré un tel bijou.

Le bijoutier posa des lunettes sur son nez, approcha un chandelier et courba la tête pour examiner le pendentif au moyen d'une loupe.

Après quelques instants, il fronça les sourcils et se pencha davantage, avant de relever brusquement les yeux en direction d'Artemis.

— Où avez-vous eu ce bijou ? demanda-t-il, d'un ton sévère.

Artemis risqua un sourire.

— C'était un cadeau.

Le bijoutier détailla de nouveau ses vêtements.

— Permettez-moi d'en douter.

Artemis cligna les yeux. Elle ne s'attendait pas à une telle impertinence.

— Je vous demande pardon ?

Le bijoutier s'adossa à son siège et désigna le pendentif posé devant lui.

— L'émeraude est de la plus belle eau. Et la chaîne est en or pur. Ou vous cherchez à vendre ce bijou pour votre maîtresse, ou vous l'avez volé.

Artemis réagit sans réfléchir. Elle récupéra le pendentif, releva ses jupes et s'enfuit en courant de la boutique, ignorant les cris du bijoutier. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine, mais elle poursuivit sa course dans la rue, évitant piétons et attelage, n'osant pas se retourner de crainte de découvrir qu'elle était poursuivie. Elle ne s'arrêta de courir que lorsque le souffle lui manqua.

Heureusement, elle n'avait pas donné son nom au bijoutier. Il n'avait donc aucun moyen de la retrouver. Rassurée, Artemis risqua un regard sur l'émeraude qu'elle serrait toujours dans sa main.

La pierre semblait la narguer. Elle représentait une petite fortune qu'Artemis n'avait pas convoitée mais qu'elle ne pourrait jamais vendre. Quelle ironie ! Le pendentif lui avait bel et

bien été offert en cadeau, mais elle n'avait aucun moyen de le prouver.

Dieu tout-puissant ! Où donc Apollo s'était-il procuré ce bijou ?

*

**

Le soir tombait quand Meg sortit se promener dans le jardin après avoir dîné de bonne heure. Higgins avait remis les allées en état, épandu des gravillons dessus et soigneusement taillé les haies qui les bordaient. Quelques courageux narcisses poussaient leurs fleurs en bordure de la maison -probablement avaient-ils été plantés par un aïeul de Godric et se réinvitaient-ils d'eux-mêmes, chaque année à pareille époque.

Meg réfléchissait tout en marchant. Les jardins étaient des endroits adaptés à la méditation, même à moitié nus, comme celui-ci. Il ne le resterait pas longtemps, d'ailleurs. Sur les instructions de Meg, Higgins planterait ou sèmerait bientôt rosiers, iris, pivoines et autres fleurs.

À condition, bien sûr, que Godric permette à Meg de rester jusque-là. Ce qui n'était pas gagné.

Après son apparition matinale, Godric s'était enfermé dans sa chambre et il n'en était pas ressorti de la journée, ignorant les appels à déjeuner et à dîner. Il s'était fait monter des plateaux. C'était au moins le signe qu'il n'avait pas décidé de mourir de faim.

Meg s'arrêta au pied du vieux pommier et elle posa une main sur son tronc. La présence de cet arbre l'apaisait. Malgré la nuit qui tombait, la jeune femme crut distinguer des bourgeons. Le cœur battant, elle inspecta plus en détail les branches basses. Elle ne s'était pas trompée. De minuscules bourgeons pointaient çà et là. Le...

— Meg.

La voix était mesurée, mais le ton autoritaire.

Meg se tourna vers la maison. Godric se tenait dans l'encadrement d'une porte-fenêtre et la lumière de l'intérieur projetait son ombre démesurément allongée sur la pelouse. Meg frissonna un court instant devant ce spectacle qui lui évoquait quelque envahisseur étranger s'invitant dans son paisible jardin.

Mais elle se reprit bien vite. Godric n'était plus un étranger.

Il était son mari.

Elle le rejoignit.

— Venez, dit-il, lui saisissant la main pour l'entraîner à l'intérieur.

Il la conduisit vers l'escalier, qu'ils gravirent en silence. À chaque marche, le cœur de la jeune femme battait un peu plus vite. Elle était presque à bout de souffle quand il ouvrit enfin la porte de sa chambre.

La pièce brillait d'une lumière éclatante : des chandeliers allumés étaient disposés un peu partout. Meg cligna les yeux et interrogea Godric du regard.

— Je vous avais promis quelque chose, commença-t-il. Et je vais continuer à honorer ma promesse. Mais différemment, cette fois.

Meg comprit qu'il faisait allusion à leur étreinte de la nuit précédente.

— Je... je suis désolée, bafouilla-t-elle. Je ne voulais pas vous donner l'impression que je pensais à Roger. Simplement, ce que nous faisons me paraissait une trahison à son égard. J'avais peur de le perdre une deuxième fois.

— N'avez-vous pas songé un instant que je ressentais la même chose vis-à-vis de Clara ? N'avez-vous pas réalisé que je consentais un sacrifice pour vous donner ce que vous réclamiez ?

Meg baissa la tête tant elle se sentait honteuse.

— Je m'excuse, Godric.

Il lui souleva doucement le menton pour l'obliger à le regarder droit dans les yeux.

— Ça n'a plus d'importance. Ce qui compte, maintenant, c'est comment nous allons nous y prendre pour continuer d'avancer.

Et il pencha la tête vers elle, très lentement, pour qu'elle comprenne bien qu'il allait l'embrasser. Meg écarquilla un instant les yeux, avant de les fermer, en signe de capitulation.

Elle lui devait bien cela.

Son baiser n'avait plus rien de commun avec les précédents. Il était moins tendre, plus impérieux. Comme si Godric voulait sceller un nouveau pacte.

Meg rouvrit les yeux. Elle s'aperçut qu'il la regardait en l'embrassant. Elle s'empressa de fermer de nouveau les yeux. C'était trop intime. La lumière changeait tout.

Pourtant, les yeux toujours fermés, Meg s'enhardit. Elle s'offrit pleinement à son baiser, à l'intrusion de sa langue dans sa bouche, et un gémissement satisfait monta de la gorge de son mari.

Sans cesser de l'embrasser, il la souleva par la taille pour la porter jusqu'au lit.

— Déshabille-toi, lui ordonna-t-il.

Meg rouvrit grand les yeux.

Il la dominait de toute sa stature.

— Maintenant.

— Tu m'aideras ?

— Je déferai les boutons ou les crochets que tu ne pourras pas atteindre.

Meg se débattit avec les attaches de son bustier. Elle n'était pas habituée à se déshabiller toute seule : d'ordinaire, Danielle était là pour l'aider. La tâche lui prendrait plus de temps. Elle risquerait aussi de manquer de grâce.

Et une fois déshabillée, Meg se retrouverait exposée, nue, en pleine lumière.

Mais son mari restait planté devant elle.

Alors, elle continua.

Quand elle eut enlevé son bustier, elle voulut le déposer sur un fauteuil, mais Godric le lui prit des mains et le jeta par terre.

Meg se mordit la lèvre, mais ne dit rien. Elle s'attaquait déjà à la ceinture de ses jupes. La minute d'après, celles-ci tombaient en corolle à ses pieds et la jeune femme s'extirpa du cercle avant de repousser le tout du pied. Après quoi elle sortit les pieds de ses chaussures et elle se pencha pour rouler ses bas sur ses jambes. Comme son mari ne bougeait toujours pas, elle se retrouva la tête face à son entrejambe virile.

Pareille position, choquante, la fit tressaillir.

Puis elle se redressa, pieds nus, et elle entreprit de délayer son corset. Ses doigts tremblaient légèrement, ce qui ne lui facilitait guère la tâche. Godric attendait patiemment, comme s'il ne s'intéressait pas vraiment à ses manœuvres.

Mais à un moment, Meg baissa les yeux et elle put constater qu'il n'était pas si désintéressé...

Les lacets étaient dénoués. Elle put enfin les passer à travers les œillets pour se libérer de

son corset.

Godric l'observait toujours, impassible. À présent, Meg ne portait plus sur elle que sa camisole.

— Tout, dit-il.

Elle voyait bien qu'il était déterminé à lui faire comprendre que ce soir, il serait le maître. De son côté, Meg, malgré sa pudeur, était résolue à lui obéir. Cependant, les raisons de sa reddition n'étaient plus aussi claires dans son esprit. Car si elle désirait toujours un enfant, elle éprouvait aussi un désir plus immédiat.

Elle ôta sa camisole, la passant par-dessus la tête, et elle s'immobilisa, nue devant lui, alors qu'il était toujours habillé.

Le silence, dans la pièce, était absolu. Godric attira Meg à lui pour lui caresser les seins et ses pouces décrivirent des cercles autour de ses tétons.

Meg retenait son souffle. Et tout à coup, il la souleva encore dans ses bras, avec une aisance déconcertante, comme si elle ne pesait vraiment rien, et il l'allongea sur le lit.

Puis il se déshabilla à son tour. D'abord ses chaussures. Puis sa veste et son gilet. Il alla ensuite poser sa perruque sur un guéridon, avant de revenir près du lit. Meg s'attendait à ce qu'il termine de se dévêtir, mais il se contenta de la regarder longuement.

Et soudain, il ferma les yeux.

— Dis mon nom.

Meg déglutit avant de pouvoir proférer un son.

— Godric.

Il rouvrit les yeux.

— Meg.

Il se pencha lentement et il posa les lèvres sur celles de Meg, réclamant le droit d'entrer. Elle accueillit sa langue et y mêla la sienne.

Au bout d'un moment, il se redressa, et la fixa de nouveau.

— Godric, répéta-t-elle, se soumettant avant même d'y avoir été obligée.

Il parut se détendre. Et il l'embrassa de nouveau, mais cette fois dans le cou. Meg frissonnait de délice. Tout était si différent de ce qu'elle avait connu avec Roger. Leurs étreintes hâtives, précipitées et toujours trop rapides, avaient pâti de la nature clandestine de leur relation.

Godric, au contraire, semblait apprécier chaque instant. Comme s'il voulait obtenir de Meg autre chose qu'un simple plaisir charnel.

Cette idée la mettait mal à l'aise.

Il releva brusquement les yeux, comme s'il avait senti que son attention s'égarait.

— Dis mon nom.

— Godric, murmura-t-elle.

Il reprit alors ses baisers, embrassa un sein, tout en titillant l'autre du bout des doigts. Meg se surprit à entrouvrir la bouche en une supplique silencieuse.

Puis les lèvres de Godric se portèrent sur l'autre sein, qu'il suçota et lécha pendant de longues minutes. Meg agitait les jambes, impuissante.

Il releva un instant la tête.

— Mon nom ?

— Go... Godric.

Il caressa son téton du pouce, puis laissa courir ses lèvres plus bas.

Il s'arrêta juste avant d'atteindre sa féminité et il leva de nouveau les yeux.

— Godric, murmura Meg, sans se faire prier.

Il lui écarta les cuisses des deux mains. Et il regarda.

Meg, par réflexe, voulut croiser les jambes, mais son mari les maintint écartées avec fermeté. Personne, pas même Roger, ne l'avait regardée aussi intimement. Avec Roger, ils avaient toujours fait l'amour dans l'obscurité, ou dans des pièces mal éclairées. Une seule fois, Roger l'avait embrassée... là. Et Meg avait été horriblement gênée.

Elle « était » horriblement gênée.

Elle savait qu'elle mouillait. Que ses poils se collaient entre eux. Pourquoi voulait-il absolument voir cela ?

La jeune femme regarda les chandeliers qui illuminaient la pièce. Accepterait-il de les souffler si elle le lui demandait ?

— Dis mon nom, ordonna-t-il de nouveau, d'une voix plus grave, la tirant de ses pensées.

— Go... Godric.

Tout se passa si vite, ensuite, que Meg n'eut pas le temps de réagir. Baissant la tête, il posa ses lèvres sur ce qu'il contemplait.

Meg se figea.

Elle n'avait jamais vécu quelque chose d'aussi choquant. Il la... il la goûtait, la dévorait, léchait les replis de sa féminité, lapait ses fluides, insinuait sa langue le plus loin possible. Et tout cela en gémissant, en grognant de plaisir. Meg n'osait plus respirer. Comment pouvait-elle endurer pareille torture ? Où avait-il appris à se servir de sa langue d'une manière si scandaleuse et si... merveilleuse ?

Il referma soudain ses lèvres sur son bouton de rose et Meg crut perdre la raison. Elle se cambra sous les caresses de son mari en gémissant de plaisir, sans plus se soucier ni de décence ni de pudeur. Ce que Godric lui faisait subir était sans doute péché, mais c'était si délicieux que Meg en voulait davantage.

Comme s'il avait deviné sa soif nouvelle, il ne se contentait plus maintenant de la caresser avec ses lèvres et sa langue, mais avait introduit ses doigts entre ses cuisses. Meg sentait des vagues de plaisir déferler dans tout son corps. Et soudain, ce fut l'explosion. La jouissance irradiait tout son corps.

La sensation fut si intense qu'elle crut ne jamais retrouver ses esprits.

Enfin, elle rouvrit les yeux et vit Godric assis à côté d'elle, qui l'observait avec un tendre sourire.

— Godric, murmura-t-elle, en tendant une main vers lui.

Il s'empara de sa main pour embrasser chaque doigt.

La vue de Meg se brouilla. Son mari lui baisait la main comme s'il la vénérait. Comme si ce qu'ils faisaient dans ce lit n'était pas qu'un acte charnel.

Il finit par lâcher sa main pour se relever et termina de se déshabiller. Il commença par son pantalon et ses chaussettes, avant d'enlever sa chemise. Meg s'aperçut alors que le pendentif à son cou était une petite clé accrochée à une chaîne en argent. La vue du corps de son mari ne lui permit pas de pousser sa réflexion plus avant. A la lumière des chandelles, elle pouvait voir les nombreuses cicatrices qui marquaient sa chair. Pourtant, malgré ces cicatrices - ou peut-être grâce à elles -, elle le trouvait beau.

Son torse, puissant, était taillé en « V » ; les muscles de ses biceps et de ses épaules saillaient ; un petit triangle de poils avait poussé entre ses pectoraux ; son ventre était plat et

ferme ; ses hanches resserrées ; et...

Il venait d'enlever son caleçon, et Meg découvrit son membre érigé. Elle n'avait jamais vu Roger entièrement nu - ni aucun autre homme, bien sûr. Le spectacle était si magnifique que Meg était soudain ravie que Godric fût son mari. Et qu'elle fût la seule à pouvoir l'admirer sous cet angle. Il n'était qu'à elle - rien qu'à elle.

Même si c'était pour un temps limité.

Elle releva les yeux et s'aperçut qu'il la regardait l'admirer.

Elle rougit.

— Godric.

Il sourit. Son sourire avait quelque chose de la satisfaction du prédateur.

— Maintenant, je vais te prendre, prévint-il, un genou sur le lit. Et nous ne serons que tous les deux, Meg. Toi et moi.

Meg nourrissait encore un peu d'appréhension à l'idée de trahir Roger. Mais elle avait blessé Godric hier soir, et elle voulait réparer son offense.

— Juste toi et moi, acquiesça-t-elle.

Il s'allongea sur elle, se positionna entre ses jambes et Meg put sentir son membre palpiter contre son ventre.

La jeune femme inspira profondément. Elle venait tout juste de jouir, pourtant le désir montait de nouveau entre ses jambes.

Godric prit son visage dans ses mains et se pencha pour l'embrasser, cette fois avec beaucoup de tendresse, presque de la révérence. Meg se trouva de nouveau mal à l'aise. Ce n'était pas ce qu'elle était venue chercher à Londres. Son mari commençait de tisser entre eux une relation si intime qu'il deviendrait difficile de la briser, le moment voulu.

Toutes ses pensées s'envolèrent dès qu'il reprit ses caresses et qu'il souleva son bassin pour la pénétrer.

— Maintenant, dit-il.

Meg lui sourit pour lui signifier son accord.

Il entra en elle d'une seule poussée. Et il commença aussitôt un va-et-vient enivrant. Doucement d'abord, puis de plus en plus fort, de plus en plus vite.

Meg avait rejeté la tête en arrière sur l'oreiller et fermé à moitié les yeux, mais son regard restait rivé à celui de son mari. Et elle écartait les jambes au maximum pour mieux s'offrir à lui.

Il la pénétrait si violemment que le lit grinçait et venait cogner contre le mur. Meg aurait dû s'offenser d'une telle bestialité. Pourtant, elle était au paradis. Ou plutôt, elle ne s'était jamais sentie aussi vivante qu'à ce moment précis.

Pour un peu, elle aurait eu l'impression de pouvoir voler.

Sa jouissance fut encore plus explosive que la première fois. Elle redescendit des hauteurs où son plaisir l'avait propulsée juste à temps pour voir Godric s'abandonner lui aussi à l'extase. Il avait fermé les yeux mais, au moment de jouir, il les rouvrit brutalement pour plonger son regard dans le sien. Meg retint son souffle.

C'était comme s'il lui permettait de voir son âme.

Puis, il roula sur le côté, comme s'il craignait de l'écraser. Meg en fut un peu déçue. Elle aurait voulu sentir tout son poids sur elle.

Elle resta immobile, à reprendre son souffle. La fraîcheur la gagna peu à peu. Elle tourna la tête pour regarder son mari. Il paraissait plus détendu qu'elle ne l'avait jamais vu. Une goutte

de transpiration perlait à sa tempe et Meg tendit le doigt pour l'essuyer, mais il quitta le lit sans un mot, lui échappa.

La jeune femme remonta les couvertures sur elle.

— Que fais-tu ?

Il ne se retourna même pas.

— Je dois y aller.

— Où ça ? murmura Meg, avec le sentiment d'être tout à coup abandonnée.

— Dans Saint-Giles.

Chagrin se pencha, avec un mauvais sourire, pour toucher l'épaule de Foi. « Vois-tu ces âmes qui volettent dans le vent ? Ce sont celles de bébés morts-nés. Elles demeureront ici jusqu'à la fin du monde. » « Quelle horreur ! Ce n'est pas leur faute s'ils sont morts avant d'avoir vu le jour ! » Chagrin sourit de plus belle. « Non, mais il n'y a pas de justice, en Enfer. Ni pour eux ni pour ton bien-aimé. » Foi, furieuse, poussa Chagrin à bas du cheval. [...]

op. cit.

— C'est là-bas, murmura Alf à Godric.

Il parlait si près de l'oreille de Godric que celui-ci pouvait entendre sa respiration saccadée. Alf était terrifié, cependant il le cachait bien.

— Dans les caves de cet immeuble, en face, ajouta-t-il. Vous voyez ?

— Très bien.

C'était le deuxième atelier et il semblait beaucoup plus important que le précédent. Godric avait déjà libéré six fillettes dans le premier. L'opération s'était avérée d'une facilité presque déconcertante, car les lieux n'étaient gardés que par deux hommes, dont l'un était ivre mort.

Et maintenant, Godric et Alf étaient accroupis sur un toit, à proximité du deuxième atelier.

— Plusieurs issues ?

— Non, pas que je sache.

Godric analysa rapidement la situation. Comme tout à l'heure, il serait seul à intervenir. Quand il avait conduit les six premières fillettes libérées à l'orphelinat, Winter Makepeace lui avait proposé de prendre du renfort avant de s'attaquer au second atelier. Mais Godric répugnait à l'idée de partager son secret avec quelqu'un qui pourrait l'identifier. De toute façon, il était habitué à travailler seul. Comme cela, au moins, il n'avait besoin de dépendre de personne pour agir.

— Il n'y a encore que deux gardes, chuchota Alf.

Godric lui jeta un rapide coup d'œil et il fut ému par la délicatesse de son profil. Quelque chose chez ce gamin le troublait.

— Vous voyez, reprit Alf, le tirant de ses pensées. L'un à côté de la porte et l'autre à l'entrée de la ruelle.

— Plus un sur le toit.

Alf leva la tête.

— Bravo. Vous avez de bons yeux. Comment vous allez faire, tout seul ?

— J'en fais mon affaire, répliqua Godric. Reste ici et ne te mêle de rien. Je ne voudrais pas avoir à m'inquiéter à ton sujet pendant que j'opérerai.

Une lueur mutine brilla dans les prunelles du garçon. Godric, loin de s'en offusquer, l'admira pour son courage.

Alf hocha la tête.

— Bonne chance, alors.

Godric se redressa et lui sourit.

— Merci.

Il s'éloigna en silence, sautant de toit en toit et décrivant un grand cercle avant de se rapprocher de l'immeuble qu'il visait. De cette manière, il pourrait surprendre par-derrière le garde embusqué sur le toit de l'atelier. La suite fut plus rapide mais tout aussi silencieuse. Il se débarrassa du garde en quelques coups, l'un sur le crâne pour l'étourdir, un autre sur la nuque pour le faire plier et un dernier coup en travers de la gorge. Le garde s'écroula sans même un cri.

Godric possédait suffisamment d'expérience pour agir avec discrétion. Et réussir.

Le garde posté à l'entrée de la ruelle était sa prochaine cible.

L'immeuble n'était haut que de deux étages. Godric se positionna sur une avancée du toit et il sauta sur le garde, qui s'affala sous lui. Puis Godric le réduisit au silence d'un coup de lame en plein cœur.

Maintenant, il ne pouvait plus se permettre de perdre une seconde. Le garde posté à l'entrée de l'immeuble s'apercevrait bientôt que son comparse avait disparu et il donnerait l'alarme. Escaladant prestement la façade de l'immeuble, Godric remonta sur le toit et courut se planter au-dessus du troisième garde, qu'il assomma de la même manière : en lui tombant dessus.

Malheureusement, cette fois Godric se réceptionna mal. Son poignet gauche heurta violemment le pavé et une douleur cuisante lui transperça le bras.

Il se releva en titubant. Des étoiles dansaient devant ses yeux et il mit quelques secondes à recouvrer son équilibre. Puis il pénétra dans l'immeuble, dévala l'escalier conduisant à la cave et donna un coup de pied dans la porte.

L'intérieur était plongé dans une obscurité quasi totale. Une forme se jeta sur lui, mais Godric était paré à toute attaque : il esquiva son agresseur d'un coup d'épaule, avant de lui enfoncer sa lame dans le ventre. L'homme baissa des yeux incrédules sur la blessure, avant de s'écrouler quand Godric reprit son arme.

Un deuxième garde jeta son pistolet et leva les mains en l'air.

— Pitié ! Ne me tuez pas.

— Bob... murmura le garde qui agonisait. Bob.

— Où sont-elles ? gronda Godric, qui serrait les dents pour surmonter la douleur à son bras.

Où sont les fillettes ?

— Derrière, répondit Bob.

— J'ai mal, gémit le premier garde.

— Tu vas mourir, lui répliqua Bob, sans la moindre émotion.

Comme Godric n'avait plus qu'une main valide, il ne pouvait pas ligoter son adversaire. Il l'assomma donc d'un coup sur la tempe avec le pommeau de son épée. Bob s'affala sans un bruit près de son acolyte.

Godric souffrait de plus en plus. Sa vision se troublait. La nausée le prenait. Il contourna les deux gardes pour gagner la porte qui donnait sur la cave, qu'il ouvrit d'un coup de pied, son épée brandie, prêt au combat.

Mais il n'avait plus d'adversaires. Il ne trouva que des enfants, des filles, qui le regardèrent faire irruption avec des yeux écarquillés.

Et soudain, Godric comprit ce qui l'avait troublé chez Alf. Alf était une fille.

Godric célébra sa découverte en vomissant.

Meg fut tirée d'un profond sommeil par quelqu'un qui lui secouait l'épaule.

— Milady ! Milady, réveillez-vous !

— Moulder ?

Meg cligna plusieurs fois les yeux. Le majordome, une chandelle à la main, se tenait à côté du lit, mais il tournait bizarrement la tête, comme s'il évitait de regarder Meg, alors que tout, dans son attitude, faisait comprendre qu'il y avait urgence.

Oh!

La jeune femme réalisa qu'elle était nue. Elle remonta les couvertures sous son menton et s'assit dans le lit.

— Que se passe-t-il ? Où est Godric ?

— Il... commença le majordome, qui semblait paniqué. Je... Il est blessé. M. Makepeace vient de me prévenir. Ils ont besoin que vous alliez le chercher à l'orphelinat pour le ramener ici.

— Tournez-vous, dit Meg, qui sortait déjà du lit pour récupérer sa camisole et réfléchir à ce qu'elle pourrait enfiler seule, sans l'aide de Danielle. Avez-vous fait préparer la voiture ?

— Oui, milady, répondit Moulder, le dos tourné, dansant d'un pied sur l'autre. Dois-je appeler un docteur ? Je sais qu'il n'aime pas les docteurs. Il trouve qu'ils parlent trop. Mais s'il est gravement blessé, je crains que son état sorte de mes compétences.

— Oui, s'il vous plaît, allez quérir un médecin, répondit Meg, sans réfléchir.

Elle cherchait à quatre pattes ses chaussures qu'elle portait la veille. Ses yeux étaient embués de larmes. Et une étrange douleur lui oppressait la poitrine.

Les chaussures avaient glissé sous le lit de Godric. Elle avait dormi dans sa chambre et elle devait maintenant réintégrer la sienne pour prendre un manteau. Ce qui lui fit penser à autre chose.

— Mettez-lui des vêtements de rechange dans la voiture. Et j'aurais besoin d'au moins deux valets pour m'accompagner.

— Oui, milady.

— Que se passe-t-il ?

Meg leva les yeux et découvrit Mme Saint-John. Moulder en profita pour se glisser hors de la pièce.

La belle-mère de Godric était en peignoir et ses cheveux grisonnants cascadaient sur ses épaules.

— Meg ? Où est Godric ?

— Il... commença Meg, sans pouvoir continuer.

Elle était à court d'imagination et ne voyait pas quel mensonge inventer pour rassurer Mme Saint-John et la renvoyer dans son lit. Soudain, c'en était trop. Elle éclata en sanglots.

— Meg ? s'alarma Mme Saint-John, qui courut prendre la jeune femme dans ses bras. Qu'est-il arrivé ? Vous devez me le dire.

— Godric est à Saint-Giles. Je dois aller le chercher. Il est blessé.

Mme Saint-John la regarda, hébétée, et ses rides étaient tout à coup plus visibles. Puis elle hocha la tête d'un air résolu et repartit vers la porte.

— J'en ai pour deux minutes, pas plus. Attendez-moi.

Meg cligna les yeux.

— Que faites-vous ?

Mme Saint-John lui jeta un regard par-dessus son épaule.

— Je suis sa mère. Je viens avec vous.

Et elle disparut.

Meg était stupéfaite, mais elle était aussi trop inquiète pour tenter de dissuader Mme Saint-John de la suivre dans Saint-Giles. Godric serait certainement furieux que sa belle-mère découvre son identité secrète... Tant pis ! Meg résoudrait ce problème plus tard.

Dans l'immédiat, elle avait un souci plus urgent : s'assurer que Godric n'était pas mourant.

La jeune femme essuya ses larmes d'un revers de la main, enfila ses chaussures et partit chercher un manteau. Elle était si pressée qu'elle n'était pas sûre de pouvoir attendre Mme Saint-John.

Mais dès qu'elle sortit dans le couloir, elle s'aperçut que sa belle-mère l'y attendait déjà. Mme Saint-John était pâle et son visage fermé semblait indiquer qu'elle essayait de s'armer contre une mauvaise nouvelle. Elle suivit Meg dans l'escalier sans un mot.

De toute façon, il n'y avait pas grand-chose à dire pour l'instant. Les deux femmes gagnèrent rapidement la voiture. L'aube n'était pas encore levée et une mer d'encre s'étalait au-dessus de leurs têtes.

Meg fut soulagée de voir Oliver et Johnny déjà installés à l'arrière de la voiture. Elle grimpa à l'intérieur, toujours suivie de Mme Saint-John. Une fois dans l'habitacle, ses angoisses l'étreignirent plus violemment. Et s'il était inconscient ? Et s'il était gravement blessé, au point de ne jamais totalement récupérer ?

Elle reconnaissait cette douleur qui lui oppressait la poitrine. Elle avait ressenti la même la nuit où Roger avait été tué. Mais elle ne voulait pas revivre cette expérience. Elle ne supporterait pas de perdre deux fois un être aimé. Godric n'était pas Roger, voulut-elle se convaincre. Elle n'était pas amoureuse. Son cœur, lui, ne semblait pas faire la différence. Sa panique était réelle et la rendait nauséuse.

Je n'y arriverai pas !

— Vous survivrez ! lui dit soudain sa belle-mère, d'une voix ferme, comme si elle avait deviné ses pensées.

Meg se rappela que Mme Saint-John avait perdu un mari qu'elle adorait. Elle savait ce qu'était le chagrin. Et elle était toujours là.

— Écoutez-moi, reprit Mme Saint-John. Quoi qu'il arrive, il vous faudra être forte. Godric aura besoin de vous et vous ne devez pas le laisser tomber.

— Non, bien sûr, murmura Meg, d'une voix mal assurée.

Mme Saint-John hocha la tête et s'adossa à la banquette. Le reste de l'interminable trajet s'effectua en silence.

La rue dans laquelle se dressait l'orphelinat était trop étroite pour laisser passer leur voiture. Le cocher s'arrêta au coin. Meg s'empara du sac contenant les vêtements de Godric et elle descendit avec Mme Saint-John. Les deux valets, Oliver et Johnny, se positionnèrent aussitôt de chaque côté des deux femmes. Chacun une arme à la main.

— Vous croyez que vous pourrez attendre tout seul ? demanda Meg à Tom, le cocher.

— Ne vous inquiétez pas, répliqua Tom, brandissant une paire de pistolets. Ça m'étonnerait qu'on vienne m'embêter.

Meg hocha la tête et remonta Maiden Lane jusqu'à l'orphelinat. Deux lanternes brillaient de chaque côté de la porte d'entrée et Meg était si concentrée sur leur lumière qu'elle ne remarqua pas l'homme tapi dans l'ombre. C'est Oliver qui donna l'alerte.

Le capitaine James Trevillion leva les mains avec une indifférence hautaine.

— Vous ne laisseriez quand même pas votre valet tirer sur un soldat de la Couronne, milady

?

— Bien sûr que non, répondit Meg, circonspecte.

Que faisait le capitaine des dragons devant l'orphelinat ? Meg jeta un regard à sa belle-mère et elle fut soulagée de voir que Mme Saint-John gardait le silence, malgré son étonnement manifeste.

— Mais reconnaissez qu'il n'est pas prudent de surprendre un garde armé dans Saint-Giles.

— On n'est jamais trop prudent, acquiesça le capitaine Trevillion avec un sourire quelque peu cruel. Surtout quand le Fantôme de Saint-Giles rôde dans les parages.

— Ça, ça ne me regarde pas.

— Croyez-vous ? fit le capitaine Trevillion. J'ai pourtant le sentiment que le Fantôme est rentré dans ce bâtiment, ajouta-t-il, en désignant l'orphelinat.

Meg redressa le menton.

— Laissez-nous passer.

Les yeux bleus du capitaine brillèrent d'une soudaine noirceur.

— Vous êtes une femme très estimée par tous ceux qui vous connaissent, milady. Si je ne le voyais pas de mes propres yeux, je ne pourrais jamais croire que vous cherchez à protéger l'assassin qu'est votre mari.

Meg entendit sa belle-mère hoqueter de surprise. Mais elle était trop occupée à faire face au capitaine des dragons pour se tourner vers sa belle-mère. Trevillion venait d'accuser Godric d'être le Fantôme de Saint-Giles. Meg devait lui tenir tête et ne manifester aucune émotion particulière, sinon de l'indignation.

— J'ignore de quoi vous parlez.

— En êtes-vous si sûre, milady ? répliqua Trevillion. Votre mari a beau être un aristocrate, tôt ou tard je l'attraperai dans son déguisement de Fantôme. Et ce jour-là, il ne pourra pas échapper à la prison.

Malgré ses efforts, Meg ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles brutales.

Le capitaine Trevillion leva une main dans un geste de conciliation.

— Croyez-moi, milady, vous feriez mieux de renier M. Saint-John avant sa disgrâce. Retirez-vous à la campagne. Et faites oublier votre honte d'avoir épousé un assassin.

Trevillion avait raison. Godric avait tué des gens. Il avait même confessé qu'il ignorait le nombre de ses victimes. Meg lui en voulait pour cela. Mais elle ne pouvait se résoudre à lui tourner le dos.

— Vous vous trompez, assura-t-elle, d'une voix neutre.

Il arqua un sourcil.

— Pensez-vous ?

Meg céda soudain à la colère. Cet homme n'avait aucun droit de s'en prendre ainsi à Godric

!

Elle se planta devant le capitaine des dragons et pressa un doigt sur son torse.

— Je n'abandonnerai pas mon mari, capitaine Trevillion. Et si vous vous imaginez que je pourrais avoir honte d'avoir épousé Godric Saint-John, c'est que vous n'avez rien compris. M. Saint-John est un homme honorable. Il est même le meilleur homme que j'ai jamais rencontré. Si vous n'êtes pas capable de vous en rendre compte, c'est que vous êtes un imbécile fini.

Là-dessus, elle s'élança vers l'orphelinat, sans s'attarder sur l'expression stupéfaite du militaire.

— Milady ! la rappela-t-il, dans son dos.

Meg l'ignora. Elle grimpa le perron et cogna le heurtoir. Elle n'avait qu'une hâte : rentrer à l'intérieur et s'assurer que Godric n'était pas mortellement touché.

« Le meilleur homme que j'ai jamais connu. » Elle avait dit cela sous le coup de la colère, mais c'était vrai. Meg avait aimé Roger de tout son cœur, mais Godric risquait sa vie pour sauver des inconnus. Ses activités de Fantôme l'obligeaient à la violence, mais elles étaient aussi, pour beaucoup, synonymes de délivrance.

C'est Isabel Makepeace qui lui ouvrit. Elle avait les traits marqués. Dès qu'elle aperçut le capitaine Trevillion sur le trottoir, elle plaqua un sourire poli sur ses lèvres.

— Oh, entrez donc, milady, dit-elle bien fort à Meg, comme si celle-ci rendait une simple visite de courtoisie à l'établissement. Bonsoir, capitaine Trevillion, lança-t-elle à l'homme qui veillait plus bas. Votre sens du devoir vous honore, mais ne croyez-vous pas qu'il serait plus raisonnable de rentrer chez vous ? Avec tous ces ruffians qui hantent Saint-Giles, il est dangereux, pour un homme seul, aussi courageux soit-il, de sortir dans les rues à une heure pareille.

Meg se glissa dans le vestibule, suivie de Mme Saint-John et des deux valets. Isabel referma aussitôt la porte derrière eux.

— Vous croyez qu'il partira ? demanda Meg. Isabel secoua la tête. Son sourire s'était évanoui

sitôt que le capitaine des dragons s'était effacé derrière la porte.

— Non. Trevillion est malheureusement quelqu'un d'entêté. Mais ne vous inquiétez pas trop. Voilà bientôt trois ans qu'il traque le Fantôme de Saint-Giles et il n'a toujours pas réussi à lui mettre la main dessus.

Isabel se voulait désinvolte, cependant Meg n'était pas rassurée. Désormais, le capitaine des dragons avait percé l'identité du Fantôme. Et comme Isabel l'avait souligné, Trevillion était obstiné. Il ne renoncerait pas facilement à son objectif, à savoir capturer Godric.

— Où est-il ? demanda Mme Saint-John, tirant Meg de ses idées noires.

— Là-haut, dans l'infirmerie, les informa Isabel, qui partait déjà vers l'escalier.

Meg lui emboîta le pas, sans oser jeter un regard à sa belle-mère. Que pouvait bien penser Mme Saint-John ? Il était impossible qu'elle n'ait pas clairement compris les accusations de Trevillion.

Son interrogation s'envola à l'instant où Isabel frappa à la porte de l'infirmerie, qu'elle ouvrit dans la foulée. Meg découvrit alors Godric couché dans un lit, sur le côté, en manches de chemise et sa culotte d'Arlequin encore sur les jambes. Il était très pâle et il portait son bras gauche recroquevillé sur ses genoux. Mais pour le reste, il semblait en bonne forme.

Meg en ressentit un immense soulagement. Une femme d'un certain âge, assise sur une chaise près du lit, se leva à l'entrée des visiteuses.

— Merci, madame Medina, lui dit Isabel.

Et elle la suivit hors de la pièce.

Quand la porte se fut refermée sur les deux femmes, Meg voulut s'approcher de Godric. Mais la colère de son mari la stoppa net.

— Pourquoi, lui lança-t-il, désignant sa belle-mère, l'as-tu amenée ici ?

Son poignet le faisait toujours horriblement souffrir. Chaque élançement provoquait une montée de bile dans sa gorge. Godric gardait cependant assez de lucidité pour comprendre qu'il avait parlé trop durement. Meg s'était figée et son expression prouvait qu'il l'avait blessée.

Mais c'est sa belle-mère qui répondit.

— N'en veux pas à Meg. C'est moi qui ai insisté pour venir, Godric. Tu es blessé. Je n'allais quand même pas rester sans rien faire.

Godric voulut répliquer. Mais sa belle-mère s'était plantée devant lui, aussi brave qu'une martyre chrétienne affrontant les lions envoyés par les Romains, le regard déterminé et triste à la fois. Godric ne se sentit pas le courage de la rabrouer davantage.

Peut-être était-il tout simplement trop affaibli ? En tout cas, elle en profita :

— Laisse-nous t'aider, Godric.

Godric souffrait trop pour discuter.

— Très bien, lâcha-t-il en se redressant.

Il croisa le regard de Meg et il put voir qu'elle était soulagée de la tournure des événements.

— Il faudra recourir aux services d'un rebouteux, dit-elle. Je vais demander à Isabel si elle connaît quelqu'un de discret. En attendant, je t'ai apporté de quoi te changer, au cas où notre chemin croiserait encore celui du capitaine Trevillion.

Meg posa le sac sur le lit et s'éclipsa hors de la pièce, laissant Godric seul avec sa belle-mère.

— As-tu besoin d'aide pour t'habiller ?

— Makepeace s'en chargera, répliqua Godric.

Et il se leva, dans l'intention d'aller trouver le directeur de l'orphelinat.

Sa belle-mère se précipita pour coller son épaule contre son bras valide.

— Appuie-toi sur moi.

— Ce n'est pas nécessaire, marmonna Godric, sur la défensive.

— Alors, fais-le pour moi, Godric. Laisse-moi t'aider.

Il s'exécuta, car c'était plus facile que d'argumenter. Sa belle-mère était plus forte qu'elle voulait bien le laisser paraître. Pourquoi agissait-elle ainsi ?

Leurs regards se croisèrent, et elle parut deviner ses pensées, car elle leva les yeux au ciel.

— Ne te pose pas de questions inutiles, Godric. Tu étais déjà comme ça, petit, toujours à soupçonner quelque chose sous le moindre geste d'attention. Je veux juste te faciliter la marche. C'est si dur à accepter ?

Godric, vaincu, s'esclaffa.

— Bon, très bien.

Au sortir de l'infirmerie, ils trouvèrent Winter Makepeace qui attendait dans le couloir, adossé au mur. Le directeur de l'orphelinat jeta un bref regard à Mme Saint-John, avant de chuchoter à Godric :

— Nous devons parler... de certaines choses avant votre départ.

Godric se tourna vers sa belle-mère :

— Je vous rejoindrai en bas.

Sa belle-mère pinça les lèvres, mais elle hochla la tête et partit vers l'escalier. Godric reporta son attention sur Makepeace.

— Ma femme m'a apporté de quoi me changer, dit-il, en rouvrant la porte de l'infirmerie.

Winter Makepeace le suivit à l'intérieur.

— Vous avez sauvé près d'une trentaine d'enfants, ce soir, commença-t-il, pendant que Godric commençait de retirer sa culotte d'Arlequin. Six devront garder le lit pendant quelques jours, mais les autres sont relativement en bonne santé. Elles ont surtout besoin de manger.

Godric grimaça à l'idée que ces fillettes aient pu être privées de subsistance. Puis il se rappela sa principale inquiétude :

— Alf vous a-t-il dit où se trouve le troisième atelier ?

— Oui, répondit Winter, qui l'aida à se défaire de sa culotte. Mais j'ai peur qu'ils ne le déménagent rapidement, après vos deux interventions de la nuit. Ils seraient idiots de rester sans bouger et d'attendre votre attaque.

— Exact.

Godric s'empara du pantalon noir apporté par sa femme, puis il contempla son bras enflé.

— Peut-être que si je pouvais ressortir cette nuit...

— N'y pensez pas, le coupa Winter, d'un ton sans appel. Il faut d'abord vous soigner.

— Je dois sauver ces enfants.

— Oui, mais dans votre état, vous risquez surtout de vous blesser davantage. Ou pire. Ce qui ne serait d'aucune utilité pour les enfants, fit valoir Winter. Il y a autre chose, ajouta-t-il, après une hésitation.

Godric arqua un sourcil.

— Alf est parti juste après vous avoir raccompagné ici. Mais il semblait très agité. Apparemment, Hannah, la fillette rousse dont il nous avait parlé, ne se trouvait pas parmi les enfants que vous aviez sauvées.

— Bon sang ! grommela Godric. Elle ne va quand même pas essayer de prendre le troisième atelier toute seule !

— Elle ?

Godric hocha la tête.

— Alf est une fille habillée en garçon. Je n'aurais jamais dû la prendre en mission avec moi hier soir.

— Nous ne pouvions pas savoir. Mais vous avez raison, elle cherchera peut-être à libérer elle-même sa petite camarade.

Godric ne s'était jamais senti aussi impuissant. Enfin, ce n'était pas tout à fait exact. La dernière fois, c'était devant le lit de mort de Clara.

Il s'empressa de chasser cet horrible souvenir de son esprit.

— Quand même, reprit Winter Makepeace, songeur. Je doute fort qu'Alf décide d'agir seule. Elle sait que l'atelier est bien gardé. Et puis, il n'est pas impossible qu'ils le déménagent dès cette nuit.

Godric hocha la tête, même s'il n'était pas entièrement rassuré. Alf avait déjà pris de gros risques en informant Winter et Godric de l'existence des ateliers. Et elle semblait beaucoup tenir à la fillette rousse.

Pourvu qu'elle n'entreprenne rien.

Dès qu'il serait remis de sa blessure, Godric retournerait dans Saint-Giles pour terminer le travail.

Quelqu'un frappa doucement à la porte, qui s'entrouvrit aussitôt.

Meg passa la tête par l'entrebâillement.

— La voiture attend, hasarda-t-elle. Et l'aube commence à poindre.

Elle semblait répugner à entrer dans la pièce, comme si elle craignait quelque nouvelle

rebuffade. Pourtant, Godric n'avait eu qu'à la faire prévenir pour qu'elle arrive sans poser de questions ni émettre le moindre jugement. Et, tout à l'heure, dans leur chambre, elle lui avait donné tout ce qu'il avait réclamé. Mais il se sentait trop vieux, trop usé, pour lui offrir, en retour, tout ce qu'elle méritait. Le bon sens lui recommandait de la laisser partir. Elle se trouverait un amoureux plus jeune, qui ressemblerait à Roger.

Cependant, l'urgence était ailleurs. Il devait se soigner. La douleur était intolérable. Il remercia Makepeace, passa un manteau sur ses épaules et laissa Meg le soutenir pour descendre l'escalier.

Sa belle-mère les attendait dans le vestibule, avec les valets. Johnny et Oliver se positionnèrent de part et d'autre du petit groupe, et tous marchèrent jusqu'à la voiture.

Godric remarqua bien sûr le capitaine Trevillion tapi dans l'ombre. De même qu'il surprit le hochement de tête entendu du militaire. Une sorte d'avertissement : « Je sais qui vous êtes. Osez revenir dans Saint-Giles, et je vous capturerai. »

Godric connaissait la détermination de Trevillion. Pourtant, il refusait de s'alarmer. Makepeace avait raison : il devait d'abord s'occuper de sa blessure. Mais sitôt qu'il serait rétabli, il retournerait dans Saint-Giles, Trevillion ou pas Trevillion. Les enfants avaient besoin de lui !

Sa belle-mère attendit qu'ils fussent tous installés, que la portière se fût refermée et que l'attelage ait démarré pour se tourner vers Godric :

— Depuis combien de temps es-tu le Fantôme de Saint-Giles ?

Chagrin tomba à bas de l'étalon sur le pic des Murmures et cria de rage. L'Hellequin ne fit aucun commentaire, mais Foi crut le voir esquisser un sourire. Elle avait soif. Aussi fouilla-t-elle encore dans sa poche pour en extraire une petite flasque de vin. Elle but une gorgée, et l'Hellequin se passa la langue sur les lèvres. Foi lui tendit le contenant : « Voulez-vous goûter ? » « Je n'ai pas bu le vin des humains depuis mille ans », répliqua-t-il. « Alors, vous devez avoir très soif. » Et elle approcha la flasque de ses lèvres. [...]

op. cit.

Ses grognements paraissaient étouffés, comme si Godric s'efforçait de souffrir en silence. Ce qui, au lieu de rassurer Meg, l'inquiétait davantage. Elle devinait que la douleur devait être atroce.

La jeune femme restait figée devant la porte qui communiquait avec la chambre de son mari. Sa main la démangeait de tourner la poignée.

— Venez donc vous asseoir, Meg, l'invita Mme Saint-John, assise sur le canapé.

Meg se tourna vers elle, quand un nouveau grognement la fit sursauter.

— S'il vous plaît, insista sa belle-mère, qui tapotait la place libre à côté d'elle. Vous ne lui rendez pas service en vous agitant ainsi. Il se doutera que vous l'avez entendu et cela ne facilitera pas vos rapports. Les hommes détestent montrer leurs faiblesses.

Meg se mordit la lèvre et vint s'asseoir sur le canapé.

— Godric n'est pas quelqu'un de faible. Il est simplement blessé. Et j'espère bien qu'il me voudra à ses côtés quand il souffrira moins.

— Hmm, peut-être, acquiesça Mme Saint-John. Mais les hommes sont imprévisibles lorsqu'ils souffrent. Dans ses dernières années, le père de Godric avait la goutte. Ses crises le rendaient insupportable. Il ne tolérait pas que quelqu'un l'approche. Pas même moi.

Elle s'interrompit quelques instants, baissa les yeux sur ses mains, avant de relever la tête et d'ajouter :

— C'est ma faute.

Meg cligna des yeux, interloquée.

— Que voulez-vous dire ?

— Tout cela, répondit Mme Saint-John, en désignant la porte communicante. Je savais que la mort de Clara l'avait anéanti, mais j'ai laissé son stoïcisme nous éloigner l'un de l'autre. Godric n'est pas différent des autres hommes. Il a besoin de l'affection de sa famille. Mais chaque fois que je tentais une approche, son orgueil le poussait à me prendre de haut.

— Je ne vois pas en quoi ce serait votre faute. Vous lui avez tendu la main, et il ne l'a pas prise. Si quelqu'un a mal agi, c'est lui.

Mme Saint-John secoua la tête.

— Non. J'aime Godric autant que si je l'avais porté dans mon ventre. Une mère ne doit jamais abandonner son enfant, même lorsqu'il semble le réclamer. Mon devoir était d'insister jusqu'à ce qu'il capitule.

Son visage se radoucit et elle sourit à Meg.

— Je suis très heureuse que vous ayez décidé d'abandonner votre retraite campagnarde pour vivre auprès de lui et remplir pleinement votre rôle d'épouse, reprit-elle. Godric a besoin de vous, Meg. Vous êtes la seule à pouvoir le sauver.

Meg détourna le regard. Elle se sentait honteuse. Elle n'était pas venue à Londres pour « remplir son rôle d'épouse », mais pour obtenir de Godric qu'il lui fasse un enfant. Ses raisons avaient été purement égoïstes. Mais elle ne pouvait pas l'avouer à sa belle-mère.

Aussi préféra-t-elle répondre aux derniers mots de Mme Saint-John :

— Peut-on sauver un homme qui cherche à s'autodétruire ?

Mme Saint-John haussa les sourcils.

— Vous croyez que c'est pour cette raison qu'il est le Fantôme de Saint-Giles ?

Meg haussa les épaules.

— Je n'en vois pas d'autres.

Mme Saint-John soupira.

— Vous devez comprendre que Clara a mis des années à mourir. Des années pendant lesquelles Godric n'a rien pu faire, sinon assister à son agonie. Peut-être n'a-t-il endossé la tenue du Fantôme que pour avoir le sentiment de se rendre utile, après toutes ces années d'impuissance.

— Ce qui est sûr, c'est qu'il rend service à Saint-Giles. Mais le bien qu'il fait aux autres ne compense pas le mal qu'il se fait à lui-même.

— Que voulez-vous dire ?

— Il aide les gens de Saint-Giles, mais il le fait à ses dépens. Godric est quelqu'un de sensible. Dans ce quartier, il est quotidiennement exposé à la violence. Tout cela est mauvais pour lui. C'est comme s'il s'ingéniait à perdre son âme.

— Dans ce cas, répondit Mme Saint-John, vous devez trouver un moyen pour qu'il renonce à ses activités nocturnes.

Meg hocha la tête, bien qu'elle n'eût aucune idée sur la façon de s'y prendre. Elle avait conclu un pacte avec son mari : le Fantôme devait découvrir les assassins de Roger. Meg avait bien conscience qu'elle le poussait elle-même dans Saint-Giles. Elle ne pouvait faire la lumière sur cette affaire et sauver Godric par la même occasion.

La porte communicante s'ouvrit enfin.

— Nous avons terminé, milady, annonça le médecin, un vieil homme qui portait un nom français ou peut-être italien.

Un réfugié politique, avait expliqué Isabel. Très « discret ».

Meg se releva.

— Son bras guérira-t-il ?

— J'ai fait tout mon possible, assura le médecin. Le reste appartient au Seigneur. M. Saint-John devra garder la chambre pendant au moins une semaine, sinon plus. Et veillez à son alimentation. Il lui faudra un régime strict, à base de potages de légumes, de poisson ou de poulet. Pas d'oignons, pas d'ail et naturellement, pas de mets épicés.

— Bien sûr, acquiesça Meg. Puis-je le voir ?

— Certainement, milady, mais à condition de ne pas vous attarder à son chevet et de...

Meg n'attendit même pas que le médecin ait terminé sa phrase pour s'engouffrer par la porte ouverte. Godric était couché dans son lit, son bras gauche posé sur les couvertures. Deux planchettes de bois solidement reliées entre elles encadraient son avant-bras pour

empêcher tout mauvais mouvement de la main.

La jeune femme s'approcha du lit sur la pointe des pieds. Le visage de Godric était encore perlé de sueur et ses cheveux collaient à son front. Comme il ne s'était pas rasé, sa barbe naissante contrastait avec la pâleur de son visage.

— Meg.

Il n'ouvrit pas les yeux, mais il tendit la main droite pour la toucher.

— Oh, Godric, murmura-t-elle, les yeux pleins de larmes.

Godric attrapa ses doigts et la tira doucement à lui.

— Allonge-toi un peu à côté de moi.

Elle résista.

— Le docteur dit que tu dois te reposer et qu'il ne faut pas te déranger.

— Au diable ce maudit Français ! Tu ne me dérangeras pas. Au contraire. Je me reposerai mieux si tu es là.

Meg monta avec précaution sur le lit, sans se déshabiller, et elle s'allongea contre son mari, nichant sa tête contre son épaule droite.

De son bras valide, Godric l'enlaça à la taille et soupira de contentement.

Il s'endormit en quelques minutes.

Meg l'imita en à peine plus de temps.

Deux semaines plus tard, Godric leva avec surprise les yeux par-dessus ses lunettes en demi-lunes en voyant Sa Grâce entrer dans sa chambre, l'un de ses chiots dans la gueule. La chienne lui accorda un vague regard, presque dédaigneux, avant de disparaître par la porte ouverte de la penderie. Elle en ressortit cinq minutes plus tard, sans son petit.

Godric, stupéfait, regarda la chienne quitter sa chambre comme si de rien n'était.

Il haussa les épaules et reporta son attention sur les pamphlets politiques et philosophiques que lui avait montés Moulder. Après une semaine de repos forcé, complétée par une semaine supplémentaire, Godric commençait à s'ennuyer ferme. Toute sa famille, ses sœurs, sa belle-mère et sa femme, s'étaient donné le mot pour l'empêcher de sortir de son lit. Bien sûr, elles s'étaient toutes employées à lui tenir compagnie à tour de rôle, lui faisant la lecture ou bavardant avec lui. Même la grand-tante Elvina avait daigné lui consacrer du temps ! Godric avait essayé de convaincre Meg de faire une promenade dans Spring Gardens, l'un des plus beaux jardins publics de Londres, mais même la promesse d'admirer de superbes fleurs exotiques n'avait pu dissuader sa femme de lui faire garder la chambre.

Durant ces deux semaines, Godric n'avait pas été en mesure d'honorer le pacte conclu avec la jeune femme. Son poignet cassé l'avait trop fait souffrir pour lui donner l'envie du moindre exercice physique. Maintenant, il se sentait presque rétabli. Avec un peu de chance, il devrait pouvoir reprendre rapidement ses activités de Fantôme. Et il pourrait sans doute rejoindre Meg dès ce soir... Uniquement, bien sûr, pour s'acquitter de son devoir matrimonial.

Godric fronça les sourcils devant le pamphlet qu'il avait déjà lu deux fois, sans être capable d'en retenir le moindre mot. L'honnêteté lui commandait de reconnaître qu'il avait envie de sa femme. Le devoir ne le guidait en rien.

Sa Grâce était de retour, un autre chiot dans la gueule. Le petit arborait un magnifique pelage chocolat et Godric se demanda qui pouvait bien être le père. La grand-tante Elvina avait juré ses grands dieux que Sa Grâce ne s'était accouplée qu'avec un autre chien de sa race, au pelage pareillement fauve, mais Godric en doutait.

La petite malicieuse disparut de nouveau dans la penderie. Deux minutes plus tard, Meg entra elle aussi dans la chambre. Elle portait une robe rose et jaune que Godric ne lui connaissait pas.

Godric reposa le pamphlet sur la table où il était assis.

— Il y a des chiots dans mon armoire, dit-il.

Meg soupira bruyamment mais ne parut pas surprise.

— Je le redoutais. Nous avons essayé de cantonner Sa Grâce à la chambre de la grand-tante Elvina, mais elle s'entête à promener ses chiots partout. La semaine dernière, Mme Crumb les a découverts dans un placard de sa cuisine.

Sa Grâce ressortit de la penderie, contourna Meg et disparut dans le couloir.

Meg alla jeter un coup d'oeil par la porte. Voulait-elle se lancer à la poursuite de la chienne ? Godric s' alarma à l'idée que la jeune femme le quitte déjà.

— C'est une nouvelle robe ? demanda-t-il, pour tenter de la retenir.

— Oui, assura Meg, avec un grand sourire. Nous avons reçu aujourd'hui notre commande à la couturière, expliqua-t-elle, en lissant ses jupes. Elle te plaît ? J'avais des doutes pour le jaune. C'est une couleur difficile, qui vous donne facilement mauvaise mine.

— Pas sur toi, répondit Godric, sincère.

Elle rosit de plaisir. Une mèche s'était échappée de son chignon et retombait avec élégance sur sa nuque. Godric brûlait d'envie d'arracher toutes les épingles de sa coiffure pour voir ses cheveux cascader dans son dos, pouvoir les caresser et y enfouir son visage.

— Tu es très belle.

— Merci, dit-elle, en plongeant son regard dans le sien.

Sa Grâce revint avec son troisième et dernier chiot dans la gueule et elle se dirigea tout droit vers sa nouvelle cachette.

Godric sourit.

— Tu devrais fermer la porte de ma chambre, qu'elle ne les déménage pas une nouvelle fois.

Meg jeta un regard hésitant à la porte.

— Je devrais te laisser te reposer.

— Je me suis assez reposé depuis deux semaines. Je peux supporter un peu de présence humaine. N'as-tu pas envie de tenir compagnie à un invalide ? ajouta-t-il, l'air triste et abandonné.

Godric se demanda s'il n'en avait pas fait un peu trop, car elle lui lança un regard étrange. Mais elle alla fermer la porte du couloir.

— Je vais approcher un fauteuil du lit, proposa-t-elle.

— Ne te donne pas cette peine. Assieds-toi directement sur mon lit.

Elle inspecta le lit d'un regard soupçonneux. Godric se releva.

— En fait, je crois que je vais t'y rejoindre pour une petite sieste.

Elle transféra son regard soupçonneux sur lui.

— Une sieste ?

— Hmm.

Il s'approcha d'elle en prenant garde à ne pas faire de gestes brusques qui pourraient lui donner l'alarme.

— Une sieste consiste à s'allonger en milieu de journée pour dormir un peu. Tu as dû en entendre parler ?

— Je ne suis pas sûre que tu cherches à dormir, marmonna-t-elle.

Il était arrivé devant elle. De sa main droite, il ôta une épingle de son chignon. Quelques mèches s'en échappèrent immédiatement.

— Peut-être que non, en effet. Mais tu as peut-être d'autres idées pour passer le temps ?

— Godric...

Deux autres épingles tombèrent sur le plancher.

— Hmm ?

Elle fronçait les sourcils, inquiète.

— Tu n'es pas encore complètement rétabli.

Il lui sourit.

— Alors, tu seras obligée de faire presque tout le travail.

Meg écarquilla les yeux, médusée.

Elle était tellement irrésistible que Godric s'empara de ses lèvres. Cela faisait si longtemps ! Aussitôt, toutes les tensions accumulées ces derniers jours, et dont il n'avait pas conscience, disparurent.

Sa femme leva les mains pour les nouer autour de son cou, mais Godric rompit leur baiser et se plaça derrière elle. Il acheva d'ôter les épingles qui retenaient encore ce qui restait de son chignon. Toute la masse, superbe, de sa chevelure se répandit glorieusement dans son dos.

— Godric ?

Godric souleva ses cheveux avec sa main pour laisser filtrer les rayons du soleil couchant qui entraient par la fenêtre.

— Que... Quel genre de « travail » attends-tu de ma part ?

Il sourit dans son dos.

— Eh bien, par exemple, tu pourrais me déshabiller pour commencer.

— Oh oui, bien sûr.

Elle se retourna et Godric lâcha ses cheveux. Son avant-bras gauche était toujours maintenu par une attelle, ce qui l'obligeait à porter, de ce côté-ci, ses manches de veste et de chemise remontées jusqu'au coude. Meg l'aida à libérer son bras droit de sa veste, avant de faire glisser elle-même le vêtement sur son bras blessé. Elle se concentrait sur sa tâche avec un adorable petit froncement de sourcils et le bout de sa langue pointait entre ses lèvres.

Le spectacle était trop tentant. Alors qu'elle commençait de lui déboutonner son gilet, Godric se pencha pour lui mordiller la lèvre inférieure.

Elle cligna les yeux.

— Tu... tu me distrais.

— Je m'excuse.

Elle s'esclaffa.

Après le gilet, qui alla rejoindre sa veste sur un dossier de chaise, elle s'attaqua aux boutons de la chemise. La pièce était silencieuse, excepté les petits glapissements des chiots en provenance de la penderie. Godric avait déjà une érection, mais il voulait prendre son temps. Il aurait pu passer des heures à admirer sa femme et la myriade d'émotions qui se lisaient sur son visage. Meg irradiait de bonheur. Quand elle le quitterait - parce qu'elle le quitterait -, comment pourrait-il retourner à son ancienne existence ?

Ce serait comme vouloir vivre sans la lumière du soleil.

Godric préféra chasser cette perspective de son esprit. Il préférait se concentrer sur l'instant présent et amasser des souvenirs qu'il pourrait ensuite convoquer quand la solitude lui serait

insupportable.

La chemise tomba par terre. Dès qu'il fut torse nu, Meg lui caressa le torse.

— Tu es beau.

Godric faillit éclater de rire. Il ne s'était jamais trouvé beau, mais si cela plaisait à Meg de le prétendre, il n'allait pas la contredire.

Des doigts, elle lui titilla un téton et il n'eut plus envie de rire. Puis, quand elle approcha ses lèvres du petit bouton érigé, il ne put retenir un grognement.

Meg releva les yeux.

— Tu aimes ça ? demanda-t-elle.

Et comment !

Godric hocha la tête et la jeune femme lui lécha l'autre téton, tandis qu'elle caressait avec son pouce celui qu'elle venait d'abandonner.

Godric renversa la tête en arrière et ferma à demi ses paupières pour mieux s'abandonner au plaisir. Mais elle s'arrêta bientôt pour continuer de le déshabiller. S'agenouillant devant lui, elle lui ôta ses chaussons et chaussettes, avant de commencer à lui dégrafer son pantalon. Godric déglutit péniblement. La posture de la jeune femme, l'innocence de sa bouche, alors même qu'elle se trouvait à quelques centimètres de son sexe, avaient de quoi l'émoustiller.

Elle dû s'apercevoir de son trouble, car elle se figea un instant et leva les yeux pour accrocher son regard. Puis elle reprit sa tâche. Et son membre surgit tout à coup, de manière presque obscène, par la braguette ouverte.

Godric retint son souffle, car Meg parut vouloir approcher sa bouche.

Mais elle se redressa presque aussitôt et lui jeta un regard sardonique, avant de s'asseoir sur le bord du lit.

Godric la regarda se dévêtir. Elle prenait son temps, ce qui rendait le spectacle d'autant plus érotique. Elle commença par le fichu de gaze qui drapait ses épaules et plongeait dans son bustier. Puis elle ôta ses escarpins et elle fit rouler ses bas sur ses jambes. Godric l'avait déjà vue entièrement nue, pourtant la vision de ses délicates chevilles lui coupa le souffle.

Il se caressait le membre, attendant la suite.

La jeune femme se releva pour dégrafer son bustier. Sa robe était très simple, aussi était-elle capable de l'enlever elle-même. Bientôt, le vêtement glissa à ses pieds. Son panty suivit le même chemin.

Godric se caressait toujours.

Elle ne portait plus que sa camisole. Mais elle s'interrompit un instant pour regarder Godric se donner du plaisir avec sa main. Dès qu'elle posa les yeux sur son membre, il sentit son érection durcir encore - si c'était possible.

Finalement, elle fit passer sa camisole pardessus sa tête et se retrouva nue devant lui, telle une nymphe traquée par un satyre. Ses seins gonflés pointaient, son ventre laiteux se perdait dans les courbes voluptueuses de ses hanches.

Godric imprima cette image dans son esprit, priant pour ne jamais l'oublier.

— Viens, dit-il, en s'asseyant à son tour sur le bord du lit. Ici, précisa-t-il, en écartant les jambes pour qu'elle se place entre ses cuisses.

Il lui saisit délicatement la nuque, pour l'obliger à pencher la tête, et il s'empara de ses lèvres. Elle s'offrit avec avidité, et Godric pouvait sentir ses seins se frotter contre son torse. Il essaya de l'enlacer, avant de se rappeler son infirmité.

Il rompit leur baiser.

— Assieds-toi sur moi.

Elle parut hésiter, et Godric comprit que son Roger n'avait jamais dû la prendre de cette manière - sans doute parce qu'ils n'avaient pas suffisamment passé de temps ensemble.

Godric se réjouit d'être le premier à l'initier à cette position.

Finalement, comprenant ce qu'il lui réclamait, elle noua ses bras autour du cou de Godric et s'assit à califourchon sur ses cuisses, face à lui. Puis elle souleva les hanches pour que Godric, de sa main valide, puisse guider son membre vers sa féminité.

— Et maintenant, lui dit-il, à toi de jouer.

Elle le regarda, les yeux étrécis, avant de laisser retomber son bassin pour emprisonner son membre.

Puis elle commença d'onduler sur lui, en prenant son temps, comme si elle cherchait le meilleur angle.

Une torture pour Godric ! Une exquisite torture, mais une torture tout de même.

— Plus vite, la pressa-t-il, n'y tenant plus.

— Comme ça ?

Et elle se mit à le chevaucher comme une amazone triomphante.

Godric lui prit une main pour la guider vers l'endroit où leurs deux corps étaient joints.

— Caresse-toi.

Et elle se caressa en même temps qu'elle le chevauchait.

Godric dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas jouir tout de suite, tant ce spectacle l'excitait.

— C'est bon, hein, chérie ? disait-il, pour l'encourager. Tu aimes ça ? Hein, que tu aimes te donner en spectacle devant moi ? Regarde comment tu mouilles !

La crudité de ses paroles la fit jouir. Elle écarquilla les yeux, cambra les reins et laissa échapper un long râle de plaisir.

Godric la suivit dans l'instant.

Le grand étalon noir redescendit le pic des Murmures par l'autre versant et Foi vit se dessiner devant eux une immense plaine qui s'étendait jusqu'à l'horizon. « Est-ce là l'Enfer ? » demanda-t-elle à l'Hellequin. Il secoua la tête. « C'est la plaine de la Tristesse. Il nous faudra deux jours pour la traverser. » La jeune femme frissonna et se pressa contre l'Hellequin, car même son manteau ne suffisait plus à la protéger du froid mordant. Baissant les yeux, elle remarqua alors d'étranges volutes qui se mêlaient à la poussière du sol. [...]

op. cit.

— Monsieur.

La voix de Moulder, à peine plus forte qu'un murmure, suffit à réveiller Godric.

Il ouvrit les yeux. Sa chambre était plongée dans le noir. Mais son domestique tenait une chandelle. Et il était en peignoir. C'était donc la nuit.

Moulder lui indiqua d'un geste la porte donnant sur le couloir.

Godric remonta les couvertures sur Meg et se glissa doucement hors du lit pour ne pas la réveiller.

Puis il enfila son pantalon et son peignoir, avant de suivre Moulder.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Godric, dès qu'ils furent dans le couloir.

— M. Makepeace est ici, expliqua Moulder. Et il insiste pour vous parler malgré l'heure tardive.

Godric ne voyait qu'une seule explication à la visite en pleine nuit du directeur de l'orphelinat de Saint-Giles.

— Conduis-moi.

Ils descendirent l'escalier en silence jusqu'au rez-de-chaussée, puis Moulder entraîna Godric vers le bureau, où les attendait Makepeace.

— Pardonnez-moi de vous déranger à cette heure indue, Saint-John, commença-t-il, avec un regard pour Moulder, resté près de la porte refermée. Ne pourrions-nous pas nous entretenir en privé ?

— C'est inutile, répondit Godric, en désignant deux fauteuils. Moulder est dans la confidence.

Il attendit que son visiteur soit assis pour l'imiter.

— Dans ce cas, reprit M. Makepeace, j'irai droit au but. Alf m'a appris tout à l'heure qu'elle avait pu localiser le dernier atelier.

Godric se releva aussitôt. Il enlevait déjà son peignoir.

— Aide-moi, Moulder. Il faut me débarrasser de cette attelle.

— Est-ce bien raisonnable ? s'inquiéta Makepeace, les yeux rivés sur le bras immobilisé.

— Nous n'avons pas une minute à perdre, répliqua Godric. Alf pourrait essayer de sauver toute seule sa camarade. À moins que vous ne réussissiez à convaincre le troisième d'entre nous de sauver ces enfants ?

Comme Makepeace fronçait les sourcils, Godric secoua la tête :

— Vous voyez bien, nous n'avons pas le choix. Je dois y aller. Mon poignet est presque guéri. Si Moulder pouvait me confectionner un bandage...

— Godric ?

Les trois hommes se tournèrent vers la porte. Meg venait d'entrer, ses cheveux encadrant son beau visage, une main à sa gorge pour maintenir les pans de son peignoir. Godric en déduisit qu'elle ne portait rien en dessous.

Elle referma la porte derrière elle.

— Que se passe-t-il, Godric ?

Moulder avait sorti un coutelas, mais restait figé. Godric lui prit l'instrument des mains et essaya de trancher lui-même les liens de son attelle.

— Je dois sortir.

Makepeace se releva à son tour.

— Puis-je vous aider ?

Godric lui tendit le coutelas et Makepeace trancha les liens avec dextérité.

— En Fantôme de Saint-Giles ? murmura Meg.

— Oui, confirma Godric, les yeux rivés sur la lame que maniait Makepeace.

Meg se précipita vers lui.

— Godric, c'est de la folie ! Ton poignet va se briser une deuxième fois et dieu sait si le docteur parviendra cette fois à le rétablir.

Comme il ne répondait pas, elle reporta son indignation sur Makepeace :

— Pourquoi l'aidez-vous ?

Makepeace écarquilla les yeux.

— Je...

— Parce que je suis le seul à pouvoir intervenir, répondit finalement Godric.

Meg ignorait que Makepeace avait été Fantôme et de toute façon, cela n'avait pas d'importance : Makepeace avait solennellement juré à sa femme, en l'épousant, qu'il ne porterait plus jamais le masque du Fantôme.

— Des fillettes sont en danger, Meg, ajouta Godric.

Elle ferma les yeux, comme si elle était en proie à un conflit intérieur.

— Peux-tu me promettre que ce sera la dernière fois ? Que tu cesseras ensuite d'être le Fantôme ?

Makepeace trancha le dernier lien et les deux planchettes formant l'attelle tombèrent sur le sol. Godric inspecta son avant-bras. Il avait désenflé, mais de vilaines taches violettes s'étaient formées à son poignet. Il n'osa pas fermer son poing pour tester ses réactions.

Moulder se servit d'une ancienne paire de bas pour lui confectionner un bandage serré qui monta jusqu'à son coude.

— Godric ?

— Non, répondit-il, sans même la regarder. Je ne peux pas.

— Alors, promets-moi au moins de revenir sain et sauf.

Il ne pouvait pas davantage le lui promettre, et elle le savait parfaitement. Mais il répondit néanmoins :

— Je te le promets.

Elle n'insista pas davantage. Godric entendit la porte du bureau se refermer derrière elle. Makepeace s'éclaircit la voix.

— Peut-être que si j'alertais les dragons...

— Non. Trevillion mettrait des heures à donner son accord - à supposer que vous réussissiez à le convaincre - et encore autant de temps pour mobiliser ses hommes. Voulez-vous prendre le risque que l'atelier déménage une nouvelle fois ? Ou qu'ils tuent les enfants pour se débarrasser de témoins gênants ? Makepeace tressaillit.

— Non, bien sûr.

Moulder avait terminé le bandage. Godric bougea son bras. L'essentiel serait de s'épargner des mouvements trop brusques.

— Dans ce cas, laissez-moi finir de me préparer.

— Très bien, acquiesça Makepeace. Ensuite, nous chercherons un moyen de distraire le dragon qui surveille la maison.

— Il est toujours là ?

— Oui. Et il m'a vu arriver.

Godric médita là-dessus, pendant que Moulder lui enfilait sa tenue de Fantôme. Cinq minutes plus tard, Godric était fin prêt.

— Suivez-moi, dit-il à Makepeace.

Godric éteignit les chandelles du bureau et vint se planter devant la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin de Saint House. Il attendit que ses yeux se soient habitués à l'obscurité pour inspecter les alentours, mais il ne repéra personne. Si Trevillion était assez fort pour se cacher dans son propre jardin, alors c'est que Godric méritait de se faire arrêter.

Il ouvrit doucement la porte-fenêtre et se glissa dehors, suivi comme son ombre par Makepeace. Le directeur de l'orphelinat avait peut-être raccroché son masque de Fantôme depuis plus de deux ans, il n'avait pas perdu la main.

Le vieux pommier dressait sa silhouette macabre au milieu du jardin. Arrivé à sa hauteur, Godric se demanda quand Meg finirait par admettre qu'il était mort.

Mais il se refusa de penser davantage à son épouse. Il avait besoin de toute sa concentration, s'il voulait survivre à cette nuit.

Il traversa le jardin jusqu'au mur qui le séparait des berges de la Tamise. L'arche de pierre, fermée d'une grille, permettait d'accéder au fleuve. Godric ouvrit la grille sans un bruit. Merci à ce cher Moulder qui prenait soin d'huiler ses gonds une fois par mois.

— C'est l'un des avantages d'habiter une vieille maison londonienne, lança-t-il à Makepeace, en désignant le fleuve qui dormait à leurs pieds.

La grille donnait sur une volée de marches, prolongées par un ponton auquel était amarrée une barque. Godric s'installa le premier dans l'embarcation, puis attendit que Makepeace l'ait rejoint pour détacher la corde d'amarrage. Après quoi, il se servit de son bras droit pour manœuvrer une rame afin d'éloigner la barque du ponton et la faire glisser le long du fleuve.

Ils n'allèrent pas bien loin. Godric s'arrêta au ponton suivant pour y amarrer la barque.

— Vous ne pourrez plus vous servir de cette ruse, observa Makepeace, alors qu'ils remontaient sur la berge. Trevillion est malin. Il comprendra vite comment vous lui avez faussé compagnie.

Godric haussa les épaules.

— J'essaierai de ne plus emprunter cette route. Au moins pour un moment.

Il sentait le regard de Makepeace peser sur lui, tandis qu'ils avançaient dans le dédale de rues longeant le fleuve.

— Ce n'est pas une existence qui convient à un homme marié, commenta finalement Makepeace.

— Je suis marié depuis deux ans, lui rappela Godric, qui ne voulait plus penser aux reproches de Meg.

Ils s'arrêtèrent près d'une échoppe de cordonnier, le temps de laisser passer un veilleur de nuit qui faisait sa ronde.

— Mais vous viviez séparément. Votre femme n'est revenue que tout récemment à Londres, si je ne m'abuse ?

— Oui, et alors ? Makepeace haussa les épaules.

— J'aurais pensé que vous profiteriez de ce changement pour renoncer au Fantôme.

— Et laisser ces enfants souffrir le martyr ? C'est bien ce que vous me proposez ?

— Non. Mais dans des cas comme celui-ci, les dragons pourraient s'avérer très efficaces. Il suffirait de passer l'information à Trevillion.

Godric s'esclaffa.

— Vous croyez que Trevillion s'intéresserait à des enfants employés comme esclaves ?

— Je pense qu'il n'est pas aussi vain que vous le pensez.

Godric haussa les sourcils.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

Makepeace haussa encore les épaules.

— Une intuition.

— Une intuition ? Pardonnez-moi, mais je ne me fie pas trop aux intuitions.

Ils marchaient vite et approchaient déjà de Saint-Giles. Godric tira son épée par précaution.

— Comme vous voudrez, souffla Makepeace. Mais n'oubliez pas que sir Stanley Gilpin n'a jamais attendu de nous que nous nous engagions à vie dans cette quête de justice.

Godric s'arrêta net. Ils n'avaient jamais prononcé le nom de sir Stanley entre eux. En fait, avant que Winter ne parle à Godric des Kidnappeurs, ils n'avaient même jamais évoqué leur activité commune.

Makepeace s'était arrêté, lui aussi.

— J'ai beaucoup pensé à sir Stanley, ces derniers temps, avoua-t-il.

Godric se sentait brusquement mal à l'aise. Sir Stanley avait été pour lui un père, plus encore que son vrai père. L'évocation de cet homme lui donnait presque envie de pleurer.

— Pourquoi donc ?

Makepeace leva les yeux vers le ciel nocturne. La lune était cachée par les toits des immeubles.

— Je me demande ce qu'il penserait de nous s'il nous voyait aujourd'hui. De votre conduite presque suicidaire, de l'obsession de notre troisième comparse, de ma solitude, jusqu'à ce que mon épouse m'en libère. Je ne pense pas qu'il aurait voulu de cela pour nous. Sir Stanley aimait la vie et il aimait s'amuser. N'oubliez pas qu'il adorait le théâtre. Pour lui, cette histoire de Fantôme était d'abord un jeu. Une bonne farce, qui ne méritait pas qu'on meure pour elle. Je ne pense pas qu'il serait fier de nous voir risquer notre vie.

— Il nous a créés, mais ensuite, toute créature poursuit ses propres motivations. Il n'aurait pas pu être étonné que nous fassions un usage personnel de son enseignement.

— Peut-être, concéda Makepeace. Mais vous devriez quand même y réfléchir.

Pour toute réponse, Godric pressa le pas. Ils n'étaient plus très loin de l'orphelinat.

Cinq minutes plus tard, ils apercevaient le perron familial, encadré de ses deux lanternes toujours allumées. Godric ralentit l'allure.

— Où est Alf ?

— Elle nous attend par ici. Elle ne voulait pas entrer à l'intérieur.

Il n'avait pas fini sa phrase qu'Alf surgit de l'ombre, avec une telle rapidité que Godric n'aurait pas su dire où elle se cachait.

La jeune fille avisa le bras bandé de Godric.

— Vous croyez que vous pourrez vous battre ?

Godric hocha la tête.

— Alors, suivez-moi.

— Bonne chance, leur lança Makepeace, d'un air sinistre.

Alf ouvrit le chemin à travers les rues de Saint-Giles. Elle n'essaya pas de passer par les toits, ce dont Godric lui fut reconnaissant. Il pensait pouvoir se battre d'une seule main, en revanche il n'avait aucune envie de goûter à l'escalade pour ce soir.

Ils empruntaient une ruelle débouchant dans une courette, quand Alf s'immobilisa.

— Ils déménagent les enfants ! s'exclama-t-elle.

Godric poussa Alf de côté. Si les enfants étaient encore déplacés, le Fantôme mettrait sans doute des semaines avant de retrouver leur trace.

Un homme, de toute évidence un garde, accompagnait une femme qui sortait deux fillettes d'une cave. Deux autres fillettes attendaient déjà dans la courette.

Godric se jeta sur le garde sans un bruit. L'homme n'eut pas le temps de réagir que Godric l'avait déjà assommé d'un coup de pommeau de son épée sur la tempe.

La femme poussa un cri strident et deux autres hommes surgirent aussitôt de la cave. Heureusement, la porte était si étroite qu'ils ne purent passer que l'un après l'autre. Godric leur régla successivement leur sort avec la lame de son épée.

Puis il se tourna vers la femme, au cas où elle voudrait l'attaquer, mais elle s'était réfugiée à l'autre bout de la courette avec les fillettes. L'une d'elles pleurait, mais les autres étaient trop pétrifiées pour faire le moindre bruit.

Godric entendit un bruit de pas dans son dos. Il se retourna juste à temps : un quatrième garde sortait de la cave.

Et celui-ci avait une épée.

Godric para le coup. Les deux lames s'entrechoquèrent, avant de se séparer. Godric recula d'un pas pour jauger la situation. La loi n'autorisait que les aristocrates à porter l'épée. Mais Godric ne pouvait voir les traits de son adversaire : il portait un tricorne tombant bas sur son front et un foulard noué à son cou lui masquait le bas du visage.

De toute façon, Godric n'eut pas le temps d'essayer de percer son identité : son adversaire le chargeait de nouveau. Avec une redoutable habileté. L'habileté d'un homme « habitué » à manier l'épée.

Godric savait que s'il reculait d'un pas supplémentaire, il se retrouverait acculé contre le mur de la courette. Il feignit donc de se jeter à gauche, mais bondit à droite pour viser le flanc de son adversaire. Celui-ci réagit de nouveau avec une stupéfiante rapidité. La pointe de sa lame ripa sur le bras droit de Godric, cisillant nettement la manche. Godric sentit le sang couler sur sa peau, mais l'entaille ne devait pas être profonde, car il pouvait toujours se servir de son bras. Il chargea, visant son adversaire à la tête. Celui-ci fut obligé de se renverser en arrière pour parer le coup. Le foulard glissa alors sur son menton et Godric put voir pleinement ses traits.

Mais son redoutable adversaire ne s'avouait pas vaincu. Il bondit à la droite de Godric qui ne réussit à parer le coup qu'avec le côté de sa lame. Déséquilibré, il alla buter contre le mur

de la courette, où son bras gauche s'écrasa douloureusement.

Son adversaire en profita pour s'enfuir dans la ruelle. Godric voulut se lancer à sa poursuite, mais son bras gauche le faisait atrocement souffrir. Et il se souvint de sa promesse à Meg de rentrer sain et sauf.

Au moins, il était sauf.

Il se retourna vers les enfants. Alf s'était agenouillée devant une fillette rousse et elle essuyait tendrement ses larmes.

Godric éprouva à ce spectacle une pointe d'allégresse. Il avait beau se répéter que tous les enfants étaient sauvés et que c'était là l'essentiel, il ne pouvait totalement se réjouir. Car il avait vu le visage de son adversaire, de cet homme qui n'hésitait pas à réduire les enfants de Saint-Giles en esclavage, mais qui avait réussi à s'enfuir. Et Godric savait que cet homme était pratiquement intouchable. Il ne pourrait jamais le déférer en justice.

Car l'escrimeur émérite n'était autre que le comte de Kershaw.

Godric était encore blessé !

Meg sursauta en voyant son mari entrer dans sa chambre, un bandage couvrant son bras droit tandis que sa manche, déchirée et ensanglantée, pendait dans le vide. Depuis le départ de Godric, Meg l'avait attendu ici, dans sa chambre, à faire les cent pas sans pouvoir trouver le repos.

Moulder le suivait et Godric lui disait quelque chose, mais Meg sortit de ses gonds.

— Laissez-nous ! lança-t-elle au domestique, sans même pouvoir se montrer polie.

Moulder lui jeta un bref regard et s'éclipsa.

Godric ne se montra pas aussi coopératif. Il marmonna quelque chose à propos d'une « estafilade de rien du tout », dont « Moulder s'était déjà occupé ». Croyait-il sincèrement qu'elle n'avait pas remarqué son bras gauche inerte ?

Elle avait envie de le frapper.

Au lieu de quoi, elle prit le visage de son mari entre ses mains et se haussa sur la pointe des pieds pour l'embrasser avec fougue. Mais quand il voulut l'enlacer, elle rompit leur baiser et désigna les pans déchirés de son costume d'Arlequin.

— Tu m'as menti !

— Je suis revenu sauf, fit-il valoir, d'une voix qui se voulait conciliante.

Au moins ne cherchait-il pas à faire croire qu'il ne comprenait pas la raison de sa colère.

— J'avais dit « sain et sauf » !

— Meg... commença-t-il, sans doute avec l'intention de lui débiter quelque excuse typiquement masculine.

Mais Meg le poussa sans ménagement dans un fauteuil.

Elle savait qu'elle n'était pas assez forte physiquement pour le manipuler à sa guise. Sa rage l'aveuglait, mais pas au point de lui égarer la raison. Il se laissait faire et c'était déjà heureux.

Etonnement, cela l'énerva encore plus.

Elle s'agenouilla devant lui et lui écarta les cuisses.

Il écarquilla les yeux. En d'autres occasions, elle en aurait retiré une certaine vanité. Depuis des années qu'il était le Fantôme de Saint-Giles, plus grand-chose ne devait étonner Godric.

— Que...

Meg tira sur la culotte de sa tunique d'Arlequin, pour libérer son membre, déjà à moitié érigé.

Elle le prit en main, avant de lever les yeux vers son visage.

— Je suis très, « très » en colère contre toi.

Et là-dessus, elle approcha son membre de sa bouche. Meg ne l'avait encore jamais fait, bien qu'elle en eût souvent eu envie. Mais elle était trop pudique pour s'y risquer. Elle craignait qu'il ne la prenne pour une femme légère. Ou simplement, qu'il n'aime pas cela.

Mais à présent, elle se moquait bien de toutes ses réticences.

Elle fit courir une traînée de baisers sur le sexe gonflé, avant de le lécher à petits coups de langue.

Il laissa échapper un grognement.

Meg voulait lui dire de ne plus jamais retourner dans Saint-Giles. Qu'elle trouverait l'assassin de Roger toute seule. Qu'elle ne supportait plus de le voir revenir couturé de partout. Mais elle lui avait déjà dit tout cela par le passé, et il n'avait rien modifié de ses habitudes. Elle comprenait à présent qu'elle ne pouvait pas l'obliger à changer d'existence. Il ne lui permettrait pas d'aller aussi loin.

En revanche, il lui autoriserait « cela ».

Elle referma ses lèvres sur son gland rougi et leva de nouveau les yeux vers lui pour le regarder comme il l'avait fait la première fois où il avait goûté à sa féminité.

Sa verge répondit pour lui : elle se dressa avec encore plus de vigueur.

Meg sourit, satisfaite, et elle commença à le sucer.

Il se mordit la lèvre et continua de la regarder faire.

Plus tard, elle aurait sans doute un peu honte de son audace. Mais pour l'heure, elle voulait profiter de la liberté qu'il lui octroyait.

Au bout d'un moment, cependant, il s'agita sur son siège.

— Meg... gémit-il, tendant une main vers elle.

Meg n'en avait pas terminé. Elle repoussa vivement sa main.

— Bon sang, Meg !

Ensuite, tout se passa très vite : devinant qu'il ne se laisserait pas faire, Meg eut un mouvement de recul. Mais elle ne fut pas assez rapide. Godric lui saisit un bras. Meg voulut se débattre, bien qu'elle le sût blessé. Une courte lutte s'ensuivit, à l'issue de laquelle Meg se retrouva sur le lit, plaquée sur le ventre, Godric l'écrasant de tout son poids.

Elle l'entendait respirer bruyamment contre son oreille. Elle attendit, certaine qu'il allait la retourner pour qu'elle se retrouve face à lui.

Pas du tout. Il la maintint dans cette position et entreprit de lui retrousser son peignoir et sa chemise de nuit.

Meg retint son souffle.

— Ne bouge pas, lui intima-t-il.

Elle avait les fesses à l'air. Et elle pouvait sentir son membre palpiter entre ses cuisses.

D'une main, il pressa doucement, mais fermement, les épaules de Meg contre le matelas, tandis que de l'autre il lui soulevait les hanches. Elle se retrouva cambrée, les jambes légèrement écartées, offerte à son bon plaisir.

Et il la pénétra. Son membre semblait encore plus gros dans cette position. Elle mouillait déjà et sentait chaque centimètre de sa verge qui s'enfonçait en elle.

Elle s'agrippa aux draps.

Godric continuait de la pénétrer très lentement, avec des grognements, comme s'il voulait imprimer le passage de son sexe sur ses chairs. Puis il poussa une dernière fois et Meg sentit

l'étoffe de ses culottes d'Arlequin se presser contre ses fesses.

Il s'immobilisa, le bruit de sa respiration emplissant le silence de la pièce.

Meg éprouvait un délicieux sentiment de félicité. Alors même qu'il n'avait pas commencé à se mouvoir en elle.

Comme il tardait, elle cambra un peu plus les hanches et sentit son membre se presser contre ses parois intimes.

Il s'esclaffa.

— Petite coquine impatiente !

Elle voulut tourner la tête pour lui faire la moue, mais il choisit précisément ce moment pour lui donner un violent coup de reins.

— Oh... gémit-elle, en fermant les yeux.

— Tu aimes ça, hein ?

Incapable de parler, Meg hocha la tête. Il la pénétrait maintenant sans relâche et elle prenait un plaisir pervers à se cambrer le plus possible pour s'offrir à lui dans cette posture d'absolue soumission.

Au bout d'un moment, elle passa une main sous son ventre.

— Tu te caresses le clitoris ? murmura-t-il à son oreille.

Meg avala sa salive.

— Ou... oui.

— Bon Dieu ! grommela-t-il.

Et il l'obligea soudain à s'allonger complètement sur le matelas, l'écrasant de tout son poids tandis qu'il augmentait le rythme de ses va-et-vient.

Meg croyait voir des étoiles danser derrière ses paupières closes. Sa jouissance lui parut si intense qu'elle en fut presque douloureuse et elle poussa un grand cri dans le silence de la nuit.

Il continua de la pénétrer, alors même qu'il avait joui en elle, comme s'il ne voulait plus s'arrêter. Finalement, il s'écroula sur elle, pantelant.

Du coin de l'œil, Meg le vit bouger son bras droit, celui qui portait un nouveau bandage, pour se saisir de sa main et l'étreindre.

Elle aurait pu restée des heures dans cette position.

« Voyez-vous ces formes prisonnières du sable de la plaine de la Tristesse ? » murmura Deuil. Il avait été témoin du sort de ses deux compagnons, aussi se méfiait-il de la jeune femme, mais il n'avait pas pu résister à l'envie de la lénifier. « Que signifient-elles ? » demanda Foi, qui frissonnait de peur. « Ce sont les âmes de tous ceux qui sont morts fous », expliqua Deuil, avec un sourire satisfait. « Elles resteront dans cette poussière jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucun homme pour fouler la sur)ace de la terre. » [...]

op. cit.

Si l'enfer existait sur terre, Artemis Greaves s'y précipitait tout droit. Ses souliers crissaient sur le gravier de l'allée. Elle venait de franchir une grille imposante et devant elle se dressait la façade baroque d'une superbe demeure. Des colonnes corinthiennes d'un blanc immaculé encadraient le porche couronné d'un dôme, lui-même orné d'une grande pendule dont le cadran marquait l'heure en chiffres romains gravés à l'or. Une statue, elle aussi dorée, représentant une figure féminine, coiffait le dôme.

Artemis se présenta devant la porte d'entrée. Elle frissonnait.

La maison était peut-être somptueuse, elle n'en restait pas moins la demeure du diable.

Elle passa le guichet et paya son entrée, bien qu'elle ne fût pas là pour une visite touristique. Le dôme abritait un grand vestibule duquel partaient deux galeries, l'une à droite et l'autre à gauche. Il était encore tôt et les visiteurs étaient rares, mais les habitants de l'enfer étaient déjà réveillés. Ils gémissaient ou balbutiaient, hurlaient pour ceux qui ne savaient rien faire d'autre.

Artemis ignora les deux galeries et traversa le vestibule. Il se terminait par un grand escalier à deux rampes. Artemis grimpa celle de gauche en serrant le panier qu'elle avait apporté avec elle.

En haut des marches, un autre guichetier semblait s'ennuyer derrière son comptoir. Lors de ses précédentes visites, Artemis avait été frappée par sa ressemblance avec Charon, ce personnage de la mythologie grecque qui transportait, moyennant rétribution, les âmes des défunts vers le pays des Morts.

Artemis paya à Charon son écot, un demi-penny, et elle attendit qu'il lui ouvre avec sa clé la porte de l'enfer.

Ce qui frappait d'abord, en entrant, c'était l'odeur pestilentielle. Artemis plaqua sur son nez le mouchoir qu'elle avait pris soin d'imprégner de lavande avant de quitter la maison. Les occupants de cette partie du bâtiment étaient tous enchaînés et beaucoup n'étaient pas capables ou ne savaient pas se servir d'un pot de chambre. Des box, à peine plus larges que des stalles d'écuries, bordaient les deux côtés du couloir. Les vraies stalles d'écuries, elles, étaient plus propres et sentaient moins mauvais qu'ici. Chaque box abritait un habitant des enfers.

Artemis passait devant eux en essayant de ne pas les regarder.

Elle avait eu trop souvent des cauchemars, par le passé, après ce qu'elle avait vu.

Si l'odeur était insupportable, en revanche ce couloir était moins bruyant que les galeries du rez-de-chaussée. D'abord, parce que les box y étaient moins nombreux. Mais aussi, sans doute, parce que leurs occupants avaient renoncé depuis longtemps à tout espoir.

Artemis trouva celui qu'elle était venue voir dans le dernier box sur la gauche. Il était accroupi sur sa paille comme Samson enchaîné : des bracelets de fer lui menottaient les chevilles et les poignets. Artemis constata avec horreur qu'il en portait même un nouveau, autour du cou, qui se prolongeait pareillement par une chaîne scellée au mur. Ainsi menotte, il ne pouvait ni s'allonger complètement, ni se dresser de toute sa hauteur : il était réduit à vivre accroupi.

Un grand sourire, pourtant, éclaira son visage, dès qu'il la vit approcher.

— Artemis !

Elle s'agenouilla devant lui. Son visage portait des cicatrices récentes.

— Que t'ont-ils encore fait, mon cœur ?

Il haussa ses massives épaules, couvertes d'une chemise sale et d'un gilet effrangé.

— C'est un nouveau régime de beauté. Il paraît que toutes les belles dames de la cour le suivent.

Artemis s'obligea à sourire, malgré la boule qui obstruait sa gorge.

— Idiot. Tu ne devrais pas en rire. Ces chaînes t'empêchent de faire tout mouvement.

Il haussa encore les épaules. Artemis fouilla dans son panier.

— Je n'ai pas pu apporter grand-chose, malheureusement. Mais la cuisinière de Pénélope a été assez bonne pour me donner une petite tourte à la viande.

Elle déballa la tourte du torchon qui l'enveloppait. Il la prit et mordit dedans, mâchant lentement comme s'il voulait faire durer son repas. Artemis en profita pour l'examiner plus en détail, tandis qu'elle continuait de vider son panier des vivres qu'il contenait. Le visage de l'homme s'était creusé et, si elle voyait bien, il avait perdu du poids. Une fois de plus. Il possédait la carrure d'un géant et il avait besoin de beaucoup manger. Malheureusement, ils ne le nourrissaient pas assez. Et comme Artemis n'avait pas pu vendre le collier, elle n'avait pas d'argent pour soudoyer ses gardiens afin qu'ils lui réservent un meilleur traitement. Elle sortit le dernier article de son panier.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Elle lui sourit, le cœur allègre.

— Ça, c'est mon cadeau du jour, et j'espère que tu apprécieras les efforts que j'ai déployés pour l'obtenir.

Elle déplia un superbe peignoir de gentleman, rouge foncé. Il cligna des yeux, avant d'éclater de rire.

— Je vais ressembler à un prince indien, dans ce truc !

Artemis plissa les lèvres pour se donner un air sévère.

— C'est l'oncle qui me l'a donné. Il ne le porte plus. Ce peignoir te tiendra chaud la nuit. Essaie-le.

Artemis l'aida à enfiler le peignoir. L'homme était évidemment un peu serré aux épaules, cependant il put quand même le fermer. Et une fois dedans, il ressemblait en effet à un prince indien.

Sauf que les princes indiens ne vivaient pas enchaînés à un mur et accroupis sur une misérable paille.

Ensuite, il insista pour qu'ils partagent un peu de la nourriture qu'elle avait apportée,

comme s'ils pique-niquaient ensemble, insouciant de leur environnement sordide et des gémissements qui troublaient de temps à autre leur quiétude.

Artemis ne pouvait pas s'attarder. Pénélope avait décidé de faire du shopping aujourd'hui, et Artemis devrait l'accompagner pour porter ses paquets.

Elle referma son panier en silence. Elle détestait l'abandonner.

— Souris-moi, lui dit-il, voyant que ses lèvres tremblaient. Tu sais bien que je n'aime pas te voir triste.

Elle obéit. Puis elle le serra dans ses bras et quitta cet horrible box sans un mot. Elle reviendrait dès que possible, mais sans doute pas avant une quinzaine de jours. Il le savait aussi bien qu'elle, aussi était-il inutile de le préciser.

De retour au guichet, elle donna à Charon toute la monnaie qu'elle possédait, ce qui n'était pas beaucoup. Mais grâce à ce pourboire, elle espérait que ses gardiens ne l'affameraient pas trop et qu'ils éviteraient de le frapper trop fort lorsqu'il ferait une crise.

Avant de redescendre l'escalier, elle jeta un regard au panneau qui surplombait le guichet de Charon : « Incurables ».

Chaque fois qu'elle le voyait, Artemis enrageait. « Incurables ». Ce mot résonnait comme une sentence de mort pour son frère jumeau adoré, Apollo. Car les incurables ne ressortaient jamais du Bethlem Royal Hospital.

Plus couramment connu sous le sobriquet de Bedlam - le plus grand asile de Londres.

Le docteur arriva deux heures après leur étreinte charnelle. Meg insista pour rester dans la chambre pendant qu'il examinait Godric. Les hommes parurent trouver sa requête très étrange. Godric échangea un regard avec Moulder, tandis que le médecin marmonnait quelque chose en français. Meg se retint de lever les yeux au ciel. Aucune des femmes de la maisonnée ne trouvait déplacé qu'elle veuille rester auprès de son mari, alors qu'il était blessé.

Après avoir ôté le bandage que Godric portait au bras droit, le médecin soigna son éraflure, la déclara sans gravité et posa un nouveau bandage. Puis il s'intéressa à son bras gauche, et là, Meg faillit avoir un haut-le-cœur. Elle détourna prestement la tête.

Godric lui lança un regard de triomphe qui la fit enrager.

La jeune femme alla se planter devant la fenêtre. Ah, ces hommes ! Assez courageux et stupides en même temps pour aller risquer leur vie dans les rues de Saint-Giles.

Meg se mordilla l'intérieur des joues.

Elle ne supporterait pas de perdre une deuxième fois un homme qui lui était cher.

— Ce n'était pas très sage de votre part d'enlever si vite votre attelle, monsieur, dit le docteur, dans son dos. Vous avez eu beaucoup de chance de ne pas vous recasser le poignet.

Meg se retourna, stupéfaite. Elle avait craint le pire, en voyant à quel point le bras de Godric était enflé.

— Il n'est pas cassé ?

— Non, confirma le médecin qui replaçait une autre attelle à un Godric parfaitement détaché. Mais une ecchymose s'est formée là où M. Saint-John est... malencontreusement tombé.

C'était l'histoire qu'ils avaient racontée au médecin, et que ce dernier faisait semblant de croire, en dépit de cette estafilade au bras droit, qui était venue s'ajouter à ses autres blessures.

Meg soupira de soulagement.

— Et l'os se ressoudera convenablement ?

Le médecin haussa les épaules.

— Sans doute. A condition que M. Saint-John n'abuse pas davantage.

— J'y veillerai, répliqua Meg, avec détermination, ignorant le regard ironique que lui lança Godric.

Quand le médecin eut terminé, quelques minutes plus tard, Godric semblait visiblement épuisé. Meg raccompagna le docteur jusqu'à la porte, puis revint vers le lit, où Godric se débattait avec les couvertures.

— Que fais-tu ?

Il fronça les sourcils.

— Tu vois bien : je me lève.

— Non, dit-elle, en plaquant une main sur son torse pour l'obliger à se rallonger. Il n'en est pas question. Le docteur a bien précisé que tu devais ménager ton poignet si tu voulais qu'il guérisse.

Il la regarda avec amusement. Avait-elle déjà oublié qu'elle ne l'avait pas vraiment laissé se reposer lorsqu'il était rentré, tout à l'heure ?

Elle s'empourpra.

Cependant, il répondit avec obéissance :

— Oui, milady.

Meg lui jeta un regard suspicieux. Il paraissait vraiment épuisé. Son cœur se serra.

— Dors, murmura-t-elle.

Et elle posa un baiser sur son front. À quel moment exactement Godric lui était-il devenu si cher ?

Il ferma les yeux, tourna la tête et lui embrassa la main.

Meg déglutit pour essayer de faire descendre la boule qui s'était formée dans sa gorge. Puis elle approcha une chaise du lit avec la ferme intention de s'y asseoir et de veiller Godric pendant son sommeil.

Un peu plus tard, quelqu'un frappa doucement à la porte de la chambre. Elle avait été laissée entrouverte afin que Sa Grâce puisse aller et venir librement.

Meg se retourna et vit Mme Crumb qui lui faisait signe.

La jeune femme hésita un instant, mais Godric dormait profondément. Elle abandonna donc son siège, pour rejoindre la gouvernante dans le couloir.

— Pardonnez-moi de vous déranger, milady, mais un visiteur attend en bas. Il insiste pour parler à vous ou à M. Saint-John.

Meg fronça les sourcils.

— Qui est-ce ?

— Lord d'Arque.

Meg, d'abord interloquée, réalisa subitement qu'il avait sans doute récolté des informations sur l'assassin de Roger. Elle suivit donc la gouvernante, malgré sa crainte d'abandonner Godric. Après tout, elle était aussi venue à Londres pour découvrir la vérité sur ce meurtre. Si elle parvenait à venger Roger, elle pourrait repartir à Laurelwood Manor.

Et quitter Godric.

Cette perspective, tout à coup, l'effrayait.

Mme Crumb lui expliqua que le vicomte attendait dans la bibliothèque. Meg se souvint

alors que Godric n'aimait pas lord d'Arque. Même s'il s'était montré plutôt poli avec lui l'autre soir au théâtre, il était fort probable qu'il désapprouverait qu'elle puisse avoir un tête-à-tête avec lui.

— Pouvez-vous demander à Mlle Sarah de nous rejoindre ? demanda-t-elle à la gouvernante.

— Oui, milady.

Meg attendit que Mme Crumb se fût éloignée, puis elle inspira profondément et ouvrit la porte de la bibliothèque.

Lord d'Arque examinait un rayonnage, mais il se retourna à son entrée.

— Bonjour, milady, dit-il, en lui baisant la main.

Quand il se redressa, Meg s'aperçut qu'il avait le visage grave.

Étrange. Meg ne le connaissait pas très bien, mais chaque fois qu'elle l'avait rencontré, elle l'avait toujours vu sourire, comme si le vicomte se moquait de tout.

Ou comme si son sourire lui servait d'armure.

— Bonjour, milord. Quelle est donc la raison de votre visite ?

Il parut hésiter.

— J'espérais parler à votre mari.

— Malheureusement, il est indisposé.

Le vicomte hésita encore, comme s'il réfléchissait.

— Je suis venu à propos de Roger Fraser-Burnsby.

Meg hocha la tête. Elle s'était préparée à ce qu'il parle de Roger.

La porte de la bibliothèque se rouvrit et Sarah entra à son tour.

— Meg ?

— Ah, vous voilà ! s'exclama Meg, d'une voix délibérément enjouée. Je ne me souvenais plus si vous aviez déjà rencontré lord d'Arque ?

Sarah s'approcha.

— Je ne crois pas, non.

— C'est une terrible erreur de ma part, plaisanta lord d'Arque.

Il avait retrouvé son sourire charmeur. Meg était presque soulagée. En revanche, Sarah s'était raidie. Elle avait une opinion très arrêtée sur les séducteurs.

— Milord, permettez-moi de vous présenter ma belle-sœur, Mlle Sarah Saint-John. Sarah, voici le vicomte d'Arque.

— Je suis enchanté de vous rencontrer, mademoiselle Saint-John, susurra le vicomte, en lui baisant la main. Votre beauté éblouit mon regard.

— C'est embêtant, répliqua Sarah, quand d'Arque se redressa. J'espère que vous ne serez pas aveuglé au point de vous cogner dans le mobilier.

Lord d'Arque arqua un sourcil amusé. Mais avant qu'il ait pu répondre, Meg proposa de sortir dans le jardin. Elle pourrait s'entretenir avec lord d'Arque sans que Sarah puisse entendre leur conversation et cependant, elle resterait visible de Sarah, ce qui sauverait les convenances.

— Nous avons fait de nouvelles plantations, expliqua-t-elle. Je suis sûre que vous serez heureux de les découvrir, milord.

En réalité, elle ignorait si le vicomte s'intéressait aux plantes. Mais il acquiesça bien volontiers.

Sarah parut étonnée de cette proposition, mais elle s'inclina également.

— Voulez-vous que j'aille chercher nos chapeaux ?

Meg lui sourit.

— Oui, s'il vous plaît.

Sarah partie, d'Arque était redevenu grave. Mais il ne parla plus de Roger. Ils badinèrent sans conséquence, jusqu'à ce que Sarah revienne, un grand chapeau de paille sur la tête et un autre dans la main. Meg la remercia et ils sortirent tous trois dans le jardin.

Tandis qu'ils déambulaient dans les allées, Meg jacassa quelques minutes à propos de crocus et de pâquerettes. Sarah finit par lui jeter un regard intrigué et elle annonça qu'elle avait envie de s'asseoir.

Elle se laissa choir sur un banc de pierre.

— J'aimerais connaître votre opinion sur notre pommier, milord, dit Meg.

Elle entraîna le vicomte vers le pommier, pendant que Sarah restait sur son banc. Lord d'Arque jeta un vague regard à l'arbre.

— Il a l'air mort, dit-il, avant de s'immobiliser. Milady, vous m'avez interrogé, l'autre jour, à propos de Roger Fraser-Burnsby.

— En effet, acquiesça Meg, qui examinait les quelques bourgeons apparus sur les branches du pommier.

Pas si mort que cela.

— Je... crois, risqua le vicomte, que vous étiez très... proche de Roger ?

Meg se tourna vers lui. D'Arque la fixait, et elle crut déceler un chagrin sincère dans ses yeux. Elle décida de jouer la franchise.

— Il m'aimait, et je l'aimais.

Il hocha la tête.

— Je suis heureux qu'il ait vécu assez longtemps pour vous connaître.

Les yeux de Meg la piquaient.

— Merci.

— J'ai beaucoup repensé à son assassinat, depuis ma conversation de l'autre soir, au théâtre, avec votre mari. Et je me suis dit que si nous mettions en commun tout ce que nous savions des derniers instants de sa vie, nous pourrions peut-être découvrir pourquoi il a été tué. Et par qui.

Meg inspira profondément et reporta son attention sur le pommier.

— Roger voulait m'épouser.

Le vicomte sursauta.

— Vous aviez décidé de vous fiancer ?

— Oui.

— Pourquoi n'en avez-vous parlé à personne ?

Meg caressa le tronc du pommier.

— C'était un secret. Roger n'avait pas encore demandé ma main à mon frère aîné. Je crois qu'il voulait d'abord faire ses preuves. Il m'avait parlé d'une proposition financière, qui lui permettrait de gagner assez d'argent pour qu'il puisse m'épouser la tête haute.

Lord d'Arque ne put retenir une exclamation de surprise. Meg le regarda, intriguée.

— Qu'y a-t-il ?

— Environ six mois avant la mort de Roger, l'un de mes amis m'a proposé d'investir dans une affaire. Il me promettait que cela me rapporterait beaucoup d'argent.

Meg fronça les sourcils.

— De quoi s'agissait-il ?

— Je l'ignore, avoua d'Arque. Mais je me suis toujours méfié des propositions financières mirobolantes. En général, elles se terminent par des catastrophes. Et comme j'ai tout de suite décliné l'offre, je n'ai pas pu savoir de quoi il retournait.

— Qui était cet ami qui vous avait fait cette proposition ?

Lord d'Arque hésita un instant, avant de répondre :

— Le comte de Kershaw.

Godric, en ouvrant les yeux, découvrit Meg assise à son chevet. Un regard en direction de la fenêtre lui fit comprendre que la lumière diminuait. Godric n'en revenait pas. Il avait dormi presque toute la journée.

Il reporta son attention sur son épouse. Elle contemplait ses mains et elle semblait perdue dans ses pensées.

Godric eut un mauvais pressentiment.

— Tu es restée ici toute la journée ? Elle sursauta et releva les yeux.

— Non. Je suis descendue déjeuner. Et nous avons eu de la visite, ce matin.

— Ah ? fit Godric, en s'étirant.

Son bras gauche le faisait un peu souffrir, mais il se sentait beaucoup mieux et il songeait à attirer Meg sous les draps.

— Qui cela ?

— Lord d'Arque.

Godric se figea.

— Que venait-il faire ?

Meg se mordit la lèvre.

— Il voulait parler de Roger.

Elle lui raconta sa conversation avec le vicomte. Quand elle précisa que c'était lord Kershaw qui avait proposé à d'Arque d'investir dans une mystérieuse affaire, Godric, horrifié, ferma les yeux.

— Qu'y a-t-il, Godric ?

Que devait-il lui dire ? Que pouvait-il lui dire ?

Godric rouvrit les yeux. Il voulait protéger Meg. Et ce qu'il savait ne la délivrerait pas de son chagrin. D'un autre côté, Meg n'était plus une enfant. Il n'avait pas le droit de décider pour elle ce qu'elle devait ou ne devait pas apprendre.

— Il y a deux ans de cela, le Fantôme de Saint-Giles - un autre Fantôme que moi - a tué Charles Seymour. Charles Seymour réduisait en esclavage des fillettes de moins de douze ans pour fabriquer de jolis bas à destination des femmes de la bonne société.

— Comme dans ces ateliers clandestins dont tu m'as parlé ? Quel rapport avec Roger ?

— Nous pensions que ces ateliers clandestins avaient définitivement fermé avec la mort de Seymour. Mais il y a peu, ils ont repris leur activité dans Saint-Giles. La nuit dernière, j'ai trouvé le dernier local et libéré du même coup onze fillettes. Mais un gentleman a tenté de me tuer.

Il leva son bras droit bandé.

Meg le regarda, une question poignante dans les yeux. Godric soupira.

— C'était Kershaw.

Elle fronça les sourcils.

— D'Arque, Kershaw et Roger étaient très liés, dit-elle. Roger avait peut-être été approché, comme le vicomte, par Kershaw, pour investir dans cette mystérieuse affaire.

Elle se releva, comme si elle ne pouvait plus tenir en place.

— Roger voulait asseoir sa fortune avant de demander ma main, continua-t-elle, faisant les cent pas dans la pièce. Il a pu accepter la proposition de Kershaw sans savoir de quoi il s'agissait. Mais quand il a compris que de malheureuses fillettes... mon Dieu, Godric ! Roger était quelqu'un de bien ! Il n'aurait jamais cautionné une telle horreur.

Godric hocha la tête.

— Alors, ils ont dû le tuer pour qu'il ne parle pas.

— Oui, c'est la seule explication possible, murmura Meg. Nous devons immédiatement prévenir la police et...

— Non.

Elle sursauta.

— Quoi ?

Godric s'assit dans son lit.

— Kershaw est comte, Meg. Et nous n'avons aucune preuve tangible contre lui. En outre, ce n'est pas forcément lui qui a tué Roger. C'est peut-être Seymour. Ou quelqu'un d'autre. Et Seymour est mort, à présent.

Meg crispa les poings.

— Il est quand même responsable. Si je raconte à lord d'Arque...

— Si tu en parles à lord d'Arque, je suis sûr qu'il te croira. Mais que penses-tu qu'il arrivera ? Lord d'Arque sera obligé de provoquer Kershaw en duel.

Meg ouvrit la bouche pour protester, mais elle se ravisa. Les duels étaient des pratiques illégales. Même si d'Arque survivait, il serait banni du pays.

— Accorde-moi un peu de temps, dit Godric. Je vais enquêter pour tenter d'en savoir plus.

Meg se mordit la lèvre.

— Je ne supporte pas qu'il puisse jouir de sa liberté alors que Roger est dans sa tombe, murmura-t-elle.

— Je suis désolé, dit Godric, en lui tendant les mains. Viens.

Elle se rapprocha lentement du lit, comme une enfant qui rechigne à obéir.

Quand elle fut à sa portée, Godric l'attira dans ses bras, mais il sentit une résistance.

— Chut. Je veux juste que tu t'allonges contre moi. Rien de plus.

Il craignait qu'elle ne s'invente une excuse pour refuser. Mais elle accepta finalement de se coucher près de lui. Et Godric éprouva un intense sentiment de bonheur quand elle posa une main sur son torse et qu'elle s'assoupit.

Lui-même resta éveillé, à contempler le plafond et à chercher un moyen de détruire le comte de Kershaw.

« Pauvres, pauvres âmes ! » se lamentait Foi. Et une larme roula sur sa joue. Sa tristesse ravissait tellement Deuil qu'il lâcha un moment l'étalon pour applaudir des deux mains, en signe de dérision. Foi en profita pour le pousser à bas du cheval. Il tomba dans un grand cri et fut aussitôt piétiné par les sabots de l'animal. L'Hellequin s'esclaffa de bon cœur. « Ces trois démons m'accompagnaient depuis une éternité. Et tu as réussi à me débarrasser d'eux en moins d'une journée. » [...]

op. cit.

Tard le lendemain matin, Meg refaisait ses calculs pour la troisième fois. Elle n'avait jamais été douée avec les chiffres, aussi craignait-elle de se tromper.

Pourtant chaque fois, le résultat était le même. Elle avait manqué ses précédentes règles, et elle était en retard pour celles-ci. Comment était-ce possible ? Elle recommença une quatrième fois son opération, s'obligeant à ignorer le sentiment d'allégresse qui montait dans sa poitrine. C'était trop tôt, se morigénait-elle. Si elle se réjouissait déjà, elle serait terriblement déçue quand les règles arriveraient.

Mais... Mais si elle était vraiment enceinte ? Elle se releva, incapable de tenir en place, et se précipita dans la chambre de Godric sans réfléchir. Personne.

Meg, un peu déçue, regarda autour d'elle. Puis elle se dirigea vers la penderie.

Sa Grâce était couchée sur une chemise d'homme, les chiots pressés contre son ventre.

La chienne leva les yeux.

— Tout va bien, lui murmura Meg. Je ne voulais pas te déranger.

Elle resta à contempler l'adorable spectacle qu'offraient les chiots, surtout celui au pelage chocolat, qui semblait s'ingénier à planter sa patte dans l'œil d'un de ses frères. Au bout d'un moment Meg finit par tourner les talons, avec l'intention de retourner dans sa chambre. Mais un détail inhabituel dans la penderie attira son regard.

Le tiroir du haut était ouvert. Et sa clé encore insérée dans la serrure.

Meg, dont la curiosité ne semblait pas avoir de limites, s'approcha pour regarder.

La clé, minuscule, était reliée à une chaîne en argent, et Meg réalisa que c'était cette clé que Godric portait en pendentif autour du cou. Elle la caressa du bout des doigts. Puis elle regarda dans le tiroir. Il contenait deux piles de lettres. L'une, en désordre, l'autre sagement rangée et cerclée d'un ruban noir. Il y avait aussi un petit écrin. Meg le prit et l'ouvrit. Il renfermait des cheveux. Une mèche de cheveux bruns, très soyeux, et une mèche de ces mêmes cheveux teintés de gris, ternes et cassants. Ils avaient dû appartenir à Clara et Meg réalisa soudain que Godric avait très longuement connu sa première femme - assez longtemps en tout cas pour que ses cheveux grisonnent. Il avait vécu pendant des années avec Clara et il...

Mais cela n'avait pas d'importance, après tout. Meg n'était pas venue à Londres pour chercher l'amour de Godric.

Elle referma l'écrin et le remit en place.

Puis elle s'intéressa aux deux paquets de lettres. Celui entouré d'un ruban noir devait

rassembler les lettres de Clara. Mais l'autre pile...

Son pouls s'accéléra.

Meg avait reconnu son écriture sur la lettre du dessus. Elle fouilla dans la pile et constata qu'elles étaient toutes de sa plume. Godric avait conservé toutes les lettres qu'elle lui avait envoyées ! Toutes ces missives écrites rapidement, sans style particulier, où elle racontait les petits riens de Laurelwood Manor et d'Upper Hornsfield. Pourquoi avoir pris la peine de les conserver ?

Elle prit une lettre au hasard et la déplia.

10 janvier 1740

Cher Godric,

Le croiriez-vous ? Nous sommes quasiment ensevelis sous la neige ! Battlefield a marmonné toute la matinée qu'il n'avait jamais vu autant de neige de son existence, laquelle, vous ne l'ignorez pas, remonte pour ainsi dire à Mathusalem. Toute cette neige a encore causé à la cuisinière une révélation mystique, si bien que nous n'avons toujours pas déjeuné. Malgré le risque d'Apocalypse, j'espère que la neige restera un peu, car les paysages sont magnifiques. S'il neigeait tous les ans, je crois que je finirais par aimer l'hiver.

J'ai passé une partie de la matinée à observer un rouge-gorge qui sautait sur les branches de l'aubépine plantée devant la fenêtre de ma chambre. Il gobait les insectes qu'il dénichait sous l'écorce. Les garçons d'écurie et les plus jeunes valets se sont livrés à une bataille de boules de neige qui ne s'est terminée que lorsque Battlefield en a reçu une dans le cou. « Par accident » ont-ils tous clamé ! La trêve a dû être conclue de force.

Mais j'y pense ! Je ne vous ai pas encore posé la question qui motivait cette lettre et j'arrive déjà bientôt au bout de ma feuille. Alors, voilà : Sarah a raconté ce matin combien vous aimiez Laurelwood quand vous étiez plus jeune, et cela m'a donné à penser. Serait-ce ma présence qui vous retient de nous rendre visite ? J'espère bien que non ! S'il vous plaît, venez donc nous voir quelques jours et ne tenez pas compte de ce que je vous ai dit plus haut. La cuisinière est un peu excentrique, c'est vrai, mais elle confectionne les meilleures tartes au citron du monde. Et Battlefield est Battlefield. Personne ne le changera à son âge, alors nous devons bien faire avec. Quant à moi, je suis un peu écervelée, mais je vous promets d'être sérieuse comme un pape ! J'espère que vous viendrez.

Votre,

M.

Les dernières lignes étaient écrites très serré car elle avait manqué de papier. Meg se souvenait très bien de cette belle journée d'hiver, mais aussi de l'impression qu'elle avait eue qu'il lui manquait quelque chose. Elle savait déjà qu'elle voulait un enfant, mais sa lettre lui avait été dictée par un autre...

La porte de la chambre s'ouvrit.

Meg tourna la tête, sans prendre la peine de cacher la lettre qu'elle tenait encore à la main.

Godric s'immobilisa sur le seuil. Mais il ne semblait pas furieux de la trouver dans sa chambre, à fouiller dans ses effets personnels.

— Bonjour, dit-il.

— Tu les as toutes gardées.

— Tes lettres ? Oui.

Il entra et referma tranquillement la porte derrière lui, comme s'il n'était pas le moins du monde gêné qu'elle ait percé l'un de ses secrets.

Ce qui, bien sûr, accrut la culpabilité de Meg : elle n'avait pas gardé toutes les lettres de Godric, seulement les plus récentes.

— Pourquoi les as-tu conservées ?

— J'aime bien les relire.

Meg replia la lettre et la replaça dans le tiroir.

— Penses-tu encore à Clara ?

La question était sans doute trop personnelle, mais elle espérait qu'il lui répondrait et elle retint son souffle dans cette attente.

— Oui.

— Souvent ?

Il secoua doucement la tête.

— Pas aussi souvent qu'avant. Meg ferma les yeux.

— As-tu des remords quand tu me fais l'amour ?

— Non.

Elle le sentit s'approcher d'elle.

— J'aimais profondément Clara et je ne l'oublierai jamais, ajouta-t-il. Mais elle n'est plus là. Je crois que j'ai appris, ces dernières semaines, à mettre de côté ce que je ressentais pour elle, afin d'être libre de vivre quelque chose avec toi.

Le cœur de Meg battait à tout rompre dans sa poitrine.

— Comment arrives-tu à concilier les deux ? L'amour que tu éprouvais pour elle était très fort, n'est-ce pas ?

— En effet. Et si tu n'étais pas entrée dans ma vie, je pense que je serais resté un ermite. Mais tu es venue.

C'était dit sur le ton du constat. Meg rouvrit les yeux.

— Le regrettes-tu ? M'en veux-tu de t'avoir forcé à renoncer au souvenir de Clara ?

Il esquissa un sourire.

— Tu ne m'as forcé à rien du tout. Mais toi, as-tu l'impression de trahir Roger ?

— Je ne sais pas, répondit Meg, qui ne savait plus très bien où elle en était avec Roger.

Elle vit Godric se retenir de grimacer et elle comprit que sa réponse l'avait blessé. Elle en fut elle-même peinée. Cependant, il méritait la vérité.

— Je veux - je voulais - très fort un enfant, et j'étais convaincue que Roger me comprendrait. Roger était un homme qui aimait la vie et je pense qu'il aurait aimé me savoir heureuse, même après sa mort. Mais je n'ai pas encore vengé son assassinat.

— Je t'ai promis que je trouverais un moyen de faire payer Kershaw et je tiendrai parole, dit-il, d'une voix inflexible. Crois-moi : Roger pourra dormir en paix.

— Je ne veux pas que tu retournes dans Saint-Giles, répliqua Meg, en lui caressant la joue. Je te dois déjà beaucoup trop. Tout ce que tu m'as donné. Tout ce à quoi tu as renoncé pour moi...

— Il n'y a aucune dette entre nous, Meg. J'ai délibérément choisi de surmonter mon chagrin pour Clara. La vie est faite pour les vivants.

Meg se demanda si le moment n'était pas propice pour lui annoncer la nouvelle. Elle brûlait d'envie de lui révéler qu'elle était peut-être enceinte.

Mais elle se souvint brusquement de ce que cet aveu signifierait : elle lui avait promis qu'elle partirait aussitôt qu'elle attendrait un enfant.

Or, elle ne voulait pas quitter Godric. Pas maintenant, en tout cas. Peut-être jamais.

Le silence de Meg se prolongea, et son mari avait froncé les sourcils. Cela lui donnait un air sévère et solennel, qui s'accordait très bien avec sa perruque grise et ses lunettes en demi-lunes qu'il avait remontées sur son front. En fait, Meg le trouvait irrésistible et elle ne put résister au désir de plaquer un baiser sur ses lèvres.

Il parut surpris de son geste. Mais elle lui sourit et il lui rendit son sourire.

— Viens, dit-il. Tu voulais visiter Spring Gardens.

Ils quittèrent la chambre main dans la main. Meg croyait toucher au bonheur, mais elle se gardait bien de trop se réjouir. Car elle devrait tôt ou tard lui avouer sa grossesse et alors, Godric lui demanderait de partir.

Quoi qu'il en soit, elle devait absolument venger Roger avant de quitter Londres.

Godric devait bien reconnaître que Spring Gardens était un parc magnifique, même s'il ne s'était jamais beaucoup intéressé aux fleurs ni aux plantes. Meg, en revanche, se passionnait pour la végétation et sa joie d'être ici semblait déteindre sur sa propre humeur.

Ils se promenaient dans une allée gravillonnée bordée de parterres et la jeune femme s'extasiait pratiquement à chaque pas.

— Oh, regardez ces petites fleurs blanches ! s'exclama-t-elle, en se penchant pour mieux les admirer. Savez-vous comment elles s'appellent, madame Saint-John ?

Sa belle-mère, qui marchait derrière eux, s'approcha du parterre.

— On dirait un genre de crocus.

— Mais elles poussent sur des tiges, remarqua Meg, en se redressant. Je n'ai encore jamais vu de crocus pousser sur des tiges.

— Et les crocus n'ont pas de pistils verts, ajouta Sarah.

— Quoi ? fit la grand-tante Elvina, une main en cornet plaquée contre son oreille.

— Des pistils verts, répéta Sarah, plus fort.

— Où ça ? demanda la grand-tante Elvina.

— Là, fit Jane, pointant du doigt les fleurs en question, tandis que Charlotte se penchait à son tour sur le massif et décrétait que les pistils n'étaient pas vraiment verts.

S'ensuivit une discussion animée pour savoir de quelle couleur étaient les pistils et s'il existait des variétés de crocus qui poussaient sur des branches. Godric écoutait avec amusement les arguments des unes et des autres.

— Je n'ai jamais vu ta femme aussi heureuse, lui chuchota sa belle-mère. Ni toi non plus, d'ailleurs.

Godric, déconcerté, détourna le regard.

— Godric, insista-t-elle, lui prenant le bras pour l'éloigner un peu du groupe. Tu es heureux, n'est-ce pas ?

— Peut-on se prétendre heureux ?

— Oui, je pense, répondit-elle, avec gravité. J'étais heureuse avec ton père.

— Et vous le rendiez heureux.

Elle hocha la tête, comme si elle en avait parfaitement conscience.

— La seule chose qui me chagrinaît dans ce mariage, c'était ta réaction. Je te savais triste de cette union.

Godric se sentit rougir au souvenir de la dureté avec laquelle il avait traité sa belle-mère, les premières années. Il s'arrêta devant un arbre dont les branches ployaient bizarrement.

— J'étais déjà malheureux avant que vous n'épousiez mon père. Votre arrivée n'a fait que donner un exutoire à ma colère. Je suis désolé d'avoir été aussi désagréable avec vous.

— Tu étais encore un enfant, Godric. Je t'ai pardonné depuis bien longtemps. Mais j'aimerais maintenant que tu te pardonnes à toi-même. Tu manques beaucoup à tes sœurs. Et à moi aussi.

Godric déglutit péniblement et se décida à la regarder dans les yeux. Elle l'aimait. Il le voyait à son regard, mais il n'arrivait pas à s'expliquer pourquoi. Il s'était montré tellement cruel avec elle ! Cependant, si elle était capable de tirer un trait sur le passé, il se devait d'en faire autant.

Il lui étreignit doucement le bras, dans l'espoir qu'elle saurait comprendre ce qu'il ne parvenait pas à exprimer avec des mots.

— Oh, Godric, murmura-t-elle, les larmes aux yeux. Je suis tellement contente que tu aies fini par me revenir.

Il l'embrassa sur la joue.

— Merci d'avoir su m'attendre.

Le reste de la famille les rejoignait lentement, mais la conversation sur les pistils verts et les crocus n'était pas terminée. Jane et Charlotte marchaient bras dessus bras dessous, tout en s'ingéniant à s'envoyer des arguments contraires. Derrière, la grand-tante Elvina assénait une vérité de son cru à Sarah, qui l'écoutait avec le sourire. Meg, sa chère Meg, fermait la marche. Le vent, la promenade et l'excitation de cette discussion avaient donné des couleurs à ses joues.

Leurs regards se rencontrèrent. Elle lui sourit, et Godric sentit son cœur bondir d'allégresse.

Il se promit d'emmener Meg au moins une fois par semaine dans un parc, tant qu'elle resterait à Londres. Elle était dans son élément, au milieu de la verdure, et il se surprit tout à coup à aimer les jardins.

Il attendit que les autres les aient dépassés pour offrir son bras gauche à la jeune femme, tandis qu'il tenait toujours sa belle-mère par l'autre bras.

Elle sembla hésiter, comme si elle avait peur de lui faire mal et de réveiller sa blessure.

— Venez de mon côté, proposa Mme Saint-John, qui échangea avec Meg l'un de ces regards typiquement féminins, qui donnaient l'impression de dire beaucoup de choses. Je vais marcher un peu avec Sarah.

Meg prit le bras droit de son mari. La blessure avait si parfaitement cicatrisé que Godric ne portait déjà plus de bandage.

— Je suis contente que tu aies pu lui parler, murmura-t-elle, quand leur belle-mère se fut éloignée.

Comment les femmes pouvaient-elles échanger tant de choses, sans même avoir besoin de se parler ?

Il se pencherait sur la question une autre fois. La journée était ravissante et il entendait en profiter et profiter de sa femme. Ils poursuivirent leur promenade sans se presser, laissant les autres peu à peu les distancer.

Ils s'approchaient d'une intersection entre deux allées. Le carrefour était parsemé d'arbres dont les feuilles commençaient à sortir. Godric aperçut un autre couple, mais ce n'est qu'au moment d'arriver au carrefour qu'il réalisa de qui il s'agissait : le comte et la comtesse de Kershaw.

Foi bâilla. « J'ai sommeil. Ne pourrions-nous pas nous reposer un peu ? » L'Hellequin descendit de son cheval et souleva Foi par la taille pour la déposer dans le sable de la plaine des Murmures. La jeune femme resserra le manteau de l'Hellequin sur ses épaules, cependant elle avait toujours froid. Elle tendit sa main à l'Hellequin : « Pourquoi ne vous allongez-vous pas près de moi ? » Il s'exécuta et Foi se lova contre son grand corps. Comme il s'assoupissait, elle l'entendit murmurer : « Je n'avais plus dormi du sommeil des hommes depuis mille ans. » [...]

op. cit.

Meg se figea. Lord Kershaw riait de bon cœur à quelque chose que lui disait sa femme. A ce spectacle, Meg eut l'impression de recevoir un coup de poignard dans le cœur. Roger aussi riait comme cela, avec insouciance.

— Comment osez-vous ! lui lança-t-elle, sans réfléchir.

Quand bien même elle aurait réfléchi, elle n'aurait pas pu garder le silence.

— Comment osez-vous ? répéta-t-elle.

— Meg, murmura Godric.

Il s'était raidi, comme s'il s'apprêtait à se battre, mais sa voix était douce, presque un peu triste.

Meg ne voulait pas le regarder. Elle préférait se focaliser sur lord Kershaw, dont le rire s'était évanoui d'un coup.

— Vous l'avez tué, ajouta-t-elle. Vous avez tué Roger Fraser-Burnsby. C'était votre ami et pourtant, vous l'avez assassiné.

S'il avait nié avec la plus grande fermeté ou crié qu'elle était folle, Meg aurait sans doute battu en retraite. Elle aurait plaidé une insolation, l'abus d'alcool ou encore la stupidité féminine.

Mais il ne chercha pas à nier.

— Prouvez-le, répliqua-t-il simplement, avec un sourire mauvais.

Meg perdit son sang-froid. Son chagrin, tout à coup, lui brûlait les veines comme un acide corrosif. Elle se jeta sur Kershaw, toutes griffes dehors, mais heureusement Godric eut la poigne assez solide pour la sauver de la disgrâce sociale. Il la tira en arrière, la porta presque, pendant qu'elle éclatait en sanglots. La famille de son mari les avait rejoints et elle rit les yeux écarquillés de Sarah, l'horreur qui se lisait sur le visage de Mme Saint-John et elle comprit qu'elle aurait dû avoir honte de son comportement. Mais elle n'éprouvait qu'une tristesse insondable.

Elle passa le trajet qui les ramena à la maison nichée contre l'épaule de Godric, à s'efforcer de penser à ce qu'elle possédait, plutôt qu'à ce qu'elle avait perdu.

A leur arrivée à Saint House, Godric sauta de la voiture et se retourna pour l'aider à descendre, avec la sollicitude qu'il témoignerait à une invalide.

Elle voulut protester, mais il garda le silence et continua de lui tenir fermement le bras

tandis qu'il la poussait à l'intérieur.

Meg entendit Mme Crumb poser une question alors qu'ils traversaient le vestibule, et Sarah se chargea de lui répondre. Godric, lui, n'avait même pas ralenti : il entraînait déjà Meg dans l'escalier.

Au moment d'arriver sur le palier, elle se souvint brusquement que son mari avait été obligé de la tirer des deux bras pour l'éloigner de Kershaw.

— Mon Dieu, Godric ! J'espère que je ne t'ai pas fait mal !

— Non, ne t'inquiète pas, murmura-t-il, tandis qu'il la conduisait à sa chambre.

Meg sentit une bouffée de chaleur irradier depuis sa poitrine jusqu'à son visage. Puis elle éclata de nouveau en sanglots. Ses larmes, cependant, ne lui étaient d'aucun soulagement.

Rien ne pourrait la soulager tant que Kershaw vivrait.

Godric l'enlaça tendrement.

— Il ne l'emportera pas en paradis, Meg. Je te promets que je l'aurai. Je te le promets.

Son insistance apaisa quelque peu Meg. Elle abandonna son visage contre son torse puissant et elle le laissa faire.

Il commença par lui ôter sa robe. Quand elle ne porta plus sur elle que sa camisole, il l'allongea sur le lit puis il mouilla un linge dans la cuvette de la table de toilette et il le pressa sur son front.

Son geste agit sur Meg comme un pardon.

— Je l'aimais, dit-elle, sans réfléchir.

— Je sais, Meg. Je sais.

Elle ferma les yeux et posa une main sur son ventre, d'autant plus plat qu'elle était allongée. Pour l'instant, il n'y avait aucun signe évident de sa grossesse, mais elle voulait y croire.

— Je ne peux pas recommencer alors qu'il n'a pas été vengé, murmura-t-elle. Je ne peux pas avoir ce bébé tant que ce n'est pas réglé. Et je ne peux pas quitter Londres.

Elle rouvrit les yeux et il vit qu'il regardait son ventre avec stupéfaction. Meg aurait voulu lui annoncer la nouvelle différemment, mais l'émotion avait été trop forte.

Godric releva les yeux et leurs regards se rencontrèrent. Meg ne put déchiffrer son expression.

— Je ne peux pas quitter Londres maintenant, répéta-t-elle.

— Non, bien sûr. Pas maintenant.

Il alla rafraîchir le linge dans la cuvette et le pressa de nouveau sur son front.

— Dors, à présent, lui murmura-t-il.

— Reste avec moi.

Il détourna le regard.

— J'ai des affaires à régler.

Quelles affaires ?

— S'il te plaît, ajouta-t-elle simplement.

Il ne répondit rien, mais il se défit de sa perruque, de sa veste et de sa chemise, puis il s'allongea à son côté et la serra dans ses bras.

Meg se laissa bercer par le rythme de sa respiration. Godric ne l'avait pas réprimandée pour son éclat de tout à l'heure contre le comte de Kershaw. N'importe qui d'autre aurait eu honte de son comportement. Pas Godric. Elle ne méritait pas un mari aussi généreux et aussi patient.

Elle releva les yeux pour observer son profil, alors qu'il était allongé sur le dos. Il avait fermé les yeux, cependant elle savait qu'il ne dormait pas.

À quoi pensait-il ? Que préparait-il ? Avait-elle vraiment besoin de le savoir ? Il avait accepté qu'elle reste à Londres dans l'immédiat, et elle lui en était infiniment reconnaissante. Elle voulait rester pour Roger.

Mais aussi pour lui. Pour Godric.

Son nez était bien droit, ses narines fines. Sa bouche était magnifique, ses lèvres pleines et douces. Elle tendit la main pour les caresser.

— Meg, murmura-t-il.

Sa voix aussi lui plaisait. Sourde, un peu rauque, comme s'il avait passé la journée à crier après quelqu'un.

Sauf qu'il n'était pas un homme coléreux. Et certainement pas avec elle. Il roula sur le côté pour lui faire face.

— Tu devrais dormir, Meg chérie.

— Je n'ai pas sommeil. Fais-moi l'amour, ajouta-t-elle après un bref silence.

Il s'exécuta bien volontiers, comme chaque fois qu'elle lui demandait quelque chose d'ailleurs.

Ses caresses, la façon dont il la serrait dans ses bras, où il l'embrassait, montraient à quel point il la chérissait.

Mais Meg pressentait qu'il projetait de s'en prendre à lord Kershaw et elle aurait voulu savoir ce qu'il avait en tête.

Cependant, de l'instant où il retroussa sa camisole et qu'elle sentit son membre dressé palpiter entre ses cuisses, elle ne songea plus à s'interroger ni à le questionner.

— Viens, dit-elle.

Il s'enfonça aussi profondément qu'il le put et Meg répondit en rythme à ses coups de reins.

Meg avait fermé les yeux pour mieux s'abandonner à son plaisir. Quand elle les rouvrit, elle vit des larmes dans ceux de Godric.

Elle se figea un instant, bouleversée, sans comprendre. Mais Godric cligna les yeux, et il la caressa là où leurs corps ne faisaient qu'un, si bien qu'elle se perdit dans la jouissance et qu'elle renonça, une fois de plus, à le questionner.

Meg gémissait de plus en plus fort. Godric l'embrassa longuement, puis il lui caressa le visage, les lèvres, du bout des doigts. Elle entrouvrit la bouche et lui suçait avidement le pouce, pendant qu'il accentuait le mouvement de ses hanches.

Et l'instant magique arriva : les étoiles dansèrent derrière ses paupières de nouveau closes. Meg s'agrippa à son mari et poussa un grand cri, en même temps qu'il s'enfonçait une dernière fois avec force pour décharger sa semence en elle.

Puis elle sentit les lèvres de son mari caresser ses sourcils et elle crut l'entendre prononcer deux mots. Mais comme elle s'enfonçait déjà dans le sommeil, elle se demanda si elle n'avait pas rêvé.

Godric attendit que la respiration de Meg fût devenue régulière. Puis il attendit encore un peu. Plus, en fait, qu'il ne l'aurait voulu. Sa femme lui était devenue trop précieuse : elle était la seule personne au monde à avoir su toucher son cœur pour le remettre en état de battre.

Meg l'avait ramené à la vie.

En retour, il était loyal qu'il lui apporte sur un plateau la mort qu'elle réclamait.

Quand il se décida enfin à bouger, le soir était déjà tombé, mais Godric ne songea pas à s'en plaindre, car la nuit était son élément. Il s'esclaffa presque. Godric Saint-John, seigneur des Ténèbres ! Avant de sortir du lit, il regarda une dernière fois sa femme, paisiblement endormie. Il ne s'expliquait toujours pas pourquoi il avait la chance de partager la vie d'une telle créature de lumière et de vie. Il ne se l'expliquait pas, mais il s'en réjouissait. Il aurait aimé l'embrasser une dernière fois pour imprimer sa beauté sur sa peau et la porter en talisman au cours de la longue nuit qui s'annonçait, mais il s'en abstint de peur de la réveiller. Aussi quitta-t-il la chambre sans l'avoir touchée. Il convoqua Moulder, qui l'aida à s'habiller en Fantôme. Puis il prit ses deux lames - sa dague et son épée - et il sortit se fondre dans la nuit.

Il faisait agréablement frais, le printemps commençait à renaître. La lune, dans le ciel, se livrait à un jeu de séduction avec les nuages. Godric inspecta le jardin, mais il ne repéra rien d'anormal. Le capitaine Trevillion avait sans doute décidé de payer son écot au sommeil.

Cette fois, Godric ne partit pas en direction de Saint-Giles, mais vers l'ouest, là où l'aristocratie londonienne construisait ses nouvelles demeures. Là où vivait le comte de Kershaw. Godric était déterminé à honorer la promesse faite à sa femme. S'il en avait eu le temps, il aurait étudié une stratégie, cherché les points faibles de son ennemi et il l'aurait circonvenu avec subtilité. Mais après la scène dans Spring Gardens, cette solution n'était plus possible. Godric avait bien vu le regard de haine que le comte avait lancé à Meg quand elle s'était jetée sur lui. Désormais, elle était en danger. Un homme aussi dénué de scrupules que Kershaw ne pouvait pas se permettre de laisser vivre quelqu'un qui représentait une menace pour lui. L'exemple funeste de Fraser-Burnsby était là pour l'attester.

Godric s'arrêta à un coin de rue, devant l'échoppe d'un marchand de chandelles, pour reprendre ses esprits. La seule idée que Kershaw puisse faire du mal à Meg l'aveuglait de rage. Kershaw devait mourir. Il n'y avait pas d'autre issue, si Godric voulait protéger Meg et leur enfant.

De savoir que Meg portait son enfant lui redonna l'énergie de continuer sa route. Il ne s'était pas du tout attendu à cette nouvelle, et elle n'était pas désagréable. Bien au contraire.

Pour la première fois depuis très longtemps, Godric se surprenait à rêver à l'avenir. A être impatient. Et tout cela, grâce à Meg. Mais d'abord, il devrait tuer quelqu'un de sang-froid. Son geste le damnerait pour l'éternité, heureusement Meg valait bien qu'il perde son âme pour elle.

Depuis qu'il connaissait la jeune femme, les flammes de l'enfer ne lui faisaient plus peur.

Une demi-heure plus tard, il arrivait en vue de la demeure de lord Kershaw. Elle se dressait sur une petite place, bordée de maisons blanches à colonnades, toutes semblables et toutes d'une grande élégance. La lune, entre-temps, avait presque entièrement disparu derrière les nuages. Godric s'approcha prudemment de la maison.

Et la porte d'entrée s'ouvrit.

Godric, surpris, s'empressa de se tapir dans l'ombre d'un porche voisin.

Kershaw apparut sur son perron et jeta un regard impatient dans la rue. Godric serra les poings.

Mais une voiture apparut presque aussitôt pour s'arrêter devant la maison. Le comte descendit le perron et monta dedans.

Godric fronça les sourcils et réfléchit : il devait tuer Kershaw rapidement, avant qu'il ne puisse s'en prendre à Meg.

Il décida donc de suivre la voiture, qui prit la direction de l'est. Les rues de Londres étaient si étroites que même la nuit, on avait du mal à circuler. Godric eut le temps d'escalader la façade d'un immeuble et suivit la voiture d'en haut. Il perdit l'attelage de vue à deux reprises, pesta, jura, mais réussit à retrouver sa trace. Si Kershaw se rendait à une réception ou dans un théâtre, Godric serait obligé d'attendre. Mais pas forcément. La foule pourrait au contraire le favoriser et lui permettre d'agir sans se faire remarquer.

Certes, dans ces conditions, Kershaw, ne périrait pas dans un duel à la loyale.

Mais avec un tel ennemi, Godric ne s'embarrasserait pas de principes. S'il le fallait, il n'hésiterait pas à le frapper dans le dos.

Cependant, il devint bientôt clair que l'attelage faisait route vers Saint-Giles. Le comte ne se rendait pas à une réception mondaine. Plus probablement voulait-il trouver de nouveaux endroits pour abriter ses ateliers de confection clandestins.

Vingt minutes plus tard, l'attelage s'immobilisait devant un immeuble miteux qui ne tenait encore debout que grâce aux constructions voisines. Le rez-de-chaussée n'abritait aucune boutique, et une lanterne brillait à la porte d'entrée, comme si la visite de Kershaw était attendue. Godric redescendit prudemment dans la rue et se cacha dans une embrasure de porte.

Une femme sortit de l'immeuble. Elle était grande, osseuses et, à la lumière de la lanterne, Godric reconnut la femme qu'il avait déjà vue au troisième atelier. Elle dit quelque chose à Kershaw, qui se trouvait toujours dans la voiture. Godric ne put entendre la réponse du comte, mais la femme jeta soudain les bras en l'air comme si elle était en colère. Kershaw descendit alors de voiture et il la gifla si violemment qu'elle faillit tomber par terre. Dès qu'elle eut recouvré son équilibre, elle s'empressa de rentrer dans l'immeuble.

Deux valets avaient pris place à l'arrière du véhicule. Ils descendirent de leur perchoir pour se positionner de part et d'autre de Kershaw. Il avait amené des gardes. Dans quelle intention ? Pour se protéger ? Ou pour s'en prendre à quelqu'un ?

La porte de l'immeuble se rouvrit et la femme réapparut, tenant une fillette dans chaque main. Un type la suivait, poussant quelqu'un devant lui. La silhouette n'était pas celle d'une enfant. Et...

Alf. Ils avaient attrapé Alf.

La jeune fille gardait la tête haute, en signe de défi. Elle avait été frappée : elle portait des ecchymoses au visage.

Si Godric attendait qu'elle soit enfermée dans la voiture avec les deux autres fillettes, il risquait de perdre la trace de l'attelage et il n'aurait plus aucune chance de sauver Alf et ses deux compagnes d'infortune.

C'était déjà un miracle que les Kidnappeurs n'aient pas encore tué son informateur.

Godric n'avait pas le choix.

Il s'élança.

Le garde le plus proche lui tournait le dos. Godric s'en débarrassa d'un coup de dague entre les deux omoplates.

— Vous ! s'exclama Kershaw, ivre de rage. Tuez-le !

Le comte n'attendit pas de voir si ses ordres seraient obéis. Il tira son épée et se jeta sur Godric.

Leurs lames s'entrechoquèrent. Godric, tout en combattant le comte, prenait bien garde à ne pas tourner le dos au deuxième garde ni au type qui avait amené Alf.

Son cerveau enregistra mentalement un bruit de sabots : des chevaux approchaient. Il devait rester focalisé sur son objectif : tuer Kershaw. Il chargea son adversaire, l'obligea à reculer et visa tour à tour son torse et sa tête, sans jamais donner le temps au comte de peaufiner ses ripostes.

Kershaw haletait, mais il se débattait comme un beau diable. À un moment, il feinta sur sa gauche et dirigea sa lame vers le genou de Godric. Celui-ci réussit en partie à esquiver et ne fut touché qu'à la cuisse. Mais Kershaw s'était attendu à ce qu'il tombe à genoux. Il plongea en avant et Godric en profita pour dégainer sa dague et la plaqua contre le flanc droit de son ennemi, juste sous l'aisselle.

Kershaw se figea, les yeux écarquillés.

Mais une détonation retentit soudain.

Godric jeta un regard derrière lui. Le capitaine Trevillion était entouré de tous ses hommes. Et ils pointaient leurs pistolets sur Godric.

— Vous êtes fait, Fantôme, lui lança le capitaine Trevillion.

Meg se réveilla en sueur, la respiration douloureuse. Elle comprit tout de suite qu'il se passait quelque chose. Des lambeaux de son cauchemar l'assaillaient encore. Elle avait rêvé que Godric était prisonnier d'une fosse glissante et qu'il était lentement englouti dans le sol sans qu'elle puisse intervenir.

Dieu du ciel !

Elle s'assit dans le lit et regarda frénétiquement autour d'elle, bien qu'elle sût déjà qu'il n'était pas là. Où était-il passé ? Elle devait absolument le retrouver, le toucher et s'assurer qu'il était toujours bien vivant.

Elle se leva, enfila son peignoir et alluma une chandelle aux braises du feu.

Elle chercha d'abord dans sa propre chambre. Rien, évidemment. Puis elle se dirigea vers la bibliothèque. Godric, en proie à une insomnie, s'était peut-être relevé pour lire ? Avec un peu de chance, elle le trouverait assoupi dans un fauteuil, son ridicule turban sur la tête, comme le premier soir.

Mais il n'était pas non plus dans la bibliothèque.

Meg s'adossa au battant. La panique la gagnait.

Godric n'était pas là. Il n'était pas là !

Elle se rendit ensuite dans son bureau. C'était son dernier espoir. Mais elle savait déjà à quoi s'en tenir.

Le bureau était désert, la porte du cabinet secret ouverte. Le costume de Fantôme ne s'y trouvait plus et Meg comprit. Elle plaqua une main sur sa bouche pour se retenir de crier.

Quand Foi rouvrit les yeux, le lendemain matin, elle vit l'Hellequin brandir sa besace en cuir de corbeau. Il en extirpa l'âme de son bien-aimé et la défit soigneusement de son emballage en soie de toiles d'araignées. Aussitôt, l'âme de son bien-aimé prit librement son envol. Foi la suivit des yeux, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le ciel. Puis elle tourna ses yeux brillants vers l'Hellequin. « Va-t-il rejoindre le Paradis ? » « Oui », répondit l'Hellequin. « Et que va-t-il vous arriver ? » A cela, l'Hellequin ne répondit pas. Et il remonta sur son grand cheval noir. [...]

op. cit.

Godric reprenait tant bien que mal sa respiration, sa dague toujours pressée contre l'aisselle de Kershaw. Il aurait voulu cracher à la figure de Trevillion. Mais apparemment, le destin avait voulu qu'il se fasse arrêter cette nuit. Au moins, ne tomberait-il pas seul : il entraînerait Kershaw avec lui dans sa chute.

— Non ! s'écria soudain Alf. (Échappant à son geôlier, médusé, elle se précipita vers Godric et Kershaw.) Vous ne pouvez pas capturer le Fantôme, soldats ! Cet aristocrate enlève des enfants. Si le Fantôme...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Kershaw, profitant de la confusion, attrapa Alf par les cheveux et l'obligea à s'agenouiller devant lui.

Devinant qu'il voulait plaquer la lame de son épée sur la gorge de la jeune fille, Godric n'hésita pas un seul instant.

Il enfonça sa dague dans les chairs de Kershaw, jusqu'à ce que la garde vienne rencontrer la veste.

Kershaw émit un drôle de son. Comme un soufflement rauque.

Alf poussa un cri.

Godric tourna sa lame dans la chair. Kershaw lâcha son épée. Ses yeux commençaient de se voiler. Finalement, Godric retira sa dague d'un coup sec et le corps de Kershaw s'écroula, presque gracieusement, sur les pavés.

Sur le coup, tout le monde se figea.

Puis l'un des complices de Kershaw voulut s'enfuir.

— Arrêtez-les tous ! cria Trevillion, sautant à bas de son cheval. Sauf le Fantôme. Je me le réserve.

Il tira son épée de son fourreau.

Godric recula d'un pas. Il n'avait aucune envie de tuer le capitaine Trevillion. Après tout, ce militaire ne faisait que son travail.

Un dragon s'était positionné derrière Godric. Trevillion le fusilla du regard.

— Vous n'avez pas entendu, Stockard ? Le Fantôme est pour moi !

Le soldat se poussa de côté, laissant la place libre à Godric et Trevillion. Godric agrippa son épée. La nuit, l'odeur des chevaux, celle du sang de Kershaw, les ordures de Saint-Giles... L'atmosphère devenait pesante et fétide.

Trevillion s'avavançait lentement, obligeant Godric à reculer. Puis il chargea. Mais son attaque était gauche. Manquait-il de pratique pour manier l'épée ? Il chargea une deuxième fois. Godric esquiva le coup avec facilité et il s'interrogea sur la tactique de son adversaire. Trevillion cherchait-il à l'acculer dans un recoin ? Pourtant, l'espace, derrière lui, était ouvert.

Trevillion chargea une troisième fois, avec plus d'énergie, obligeant Godric à reculer encore, car il ne voulait pas de ce combat.

Leurs lames s'accrochèrent. Et soudain, Trevillion leva les yeux au ciel.

— Enfuyez-vous, imbécile !

Godric s'aperçut qu'ils s'étaient éloignés de plusieurs mètres des autres dragons. Et qu'une ruelle semblait lui tendre les bras.

Godric tourna les talons et se mit à courir, persuadé qu'une balle finirait par l'atteindre au dos. Ou qu'un cheval le rattraperait pour le piétiner.

Mais ni l'un ni l'autre ne se produisit. Jetant un regard par-dessus son épaule, Godric aperçut Alf qui escaladait une façade d'immeuble avec l'agilité d'un singe, sous l'œil impuissant des dragons.

Godric courut jusqu'à ce que le souffle vienne à lui manquer. Puis il ralentit l'allure. Heureusement, l'orphelinat de Saint-Giles était en vue.

Une voiture familière s'était arrêtée à l'extrémité de Maiden Lane. Et une silhouette féminine, vêtue d'un manteau à capuche, s'apprêtait à gravir le perron de l'orphelinat.

Godric s'arrêta à quelques mètres d'elle, la respiration haletante.

La jeune femme ôta sa capuche, révélant une masse de cheveux noirs, soyeux, qui retombaient sur ses épaules. Elle tenait un pistolet dans sa main droite et ses prunelles brillaient d'une détermination farouche.

Godric était éperdu d'admiration.

Meg redressa le menton.

— Ne te fatigue pas à me remercier.

Il cligna les yeux.

— Comment cela ?

Elle lui désigna l'attelage, qui attendait.

— Je t'ai amené la voiture. Au cas où tu l'ignorerais, les dragons aiment bien poursuivre les fantômes dans Saint-Giles.

Le pouls de Godric s'emballait de nouveau.

Meg était venue à sa rescousse. Sa brave et courageuse Meg. Avant elle, personne n'avait jamais fait cela pour lui.

Godric marchait vers elle comme il marchait vers sa nouvelle vie.

La vision de Meg commença de se brouiller quand Godric, l'intrépide Godric, s'avança à sa rencontre.

Elle avait pourtant tenu le coup jusque-là. Elle avait commencé par réveiller les domestiques. Puis elle avait pris ses pistolets et pendant qu'on attelait sa voiture elle avait donné ses instructions à Moulder, à Mme Crumb et à Mme Saint-John, demandant notamment qu'on fasse venir un médecin, par précaution. Elle s'était montrée concise, autoritaire et déterminée. Durant l'interminable trajet en voiture, elle s'était efforcée de ne pas imaginer le pire.

Et voilà qu'elle avait retrouvé Godric sain et sauf. Vivant. Il était vivant.

Elle n'aurait pas su dire comment ils rejoignirent la voiture. Toujours est-il qu'une fois à l'intérieur, elle éclata en sanglots, libérant ces larmes qu'elle avait retenues depuis le moment où elle s'était aperçue de la disparition de Godric.

— Chut, Meg, lui murmurait-il, la serrant contre lui. Tout va bien.

Elle secoua la tête.

— Non. Tout ne va pas bien. Tu avais disparu.

— Qu'y a-t-il, Meg ? Pourquoi es-tu si bouleversée ?

— Parce que je t'ai encore retrouvé habillé en Fantôme. Tu poursuivais Kershaw, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Pourquoi, Godric ? s'enflamma la jeune femme. Pourquoi ? Si tu l'avais trouvé, tu ne serais peut-être jamais revenu vivant. Je ne pourrais pas supporter...

— Je l'ai trouvé, la coupa-t-il, pour apaiser son hystérie. Et il est mort, Meg.

Elle le regarda avec horreur.

— Oh, non !

Godric, dérouté, fronça les sourcils.

— Je croyais pourtant que tu voulais sa mort pour venger celle de Roger Fraser-Burnsby ?

— Mais pas au risque de te perdre !

— Je suis désolé. Je...

— Je ne me suis pas exprimée clairement, tout à l'heure. J'aurais dû te faire comprendre que tu représentes davantage pour moi que mon désir de vengeance vis-à-vis de Kershaw. J'aurais dû te dire que tout cela n'avait plus d'importance. Ce n'est pas vrai, bien sûr, mais ce petit mensonge aurait été préférable, s'il avait pu te dissuader de t'éclipser pour peut-être aller te faire tuer. Si Kershaw t'avait assassiné comme Roger, je ne te l'aurais jamais pardonné et...

Elle s'interrompit, voyant qu'il était de plus en plus désarçonné. De toute évidence, elle s'était encore mal exprimée. Ou plus précisément, elle avait oublié de lui signifier le point le plus important.

Alors, elle noua ses bras autour de son cou et elle l'embrassa.

Ah, enfin !

Elle le sentait déjà se détendre. Il ne comprenait peut-être pas ses explications, mais il répondait avec enthousiasme à son baiser.

Au bout d'un moment, cependant, il rompit leur étreinte.

— Meg ?

Il paraissait toujours déconcerté. C'est vrai ! Elle ne le lui avait toujours pas dit. Mais c'était sa faute, aussi. Ses lèvres étaient si délicieuses.

— Je t'aime, dit-elle, détachant chaque syllabe, pour qu'il n'y ait pas de confusion possible. Je t'aime tout entier. J'aime tes mains. J'aime tes yeux. J'aime la façon dont tu souris - enfin, quand tu souris. J'aime la façon dont tu me fais l'amour, même si c'est par pure politesse parce que je te l'ai demandé. J'aime que tu laisses Sa Grâce se construire un nid douillet avec tes chemises. J'aime que tu consacres une partie de ton temps à sauver les miséreux de Saint-Giles, même si je veux que tu arrêtes. J'aime que tu aies tué un homme pour moi, même si je t'en veux toujours pour cela. J'aime que tu aies conservé mes lettres avant même que nous ayons appris à mieux nous connaître. Et j'aime les lettres, courtes et tellement sérieuses, que tu m'envoyais en retour.

Elle le regarda avec gravité, avant de continuer :

— Je t'aime, Godric Saint-John. Et maintenant, je vais briser ma part du contrat. Je ne te quitterai pas. Soit tu m'accompagneras à Laurelwood Manor, soit je resterai dans ta vieille maison londonienne poussiéreuse, mais tu ne te débarrasseras pas de moi, Godric. Car je te préviens : j'ai bien l'intention de te harceler jusqu'à ce que tu m'aimes comme je t'aime, et que nous formions une famille heureuse, avec des tas d'enfants. Au besoin, s'il le faut, je ne reculerai devant aucune position sexuelle exotique.

Elle s'interrompit pour reprendre sa respiration et elle le fixa.

Son visage s'était figé et Meg s'alarma. Elle rassembla son courage pour se préparer à la bataille.

Mais il finit par esquisser un sourire.

— Des positions sexuelles exotiques ?

Elle comprit que la partie était gagnée. Pourtant, elle n'avait pas encore entendu le meilleur.

— Je serais ravi que tu me persuades de t'aimer au moyen de positions sexuelles exotiques, mais ce ne sera pas nécessaire. Car je t'aime déjà, Meg. Je crois que je t'ai aimée le jour où j'ai reçu ta deuxième lettre.

Il en aurait peut-être dit plus, mais Meg l'interrompit pour l'embrasser de nouveau.

Après un long moment, elle prit son air le plus sévère :

— Plus de Fantôme.

— Non, plus de Fantôme, acquiesça-t-il docilement, avant de se pencher à son oreille. J'ai une confession à te faire.

— Oui ?

— Je ne t'ai jamais fait l'amour par « pure politesse », mais parce que j'en avais terriblement envie.

Leur conversation s'arrêta là. Ils avaient autre chose à faire.

Quatre semaines plus tard...

Godric regarda un petit oiseau au poitrail orangé sautiller sur une branche du pommier, avant de s'engouffrer dans une cavité du tronc.

Depuis qu'il habitait Saint House, il n'avait encore jamais vu de rouge-gorge dans le jardin. Mais il est vrai que c'était avant que Meg ne vienne vivre avec lui.

— Je t'avais bien dit que ce pommier n'était pas mort.

Godric se retourna.

Ce matin, Meg portait son ensemble rose et vert pomme. Elle incarnait à merveille le printemps.

— Tu te sens mieux ? lui demanda-t-il.

Tout à l'heure, au petit déjeuner, elle avait mordu dans un toast avant de se lever précipitamment de table pour aller aux toilettes. Godric s'était bien sûr empressé de la suivre.

Elle grimaça.

— Je n'en reviens toujours pas que tu m'aies accompagnée pendant que je vomissais. Je crois que je ne me suis jamais sentie aussi mortifiée de ma vie.

— Je t'aime, avec ou sans tes nausées, lui répliqua Godric. Mais tu n'as pas répondu à ma question : Te sens-tu mieux ?

— C'est très étrange. Maintenant, j'ai tellement faim que je crois que je pourrais dévorer

tout un pâté de poisson. Avec quelques scones et de la confiture de groseilles. Ce serait délicieux, non ?

— Délicieux, approuva Godric, bien que le mélange du poisson et de la confiture de groseilles lui parût pour le moins hasardeux. En as-tu parlé à la cuisinière ?

Elle lui décocha un regard que secrètement il appelait « un regard d'épouse ». Il adorait qu'elle fasse cela !

— Godric, nous ne pouvons quand même pas demander à la cuisinière de confectionner un pâté de poisson et de se procurer de la confiture de groseilles juste sur un caprice.

— Pourquoi pas ? Je lui verse son salaire. Si tu veux du pâté de poisson, tu auras du pâté de poisson. Et de la confiture de groseilles.

— Idiot, murmura-t-elle, avant de reporter son attention sur le pommier. Il n'est vraiment pas mort du tout.

Godric sourit, parce qu'elle lui rappelait l'histoire de ce pommier chaque fois qu'ils sortaient dans le jardin, c'est-à-dire au moins une fois par jour, sinon deux, comme un exemple probant de sa « main verte ».

De fait, le spectacle était assez spectaculaire.

Le pommier s'était couvert d'une nuée de fleurs blanches et roses qui attirait le regard de quiconque mettait un pied dans le jardin. Godric avait l'intuition que Meg lui parlerait encore de cet arbre dans dix ans.

Non pas qu'il songeât à s'en plaindre, bien au contraire.

— Oh, regarde ! s'exclama la jeune femme. Un nid de rouge-gorge ! Et j'ai aperçu des bébés lapins sautiller dans l'herbe, hier soir. J'ignorais qu'il existait une telle vie sauvage en plein cœur de Londres.

— Elle n'existait pas, avant qu'une déesse ne vienne habiter les lieux, marmonna Godric.

Elle haussa les sourcils.

— Qu'as-tu dit ?

— Rien.

Il l'enlaça et ils regardèrent ensemble le rouge-gorge s'envoler. Le jardin ne tarderait pas à être infesté d'écureuils et de hérissons. Les pouvoirs magiques de Meg semblaient illimités.

Et c'était parfait ainsi.

— T'ai-je déjà dit à quel point j'étais heureux que tu aies fait intrusion chez moi pour bousculer mon existence ? lui chuchota-t-il à l'oreille.

— Tu me le répètes tous les jours.

— Ah, fit-il. Mais c'est parce que tu m'as sauvé la vie.

— Ne dis pas de bêtises.

— Mais si, c'est vrai. Et en récompense, je vais demander à la cuisinière de te confectionner un pâté de poisson.

La jeune femme fit la moue.

— Si, insista Godric. Rien n'est trop beau pour la mère de mon enfant. Es-tu sûre de toi, désormais ? Cette nausée, tout à l'heure, c'était cela ?

— Oui, j'en suis certaine, à présent.

Elle lui décocha un sourire plus aveuglant que le soleil, un sourire qui faisait écho au bonheur que ressentait Godric.

Ils rentrèrent dans la maison, main dans la main, en quête de pâté au poisson et de confiture de groseilles.

Épilogue

« Attendez ! lui cria Foi. Où allez-vous ? » « Rencontrer le diable », répondit l'Hellequin. « Alors, je viens avec vous. » Il la regarda, et Foi crut lire une émotion dans son regard : du chagrin. Puis il lui tendit la main pour l'aider à monter en croupe sur son grand cheval noir. Foi l'enlaça à la taille et ils chevauchèrent en silence pendant de longues heures à travers la plaine des Murmures. Finalement, une arche de pierres noires se dressa devant eux. « Est-ce là l'entrée de l'Enfer ? » demanda Foi. « Oui, répondit l'Hellequin. Cette arche est la bouche de l'Enfer. Retenez bien ceci : quoi que le diable puisse vous dire, il n'a aucun pouvoir sur vous, car vous êtes vivante. Il ne gouverne que le peuple des Morts. » Foi hocha la tête et s'agrippa plus fort à l'Hellequin.

Aussitôt que le cheval eut franchi la bouche de l'Enfer, ils plongèrent dans l'obscurité. Foi avait beau regarder autour d'elle, elle ne voyait ni n'entendait rien. L'endroit était si désolé, si glacial, que si elle s'y était trouvée seule, Foi aurait sans doute paniqué. Mais elle se cramponnait à l'Hellequin. Une silhouette à la forme humaine apparut devant eux. Mais son regard était vide de toute humanité. Foi frissonna. L'Hellequin mit pied à terre et il aida Foi à descendre pour se présenter devant la forme. « Tu as laissé perdre lame que je t'avais envoyé collecter », lui dit celui qui n'était autre que le souverain de l'Enfer. L'Hellequin inclina la tête. « Tu connais le prix à payer pour ton forfait », poursuivit le diable. « Quel est le prix à payer ? » chuchota Foi à l'oreille de l'Hellequin. « Mon âme, répondit l'Hellequin. Le diable réclamait une âme et, puisque j'ai perdu celle qui lui était destinée, je dois lui donner la mienne en échange. » « Non ! » se récria Foi. Les lèvres cruelles du Malin esquissèrent une sorte de sourire. « Les vivants sont toujours passionnés, tonna-t-il, l'air amusé. Veux-tu que je t'enchaîne à un rocher brûlant ou que je te fasse rôtir pendant des siècles, jeune fille ? » Foi redressa fièrement le menton, bien qu'elle frissonnât toujours.

« Je suis vivante. Vous ne pouvez rien contre moi. »

« Ah. Je vois que l'Hellequin a trop parlé », répliqua le diable.

Et, haussant les épaules, il ajouta : « Dans ce cas, sors de mon domaine. »

« Je vais partir, oui, répondit Foi. Mais pas sans l'Hellequin. »

Le diable éclata de rire. Mais son rire était glacial et désincarné.

« Pauvre idiote. L'Hellequin n'est plus un humain depuis mille ans. »

« Il boit comme les humains », objecta Foi.

Le diable plissa les yeux.

« Il mange et dort comme les humains, ajouta courageusement Foi. Comment, dès lors, ne serait-il pas humain ? »

« Il ne respire pas comme les humains », lui rétorqua le diable.

Foi écarquilla les yeux et comprit qu'elle avait perdu, car l'Hellequin n'avait pas inspiré une seule fois depuis qu'elle l'accompagnait.

Elle se tourna vers l'Hellequin, les yeux mouillés de larmes, et elle prit son visage dans ses mains. « Je suis désolée, murmura-t-elle. Désolée. »

Et elle plaqua ses lèvres sur celles de l'Hellequin, lui insufflant, par son baiser, l'air contenu dans ses poumons.

Le diable cria de rage. Un vent terrible se leva autour de Foi et de l'Hellequin. Il soufflait si fort que Foi dut fermer les yeux et se cramponner à l'Hellequin. Quand le vent retomba enfin, elle rouvrit les yeux. C'était la nuit, et ils se trouvaient au carrefour où son bien-aimé avait rendu son dernier soupir. L'Hellequin semblait étouffer. Il tomba à genoux. Foi, paniquée, s'agenouilla devant lui.

« Que vous arrive-t-il ? »

« C'est très douloureux, de respirer après mille ans ! »

Et il éclata de rire. Mais, contrairement au diable, son rire était chaleureux et bien vivant.

L'Hellequin serra Foi dans ses bras.

« Vous m'avez donné à boire, à manger et vous m'avez fait dormir. Vous avez défié le diable et vous m'avez sauvé de l'Enfer. Je ne suis pas aussi bon garçon que votre bien-aimé, mais si vous m'acceptez comme mari, je passerai tout le restant de ma vie de mortel à faire en sorte que vous m'aimiez. »

Foi lui sourit. « Je vous aime déjà. Car vous étiez prêt à donner votre âme d'immortel pour sauver celle de mon bien-aimé. Et pour me faire plaisir. »

Et sur ces mots, elle lui donna son premier baiser de mortel. [...]

op. cit.

Trois mois plus tard...

Depuis qu'elle était dame de compagnie de lady Pénélope Chadwicke, Artemis Greaves avait été témoin de bien des idées idiotes. Comme la fois où Pénélope avait décidé de jouer les maîtresses d'école à l'hospice pour enfants trouvés de Saint-Giles ; les enfants l'en avaient récompensée en la bombardant de projectiles divers. Ou cette autre fois où Pénélope avait voulu lancer une nouvelle mode en se servant d'un cygne vivant comme accessoire ; elle ignorait que les cygnes pouvaient se montrer facilement irritables. Ou cette débâcle avec le mouton et le costume de bergère ; un an après, l'odeur de laine mouillée hantait encore les narines d'Artemis.

Mais, généralement, les idées de Pénélope n'étaient pas dangereuses.

La dernière, en revanche, pourrait leur être fatale.

— Nous sommes dans Saint-Giles et la nuit est tombée, fit remarquer Artemis, d'une voix qu'elle espérait persuasive.

La rue dans laquelle elles se trouvaient était déserte et les immeubles la bordant les surplombaient de leurs silhouettes menaçantes.

— Je pense que cela remplit largement votre part du contrat avec lord Featherstone, ajouta Artemis. Rentrons à la maison, à présent. Que diriez-vous de déguster l'une de ces merveilleuses tartelettes au citron que la cuisinière a confectionnées ce matin ?

— Oh, Artemis, répliqua Pénélope, de ce ton désobligeant qu'Artemis commençait vraiment à détester. Le problème, avec vous, c'est que vous n'avez aucun sens de l'aventure. Lord Featherstone ne me donnera sa boîte à priser en orfèvrerie que si j'achète une pinte de gin à minuit et que je la « bois » dans Saint-Giles. Or, c'est bien ce que je compte faire.

Et elle poursuivit sa route.

Artemis fut bien obligée de suivre. C'est elle qui portait la lampe. Et puis, Pénélope avait beau être vaine, égoïste et insupportable, Artemis avait de l'affection pour elle. Avec un peu de chance, elles dénicherait rapidement une taverne où l'on vendait du gin, elles pourraient

ensuite rentrer tranquillement chez elles et Artemis aurait une autre histoire piquante à raconter à Apollo.

Tout cela était la faute de Mlle Hippolyta Royle. Mlle Royle captivait tous les bons partis de Londres et, pour la première fois de sa vie, Pénélope était confrontée à une rivale. En réponse, elle avait décidé de faire preuve d'audace. Jusqu'à choquer. Ce pari avec lord Featherstone en était l'illustration.

— Ah, voilà qui semble faire l'affaire, dit Pénélope, désignant une taverne, à quelques mètres droit devant elles.

Au même instant, trois grands gaillards sortirent de la taverne.

— Pénélope ! siffla Artemis. Tournez à droite ! Tournez à droite tout de suite !

— Pourquoi voulez-vous que je tourne à...

Mais il était déjà trop tard.

L'un des trois gaillards les aperçut et se raidit. Artemis avait déjà vu, une fois, un chat de gouttière se raidir de la sorte.

C'était juste avant que le chat ne se jette sur un moineau pour le déchiqueter.

Les hommes s'avancèrent, épaule contre épaule, à leur rencontre.

— Fuyons ! cria Artemis à sa cousine, tendant son bras vers Pénélope.

Elle ne pouvait quand même pas l'abandonner à son sort.

Pénélope poussa un cri perçant.

Les trois gaillards arrivaient sur elles. Même si elles s'enfuyaient en courant, elles ne gagneraient que quelques secondes.

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !

Artemis commença d'enlever une chaussure.

C'est alors que le salut tomba du ciel.

Il avait pris la forme d'un homme qui se laissa tomber au milieu de la ruelle. Se redressant, il déploya sa silhouette athlétique, tout en muscles. Un masque grotesque lui couvrait en partie le visage, mais derrière brillaient deux yeux d'une redoutable acuité.

Artemis, pétrifiée, se retrouva face au Fantôme de Saint-Giles.

Remerciements

Une fois encore, je tiens à exprimer toute ma reconnaissance aux professionnels qui ont permis à mon manuscrit d'arriver dans vos mains : mon agente, Susannah Taylor, mon éditrice, Amy Pierpont, ma relectrice, Carrie Andrews. Je n'oublie pas non plus l'assistante d'Amy, Lauren Plude, toujours au courant de tout, ni tous ceux qui travaillent sans relâche pour que mes livres soient lus. Merci à vous tous.

[1]

Variété de cochenilles qui ressemblent à des perles à l'état larvaire (note du traducteur).